
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 06820470 4



[redacted]

[redacted]

ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME XIII.

Se Trouvent

CHEZ

A VERSAILLES,

LEBEL, Éditeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

A PARIS,

LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;
PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;
BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;
BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;
LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 35;
BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;
RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;
TREUTTEL ET VURTS, libraires, rue de Bourbon;
FOUCAULT, libraire, rue des Noyers, n.° 37;
AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18.

ET A BRUXELLES,

LE CHARLIER, libraire.

[redacted]

ŒUVRES
DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME XIII.

A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1816.

SERMONS.

[redacted]

I.[er] SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Possibilité des commandemens de Dieu. Efficacité de la grâce, pour surmonter nos plus fortes inclinations : combien les excuses des mauvais chrétiens sont vaines. Orgueil et fausse paix, deux causes principales qui les empêchent d'écouter avec plaisir les vérités de l'Evangile. Faux prétexte qu'ils allèguent contre les prédicateurs, pour se dispenser de faire ce qu'ils disent.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Joan. VIII. 46.

Il n'y a jamais eu de reproche plus équitable que celui que nous fait aujourd'hui le Sauveur des ames, et que l'Eglise met dans la bouche de tous les prédicateurs de l'Evangile. On prêche la vérité, et personne ne la veut entendre; on montre à tous les peuples la voie du salut, et on méprise de la suivre; on élève la voix tout un carême pour crier hautement contre les vices, et on ne voit point de pénitence. Si l'on prêchoit à des infidèles qui se moquent de Jésus-Christ et de sa doctrine, il ne faudroit pas trouver étrange si elle étoit mal reçue; mais que ceux qui se disent chrétiens, et qui font

profession de la respecter, la renient néanmoins par leurs œuvres, et vivent comme si l'Evangile étoit une fable : *Obstupescite, cœli, super hoc* (1)! « O » ciel ! ô terre! étonnez-vous d'un aveuglement si » étrange » !

Chrétiens, qu'avez-vous à dire contre l'Evangile de Jésus-Christ et contre ses vérités qu'on vous annonce? est-ce que vous n'y croyez pas? avez-vous renoncé à votre baptême? avez-vous effacé de dessus vos fronts l'auguste caractère de chrétien? A Dieu ne plaise! me direz-vous; je veux vivre et mourir enfant de l'Eglise. Dieu soit loué, mon Frère, de ce que le déréglement de vos mœurs ne vous a pas fait encore oublier votre religion et votre foi; mais si vous avez du respect pour elle, si vous croyez, comme vous le dites, que ce que nous vous enseignons c'est la vérité, pourquoi refusez-vous de la suivre? pourquoi vois-je une telle contrariété entre votre vie et votre créance? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Avez-vous quelque raison, ou quelque excuse, ou du moins quelque prétexte vraisemblable? dites-le-nous franchement; nous sommes prêts de vous entendre.

Chrétiens, voici trois excuses que je trouve, sinon dans la bouche, du moins dans le cœur de tous les pécheurs : c'est là qu'il les faut aller attaquer pour les abattre, s'il se peut, aux pieds de Jésus et de ses vérités adorables. Ils répugnent premièrement à notre doctrine, parce qu'elle leur semble trop haute; et ils disent que cette vie est au-dessus des forces humaines. Ils y résistent secon-

(1) *Jerem.* II. 12.

dement, parce qu'encore qu'elle soit possible, elle choque leurs inclinations ; et ainsi il ne faut pas s'étonner si nos discours leur déplaisent. Enfin la troisième cause de leur résistance, c'est qu'ils se plaignent de nous-mêmes, ou que nous ne prêchons pas comme il faut, ou que nous ne vivons pas comme nous prêchons ; et ils se croient autorisés à mal faire en déchirant notre vie. Voilà, Messieurs, les froides raisons pour lesquelles ils méprisent les enseignemens que nous leur donnons de la part de Dieu ; où vous verrez qu'ils mêlent ensemble, le faux, le vrai, le douteux : tant ils sont obstinés à se défendre contre ceux qui ne demandent que leur salut.

Car pour ce que vous nous reprochez que la vie que nous prêchons est trop parfaite, et que vous ne pouvez pas y atteindre, cela est faux manifestement; parce que Dieu si sage et si bon ne commande pas l'impossible. Que si la cause pour laquelle nous vous déplaisons, c'est que nous contrarions vos désirs ; pour cela nous confessons qu'il est véritable : aussi notre dessein n'est pas de vous plaire, mais de faire, si nous pouvons, que vous vous déplaisiez à vous-mêmes, afin de vous convertir à notre Seigneur. Enfin quand vous rejetez sur nous votre faute, et que vous dites que notre vie ou notre manière de dire en est cause; en cela peut-être que vous dites vrai, et peut-être aussi nous imposez-vous. Mais qu'il soit vrai ou faux, notre faute ne vous justifie pas; et quoi qu'il soit de nous, qui ne sommes que foibles ministres, les vérités que nous annonçons doivent se soutenir par leur propre poids : c'est en peu de mots ce que j'ai à dire. Que

sert de vous demander vos attentions ? vous n'êtes guère chrétiens, si vous la refusez à des matières si importantes. Commençons à combattre la première excuse, qui nous reproche que ce que nous prêchons est impossible.

PREMIER POINT.

La première raison de ceux qui, sous le nom du christianisme, mènent une vie païenne et séculière, c'est qu'il est d'une trop haute perfection de vivre selon l'Evangile ; et que cette grande pureté d'esprit et de corps, cette vie pénitente et mortifiée, cet amour des amis et des ennemis, passe la portée de l'esprit humain. De vouloir montrer en particulier la possibilité de chaque précepte, ce seroit une entreprise infinie : prouvons-le par une raison générale, et disons que c'est pécher contre les principes, que ce n'est pas entendre le mot de commandement, que de dire que l'exécution en est impossible. En effet le commandement, c'est la règle de l'action ; or toute règle est une mesure : *Mensura homogenea*, dit saint Thomas, *proportionata mensurato* (1) : « C'est une mesure, dit-il, qui doit » s'ajuster avec la chose » : par conséquent si la loi de Dieu est la règle et la mesure de nos actions, il faut qu'il y ait de la proportion, afin qu'elles puissent être égalées ; toute mesure est fondée sur la proportion.

Que si le commandement que Dieu nous donne étoit au-dessus de nous, nous aurions raison de lui dire : Seigneur, vous me donnez une règle à laquelle

(1) *I. Part. quæst.* III, *art.* V, *ad* 2. *I.* 2. *quæst.* XIX, *art.* IV, *ad* 2.

je ne puis me joindre, dont je ne puis pas même approcher : cela n'est pas de votre sagesse. Aussi n'en est-il pas de la sorte ; et lui-même en donnant sa loi, il a été soigneux de nous dire : Ah ! mon peuple, ne te trompe pas ; « le précepte que je te donne » aujourd'hui n'est pas au-dessus de toi, il n'est pas » séparé de toi par une longue distance » : *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum* (1) : « il ne faut point » monter au ciel, il ne faut point passer les mers » pour le trouver » : *nec in cœlo situm,.... neque trans mare positum* (2). C'est une règle que je te donne ; et afin que tu puisses t'ajuster à elle, je la mets au niveau, tout auprès de toi : *Juxta te est sermo valde, valde, valde* : « Il est tout auprès, » en ta bouche, et en ton cœur pour l'accomplir » : *In ore tuo et in corde tuo, ut facias illum* (3). Et vous direz après cela qu'il est impossible ?

Mais peut-être que vous penserez que cela s'entend du vieux Testament, qui est de beaucoup au-dessous de la perfection évangélique. Que de choses j'aurois à répondre pour combattre cette pensée ! car il est écrit que « les chemins tortus deviendront » droits » : *Erunt prava in directa* (4). Mais je m'arrête à cette raison ; qu'elle est solide ! qu'elle est chrétienne ! Quel est le mystère de l'Evangile ? un Dieu homme, un Dieu abaissé : *Et Verbum caro factum est* (5) : « Le Verbe s'est fait chair ». Et pourquoi s'est-il abaissé ? Apprenez-le par la suite : *Et habitavit in nobis* (6) : c'est afin de demeurer avec

(1) *Deut.* XXX. 11. — (2) *Ibid.* 12, 13. — (3) *Ibid.* 14. — (4) *Luc.* III. 5. — (5) *Joan.* I. 14. — (6) *I. Joan.* I. 3.

nous, dit le bien-aimé disciple : et ailleurs; pour lier société avec nous : *ut societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo.* Il ne pouvoit y avoir de société entre sa grandeur et notre bassesse, entre sa majesté et notre néant; il s'abaisse, il s'anéantit pour s'accommoder à notre portée. Il se couvre d'un corps comme d'un nuage, non pour se cacher, dit saint Augustin, mais pour tempérer son éclat trop fort, qui auroit ébloui notre foible vue : *Nube tegitur Christus, non ut obscuretur, sed ut temperetur* (1). Ce Dieu, qui est descendu du ciel en la terre pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes? et s'il veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine? Ah! mes Frères, ce n'est pas entendre le mystère d'un Dieu abaissé; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la perfection évangélique; mais je suis ravi en admiration, quand je considère attentivement par quels degrés Dieu nous y conduit. Il nous laisse bégayer comme des enfans dans la loi de nature; il nous forme peu à peu dans la loi de Moïse : il pose les fondemens de la vérité par des figures; il nous flatte, il nous attire au spirituel par des promesses temporelles : il supporte mille foiblesses, comme il dit lui-même, à cause de la dureté des cœurs à laquelle il s'accommode par condescendance; il ne nous mène au grand jour de son Evangile, qu'après nous y avoir ainsi disposés par de si longues préparations :

(1) *In Joan. Tract.* XXIV. *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 535.

et encore dans cet Evangile il y a du lait pour les enfans, il y a du solide pour les hommes faits : *Facti estis quibus lacte opus sit, non solido cibo* (1) : « Vous » êtes devenus comme des personnes à qui on ne de- » vroit donner que du lait, et non une nourriture » solide ». *Lac vobis potum dedi* (2) : « Je ne vous » ai nourris que de lait » : tout y est dispensé par ordre. Ce Dieu qui nous conduit ainsi pas à pas, et par un progrès insensible, ne nous montre-t-il pas manifestement qu'il a dessein de ménager nos forces, et non pas de les accabler par des commandemens impossibles qui nous passent? Venez, venez, et ne craignez pas, soumettez-vous à sa loi; c'est un joug, mais il est doux; c'est un fardeau, mais il est léger : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* (3) : c'est lui-même qui nous en assure; et il ne dit pas qu'il est impossible de le porter sur nos épaules.

Toutefois je passe plus loin, et je veux bien accorder, Messieurs, que les commandemens de Dieu sont impossibles : oui, à l'homme abandonné à lui-même, et sans le secours de la grâce. Or c'est un article de notre foi, que cette grâce ne nous quitte pas que nous ne l'ayons premièrement rejetée; et si tu la perds, chrétien, Dieu te fera connoître un jour si évidemment que tu ne l'as perdue que par ta faute, que tu demeureras éternellement confondu de ta lâcheté : *Non deserit, si non deseratur* (4); « Il ne se » retire point à moins que l'on ne l'abandonne le » premier ». « J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il

(1) *Heb.* v. 12. — (2) *I. Cor.* III. 2. — (3) *Matth.* XI. 30. — (4) *S. Aug. in Ps.* CXLV, *n.* 9, *tom.* IV, *col.* 1629.

» en a ramenés à la divine voie plusieurs de ceux qui » l'abandonnoient; mais qu'il nous ait jamais quittés » le premier, c'est une chose entièrement inouie ». C'est donc une extrême folie de dire que les commandemens nous sont impossibles, puisque nous avons si près de nous un si grand secours : aussi tous ceux qui l'ont assuré ont senti justement le coup de foudre; et tant que l'Eglise sera Eglise, une telle proposition sera condamnée par un anathême irrévocable.

Par ce principe solide et inébranlable, que tout est possible à la grâce, se détruit facilement la vaine pensée des hommes mondains qui accusent leur tempérament de tous leurs crimes. Non, disent-ils, il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui nous domine : je résiste quelquefois à ma colère, mais enfin à la longue ce penchant m'emporte; pour me changer, il faut me refaire : c'est ce qu'ils disent ordinairement, vous reconnoissez leurs discours. Eh bien! chrétiens, s'il faut vous refaire, est-ce donc que vous ignorez que la grâce de Dieu nous réforme et nous régénère en hommes nouveaux? Les apôtres naturellement tremblans et timides sont rendus invincibles par cette grâce : Paul ne se plaît plus que dans les souffrances : Cyprien renouvelé par cette grâce, « voit ses doutes se dissiper, ce qui » étoit auparavant scellé pour lui s'ouvrir devant » lui, les choses qui ne lui représentoient que ténè- » bres devenir lumineuses; il surmonte aisément des » difficultés qui lui paroissoient insurmontables » : *Confirmare se dubia, patere clausa, lucere tenebrosa,... geri posse quod impossibile videbatur* (1) :

(1) *Epist.* 1. *p.* 2.

et le reste, qu'il explique si éloquemment dans cette belle Epître à Donat. Augustin, dans la plus grande vigueur de son âge, professe la continence, que dix jours auparavant il croit impossible.

Et tu appréhendes, fidèle, que Dieu ne puisse pas vaincre ton tempérament et le soumettre à sa grâce? c'est entendre bien peu sa puissance; car le propre de cette grâce, c'est de savoir changer nos inclinations et de savoir aussi s'y accommoder. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'elle est « convenable et » proportionnée; qu'elle est douce, accommodante » et contempérée » : *Apta, congruens, conveniens, contemperata* : permettez-moi la nouveauté de ce mot; je n'ai pu rendre d'une autre manière ce beau *contemperata* de saint Augustin; ceux qui ont lu ses livres à Simplicien savent que tous ces mots sont de lui : « qu'elle sait nous fléchir et nous attirer de la » manière qui nous est propre » : *quemadmodum aptum erat* (1); c'est-à-dire qu'elle remue si à propos tous les ressorts de notre ame, qu'elle nous mène où il lui plaît par nos propres inclinations, ou en retranchant ce qu'il y a de trop, ou en ajoutant ce qui leur manque, ou en détournant leur cours sur d'autres objets. Ainsi l'opiniâtreté se tourne en constance, l'ambition devient un grand courage qui ne soupire qu'après les choses véritablement élevées, la colère se change en zèle, et cette complexion tendre et affectueuse en une charité compatissante.

Mais à qui est-ce, mes Frères, que je dis ces choses? Ceux qui nous allèguent sans cesse leurs inclinations, qui se déchargent sur leur complexion de

(1) *De div. quæst. ad Simpl. lib.* 1, *tom.* VI, *col.* 95.

tous leurs vices, ne connoissent pas cette grâce; ils ne croient pas que Dieu se mêle de nos actions, ni qu'il y en ait d'autre principe que la nature: autrement, au lieu de désespérer de pouvoir vaincre leur tempérament, ils auroient recours à celui qui tourne les cœurs où il lui plaît : au lieu d'imputer leur naufrage à la violence de la tempête, ils tendroient les mains à celui dont le Psalmiste a chanté, qu' « il » bride la fureur de la mer, et qu'il calme, quand » il veut, ses flots agités » : *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas* (1).

Puis donc qu'ils ne croient pas en la grâce, montrez-leur par une autre voie que l'on peut se vaincre soi-même. Je ne veux que la vie de la Cour pour les en convaincre par expérience; dans un si grand auditoire, il n'est pas qu'il ne s'y rencontre plusieurs courtisans. Qu'est-ce que la vie de la Cour ? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune : qu'est-ce que la vie de la Cour ? dissimuler tout ce qui déplaît; et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons : qu'est-ce encore que la vie de la Cour ? étudier sans cesse la volonté d'autrui; et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées : qui ne sait pas cela ne sait pas la Cour. Mes Frères, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (2) : « Comme vous vous » êtes rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs

(1) *Ps.* LXXXVIII. 10. — (2) *Rom.* VI. 19.

» séculiers, en la même sorte rendez-vous esclaves » de la sainteté et de la justice ».

Mon Frère, certainement vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites : *Sicut exhibuistis,..... ita nunc exhibete.....* « Faites, dit-il, pour la justice ce » que vous faites pour la vanité ». Vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice; vous vous êtes tant de fois surmonté vous-même pour servir à la vanité, ah! surmontez-vous quelquefois pour servir à la justice. C'est beaucoup se relâcher, pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; néanmoins il se réduit là : *Sicut exhibuistis,..... ita nunc exhibete.* Encore se réduira-t-il beaucoup au-dessous; car quoi que vous fassiez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que la nécessité engage au travail, l'ambition aux intrigues de la Cour, l'amour infâme et déshonnête à des lâchetés inouies, l'honneur aux emplois de la guerre, l'avarice à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer aux choses de nulle importance, le divertissement, la chasse, le jeu, à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Et quand je vous parle de Dieu, vous commencez à ne rien pouvoir; vous m'alléguez sans cesse le tempérament et cette complexion délicate : où étoit-elle dans ce carnaval? où est-elle, lorsque vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres? Elle est revenue dans le carême : il n'y a que ce qui regarde l'intérêt de Dieu que vous appelez impossible. Ah!

j'atteste le ciel et la terre que vous vous moquez de lui, lorsque vous parlez de la sorte; et que quoi que puisse dire votre lâcheté, le peu qu'il demande de vous est beaucoup plus facile que ce que vous faites.

Eh bien! mon Frère, ai-je pas bien dit que tu ne pouvois maintenir long-temps ton impossibilité prétendue? as-tu encore quelque froide excuse? as-tu quelque vaine raison que tu puisses encore opposer à l'autorité de la loi de Dieu? Chrétiens, écoutons encore; il a quelque chose à nous dire; voici une raison d'un grand poids. La coutume l'entraîne, dit-il, c'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut vivre avec les vivans, il est impossible de faire autrement. Nous en sommes, Messieurs, en un triste état; et les affaires du christianisme sont bien déplorées, si nous sommes encore obligés à combattre cette foible excuse. O Eglise! ô Evangile! ô vérités chrétiennes! où en seriez-vous, si les martyrs, qui vous ont défendus, s'étoient laissés emporter par le grand nombre; s'ils avoient déféré à la coutume, s'ils avoient voulu périr avec la multitude des infidèles?

Mon Frère, qui que tu sois qui gémis sous la tyrannie de la coutume, après que l'Eglise l'a désarmée, je n'ai que ce mot à te répartir, et je l'ai pris de Tertullien, dans le livre de l'Idolâtrie : Tu veux vivre avec les vivans; à la bonne heure, je te le permets; « il nous est permis de vivre avec eux, mais » non de mourir avec eux » : *Licet convivere, ... commori non licet* (1) : autre chose est la société de la vie, autre chose la corruption de la discipline. Réjouis-toi avec tes égaux par la société de la na-

(1) *De Idol. n.* 14.

ture, s'il se peut par celle de la religion; mais que le péché ne fasse point de liaison; que la damnation n'entre pas dans le commerce. La nature doit être commune, et non pas le crime; la vie, et non pas la mort; nous devons participer aux mêmes biens, et non pas nous associer pour les mêmes maux : *Convivamus cum eis, conlætemur ex communione naturæ, non superstitionis : pares animâ sumus, non disciplinâ; compossessores mundi, non erroris* (1). Loin de nous cette société damnable : il y a pour nous une autre vie et une autre société à prétendre : *Licet convivere, commori non licet.* Chrétiens, si vous méditez sérieusement les grandes choses que je vous ai dites; jamais, jamais, j'en suis assuré, jamais vous ne répondrez que ce que nous prêchons est impossible. Mais qu'il ne soit pas impossible; c'est assez, direz-vous, qu'il nous déplaise, pour nous le faire rejeter : voyons s'il est ainsi, comme vous le dites, et entrons en notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je trouve deux causes principales pour lesquelles les chrétiens mal vivans ne peuvent écouter sans peine les vérités de l'Evangile. La première, c'est qu'elles offensent leur orgueil, et ils s'élèvent contre elles; la seconde, c'est qu'elles troublent le repos de leur mauvaise conscience, et ils ne le peuvent souffrir. Contre cet orgueil des pécheurs, qui ne peuvent endurer qu'on les contredise, ni qu'on se mette au-dessus d'eux en censurant leurs actions, je ne puis rien dire de plus efficace que ces belles paroles de

(1) *De Idol. n.* 14.



[redacted]

saint Augustin, dans le livre de la Correction et de la Grâce (1). « Qui que tu sois, dit-il, qui, non » content de désobéir à la loi de Dieu qui t'est si » connue, ne veux pas encore qu'on te reprenne » d'une si injuste désobéissance; c'est pour cela que » tu dois être repris, parce que tu ne veux pas » l'être » : *Propterea corripiendus es, quia corripi non vis,* « C'est par ta faute que tu es mauvais; et » c'est encore une plus grande faute de ne vouloir » point être repris de ce que tu es mauvais » : *Tuum quippe vitium est quod malus es; et majus vitium corripi nolle quia malus es :* « Comme s'il falloit » louer les pécheurs; ou comme si faire bien ou » mal, c'étoit une chose indifférente » sur laquelle il faille laisser agir chacun à sa mode : *quasi laudanda aut indifferenter habenda sint vitia.*

[redacted]

» couvert tout le mal de crainte ou de honte » : *Omne malum aut timore aut pudore natura perfundit* (1) : mais surtout il faut avouer que la honte presse vivement les consciences. Tel pécheur, à qui l'on applaudit, se déchire lui-même en secret par mille reproches, et ne peut supporter son crime : c'est pourquoi il se le cache en lui-même, il en détourne ses yeux ; « il le » met derrière son dos », dit saint Augustin (2). J'ai trahi lâchement mon meilleur ami, j'ai ruiné cette famille innocente ; quelle honte ! mais n'y songeons pas ; songeons que j'ai établi ma fortune, ou contenté ma passion. N'y songeons pas, dites-vous ; c'est pour cela, c'est pour cela qu'il faut vous y faire songer. Oui, oui, je viendrai à vous, ô pécheurs, avec toute la force, toute la lumière, toute l'autorité de l'Evangile. Ces infâmes pratiques que vous cachez avec tant de soin sous le masque d'une vertu empruntée, ce que vous vous cachez à vous-mêmes par tant de feintes excuses par lesquelles vous palliez vos méchancetés ; vous savez bien le traité infâme que vous avez fait de ce bénéfice, c'est ce que je veux étaler à vos yeux dans toute son étendue.

Ces vérités évangéliques, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant nous, elles nous guident ; quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu ! ah ! j'ai pitié de votre aveuglement : je veux ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette

(1) *Apolog. n.* 1. — (2) *Enar. in Ps.* c. *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 1083.

vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité; envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable. Otez, ôtez, vous me faites honte, et c'est ce que je demande: cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence! que ne puis-je amollir ce front d'airain! Jésus regarde Pierre qui l'a renié, et qui ne sent pas encore son crime; il le regarde et lui dit tacitement: O homme vaillant et intrépide, qui devois être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères, regarde où aboutit cette vaillance : ils s'en sont fui, il est vrai; tu es le seul qui m'a suivi, mais tu es aussi le seul qui me renies. C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte : il eut honte de sa présomption, et il pleura son infidélité : *Flevit amarè* (1).

Que dirai-je du roi David, qui prononce sa sentence sans y penser? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari : les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou s'il les voit, il ne se les applique pas. Vive Dieu, dit le prophète Nathan; cet homme ne se connoît plus, il faut lui mettre son iniquité devant sa face. Laissons la brebis et la parabole : C'est vous, ô Roi, qui êtes cet homme, c'est vous-même : *Tu es ille vir* (2). Il revient à lui, il se regarde; il a honte, et il se convertit. Ainsi je ne crains pas de vous faire honte : rougissez, rougissez tandis que la honte est salutaire; de peur qu'il ne

(1) *Luc.* XXII. 62. — (2) *II. Reg.* XII. 7.

vienne

vienne une honte qui ne servira plus pour vous corriger, mais pour vous désespérer et vous confondre. Rougissez, rougissez en voyant votre laideur; afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer ces taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-même, vous commenciez à plaire à celui à qui rien ne déplaît, que le péché seul : *Confundantur et convertantur* (1). Ah ! qu'ils soient confondus, pourvu enfin qu'ils soient convertis.

Je vous ai dit, Messieurs, que non-seulement l'orgueil se fâche d'être repris, mais que la fausse paix des pécheurs se plaint d'être troublée par nos discours. Plût à Dieu qu'il fût ainsi ! cette plainte feroit notre gloire; et notre malheur, chrétiens, c'est qu'elle n'est pas assez véritable. Nous savons, à la vérité, que nous remplissons d'amertume l'ame des pécheurs, lorsque nous les venons troubler dans leurs délices. Laban pleure, et ne se peut consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos* (2)? « Pourquoi m'avez-vous dérobé mes » dieux » ? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens; et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte.

Ainsi je ne m'étonne pas si le pécheur, voyant la parole divine venir à lui impérieusement pour détruire ces idoles pompeuses qu'il a élevées; si voyant qu'on veut réduire à néant ce qui occupe en son cœur une place si spacieuse, ces grands palais, ces chères idées, ces attachemens trop aimables; il ne

(1) *Ps.* CXXVIII. 5. — (2) *Genes.* XXXI. 30.

peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui est le plus cher : car encore que vous lui laissiez ses richesses, sa puissance, ses maisons superbes, ses jardins délicieux; néanmoins il croit qu'il perd tout, quand vous voulez lui en donner un autre usage : comme un homme qui est assis dans une table délicate, quoique vous lui laissiez toutes les viandes, il croit néanmoins perdre le festin, s'il perd tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y a.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leurs passions, se persuadent qu'ils n'ont plus rien quand vous leur défendez cet usage. Quoi! vous me dites, ô prédicateur, qu'il ne la faut plus voir qu'avec crainte, ni lui parler qu'avec réserve, ni l'aimer autrement qu'en notre Seigneur! et que deviendront toutes ces douceurs, toutes ces aimables familiarités? Il s'imagineroit avoir tout perdu, et qu'il ne sauroit plus que faire en ce monde : c'est pourquoi il s'irrite contre ces conseils, et il ne les peut endurer.

Mais il y a encore une autre raison de l'impatience qu'il nous témoigne; c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venoit l'importuner mal à propos, elle l'effrayoit quelquefois par la terreur des jugemens de Dieu; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer : il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquoit son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un foible murmure, qui n'est pas capable de l'interrompre : parce qu'il a

oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié, et ne se souvient plus de le punir : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (1) ; c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller ; vous venez, ô prédicateurs, avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyoit avoir désarmée : ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes ? qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos ? Pourquoi ; le demandez-vous ? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort ; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge, qui dormis, et exurge à mortuis* (2) : « Levez- » vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts » : Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si long-temps étouffé la voix.

Parle, parle, ô conscience captive : parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Nous ne sommes point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissemens, dans les jeux du monde ; c'est la prédication que tu entends, c'est l'Eglise de Dieu où tu es. Il t'est permis de parler devant ses autels ; je suis ici de sa part pour te soutenir dans tes justes reproches. Raconte à cette im-

(1) *Ps.* IX. 34. — (2) *Ephes.* V. 14.

pudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée; à ce vieux pécheur, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes : dis-lui que Dieu, qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours : *Tacui semper, silui, sicut parturiens loquar* (1) : » Si je me suis tu, » dit le Seigneur, je me ferai entendre comme une » femme qui est dans les douleurs de l'enfantement ». Dis-lui que sa justice ne permettra pas qu'il se moque toujours de sa bonté; ni qu'il brave insolemment sa miséricorde par ses ingratitudes continuelles : dis-lui que la foi si souvent violée, les sacremens si souvent profanés, la grâce si souvent foulée aux pieds, ce long oubli de Dieu, cette résistance opiniâtre à ses volontés, ce mépris si outrageux de son Saint-Esprit, lui amasse un trésor de haine, dont le poids est déjà si grand, qu'il ne peut plus différer long-temps à tomber sur sa tête et à l'écraser; et que si Dieu patient et bon ne précipite pas sa vengeance, c'est à cause qu'il saura bien nous faire payer au centuple un mépris si outrageux de sa clémence.

Ah! que ce discours est importun! que plût à Dieu, mon Frère, qu'il te le fût encore davantage! Plût à Dieu que tu ne pusses te souffrir toi-même! peut-être que ton cœur ulcéré se tourneroit au médecin; peut-être que le sentiment de ta misère te feroit gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée : au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterois contre toi-même; et ayant fait naître

(1) *Is.* XLII. 14.

une douleur qui sera la cause de ta guérison, tu dirois un jour à ton Dieu dans l'épanchement de ton cœur : *Tribulationem et dolorem inveni* (1) : Enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence. « J'ai trouvé l'affliction et la douleur » : plusieurs afflictions m'ont trouvé, que je ne cherchois pas ; mais enfin j'ai trouvé une affliction qui méritoit bien que je la cherchasse ; c'est l'affliction d'un cœur contrit, et attristé de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom de Dieu » : je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi* (2). On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé ; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma foiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont ces vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre ? et pourquoi une petite amertume que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire ? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* c'est ce que j'avois à vous dire dans ma seconde partie.

TROISIÈME POINT.

Les pécheurs superbes et opiniâtres, convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Evangile, s'imaginent faire quelque chose bien considérable pour appuyer leur rebellion, en

(1) *Ps.* CXIV. 4. — (2) *Ibid.*

alléguant de mauvais exemples, et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont destinés pour les instruire : c'est alors, Messieurs, qu'ils triomphent, et qu'ils croient que désormais il n'y a plus rien par où l'on puisse combattre leur impénitence. C'est pourquoi le sauveur Jésus prévoyant qu'ils auroient encore ce méchant prétexte, pour ne se rendre point à la vérité, a été au-devant dans son Evangile, lorsqu'il a dit ces paroles : *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite* (1) : O hommes curieux et diligens à rechercher les vices des autres, lâches et paresseux à corriger vos propres défauts, pourquoi examinez-vous avec tant de soin les mœurs de ceux qui vous prêchent ? considérez plutôt que ce qu'ils vous disent, c'est la vérité, et que leur mauvais exemple ne ruine pas en vos esprits leur bonne doctrine : *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite.*

Ce n'est pas mon intention, chrétiens, de vous alléguer ces paroles, pour autoriser les désordres ou la mauvaise vie des prédicateurs qui disent bien et font mal. Je sais qu'ils ne doivent pas se persuader que le bien qu'ils ont dit serve d'excuse au mal qu'ils ont fait, au contraire, dit saint Augustin (2), il leur sera reproché avec justice, que « puisqu'ils vouloient » qu'on les écoutât, ils devoient auparavant s'écou- » ter eux-mêmes ; qu'ils devoient dire avec le pro- » phète » : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam* (3) : « J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur, parce » qu'il mettra en ma bouche des paroles de paix pour

(1) *Matth.* XXIII. 3. — (2) *Enarrat. in Ps.* XLIX. *n.* 23, *tom.* IV, *col.* 457. — (3) *Ps.* LXXXIV. 8.

» son peuple » : ce qu'il me donne autorité de parler, je le dirai aux autres, parce que c'est ma vocation et mon ministère : *Loquetur pacem in plebem suam;* mais je serai le premier des écoutans : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus :* et si nous manquons de le faire, je le dirai hautement, quand je me devrois ici condamner moi-même, nous trahissons lâchement notre ministère, le plus saint et le plus auguste qui soit dans l'Eglise; nous détruisons notre propre ouvrage, et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-mêmes, qui le prêchons, néanmoins ne le faisons pas.

Après que nous nous sommes ainsi condamnés nous-mêmes, si nous manquons à notre devoir; nous parlons maintenant, Messieurs, en faveur de la vérité qui vous est annoncée par notre entremise; et encore que nous puissions dire qu'il y a beaucoup de prédicateurs qui édifient l'Eglise de Dieu par leurs œuvres et par leurs paroles, néanmoins, sans nous servir de cette défense, nous nous contentons de vous avertir, en la charité de notre Seigneur, que vous ne soyez point curieux de rechercher la vie de ceux qui vous prêchent; mais que vous receviez humblement la nourriture des enfans de Dieu, quelle que soit la main qui vous la présente; et que vous respectiez la voix du pasteur, même dans la bouche du mercenaire. Saint Augustin, Messieurs, voulant nous faire entendre cette vérité, s'objecte d'abord à lui-même ce passage de l'Ecriture : *Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus* (1)?

(1) *Matth.* VII. 16.

« Des épines peuvent-elles produire des raisins » ? Des prédicateurs corrompus peuvent-ils porter la parole de vie éternelle ? peuvent-ils engendrer un fruit qui n'est pas de leur espèce ? Et il éclaircit cette difficulté par une excellente comparaison. Il est vrai, dit ce docteur incomparable, qu'un buisson ne produit point de raisins, mais il les soutient quelquefois : on plante une haie auprès d'une vigne ; la vigne étendant ses branches, en pousse quelques-unes à travers la haie ; et quand le temps de la vendange approche, vous voyez une grappe suspendue au milieu des épines : « Le buisson porte un fruit qui » ne lui appartient pas, mais qui n'en est pas moins » le fruit de la vigne, quoiqu'il soit appuyé sur le » buisson » : *Portat fructum spina non suum; non enim spinam vitis attulit, sed spinis palmes incubuit* (1).

Ainsi la chaire de Moïse dont parle le Fils de Dieu dans son Evangile ; et disons, pour nous appliquer cette doctrine, la chaire de Jésus-Christ et des apôtres que nous remplissons dans l'Eglise, c'est une vigne sacrée ; la doctrine enseignée par les mauvais, c'est la branche de cette vigne qui produit son fruit sur le buisson. Ne dédaignez pas ce raisin, sous prétexte que vous le voyez parmi des épines ; ne rejetez pas cette doctrine, parce qu'elle est environnée de mauvaises mœurs : elle ne laisse pas de venir de Dieu ; et vous devez regarder de quelle racine elle est née, et non pas sur quel appui elle est soutenue : *Lege uvam inter spinas pendentem, sed de vite nascentem* (2). Approchez, et ne craignez pas de cueillir

(1) *In Joan. Tract.* XLVI. *n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 605. — (2) *Serm.* XLVI. *n.* 22, *tom.* V, *col.* 237.

ce raisin parmi ces épines; mais prenez garde, dit saint Augustin, que vous ne déchiriez votre main en le cueillant; c'est-à-dire recevez la bonne doctrine, gardez-vous du mauvais exemple; faites ce qu'ils disent, prenez le raisin; ne faites pas ce qu'ils font, gardez-vous des épines; et craignez, dit saint Augustin en un autre endroit, que vous ne vous priviez vous-même de la nourriture de la vérité; pendant que votre délicatesse et votre degoût vous fait toujours chercher quelque nouveau sujet de dégoût, ou dans le vaisseau où l'on vous le présente, ou dans l'assaisonnement : *Veritas tibi undelibet loquatur, esuriens accipe, ne unquam ad te perveniat, dum semper quod reprehendas in vasculo fastidiosus... inquiris* (1).

Cessez donc de travailler vos esprits à rechercher curieusement notre vie. Ne dites pas : J'ai découvert les intrigues de celui-là et les secrètes prétentions de cet autre : ne dites pas que vous avez reconnu son foible, et que vous avez enfin découvert à quoi tendent tant de beaux discours. Vaine et inutile recherche : car outre que vous imposez souvent à leur innocence; quand ce que vous leur reprochez seroit véritable, quelle merveille, Messieurs, d'avoir trouvé des péchés dans des pécheurs, et dans des hommes des défauts humains? Ce n'est pas ce qui est digne de votre recherche : ce qui mérite l'application de votre esprit, c'est premièrement, chrétiens, de vous souvenir de ce que vous êtes, et de ne juger pas téméirairement. Fussiez-vous des souverains, fussiez-vous des rois; dans l'Eglise de Dieu, [vous êtes comptés parmi] le peuple et les brebis : par conséquent

(1) *In Ps.* xxxvi. *Serm.* iii, *n.* 20, *tom.* iv, *col.* 293.

ne reprenez pas les oints du Seigneur, les ministres de ses sacremens et de sa parole.

Mais si le mal est si manifeste qu'il ne puisse plus se dissimuler, ne perdez pas le respect pour la vérité à cause de celui qui la prêche : admirez au contraire, admirez en nous-mêmes l'autorité, la force de la loi de Dieu, en ce qu'elle se fait honorer même par ceux qu'elle condamne, et les contraint de déposer contre eux-mêmes en sa faveur. Enfin ne croyez pas vous justifier en débitant par le monde les vices des autres; songez qu'il y a un tribunal où chacun sera jugé par ses propres faits. Jésus-Christ a condamné l'aveugle qui mène, mais il n'a pas absout l'aveugle qui suit; « ils se perdent tous deux dans la même fosse » : *Ambo in foveam cadunt* (1). Ainsi, mes Frères, la chute de ceux que vous voyez au-dessus de vous dans les fonctions ecclésiastiques, bien loin de vous porter au relâchement, vous doit inspirer de la crainte, et vous faire d'autant plus trembler, que vous voyez tomber les colonnes mêmes: *Non sit delectatio minorum lapsus majorum, sed sit casus majorum tremor minorum* (2).

Nous avons ouï avec patience une partie des reproches que vous faites aux prédicateurs; et l'intérêt de votre salut nous a obligés d'y répondre par des maximes tirées de l'Evangile : maintenant écoutez, Messieurs, les justes plaintes que nous faisons de vous; il est bien raisonnable que vous nous écoutiez à votre tour, d'autant plus que nous ne parlons pas pour nous-mêmes, mais pour votre utilité. Nous nous plaignons donc, chrétiens, et nous nous en

(1) *Matth.* XV. 14. — (2) *S. Aug. in Ps.* L. *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 463.

plaignons à Dieu et aux hommes, nous nous en plaignons à vous-mêmes, que vous faites peu d'état de notre travail : ce que je veux dire, Messieurs, ce n'est pas que vous preniez mal nos pensées, que vous censuriez nos actions et nos discours ; tout cela est trop peu de chose pour nous émouvoir. Quoi ! cette période n'a pas ses mesures, ce raisonnement n'est pas dans son jour, cette comparaison n'est pas bien tournée ? c'est ainsi qu'on parle de nous ; nous ne sommes pas exempts des mots de la mode. Dites, dites ce qu'il vous plaira : tous ces reproches sont un jeu d'enfant, qui n'est pas digne de l'attention de gens qui sont occupés à un ministère si grave et si sérieux. Nous abandonnons de bon cœur à votre censure ces ornemens étrangers, que nous sommes contraints quelquefois de rechercher pour l'amour de vous ; puisque telle est votre délicatesse que vous ne pouvez goûter Jésus-Christ tout seul dans la simplicité de son Evangile : tranchez, décidez, censurez, exercez là-dessus votre bel esprit, nous ne nous en plaignons pas. En quoi donc nous plaignons-nous justement que vous méprisez notre travail ? en ce que vous nous écoutez, et que vous ne nous croyez pas ; en ce qu'on ne vit jamais un si grand concours, et si peu de componction ; en ce que nous recevons assez de complimens, et que nous ne voyons point de pénitence.

Saint Augustin, étant dans la chaire, a dit autrefois à ses auditeurs : Considérez, mes Frères, que « notre vie est pénible et laborieuse, accompagnée » de grands périls ». Après avoir ainsi représenté ses travaux et ses périls : « Consolez-nous en bien

» vivant » : *Vitam nostram infirmam, laboriosam, periculosam, in hoc mundo consolamini bene vivendo* (1). Je puis bien parler après ce grand homme, et vous représenter avec lui doucement, en simplicité de cœur, qu'en effet notre vie est laborieuse. Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes Lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, à choisir les matières qui vous sont propres, à nous accommoder autant qu'il se peut à la capacité de tout le monde : il faut trouver du pain pour les forts et du lait pour les enfans. Eh! c'est assez parler de nos peines, nous ne vous les reprochons pas : après tout, c'est notre devoir ; si le travail est fâcheux, l'oisiveté d'autre part n'est pas supportable.

Mais si vous avez peu d'égard à notre travail, ah ! ne comptez pas pour rien notre péril. Quel péril ? nous sommes responsables devant Dieu de tout ce que nous vous disons : est-ce tout ? et de ce que nous vous taisons. Si nous dissimulons vos vices, si nous les déguisons, si nous les flattons, si nous désespérons les foibles, si nous flattons les présomptueux, Dieu nous en fera rendre compte. Est-ce là tout notre péril ? non, mes Frères, ne le croyez pas ; notre plus grand péril, c'est lorsque nous faisons notre devoir. J'ai quelque peine, Messieurs, à vous parler de notre emploi : ce qui m'y fait résoudre, c'est que j'en espère pour vous de l'instruction ; et ce qui me rassure, c'est que je ne parle pas de moi-même.

Saint Augustin dit : Nous devons souhaiter pour

(1) *In Joan. Tract.* XVIII. *n.* 12, *tom.* III, *part.* II, *col.* 436.

votre bien que vous approuviez nos discours ; car quel fruit peut-on espérer, si vous n'approuvez pas ce que nous disons ? C'est donc ce que nous devons désirer le plus, et c'est ce que nous avons le plus à craindre. Dispensez-moi, Messieurs, à vous expliquer plus au long ce que vous devez assez entendre. Ah ! cessons de parler ici de nous-mêmes. Venons à la conclusion de saint Augustin : *Consolamini bene vivendo ; nolite nos adterere malis moribus vestris* (1) : « Consolez-nous en bien vivant ; ne nous accablez » pas par vos mœurs déréglées ». Parmi tant de travaux et tant de périls, quelle consolation nous peut-il rester que dans l'espérance de gagner les ames ? Nous ne sommes pas si malheureux qu'il n'y en ait qui profitent de notre parole ; mais voici, dit saint Augustin, ce qui rend notre condition misérable : *In occulto est unde gaudeam, in publico est unde torquear* (2) : « Ce qui nous fâche est public ; ce qui » nous console est caché » : nous voyons triompher hautement le vice qui nous afflige, et nous ne voyons pas la pénitence qui nous édifie. *Luceat lux vestra coram hominibus* (3) : « Que votre lumière luise de» vant les hommes ».

(1) *Loco mox. citato.* — (2) *Serm.* CCCXCII. *n.* 6 ; *tom.* V, *col.* 1506. — (3) *Matth.* V. 16.

II.E SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Force et empire de la vérité. Principe de la haine que les hommes lui portent : en combien de manières ils la haïssent. Nécessité de la simplicité et de la bonne foi, pour bien régler notre conscience. Origine des doutes et des fausses subtilités qu'on se forme dans la morale. Funestes suites des efforts que nous faisons contre la vérité inhérente en nous. Par quels degrés nous tombons dans un si grand mal : quels en sont les progrès et les remèdes.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi.

Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire ? Joan. VIII. 46.

On a dit, il y a long-temps, qu'il n'y a rien de plus fort que la vérité; et cela se doit entendre particulièrement de la vérité de l'Evangile. Cette vérité, chrétiens, que la foi nous propose en énigme, comme parle l'apôtre saint Paul, paroît dans le ciel à découvert, révérée de tous les esprits bienheureux : elle étend son empire jusqu'aux enfers; et quoiqu'elle n'y trouve que ses ennemis, elle les force néanmoins de la reconnoître. « Les démons la croient, dit saint

» Jacques (1); et non-seulement ils croient, mais ils » tremblent ». Ainsi la vérité est respectée dans le ciel et dans les enfers. La terre est au milieu, et c'est là seulement qu'elle est méprisée. Les anges la voient, et ils l'adorent; les démons la haïssent, mais ils ne la méprisent pas, puisqu'ils tremblent sous sa puissance. C'est nous seuls, ô mortels, qui la méprisons, lorsque nous l'écoutons froidement et comme une chose indifférente que nous voulons bien avoir dans l'esprit, mais à laquelle il ne nous plaît pas de donner aucune place dans notre vie. Et ce qui rend notre audace plus inexcusable, c'est que cette vérité éternelle n'a pas fait comme le soleil, qui, demeurant toujours dans sa sphère, se contente d'envoyer ses rayons aux hommes : elle, dont le ciel est le lieu natal, a voulu aussi naître sur la terre : *Veritas de terra orta est* (2). Elle n'a pas envoyé de loin ses lumières, elle-même est venue nous les apporter, et les hommes toujours obstinés ont fermé les yeux; ils ont haï sa clarté à cause que leurs œuvres étoient mauvaises, et ont contraint le Fils de Dieu de leur faire aujourd'hui ce juste reproche : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* « Si je vous dis » la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire » ? Puisqu'il nous ordonne, Messieurs, de vous faire aujourd'hui ses plaintes, touchant cette haine de la vérité; qu'il nous accorde aussi son secours pour plaider fortement sa cause la plus juste qui fut jamais. C'est ce que nous lui demandons par les prières de la sainte Vierge. *Ave*, etc.

(1) *Jac.* II. 19. — (2) *Ps.* LXXXIV. 12.

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu : il n'y a rien de plus noble que son domaine; puisque tout ce qui est capable d'entendre en relève, et qu'elle doit régner sur la raison même, qui a été destinée pour régir et gouverner toutes choses. Il pourroit sembler, chrétiens, qu'une reine si adorable ne pourroit perdre son autorité que par l'ignorance : mais comme le Fils de Dieu nous le reproche, que la malice des hommes lui refuse son obéissance, lors même qu'elle leur est le mieux annoncée; c'est véritablement ce qui m'étonne, et je prétends aujourd'hui rechercher la cause d'un déréglement si étrange. Il est bien aisé de comprendre que c'est une haine secrète que nous avons pour la vérité, qui nous fait secouer le joug d'une puissance si légitime. Mais d'où nous vient cette haine, et quels en sont les motifs? c'est ce qui mérite une grande considération, et ce que je tâcherai de vous expliquer par les principes, suivant la doctrine de saint Thomas, qui traite expressément cette question (1).

Pour cela il faut entendre, avant toutes choses, que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance, et en ce regard, chrétiens, il ne tombe pas sous le sens qu'on puisse haïr la vérité prise en elle-même et dans cette idée générale; « parce que, » dit très-bien le grand saint Thomas, ce qui est » vague de cette sorte et universel ne répugne jamais » à personne, et ne peut être par conséquent un ob- » jet de haine. » Ainsi les hommes ne sont pas ca-

(1) 1. 2. *Quæst.* XXIX. *Art.* V.

pables

pables d'avoir de l'aversion pour la vérité; sinon autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations, où elle contredit leurs sentimens : et en cette vue, chrétiens, il me sera facile de vous convaincre que nous pouvons haïr la vérité en trois sortes, par rapport à trois sujets où elle se trouve et dans lesquels elle contrarie nos mauvais désirs. Car nous la pouvons regarder, ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant qu'elle nous paroît dans les autres hommes, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes : et il est certain qu'en ces trois états toujours elle contrarie les mauvais désirs, et toujours elle donne aussi un sujet de haine aux hommes déréglés et mal-vivans.

Et en effet, ames saintes, ces lois immuables de la vérité, sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit qu'elles nous soient montrées dans les autres hommes, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes, crient toujours contre les pécheurs, quoiqu'en des manières différentes. En Dieu qui est le juge suprême, elles les condamnent; dans les hommes qui sont des témoins présens, elles les reprennent et les convainquent; en eux-mêmes et dans le secret de leur conscience elles les troublent et les inquiètent : et c'est pourquoi partout elles leur déplaisent. Car ni l'orgueil de l'esprit humain ne peut permettre qu'on le condamne, ni l'opiniâtreté des pécheurs ne peut souffrir qu'on la convainque, et l'amour aveugle qu'ils ont pour leurs vices peut encore moins consentir qu'on l'inquiète. C'est pourquoi ils haïssent la vérité; d'où vous pouvez com-

prendre combien ils sont éloignés de lui obéir. Mais si vous ne l'avez pas encore entendu, la conduite des Juifs envers Jésus-Christ vous le fera aisément connoître. Il leur prêche les vérités qu'il dit avoir vues dans le sein du Père; ces vérités les condamnent, et ils haïssent son Père où elles résident : *Oderunt et me et Patrem meum* (1).

Il les reprend en vérité de leurs vices ; et pendant que ses discours les convainquent, la haine de la vérité leur fait haïr celui qui l'annonce ; ils s'irritent contre lui-même, ils l'appellent samaritain et démoniaque ; ils courent aux pierres pour le lapider, comme il se voit dans notre Evangile. Il les presse encore de plus près, il leur porte jusqu'au fond du cœur la lumière de la vérité, conformément à cette parole : « La lumière est en vous pour un » peu de temps » : *Adhuc modicùm lumen in vobis est* (2) ; et ils la haïssent si fort cette vérité adorable, qu'ils en éteignent encore ce foible rayon; parce qu'ils cherchent la nuit entière pour couvrir leurs mauvaises œuvres. Dans cette aversion furieuse, invétérée et opiniâtre qu'ils témoignent à la vérité, et parmi tant d'outrages qu'ils lui font souffrir, n'a-t-il pas raison, chrétiens, de leur faire aujourd'hui ce juste reproche ? Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de la croire ? pourquoi une haine aveugle vous empêche-t-elle de lui obéir ?

Mais il ne parle pas seulement aux Juifs ses ennemis déclarés ; et son dessein principal est d'apprendre à ses serviteurs à aimer et respecter sa vérité sainte, en quelque endroit qu'elle leur paroisse.

(1) *Joan.* XV. 24. — (2) *Ibid.* XII. 35.

Quand ils la regardent en leur juge, qu'ils permettent qu'elle les règle : quand elle les reprend par les autres hommes, qu'ils souffrent qu'elle les corrige : quand elle leur parle dans leurs consciences, qu'ils consentent non-seulement qu'elle les éclaire, mais encore qu'elle les change et les convertisse : trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme ces lois primitives et invariables de vérité et de justice, qui sont dans l'intelligence divine, condamnent directement la vie des pécheurs ; il est très-certain qu'ils les haïssent et qu'ils voudroient par conséquent les pouvoir détruire. La raison solide : c'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver. Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine, qui porte toujours dans l'ame une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'apôtre dit : *Omnis qui odit fratrem suum homicida est* (1). Il le compare à Caïn : il ne dit pas, Celui qui trempe les mains dans son sang, ou qui enfonce un couteau dans son sein ; mais, Celui qui le hait est homicide. C'est que le Saint-Esprit qui le guide n'arrête pas sa pensée à ce qui se fait au dehors : il va approfondissant les causes cachées, et c'est ce qui lui fait toujours trouver dans la haine une secrète intention de meurtre. Car si vous savez observer toutes les démarches de la haine, vous verrez qu'elle voudroit détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans nos cœurs ; et les effets le font bien connoître.

(1) *I. Joan.* III. 5.

Si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue, tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur : se trouver avec lui dans le même lieu vous paroît une rencontre funeste. Au milieu de ces mouvemens, si vous ne réprimez votre cœur, il vous dira, chrétiens, que ce qu'il n'a pu souffrir en soi-même, il ne le peut non plus souffrir nulle part; qu'il n'y a bien qu'il ne lui ôtât après lui avoir ôté son affection; qu'il voudroit être défait sans réserve aucune de cet objet odieux : c'est l'intention secrète de la haine. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean a raison de dire qu'elle est toujours homicide.

Mais appliquons ceci maintenant à la conduite des pécheurs. Ils haïssent la loi de Dieu et sa vérité : qui doute qu'ils ne la haïssent, puisqu'ils ne lui veulent donner aucune place dans leurs mœurs? Mais l'ayant ainsi détruite en eux-mêmes, ils voudroient la pouvoir détruire jusque dans sa source : *Dum esse volunt mali, nolunt esse veritatem quâ damnantur mali* (1) : « Comme ils ne veulent point être justes, » ils voudroient que la vérité ne fût pas, parce » qu'elle condamne les injustes ». Et ensuite on ne peut douter qu'ils ne veuillent, autant qu'ils peuvent, abolir la loi dont l'autorité les menace, et dont la vérité les condamne.

C'est ce que Moïse nous fit connoître par une excellente figure, lorsqu'il descendoit de la montagne où Dieu lui avoit parlé face à face. Il avoit en ses mains les tables sacrées où la loi de Dieu étoit gravée; tables vraiment vénérables, et sur lesquelles la main de Dieu et les caractères de son doigt tout puis-

(1) *S. Aug. in Joan. Tr.* XC. *tom.* III, *part.* II, *col.* 721.

sant se voyoient tout récens encore. Toutefois entendant les cris et voyant les danses des Israélites qui couroient après le veau d'or, il les jette à terre et les brise : *Vidit vitulum et choros, iratusque valde, projecit de manu tabulas, et confregit eas* (1) : une sainte indignation lui fait jeter et rompre les tables. Que veut dire ce grand Législateur? Je ne m'étonne pas, chrétiens, que sa juste colère se soit élevée contre ce peuple idolâtre pour le faire périr par le glaive; mais qu'avoient mérité ces tables augustes, gravées de la main de Dieu, pour obliger Moïse à les mettre en pièces? Tout ceci se fait en figure, et s'accomplit pour notre instruction. Il a voulu nous représenter ce que ce peuple faisoit alors : il brise les tables de la loi de Dieu, pour montrer que dans l'intention des pécheurs la loi est détruite et anéantie. Quoique le peuple ne péche que contre un chef de la loi, qui défendoit d'adorer les idoles, il casse ensemble toutes les deux tables; parce que nous apprenons de l'oracle que « quiconque péche en un seul article, » viole l'autorité de tous les autres (2) », et abolit autant qu'il peut la loi toute entière : il en est de même de l'Evangile, de l'unité du corps de Jésus-Christ et de toute sa doctrine.

Mais l'audace du pécheur n'entreprend pas seulement de détruire les tables inanimées, qui sont comme des extraits de la loi divine; il en veut à l'original, je veux dire à cette équité et à cette vérité primitive qui réside dans le sein de Dieu, et qui est la règle immuable et éternelle de tout ce qui se meut dans le temps; c'est-à-dire qu'il en veut à

(1) *Exod.* XXXII. 19. — (2) *Jac.* II. 10.

Dieu, qui est lui-même sa vérité et sa justice. « L'in-» sensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de » Dieu (1) ». Il l'a dit en son cœur, dit le saint prophète; il a dit non ce qu'il pense, mais ce qu'il désire : il n'a pas démenti sa connoissance, mais il a confessé son crime, son attentat. Il voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, parce qu'il voudroit qu'il n'y eût point de loi ni de vérité. Et afin que nous comprenions que tel est son secret désir, Dieu a permis qu'il se soit enfin découvert sur la personne de son Fils. Les méchans l'ont crucifié; et si vous voulez savoir pour quelle raison, qu'il vous le dise lui-même : « Vous voulez me tuer, dit-il, parce que mon dis-» cours ne prend point en vous (2) » : c'est-à-dire, si nous l'entendons, parce que vous haïssez ma vérité sainte; parce que la rejetant de vos mœurs, partout où elle vous paroît elle vous choque, et partout où elle vous choque, vous voudriez pouvoir la détruire.

Pensons-nous bien, ô pécheurs, sur qui nous mettons la main lorsque nous chassons de notre ame, et que nous bannissons de notre vie la règle de la vérité? Nous crucifions Jésus-Christ encore une fois : il nous dit aussi bien qu'aux Juifs : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* : « Vous voulez me tuer, parce que mon discours ne » prend point en vous ». Car quiconque hait la vérité et les lois immuables qu'elle nous donne, il tue spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre : et ainsi, se revêtant d'un esprit de juif, il doit penser avec tremblement que son cœur n'est pas éloigné de se laisser aller à la

(1) *Ps.* LII. 1. — (2) *Joan.* VIII. 37.

cabale sacrilège qui l'a mis en croix. Folle et téméraire entreprise du pécheur, qui entreprend sur l'être de son auteur même, par l'aversion qu'il a pour la vérité! *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (1) : « Que son glaive » lui perce le cœur, et que son arc soit brisé ». Deux sortes d'armes dans les mains du pécheur; un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. La première arme se rompt, et est inutile; la seconde a son effet, mais contre lui-même. Il tire de loin; chrétiens, il tire contre Dieu; et non-seulement les coups n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Mais ce n'est pas assez que son arc se brise, que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne lui-même un coup sans remède. Ainsi son entreprise retombe sur lui, il met son ame en pièces par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu; et pendant qu'il pense détruire la loi, il se trouve qu'il n'a de force que contre son ame. Mais revenons à notre sujet, et continuons de suivre la piste de l'aversion que nous avons pour la vérité et pour ses règles invariables.

Vous avez vu, chrétiens, que le pécheur les détruit, tout autant qu'il peut; non-seulement dans la loi et dans l'Evangile qui en sont, vous avons-nous dit, de fidèles copies, mais encore dans le sein de Dieu où elles sont écrites en original. Il voit qu'il est impossible : « Je suis Dieu, dit le Seigneur, » et ne change point (2) » : quoi que l'homme puisse attenter, ce qu'a prononcé sa divine bouche est fixe

(1) *Ps.* XXXVI. 16. — (2) *Malach.* III. 6.

et invariable; ni le temps ni la coutume ne prescrivent point contre l'Evangile : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* (1). « Jésus-Christ étoit » hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans » tous les siècles » : il ne faut donc pas espérer que la loi de Dieu se puisse détruire. Que feront ici les pécheurs toujours poussés secrètement de cette haine secrète de la vérité qui les condamne? Ce qu'ils ne peuvent corrompre ils l'altèrent; ce qu'ils ne peuvent abolir, ils le détournent, ils le mêlent, ils le falsifient, ils tâchent de l'éluder par de vaines subtilités. Et de quelle sorte, Messieurs? En formant des doutes et des incidens, en réduisant l'Evangile à des questions artificieuses, qui ne servent qu'à faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité. Car ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent de tous côtés l'Evangile, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent qu'à envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, « qui se tourmentent beaucoup pour ne trou» ver pas ce qu'ils cherchent » : *Nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt* (2) : ou plutôt ce sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine, « qui apprennent » toujours, et qui n'arrivent jamais à la science de » la vérité » : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (3).

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les

(1) *Heb.* XIII. 8. — (2) *De Genes. contra Manich. lib.* II, *c.* II, *tom.* I, *col.* 665. — (3) *II. Tim.* III. 7.

enfans de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en doutes et en questions! L'Evangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose: qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point d'assurer, que, pour bien régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs; ils laissent peu de choses indécises. Par la grâce de Dieu, Messieurs, la vie pieuse et chrétienne ne dépend pas des subtilités, ni des belles inventions de l'esprit humain: pour savoir vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature; peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour connoître de la vérité autant qu'il lui en faut pour se conduire: *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est*(1). Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissemens sur la doctrine des mœurs; si ce n'est que nous voulons tromper ou être trompés? Ces deux excellens docteurs auxquels je vous renvoyois, la simplicité et la bonne foi, donnent des décisions trop formelles pour notre conduite. Ainsi nous pouvons dire avec certitude que la vérité est en nous; mais si nous ne l'avons pas épargnée en Dieu qui en est l'original, il ne faut pas s'étonner que nous la violions en nos cœurs, ni que nous tâchions d'effacer les extraits que Dieu même en a imprimés au fond de nos consciences.

Or il faut ici remarquer qu'il y a cette différence

(1) *De Anim.* n. 2.

entre ces deux attentats; que dans l'effort que nous faisons contre Dieu et contre sa vérité considérée en elle-même, nous nous perdons tous seuls, et que cette vérité primitive et originale demeure toujours ce qu'elle est, toujours entière et inviolable. Mais il n'en est pas de la sorte de la vérité qui est inhérente en nous; laquelle étant à notre portée, et pour ainsi dire, sous nos mains, nous pouvons aussi pour notre malheur la corrompre et l'obscurcir, et même l'éteindre tout-à-fait. Alors qui pourroit penser dans quelles ténèbres et dans quelle horreur nous vivons! Non, le soleil éteint tout à coup ne jetteroit pas la nature étonnée dans un état plus horrible qu'est celui d'une malheureuse où la vérité est éteinte. Mais, mes Frères, il nous faut entendre par quels degrés nous tombons dans cet abîme, et quel est le progrès d'un si grand mal.

SECOND POINT.

La première atteinte que nous donnons à la vérité résidente en nous, c'est que nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connoissance qu'elle nous inspire; d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'ignorions tout-à-fait. *Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, ut reverteremur ab iniquitatibus nostris et cogitaremus veritatem tuam* (1): « Et nous ne nous sommes point » présentés devant votre face pour vous prier, ô Sei- » gneur notre Dieu, nous retirant de nos iniquités » et nous appliquant à la connoissance de votre vé-

(1) *Dan.* IX. 13.

» rité ». Nous plaignons et avec raison tant de peuples infidèles qui ne connoissent pas la vérité; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés] pour en avoir la connoissance; car il est très-indubitable que notre ame n'est illuminée que par la réflexion : nous l'éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses et de les avoir cachées dans la mémoire; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres, et cette connoissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparoisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi, comme enchantés par nos plaisirs, ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités du salut, et la foi est en nous inutilement : toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs. *Nescierunt neque intellexerunt; obliti sunt ne videant oculi eorum, et ne intelligant corde suo : non recogitant in mente sua, neque cognoscunt, neque sentiunt* (1). « Ils ne connoissent rien, ils ne » comprennent rien; ils sont tellement couverts de » boue, que leurs yeux ne voient point, et que leur » cœur n'entend point : nul d'entre eux ne rentre » en soi-même; nul n'a ni connoissance ni intelli- » gence ». *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (2) : « La lumière même de mes yeux

(1) *Is.* XLIV. 18, 19. — (2) *Ps.* XXXVII. 11.

» n'est plus avec moi », [dit David] ; ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de ses yeux qui l'a tout-à-fait abandonné, parce qu'il n'y faisoit pas de réflexion, parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser, parce que faute de penser à ce qu'il sait il est dans le même état que s'il ne le savoit pas. Le prophète Jérémie a raison de dire que « toute la » terre est désolée à cause qu'il n'y a personne qui » pense ni qui réfléchisse ». *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (1).

En effet, chrétiens, que peut-on jamais penser de plus funeste ! Les gentils, qui ne connoissent pas Dieu, périssent dans leur ignorance ; les chrétiens, qui le connoissent, périssent faute d'y penser : les uns n'ont pas la lumière ; ceux qui l'ont, détournent les yeux, et se perdent d'autant plus misérablement, qu'ils s'enveloppent eux-mêmes dans des ténèbres volontaires. Mais de là il arrive un second malheur; que, pendant que nous tournons le dos à la vérité, et que nous tâchons, dit saint Augustin (2), de nous cacher dans notre ombre, en éloignant de notre vue les maximes de la foi, peu à peu nous nous accoutumons à les méconnoître. Ces saintes vérités du ciel sont trop graves et trop sérieuses pour ceux « qui » estiment, comme dit le sage, que toute notre vie » n'est qu'un jeu » : *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram* (3) : elles se présentent importunément et mal à propos parmi nos plaisirs, elles sont trop incompatibles, et condamnent trop sévèrement ce que nous aimons : c'est pourquoi nous en éloignons la

(1) *Jerem.* XII. 11. — (2) *De lib. Arbitr. lib.* II, *c.* XVI, *tom.* I, *col.* 604. — (3) *Sap.* XV. 12.

triste et importune pensée. Mais comme quelque effort que nous fassions pour détourner nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle nous environne par trop d'endroits, pour nous permettre d'éviter tous ces rayons incommodes qui nous troublent, à moins que nous ne l'éteignions entièrement; nous en venons ordinairement par nos passions insensées à l'un de ces deux excès ou de supprimer tout-à-fait en nous les vérités de la foi, ou bien de les falsifier et de les corrompre par des maximes erronées.

Je n'entreprends pas, chrétiens, de réfuter en ce lieu ceux qui détruisent la foi dans leurs cœurs, et je leur dirai seulement que si leur esprit emporté refuse de céder humblement à l'autorité de Jésus-Christ et de son Eglise, ils doivent craindre enfin la dernière preuve que Dieu réserve aux incrédules. Ceux qui ne veulent pas déférer à Jésus-Christ et à son Eglise, qui sont les maîtres des sages, par un juste jugement de Dieu sont renvoyés à l'expérience qui est appelée si élégamment par saint Grégoire de Nazianze (1) « la maîtresse des téméraires et des in- » sensés » : c'est le dernier argument sur lequel Dieu les convaincra. Car écoutez comme Dieu parle à ceux qui ne vouloient pas se persuader de la rigueur de ses jugemens ni de la vérité de ses menaces. « Et » moi, répond le Seigneur, j'épancherai sur vous » ma colère, et je n'aurai point de pitié », et vous sentirez ma main de près; « et alors vous saurez », dit-il, vous qui n'avez pas voulu le croire, vous saurez par expérience, et vous aurez tout loisir

(1) *Orat.* XII. *tom.* 1, *p.* 202.

d'apprendre dans l'éternité de votre supplice, « que » je suis le Seigneur qui frappe ». *Et scietis quia ego sum Dominus percutiens* (1). Ainsi seront instruits, car ils en sont dignes, ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par Jésus-Christ et par l'Evangile.

Mais plusieurs, qui ne méprisent pas si ouvertement une autorité si vénérable, ne laissent pas toutefois de corrompre la vérité dans leurs consciences par des maximes trompeuses. L'intérêt et les passions nous ont fait un Evangile nouveau que Jésus-Christ ne connoît plus. Nul ne pardonne une injure de bonne foi, et nous trouvons toujours de bonnes raisons pour ne voir jamais un ennemi, si ce n'est que la mort nous presse. Mais ni à la vie, ni à la mort nous ne songeons à restituer le bien d'autrui que nous avons usurpé : on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On fatigue les casuistes par des consultations infinies; et à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes, sinon à ne trouver pas ce qu'on cherche? *Hi homines nihil laborant nisi non invenire quod quærunt.* C'est pourquoi nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tant de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés : et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un

(1) *Ezech.* VII. 9.

problême. La chair qui est condamnée cherche des détours et des embarras : de là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment « soufflent » sur de la poussière, et jettent de la terre dans leurs » yeux » : *Sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos* (1). Ils étoient dans le grand chemin, et la voie de la justice chrétienne leur paroissoit toute droite ; ils ont soufflé sur la terre ; des vaines contentions, des questions de néant qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme une poussière importune, et ils ne peuvent plus se conduire. Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre, et l'affoiblissement de la discipline, ont fait naître plus que jamais en nos jours ces vaines et pernicieuses subtilités.

Règle pour s'examiner. Les uns cherchent Jésus-'hrist, comme les Mages pour adorer sa vérité ; les utres le cherchent dans l'esprit d'Hérode pour ire outrage à sa vérité. Quiconque cherche est in-iiet, et veut se mettre en repos : *Ubi est qui natus t Rex Judæorum* (2) : « Où est le Roi des Juifs qui st nouvellement né » ? Voyez Hérode, quelle est te inquiétude, et de quelle veine elle vient : par-ous pouvez connoître votre disposition véritable. s si vous voulez ne vous tromper pas à connoître lle est cette inquiétude et de quelle veine elle t ; examinez attentivement ce que vous crai-. Ou vous craignez de mal faire, ou vous crai-qu'on vous dise que vous faites mal ; l'une est

'onf. lib. XII, cap. XVI, tom. I, col. 216. — (2) Matth. II. 2.

la crainte des enfans de Dieu, l'autre est la crainte des enfans du siècle. Si vous craignez de mal faire, vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit des Mages pour rendre honneur à sa vérité; sinon vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit d'Hérode pour lui faire outrage. Je ne rougirai pas, chrétiens, de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane, et de confondre par la droiture de ses sentimens nos détours et nos artifices. « Quand nous doutons, » disoit l'orateur romain, de la justice de nos entre» prises, c'est une bonne maxime de s'en désister » tout-à-fait : car l'équité, poursuit-il, reluit assez » d'elle-même, et le doute semble envelopper dans » son obscurité quelque dessein d'injustice » : *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere, quod dubites æquum sit an iniquum : æquitas enim lucet ipsa per se ; dubitatio cogitationem significat injuriæ* (1).

Et en effet, chrétiens, nous trouvons ordinairement que ce qui a tant besoin de consultation, a quelque chose d'inique : le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux, qui ressemblent à des labyrinthes où on craint toujours de se perdre. « C'est une route toute droite, dit le prophète Isaïe; » c'est un sentier étroit à la vérité, mais qui n'a point » de détours » : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum* (2). Voulez-vous savoir, chrétiens, le chemin de la justice ? Marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue : la justice ne se cache pas, et sa propre lumière nous la manifeste. Si vous trouvez à côté quelque passage obscur et embarrassé, c'est là que la fraude se réfu-

(1) *Cicer. de Offic. lib.* I, *n.* 29. — (2) *Is.* XXVI. 7.

gie,

gie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Toutefois je ne veux pas dire qu'il ne se rencontre quelquefois des obscurités même dans les voies de la justice. La variété des faits, les changemens de la discipline, le mélange des lois positives font naître assez souvent des difficultés, qui obligent de consulter ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la science. Mais il ne laisse pas d'être véritable, et nous le voyons tous les jours par expérience, que les consultations empressées nous cachent ordinairement quelque tromperie; et je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience, sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites; nous formons notre conscience au gré de nos passions, et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines, ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes; parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié : et si Jésus-Christ revenoit au monde, il ne connoîtroit plus ses disciples, et ne verroit rien dans leurs mœurs

qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine. *Attendi et auscultavi; nemo quod bonum est loquitur, nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci ? Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad prælium* (1) : « Je les ai considérés, je les ai observés : ils ne par» lent point selon la justice : il n'y en a pas un qui » fasse pénitence de son péché; en disant : Qu'ai-je » fait ? Ils courrent tous où leur passion les emporte, » comme un cheval qui court avec impétuosité au » combat ».

TROISIÈME POINT.

PARMI ces désordres infinis, et pendant que nos passions et nos intérêts nous séduisent de telle sorte, que nous éteignons dans nos consciences les lumières de la vérité; nous aurions besoin, chrétiens, que de puissans avertissemens pénétrassent vivement notre conscience, et la rappelassent à elle-même, comme disoit ce prophète : *Redite, prævaricatores, ad cor* (2) : « Rentrez dans votre cœur, violateurs » de la loi ». Mais, ô malheur des malheurs ! au lieu de ces charitables avertissemens, la flatterie nous obsède et nous environne; je dis les grands et les petits, car les hommes sont si foibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup; et, comme dit saint Paulin, « ils » mettent le comble à l'iniquité par leurs louanges

(1) *Jerem.* VIII. 5. — (2) *Is.* XLVI. 8.

[redacted]

» injustes et artificieuses » : *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulant* (1).

Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux ? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti ? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie ? Mais celle de la Cour est si délicate qu'on ne peut presque éviter ses piéges : elle imite tout de l'ami, jusqu'à sa franchise et sa liberté ; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire pour céder plus agréablement en d'autres rencontres ; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, Messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir ; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, ames vénales et prostituées, savent bien connoître la force de cette flatterie intérieure. C'est

(1) *Epist.* XXIV. *ad Sever. n.* 1.

pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnoître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède; un amour généreux de la vérité, un désir de nous connoître nous-mêmes tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle foiblesse que nous voulions tout connoître excepté nous-mêmes; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas! Nous ne lisons pas sans pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avoit point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur: « Il y en a un, répondit Achab, qu'on nomme Michée; mais je ne le puis souffrir, parce qu'il ne me prédit que des malheurs »: *Remansit vir unus, per quem possumus interrogare Dominum; sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum, Michæas filius Jemla* (1). C'étoit un homme de bien, qui lui représentoit naïvement de la part de Dieu ses fautes et le mauvais état de ses affaires, que ce prince n'avoit pas la force de vouloir apprendre; et il vouloit que Michée, c'est ainsi que s'appeloit ce prophète, lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, Messieurs, cette

(1) *III. Reg.* XXII. 8.

honteuse foiblesse. « Il vaut mieux, dit saint Augustin [1], savoir nos défauts que de pénétrer tous les secrets de la nature et tous ceux des états et des empires » : cette connoissance est si nécessaire, que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et envisagez vos défauts : aimez ceux qui vous les découvrent, et croyez avec saint Grégoire, « que ceux-là sont véritables amis par le secours desquels vous pouvez effacer les taches de votre conscience » : *Hunc solum mihi amicum æstimo, per cujus linguam ante apparitionem districti judicis, meæ maculas mentis tergo* [2]. Il importe de bien connoître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger : car quand vos maux vous plairoient encore, il ne faudroit pas pour cela les rendre incurables ; et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte. Du moins apprenons à connoître nos défauts, de la bouche des prédicateurs : car Jésus-Christ n'est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises ?

Et s'il faut des avertissemens plus particuliers, voici les jours salutaires où l'Eglise nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs. Loin de nous.... Choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.

(1) *De Trin., lib* IV, *n.* I, *tom.* VIII, *col.* 809. — (2) *Epist. lib.* II. *Ep.* LII, *tom.* II, *col.* 618.

III.ᴱ SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Etrange égarement de l'esprit humain. Nature et effets de la haine que les hommes portent à la vérité. De quelle manière Dieu vengera les outrages qui lui sont faits. Comment elle réside en nous, et comment nous la combattons et nous la falsifions dans notre conscience et dans nos mœurs. Utilité de la correction fraternelle : combien elle est odieuse aux pécheurs. Véritable esprit de la condescendance chrétienne. Terrible jugement de Dieu sur ceux qui connoissent la vérité et qui la méprisent.

Non potest mundus odisse vos; me autem odit, quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Le monde ne peut point vous haïr; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. Joan. VII. 7.

LES hommes, presque toujours injustes, le sont en ceci principalement, que la vérité leur est odieuse et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle; et en effet, chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur seroit bien farouche, qui

refuseroit son affection à sa divine beauté : mais lorsque ce même éclat, qui ravit nos yeux, met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes; alors, comme si elle avoit perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. Etrange égarement de l'esprit humain! que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue; que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience; et que, pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisions tellement, que nous ne craignions pas de les nourrir; comme si notre ame insensée mettoit son bonheur à se tromper elle-même, et se délivroit de ces maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnoître. C'est, Messieurs, un si grand excès, qui fait que le Sauveur se plaint, dans mon texte, que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a repris dans les Juifs ingrats, il est juste que nous invoquions toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et que nous demandions pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçue et qui l'a enfantée au monde : c'est la divine Marie, que nous saluerons avec l'ange.

« Tous ceux qui font mal, dit le Fils de Dieu (1), » haïssent la lumière et craignent de s'en approcher, » à cause qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres ». S'ils haïssent la lumière; ils haïssent par conséquent la vérité, qui est la lumière de Dieu, et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais afin que vous entendiez de quelle sorte et par quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas en sa seconde partie (2), où il traite expressément cette question.

Il pose pour fondement que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance; tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité, qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or nous la pouvons considérer ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paroît dans les autres; et comme en ces trois états, elle contrarie les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et mal vivans. Et en effet, chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs, soit qu'elles nous soient montrées par les autres hommes nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoiqu'avec des effets très-différens. En Dieu qui est

(1) *Joan.* III. 20. — (2) 1. 2. *Quæst.* XXIX. *art.* V.

le juge suprême, la vérité les condamne; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble; dans les autres hommes, elle les confond; et c'est pourquoi partout elle leur déplaît. « L'homme sujet » à s'enivrer hait nécessairement celui qui est sobre, » l'impudique celui qui est chaste, l'injuste celui » qui est juste; et il ne peut soutenir la présence d'au- » cun saint, parce qu'elle est comme un fardeau » qui accable sa conscience »: *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, continentem impudicus, justum iniquus; et tanquam conscientiæ onus præsentiam sancti cujusque non sustinet* (1). Ainsi, en quelque manière que Jésus-Christ nous enseigne, soit par les oracles qu'il prononce dans son Evangile, soit par les lumières intérieures qu'il répand dans nos consciences, soit par les paroles de vérité qu'il met dans la bouche de nos frères; il a raison de se plaindre que les hommes du monde le haïssent, à cause qu'il censure leur mauvaise vie. Ils haïssent la vérité, parce qu'ils voudroient premièrement que ce qui est vrai ne fût pas vrai; ensuite ils voudroient du moins ne le pas connoître; et parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ils ne veulent pas non plus qu'on les avertisse. Au contraire, Messieurs, nous devons apprendre à aimer la vérité partout où elle est, en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain; afin qu'en Dieu elle nous règle, en nous-mêmes elle nous excite et nous éclaire, dans le prochain elle nous reprenne et nous redresse : et c'est le sujet de ce discours.

(1) *S. Hilar. Tract. in Ps.* CXVIII. *n.* 10, *col.* 301.

PREMIER POINT.

Les fidèles n'ignorent pas que les lois primitives et invariables, qui condamnent tous les vices, sont en Dieu éternellement ; et il m'est aisé de vous faire entendre que la haine qu'ont les pécheurs pour la vérité, s'emporte jusqu'à l'attaquer dans cette divine source. Car, comme j'ai déjà dit que le principe de la haine c'est la répugnance, et qu'il n'y a point de plus grande contrariété que celle des hommes pécheurs avec ces lois premières et originales ; il s'ensuit que leur aversion pour la vérité s'étend jusqu'à celle qui est en Dieu, ou plutôt qui est Dieu même ; en telle sorte, Messieurs, que l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition, qui fait désirer à l'homme de pouvoir détruire ces lois, et la sainte vérité de Dieu qui en est le premier principe. Mais pour comprendre l'audace de cet attentat, et en découvrir les conséquences, il faut que je vous explique avant toutes choses la nature de la haine.

Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que je veuille faire en ce lieu une recherche philosophique sur cette cruelle passion, ni vous rapporter dans cette chaire ce qu'Aristote nous a dit de son naturel malin. J'ai dessein de vous faire voir par les Ecritures divines que la haine imprime dans l'ame un désir de destruction, et si je puis l'appeler ainsi, une intention meurtrière, c'est le disciple bien-aimé qui nous l'enseigne en ces termes : *Qui odit fratrem suum homicida est* (1) : « Celui qui hait son frère est

(1) *I. Joan.* III. 15.

» homicide ». Il ne dit pas, chrétiens, celui qui répand son sang, ou qui lui enfonce un couteau dans le sein ; mais celui qui le hait est homicide : tant la haine est cruelle et malfaisante. En effet, il est déjà très-indubitable que nous faisons mourir dans notre cœur celui que nous haïssons; mais il faut dire de plus qu'en l'éloignant de notre cœur, nous ne le pouvons souffrir nulle part. Aussi sa présence blesse notre vue; se trouver avec lui dans un même lieu, nous paroît une rencontre funeste; tout ce qui vient de sa part nous fait horreur; et si nous ne réprimions cette maligne passion, nous voudrions être entièrement défaits de cet objet odieux : telle est l'intention secrète de la haine; et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean l'appelle homicide. Par où vous voyez, mes Frères, combien il est dangereux d'être emporté par la haine, puisque Dieu punit comme meurtriers tous ceux qui s'y abandonnent.

Mais revenons à notre sujet, et appliquons aux pécheurs la doctrine de ce grand apôtre. Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non-seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires; la détruisant en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudroient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine : ils s'irritent contre ces lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnément leur soit si sévèrement défendu; et se sentant trop pressés par la vérité, ils voudroient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime? et pour avoir cette impunité, ne voudroit-il

pas pouvoir abolir et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : « L'insensé a dit » dans son cœur, Il n'y a point de Dieu (1) » : et saint Augustin, expliquant ces mots, dit « que ceux » qui ne veulent pas être justes, voudroient qu'il n'y » eût au monde ni justice, ni vérité, pour condamner » les criminels » : *Cùm esse volunt mali, nolunt esse veritatem quâ damnantur mali* (2).

Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace : c'est à Dieu que vous en voulez; et puisque ses vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez, et que vous voudriez qu'il ne fût pas. *Nolumus hunc regnare super nos* (3) : « Nous ne voulons point que » celui-ci soit notre roi ».

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pécheurs, Dieu a permis, chrétiens, qu'il se soit enfin découvert en la personne de son Fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde; c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur? Il a censuré hautement les pécheurs superbes, il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement? Vous le savez, chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte. « Le monde me hait, dit-il, parce que » je rends témoignage que ses œuvres sont mau-

(1) *Ps.* LII. 1. — (2) *In Joan. Tract.* XC. *tom.* III, *part.* II, *col.* 721. — (3) *Luc.* XIX. 14.

» vaises [1] » : et ailleurs en parlant aux Juifs; « C'est » pour cela, dit-il, que vous voulez me tuer, parce » que ma parole ne prend point en vous [2] », et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne; qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale sacrilège qui a fait mourir le Sauveur du monde? Oui, mes Frères, quiconque s'oppose à la vérité, et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêtit d'un esprit de juif pour crucifier, comme dit l'apôtre, Jésus-Christ encore une fois : *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* [3]. Et ne dites pas, chrétiens, que vous ne combattez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisqu'au contraire vous la professez : car ce n'est pas en vain que le même apôtre a prononcé ces paroles : « Ils professent de connoître Dieu, et » ils le renient par leurs œuvres » : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* [4]. Les œuvres parlent à leur manière, et d'une voix bien plus forte que la bouche même; c'est là que paroît tout le fond du cœur.

Par conséquent, Messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ; nos intempérances s'élè-

(1) *Joan.* VII. 7. — (2) *Ibid.* VIII. 37. — (3) *Heb.* VI. 6. — (4) *Tit.* I. 16.

vent contre la pureté de sa doctrine ; notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu homme ; notre insatiable avarice, qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné jusqu'à son sang et sa vie ; et notre ambition et notre orgueil, qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantissemens de ce Dieu homme et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres : notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disoit Salvien, « que nous ne sommes chrétiens qu'à » la honte de Jésus-Christ et de son saint Evangile ». *Christiani ad contumeliam Christi* (1).

Que s'il est ainsi, chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu; qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre ? Il est juste et très-juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours, Retirez-vous de nous, Seigneur, « nous ne voulons pas vos voies » : *Scientiam viarum tuarum nolumus* (2); il nous dira à son tour : « Retirez-vous de moi, maudits; et, Je ne vous con» nois pas (3) » : et après que sa vérité aura pro-

(1) *De Gubernat. Dei, lib.* VIII, *n.* 2, *p.* 188. — (2) *Job.* XXI. 14. — (3) *Matth.* XXV. 41. *Luc.* XIII. 27.

noncé de toute sa force cet anathême, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot ce *Discedites ;* « Retirez-vous » : où iront-ils ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie? où, étant chassés du souverain bien, sinon au souverain mal? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle? où, éloignés du séjour de paix et de tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes, là enfin seront les pleurs et les grincemens de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (1).

O mes Frères, qu'il sera horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il entreprendra de venger sur nous sa vérité outragée plus encore par nos œuvres que par nos paroles! Je tremble en disant ces choses. Et certes quand ce seroit un ange du ciel qui dénonceroit aux mortels ces terribles jugemens de Dieu, le sentiment de compassion le feroit trembler pour les autres : maintenant que j'ai à craindre pour vous et pour moi, quel doit être mon étonnement, et combien dois-je être saisi de frayeur!

Cessons donc, cessons, chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu; n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable; réconcilions-nous bientôt avec elle, en composant notre vie selon ses préceptes; « de peur, dit le Fils de Dieu, que cet adversaire » implacable ne nous mène devant le juge, et que » le juge ne nous livre à l'exécuteur qui nous jettera » dans un cachot. Je vous dis en vérité, vous ne sor» tirez point de cette prison jusqu'à ce que vous ayez

(1) *Matth.* XIII. 42.

» payé jusqu'à la dernière obole »; tout ce que vous devez à Dieu et à sa justice : *Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* (1). Ainsi accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce redoutable adversaire; réconcilions-nous, faisons notre paix avec la vérité que nous haïssons injustement. « Elle n'est pas éloignée de nous » : *Non longè est ab unoquoque nostrum* (2). Elle est au fond de nos cœurs; c'est là où nous la pouvons embrasser; et quand vous l'en auriez tout-à-fait chassée, vous pouvez l'y rappeler aisément, si vous vous rendez attentifs à ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les élémens, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières; qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne; mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connoître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien; afin que la voyant, il l'aime,

(1) *Matth.* v. 25, 26. — (2) *Act.* xvii. 27.

et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, ames saintes, que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde ; selon cette parole de l'Evangile, que « Dieu » illumine tout homme venant au monde (1) » ; et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Eglise qui est le monde nouveau ; et c'est pourquoi le baptême s'appeloit dans l'ancienne Eglise le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique tirée de la divine Epître aux Hébreux (2).

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive, qui réside dans l'esprit de Dieu ; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, chrétiens ? Il vous sera utile de le bien entendre ; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit, dans le premier point, qu'en vain les pécheurs attaquoient en Dieu cette vérité originale ; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée. Mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous : car comme nous la touchons de plus près, et que nous pouvons, pour ainsi dire, mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi

(1) *Joan.* I. 9. — (2) *Hebr.* VI. 4.

pour notre malheur la mutiler et la corrompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète, par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans sa source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, Messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal; et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connoître nous-mêmes et la justice de nos actions : que nous ayons les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie, si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnoître; non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour y contempler quel vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement; car nous altérons la règle, et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans; lorsqu'en consultant son miroir, elle ne trouve ni cet éclat ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâ-

tre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs; elle se pare, dit saint Ambroise (1), d'une bonne grâce achetée, elle repaît sa vanité, et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mauvaise [nous rend odieux à nous-mêmes]. Lorsque nous courons après nos désirs, notre ame se défigure et perd toute sa beauté : si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux, nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères, dont on nous effraie, ne sont pas les lois de l'Evangile; elles ne sont pas si fâcheuses, ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, chrétiens, il est mal aisé de détruire tout-à-fait en nous cette règle de vérité, qui est si profondément empreinte en nos ames; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude : il nous présente un fard agréa-

(1) *De Virginib. lib.* I, *cap.* VI, *n.* 28, 29, *tom.* II, *col.* 153.

ble, il donne de fausses couleurs à nos intentions, il dore si bien nos vices que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, mes Frères, les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Evangile et nous-mêmes : nous craignons de le découvrir en sa vérité, et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Evangile par une conduite réglée; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, faisant de l'Evangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées, et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paroît.

Et en effet, chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidens, que nous réduisons l'Evangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses; que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisemens? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité? Ne faisons ici la guerre à personne, sinon à nous-mêmes et à nos vices; mais disons hautement dans cette chaire, que ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent l'Evangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont » des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils cherchent » : *Nihil laborant nisi non invenire quod*

quærunt (1). Ou plutôt ce sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes, ni de conduite certaine; « qui apprennent toujours, et cependant n'arrivent jamais à la science de la vérité » : *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (2).

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfans de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidens! L'Evangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose; son école n'est pas une académie, où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure? Aimez vos ennemis, faites-leur du bien. Mais c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour; si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point : et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre, et s'il ne suffit pas de venir à eux, après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés.

Raffinemens ridicules! aimer, c'est-à-dire aimer. L'ordre de faire du bien à vos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu vous présente, pour

(1) *De Genes. contra Manich. lib.* II, *cap.* II, *tom.* I, *col.* 665. — (2) *II. Tim.* III. 7.

rallumer, s'il se peut en eux, le feu de la charité que vos inimitiés ont éteint : pourquoi raffiner davantage? Grâce à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions de l'esprit humain; et pour vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui » suffisent, dit Tertullien, pour connoître de la vé» rité ce qu'il lui en faut pour se conduire ». *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est* (1).

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissemens sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés? De là tant de questions et tant d'incidens qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Vous avez dépouillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux; mais vous ne savez pas par quels moyens, ni je ne me soucie de le pénétrer : soit que ce soit en levant les bondes des digues, soit par quelque machine plus délicate; enfin vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière, qui regorges de toutes parts, en quelle manière et par quels détours ses eaux ont coulé en ton sein! je vois qu'il est desséché, et que vous l'avez dépouillé de son peu de bien. Mais il y a ici des questions, et sans doute, des questions importantes; tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes « qui soufflent sur de la poussière, et

(1) *De Anim. n.* 2.

[redacted]

» se jettent de la terre aux yeux » : *Sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos* (1). Et quoi, vous étiez dans le grand chemin de la charité chrétienne, la voie vous paroissoit toute droite, et vous avez soufflé sur la terre! mille vaines contentions, mille questions de néant se sont excitées, qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire : un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi.

Mais c'en est assez, chrétiens, pour convaincre leur mauvaise vie. Car encore que nous tournions le dos au soleil, et que nous tâchions par ce moyen de nous envelopper dans notre ombre, les rayons qui viennent de part et d'autre nous donnent toujours assez de lumière. Encore que nous détournions nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle envoie par les côtés assez de lumière pour nous empêcher de nous méconnoître. Accourez ici, amour-propre, avec tous vos noms, toutes vos couleurs, tout votre art, et tout votre fard, venez peindre nos actions, venez colorer nos vices : ne nous donnez point de ce fard grossier qui trompe les yeux des autres; déguisez-nous si délicatement et si finement, que nous ne nous connoissions plus nous-mêmes.

Je n'aurois jamais fait, Messieurs, si j'entreprenois aujourd'hui de vous raconter tous les artifices par lesquels l'amour-propre nous cache à nous-mêmes, en nous donnant de faux jours, en nous faisant prendre le change, en détournant notre at-

(1) *Conf. lib.* XII, *cap.* XVI, *tom.* I, *col.* 216.

tention, ou en charmant notre vue. Disons quelques-unes de ses finesses; mais donnons en même temps une règle sûre pour en découvrir la malice. Vous allez voir, chrétiens, comment il nous persuade premièrement que nous sommes bien convertis, quoique l'amour du monde règne encore en nous; et pour nous pousser plus avant, que nous sommes zélés, quoique nous ne soyons pas même charitables.

Voici comme il s'y prend pour nous convertir: prêtez l'oreille, Messieurs, et écoutez les belles conversions que fait l'amour-propre. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait et quelque désir de vertu, dont l'amour-propre relève le prix, et qu'il fait passer pour la vertu même: c'est ainsi qu'il commence à nous convertir. Mais il faut s'affliger de ses crimes; il trouvera le secret de nous donner de la componction. Nous serions bien malheureux, chrétiens, si le péché n'avoit pas ses temps de dégoût, aussi bien que toutes nos autres occupations. Ou le chagrin ou la plénitude fait qu'il nous déplaît quelquefois: c'est la contrition que fait l'amour-propre. Bien plus j'ai appris du grand saint Grégoire (1), que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les siens un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à les enfler par la vanité: ceux-là se croient de grands pécheurs, ceux-ci se persuadent

(1) *Pastor.* III. *part. cap.* XXX, *tom.* II, *col.* 87.

souvent qu'ils sont de grands saints. Ainsi le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes, s'écrie, tout touché, ce semble : « Que mon ame » meure de la mort des justes (1) » : est-il rien de plus pieux? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, le même donne aussitôt des conseils pernicieux contre leur vie. Ce sont les profondeurs de Satan, comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse, *altitudines Satanæ* (2); mais il fait jouer pour cela les ressorts délicats de notre amour-propre. C'est lui qui fait passer ces dégoûts, qui viennent ou de chagrin ou d'humeur, pour la componction véritable, et des désirs, qui semblent sincères, pour des résolutions déterminées. Mais je veux encore vous accorder que le désir peut être sincère : mais ce sera toujours un désir, et non une résolution déterminée, c'est-à-dire, ce sera toujours une fleur, mais ce ne sera jamais un fruit, et c'est ce que Jésus-Christ cherche sur ses arbres.

Pour nous détromper, chrétiens, des tromperies de notre amour-propre, la règle est de nous juger par les œuvres. C'est la seule règle infaillible, parce que c'est la seule que Dieu nous donne : il s'est réservé de juger les cœurs par leurs dispositions intérieures, et il ne s'y trompe jamais : il nous a donné les œuvres, comme la marque pour nous reconnoître; c'est la seule qui ne trompe pas. Si votre vie est changée, c'est le sceau de la conversion de votre cœur. Mais prenez garde encore en ce lieu aux subtilités de l'amour-propre : prenez garde qu'il ne change un vice en un

(1) *Num.* XXIII. 10. — (2) *Apoc.* II. 24.

autre, et non pas le vice en vertu; que l'amour du monde ne règne en vous sous un autre titre; que ce tyran, au lieu de remettre le trône à Jésus-Christ le légitime Seigneur, n'ait laissé un successeur de sa race, enfant aussi bien que lui de la même convoitise. Venez à l'épreuve des œuvres; mais ne vous contentez pas de quelques aumônes, ni de quelque demi-restitution. Ces œuvres dont nous parlons, qui sont le sceau de la conversion, doivent être des œuvres pleines devant Dieu, comme parle l'Ecriture sainte : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo* (1) : « Je ne trouve point vos œuvres pleines » devant mon Dieu » : c'est-à-dire qu'elles doivent embrasser toute l'étendue de la justice chrétienne et évangélique.

Après vous avoir montré de quelle sorte l'amour-propre convertit les hommes, je vous ai promis de vous dire comment il fait semblant d'allumer leur zèle. Je l'expliquerai en un mot; c'est qu'il est naturel à l'homme de vouloir tout régler, excepté lui-même. Un tableau qui n'est pas posé en sa place choque la justesse de notre vue; nous ne souffrons rien au prochain, nous n'avons de la facilité ni de l'indulgence pour aucune faute des autres. Ce grand déréglement vient d'un bon principe; c'est qu'il y a en nous un amour de l'ordre et de la justice qui nous est donné pour nous conduire. Cette inclination est si forte, qu'elle ne peut demeurer inutile : c'est pourquoi si nous ne l'occupons au dedans de nous, elle s'amuse au dehors; elle se tourne à régler

(1) *Apoc.* III. 2.

[redacted]

les autres, et nous croyons être fort zélés quand nous détestons le mal dans les autres. Il plaît à l'amour-propre que nous exercions, ou plutôt, que nous consumions et que nous épuisions ainsi notre zèle.

Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse : employez pour vous la même mesure dont vous vous servez pour les autres, toutes les ruses de l'amour-propre seront éventées. N'ayez pas deux mesures, l'une pour le prochain et l'autre pour vous ; « car c'est chose » abominable devant le Seigneur (1) » : n'ayez pas une petite mesure où vous ne mesuriez que vous-même, pour régler vos devoirs ainsi qu'il vous plaît ; car cela attire la colère de Dieu. *Mensura minor iræ plena :* « La fausse mesure est pleine de la co- » lère de Dieu », dit le prophète Michée (2). Prenez la grande mesure du christianisme, la mesure de la charité ; mesure pleine et véritable, qui enferme le prochain avec vous, et qui vous range tous deux sous la même règle et sous les mêmes devoirs, tant de l'équité naturelle que de la justice chrétienne. Ainsi, ce grand ennemi de la vérité intérieure, l'amour-propre, sera détruit en nous-mêmes ; mais s'il vit encore, voici qui lui doit donner le coup de la mort ; la vérité dans les autres hommes convaincant et reprenant les mauvaises œuvres : c'est le dernier effort qu'elle fait, et c'est là qu'elle reçoit les plus grands outrages.

TROISIÈME POINT.

S'il appartient à la vérité de régler les hommes, et de les juger souverainement ; à plus forte raison,

(1) *Prov.* xx. 23. — (2) *Mich.* vi. 10.

chrétiens, elle a droit de les censurer et de les reprendre. C'est pourquoi nous apprenons, par les saintes Lettres, que l'un des devoirs les plus importans de ceux qui sont établis pour être les dépositaires de la vérité, c'est de reprendre sévèrement les pécheurs; et il faut que nous apprenions de saint Augustin, quelle est l'utilité d'un si saint emploi.

Ce grand homme nous l'explique en un petit mot, au livre de la Correction et de la Grâce[1], où, faisant la comparaison des préceptes que l'on nous donne avec les reproches que l'on nous fait, et recherchant à fond selon sa coutume l'utilité de l'un et de l'autre, il dit « que comme on nous enseigne » par le précepte ce que nous avons à faire, on nous » montre par les reproches, que si nous ne le faisons » pas, c'est par notre faute ».

Et en effet, chrétiens, c'est là le fruit principal de telle censure : car quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse : c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue; il se cache ainsi à lui-même plus de la moitié de son crime. Dieu lui suscite un censeur charitable, mais rigoureux, qui, perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute; et lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction; et c'est pourquoi le divin apôtre ordonne à Tite, son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres : « Reprenez-les,

[1] *Cap.* III. *n.* 5, *tom.* X, *col.* 752.

» dit-il, durement » : *Increpa illos durè* (1); c'est-à-dire qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudens des vérités toutes sèches, qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'étonnement et de surprise; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la charité qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Si jamais la vérité se rend odieuse, c'est particulièrement, chrétiens, dans la fonction dont je parle. Les pécheurs toujours superbes ne peuvent endurer qu'on les reprenne : quelque véritables que soient les reproches, ils ne manquent point d'artifices pour les éluder; et après ils se tourneront contre vous : c'est pourquoi le grand saint Grégoire les compare à des hérissons (2). Étant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule, et celui que vous découvrez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup, aussitôt que vous le tenez dans vos mains. Il en est ainsi de l'homme pécheur : vous avez découvert toutes ses menées, et démêlé toute son intrigue; enfin vous avez reconnu tout l'ordre du crime, vous voyez ses pieds, son corps et sa tête; aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, par mille adresses il vous retire ses pieds, il couvre soigneusement tous les vestiges de son crime, il vous cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son

(1) *Tit.* I. 13. — (2) *Pastor. part.* III, *cap.* XI, *tom.* II, *col.* 48.

intrigue dans un tissu artificieux d'une histoire embarrassée et faite à plaisir : ce que vous pensiez avoir vu si distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paroît ni fin ni commencement; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue parmi ces vaines défaites. Ainsi étant retranché et enveloppé en lui-même, il ne vous présente plus que des piquans; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire, votre honneur blessé par quelque outrage : le moindre que vous recevrez sera le reproche de vos vains soupçons.

« Et donc, dit le saint apôtre, je suis devenu votre » ennemi en vous disant la vérité » ? *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis* (1) ? Il est ainsi, chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices; pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : « C'est vous-même qui êtes cet » homme (2) », c'est à vous qu'on parle, ils écouteront volontiers une satyre publique des mœurs de leur siècle, et cela, pour quelle raison ? c'est qu' « ils » aiment, dit saint Augustin (3), la lumière de la » vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures » : *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem.* « Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle » est belle; elle commence à les choquer quand elle » les découvre eux-mêmes », parce qu'ils sont difformes : *Amant eam cùm seipsam indicat, et oderunt eam cùm eos ipsos indicat.* Aveugles, qui ne voient

(1) *Gal.* IV. 16. — (2) *II. Reg.* XII. 7. — (3) *Conf. lib.* X, *c.* XXIII, *tom.* I, *col.* 183.

pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets. Ils veulent cependant, les insensés, que la vérité se découvre à eux, sans découvrir quels ils sont; et « il leur arri-» vera au contraire, par une juste vengeance, que » la lumière de la vérité mettra en évidence leurs » mauvaises œuvres, pendant qu'elle-même leur sera » cachée » : *Inde retribuet eis, ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta.*

Par conséquent, chrétiens, que les hommes, qui ne veulent pas obéir à la vérité, souffrent du moins qu'on les reprenne; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout-à-fait captive; s'ils la dépouillent avec injustice de l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi! veulent-ils encore étouffer sa voix? veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule? comme si, faire bien ou mal, c'étoit une chose indifférente. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que l'Evangile l'ordonne; il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris; parce que, dit saint Augustin (1), « s'il y a » quelque espérance de salut pour eux, c'est par-là » que doit commencer leur guérison; et s'ils sont » endurcis et incorrigibles, c'est par-là que doit » commencer leur supplice ».

« Mais j'espère de vous, chrétiens, quelque chose » de meilleur, encore que je vous parle de la sorte » : *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora sa-*

(1) *De Corrept. et Grat. cap.* XIV, *n.* 43, *tom.* X, *col.* 774.

luti, tametsi ita loquimur (1). Voici les jours de salut, voici le temps de conversion dans lesquels on verra la presse autour des tribunaux de la pénitence : c'est principalement dans ces augustes tribunaux que la vérité reprend les pécheurs, et exerce sa charitable, mais vigoureuse censure. Ne désirez pas qu'on vous flatte, où vous-mêmes vous vous rendez vos accusateurs. N'imitez pas ces méchans dont parle le prophète Isaïe, « qui disent à ceux qui regardent : Ne » regardez pas; et à ceux qui sont préposés pour » voir : Ne voyez pas pour nous ce qui est droit; » dites-nous des choses qui nous plaisent, trompez- » nous par des erreurs agréables » : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores, auferte à me viam, declinate à me semitam* (2). « Otez-nous cette voie », elle est trop droite; « ôtez-nous ce sentier », il est trop étroit : enseignez-nous des voies détournées où nous puissions nous sauver avec nos vices, et nous convertir sans changer nos cœurs; car c'est ce que désirent les pécheurs rebelles. Au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon; et que le pécheur devienne juste; ils imaginent une autre espèce de conversion, où le mal soit changé en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice; et ils cherchent, jusqu'au tribunal de la pénitence, des flatteurs qui les entretiennent dans cette pensée.

Loin de tous ceux qui m'écoutent une disposition si funeste. Cherchez-y des amis et non des trompeurs, des juges et non des complices, des médecins charitables

(1) *Heb.* VI. 9. — (2) *Is.* XXX. 10, 11.

tables et non des empoisonneurs. Ne vous contentez pas de replâtrer où il faut toucher jusqu'aux fondemens. C'est un commencement de salut d'être capables des remèdes forts : votre plaie invétérée n'est pas en état d'être guérie par des lénitifs, il est temps d'appliquer le fer et le feu. Ne cherchez ni complaisance, ni tempérament, ni adoucissement, ni condescendance. Venez, venez rougir tout de bon, tandis que la honte est salutaire : venez vous voir tous tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes; et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges ; et non-seulement de louanges, mais d'une gloire éternelle : *Ut Deo miserante.... desinat agere pudenda et dolenda, atque agat laudanda atque gratanda* (1).

Mais ne faut-il pas user de condescendance ? n'est-ce pas une doctrine évangélique, qu'il faut s'accommoder à l'infirmité humaine ? Il le faut, n'en doutez pas, chrétiens; mais voici l'esprit véritable de la condescendance chrétienne. Elle doit être dans la charité, et non pas dans la vérité : je veux dire, il faut que la charité compatisse, et non pas que la vérité se relâche ; il faut supporter l'infirmité, mais non pas l'excuser, ni lui complaire : il faut imiter saint Cyprien, dont saint Augustin a dit ces beaux mots; « que considérant les pécheurs, il les toléroit dans » l'Eglise par la patience de la charité », et voilà la condescendance chrétienne; « mais que tout ensem» ble il les reprenoit par la force de la vérité », et voilà la vigueur apostolique : *Et veritatis libertate*

(1) *S. Aug. de Corr. et Grat. cap.* v, *n.* 7, *tom.* x, *col.* 753.

redarguit, et charitatis virtute sustinuit (1). Car pour ce qui est de la vérité et de la doctrine, il n'y a plus à espérer d'accommodement; et en voici la raison. Jésus-Christ a examiné une fois jusqu'où devoit s'étendre la condescendance : lui qui connoît parfaitement la foiblesse humaine, et le secours qu'il lui donne, a mesuré pour jamais l'une et l'autre avec ses préceptes. Ces grands conseils de perfection, quitter tous ses biens, les donner aux pauvres, renoncer pour jamais aux honneurs du siècle, passer toute sa vie dans la continence, il les propose bien dans son Evangile; mais comme ils sont au-delà des forces communes, il n'en fait pas une loi, il n'en impose pas l'obligation : s'il a eu sur nous quelque grand dessein que notre foiblesse ne pût pas porter, il en a différé l'accomplissement jusqu'à ce que l'infirmité eût été munie du secours de son Saint-Esprit: *Non potestis portare modò* (2). Vous voyez donc, chrétiens, qu'il a pensé sérieusement, en esprit de douceur et de charité paternelle, jusqu'où il relâcheroit et dans quelles bornes il retiendroit notre liberté. Il n'est plus temps maintenant de rien adoucir, après qu'il a apporté lui-même tous les adoucissemens nécessaires : tout ce que la licence humaine présume au-delà, n'est plus de l'esprit du christianisme; c'est l'ivraie parmi le bon grain; c'est ce mystère d'iniquité prédit par le saint apôtre (3), qui vient altérer la saine doctrine.

La même vérité qui est sortie de sa bouche nous jugera au dernier jour : conformité entre l'un et l'autre état. Telle qu'il l'a prononcée, telle elle pa-

(1) *De Bapt. cont. Donat. lib.* v, *c.* xvii, *n.* 23, *tom.* ix, *col.* 153. — (2) *Joan.* xvi. 12. — (3) *II. Thess.* ii. 7.

roîtra pour prononcer notre sentence : « Ce sera le » précepte qui deviendra une sentence » : *Justitia convertetur in judicium* (1). Là elle paroît comme dans une chaire pour nous enseigner, là dans un tribunal pour nous juger ; mais elle sera la même en l'un et en l'autre. Mais telle qu'elle est dans l'une et dans l'autre, telle doit-elle être dans notre vie : car quiconque n'est pas d'accord avec la règle, elle le repousse et le condamne ; quiconque vient se heurter contre cette rectitude inflexible, nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'elle les rompe et les brise.

Désirons donc ardemment que la règle de la vérité se trouve en nos mœurs telle que Jésus-Christ l'a prononcée. Mais afin qu'elle se trouve en notre vie, désirons aussi, chrétiens, qu'elle soit en sa pureté dans la bouche et la doctrine de ceux à qui nous en avons donné la conduite : qu'ils nous reprennent, pourvu qu'ils nous guérissent ; qu'ils nous blessent, pourvu qu'ils nous sauvent, qu'ils disent ce qu'il leur plaira, pourvu qu'ils disent la vérité.

Mais après que nous l'aurons entendue, considérons, chrétiens, que le jugement de Dieu est terrible sur ceux qui la connoissent et qui la méprisent. Ceux à qui la vérité chrétienne n'a pas été annoncée, seront ensevelis, dit saint Augustin (2), comme des morts dans les enfers ; mais ceux qui savent la vérité, et qui pèchent contre ses préceptes, ce sont ceux dont David a dit : qu' « ils y descendront tout vivans » : *Descenderunt in infernum viventes* (3). Les autres y sont comme entraînés et précipités, ceux-ci y descendent de leur plein gré ; ceux-là y seront comme

(1) *Ps.* XCIII. 15. — (2) *Enarr. in Ps.* LIV, *n.* 16, *tom.* IV, *col.* 510. — (3) *Ps.* LIV. 16.

des morts, et les autres comme des vivans. Cela veut dire, Messieurs, que la science de la vérité leur donnera un sentiment si vif de leurs peines, que les autres en comparaison, quoique tourmentés très-cruellement, sembleront comme morts et insensibles. Et quelle sera cette vie? c'est qu'ils verront éternellement cette vérité qu'ils ont combattue : de quelque côté qu'ils se tournent, toujours la vérité sera contre eux : *In opprobrium, ut videant semper* (1) : en quelques antres profonds qu'ils aient tâché de la recéler pour ne point entendre sa voix, elle percera leurs oreilles par des cris terribles; elle leur paroîtra toute nue, inexorable, inflexible, armée de tous ses reproches pour confondre éternellement leur ingratitude.

Ah! mes Frères, éloignons de nous un si grand malheur : enfans de lumière et de vérité, nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas long-temps en querelle avec un ennemi si redoutable : accommodons-nous pendant qu'il est temps avec ce puissant adversaire; ayons la vérité pour amie; suivons sa lumière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour, et dont toutes les actions sont éclairées; et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle, et au plein jour de l'éternité. *Amen.*

(1) *Dan.* XII. 2.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A METZ,

SUR LA SATISFACTION.

Nécessité de la satisfaction : qualités qu'elle doit avoir. Conduite que les confesseurs sont obligés de tenir à l'égard des pénitens : jugement qu'ils s'attirent par leur lâche condescendance. Dispositions avec lesquelles les pécheurs doivent accomplir la pénitence.

Non potest mundus odisse vos; me autem odit, quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Le monde ne sauroit vous haïr; mais pour moi, il me hait, parce que je rends témoignage contre lui, que ses œuvres sont mauvaises. **Joan. VII. 7.**

L'ÉVANGILE du jour nous apprend que le Sauveur va en Jérusalem, pour y célébrer la fête des tabernacles. Cette fête des tabernacles étoit comme un mémorial éternel du long et pénible pélerinage des enfans d'Israël allant à la terre promise; et tout ensemble représentoit le pélerinage des enfans de Dieu allant à leur céleste patrie.

Briève explication de cette fête. Nous lisons au Lévitique, que, parmi le grand nombre de victimes qu'on offroit à Dieu pendant le cours de cette solennité, on ne manquoit pas de lui présenter tous les jours un sacrifice pour le péché. Par-là, que devons-nous apprendre, sinon que pendant le temps de notre voyage nous devons offrir à Dieu tous les jours le sacrifice pour nos péchés? et quel est ce sacrifice pour nos péchés, sinon les satisfactions qui sont les vrais fruits de la pénitence? C'est de quoi nous parlerons [après avoir imploré] l'assistance du Saint-Esprit.

Ce que dit le Fils de Dieu, que le monde le hait à cause du témoignage qu'il rend que ses œuvres sont mauvaises, se vérifie particulièrement dans le sacrement de la pénitence : c'est principalement dans la pénitence que Jésus-Christ rend témoignage contre les péchés. Il rend bien témoignage contre les péchés par la prédiction de la parole; car sa parole n'est autre chose qu'une lumière que Dieu élève au milieu de l'Eglise, afin que les œuvres de ténèbres soient découvertes et condamnées; mais cela ne se fait qu'en général : au lieu que, dans le sacrement de la pénitence, Dieu parle à la conscience d'un chacun de ses péchés particuliers : non-seulement il ordonne qu'on les accuse, mais encore qu'on les condamne et qu'on les punisse. De là les satisfactions que l'on nous impose, les peines et les pénitences qu'on nous commande. C'est aussi pour cette raison que plusieurs fuient Jésus-Christ dans la pénitence : *Quia testimonium perhibeo*. Ils évitent de se confesser, parce qu'ils appréhendent, disent-ils, de trouver

quelque confesseur fâcheux et sévère. Pour leur ôter cette pensée lâche qui entretient leur impénitence, expliquons toute la matière de la satisfaction selon les sentimens de l'Eglise et du saint concile de Trente : 1.º la nécessité de la satisfaction : 2.º quelle elle doit être : 3.º dans quel esprit nous la devons faire.

PREMIER POINT.

La nécessité. Il ne faudroit point chercher d'autres preuves que les exemples des saints pénitens : faut en rapporter quelques-uns. Si tous ceux auxquels Dieu a inspiré le désir de la pénitence, il leur inspire aussi dans le même temps la volonté de le satisfaire, on doit conclure nécessairement que ces deux choses sont inséparables; et si nous refusons de suivre les pas de ceux qui nous ont précédés dans la voie de la pénitence, nous ne devons jamais espérer le pardon qu'ils ont obtenu : ce que nous verrons encore plus évidemment, si nous concevons la raison par laquelle ils se sentoient pressés de satisfaire à Dieu pour leurs crimes. C'est qu'ils étoient très-persuadés que pour se relever de la chute où le péché nous a fait tomber, il ne suffit pas de changer sa vie, ni de corriger ses mœurs déréglées : car, comme remarque excellemment le grand saint Grégoire : « Ce » n'est pas assez pour payer ses dettes, que de n'en » faire plus de nouvelles, mais il faut acquitter » celles qui sont créées ; et lorsqu'on injurie quel» qu'un, il ne suffit pas pour le satisfaire de mettre » fin aux injures que nous lui disons, mais encore » outre cela la justice nous ordonne de lui en faire » réparation ; et lorsqu'on cesse d'écrire, il ne s'en-

» suit pas pour cela qu'on efface ce qui est déjà » écrit, il faut passer la plume sur l'écriture que » nous avons faite, ou bien déchirer le papier (1) ». Il en est de même de nos péchés : tout autant de péchés que nous commettons, autant de dettes contractons-nous envers la justice divine. Il ne suffit donc pas de n'en faire plus de nouvelles, mais il faut payer les anciennes : et lorsque nous nous abandonnons au péché, quelle injure ne disons-nous pas contre Dieu ? Nous disons qu'il n'est pas notre créateur, ni notre juge, ni notre Père, ni notre Sauveur, etc. Est-ce donc assez, chrétiens, de cesser de lui dire de telles injures, et ne sommes-nous pas obligés de plus à lui en faire la satisfaction nécessaire ? Enfin quand nous péchons, nous écrivons sur nos cœurs : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo.... super latitudinem cordis eorum* (2) : « Le » péché de Juda est écrit avec un poinçon de fer » sur la table de leur cœur ». Ne croyons donc pas faire assez, lorsque nous ne continuons pas d'écrire ; cela n'efface pas ce qui est écrit : il faut passer la plume, par les exercices laborieux qui nous sont prescrits dans la pénitence, sur ces tristes et malheureux caractères ; il faut déchirer le papier sur lequel ils ont été imprimés ; c'est-à-dire qu'il faut déchirer nos cœurs : *Scindite corda vestra* (3) : ainsi ils seront effacés.

Mais pour pénétrer jusque dans le fond cette vérité catholique, considérons sérieusement quelle est la nature de la pénitence. Le sacrement de la péni-

(1) *Pastor.* III. *part.*, *cap.* XXX, *tom.* II, *col.* 87. — (2) *Jerem.* XVII. 1. — (3) *Joel* II. 13.

tence est un échange mystérieux qui se fait, par la bonté divine, de la peine éternelle en une temporelle. « Si les pénitens deviennent eux-mêmes leurs » juges et les vengeurs de leurs iniquités, en exer» çant contre eux-mêmes les peines volontaires d'une » justice sévère ; ils commueront les supplices éter» nels dans ces peines passagères qu'ils s'imposeront » : *Quod si ipsi sibi judices fiant et veluti suæ iniquitatis ultores, hic in se voluntariam pœnam severissimæ animadversionis exerceant; temporalibus pœnis mutabunt æterna supplicia* (1). Et la raison en est évidente; car par le sacrement de la pénitence se fait la réconciliation de l'homme avec Dieu : or dans une véritable réconciliation on se relâche de part et d'autre. Voyez de quelle sorte Dieu se relâche : dès la première démarche, il nous quitte la peine éternelle. Quelle seroit, pécheur, ton ingratitude, si tu refusois de te relâcher, en subissant volontairement la peine temporelle qui t'est imposée ! Si tu rejettes cette condition, la réconciliation ne se fera pas ; car Dieu use tellement de miséricorde, qu'il n'abandonne pas entièrement les intérêts de sa justice, de peur de l'exposer au mépris. « Personne, » dit saint Augustin (2), ne reçoit la rémission d'une » peine plus considérable, à moins qu'il n'en subisse » une autre, quoique beaucoup moindre que celle » qu'il devoit; et c'est ainsi que la libéralité de la » miséricorde s'exerce, afin que l'équité de la disci» pline ne soit point abandonnée ». *Nullus debitæ gravioris pœnæ accipit veniam, nisi qualemcumque*

(1) *Jul. Pomer. De Vit. contem. l.* II, *cap.* VII. *n.* 2. — (2) *S. Aug. lib. de Contin. cap.* VI, *n.* 15, *tom.* VI, *col.* 305.

etsi longè minorem quàm debebat, solverit pœnàm; atque ita impartitur largitas misericordiæ, ut non relinquatur etiam justitia disciplinæ.

Il faut donc peser la condition sous laquelle Dieu oublie nos crimes et se réconcilie avec nous; c'est à charge que nous subirons quelque peine satisfactoire, pour reconnoître ce que nous devons à sa justice infinie qui se relâche de l'éternelle. Aussi voyons-nous clairement cette condition importante dans les paroles du compromis qu'il a voulu passer avec nous pour se réconcilier : car remarquez ici, chrétiens, le mystère de la réconciliation dans le sacrement de la pénitence. Dans ce différend mémorable entre Dieu et l'homme pécheur, afin d'accorder les parties, on commence à convenir d'arbitre, et on passe le compromis. Cet arbitre, c'est Jésus-Christ, grand pontife et médiateur de Dieu et des hommes ; mais Jésus-Christ se retirant de ce monde, il subroge les prêtres en sa place, et leur remet le compromis en main. Toutes les deux parties conviennent de ces arbitres : Dieu en convient, puisque c'est son autorité qui les établit; les hommes aussi en conviennent lorsqu'ils se viennent jeter à leurs pieds : il faut donc que ces arbitres prononcent; mais de quelle sorte prononceront-ils? suivant les termes du compromis. Lisons donc les termes du compromis, et voyons les conditions sous lesquelles Dieu se relâche.

Voici comme il est couché dans les Ecritures : *Quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo* (1) : « Tout ce que vous délierez sur la terre » sera aussi délié dans le ciel » : voilà les paroles par

(1) *Matth.* XVIII. 18.

lesquelles Dieu se relâche. Faites donc, arbitres établis de Dieu, ce que Jésus-Christ vous permet ; et déliez entièrement le pécheur, sans lui rien imposer pour son crime. Chrétiens, cela ne se peut ; car achevons de lire le compromis : *Quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo :* « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera aussi lié » dans le ciel ». Il lui est donc permis de délier ; mais il lui est ordonné de lier : voilà l'ordre qui lui est prescrit, et cette loi doit être la nôtre ; car ce mystérieux compromis ayant été signé des parties, il leur doit servir de loi immuable. Jésus-Christ l'a signé de son sang au nom de son Père, et comme procureur spécial *établi* par lui pour cette réconciliation : tu l'as aussi signé, pécheur, quand tu t'es approché du prêtre en vertu de cette parole et de ce traité. Jésus-Christ l'observe de son côté, et il te remet volontiers la peine éternelle : que reste-t-il donc maintenant, sinon que tu l'exécutes de ta part avec une exacte fidélité ? Exhortation à satisfaire.... passage au second point. Cette nécessité de la satisfaction étant solidement appuyée, voyons à présent quelle elle doit être.

SECOND POINT.

Je dis, pour ne point flatter les pécheurs, qu'elle doit être très-sévère et très-rigoureuse ; et quand je l'appelle très-rigoureuse, ce n'est pas qu'effectivement nous dussions l'estimer telle : car si nous considérons attentivement de quelle calamité nous délivre cet échange miséricordieux qui se fait dans la pénitence, rien ne pourroit nous paroître dur ; si bien

que cette pénitence n'est dure qu'à cause de notre lâcheté et de notre extrême délicatesse. Mais afin de la surmonter, appuyons invinciblement cette rigueur salutaire par le saint concile de Trente; et vous proposant trois raisons par lesquelles ce saint concile établit la nécessité de satisfaire, faisons voir manifestement qu'elles prouvent la sévérité que je prêche.

La première raison des Pères de Trente, c'est que si la justice divine abandonnoit entièrement tous ses droits, si elle relâchoit aux pécheurs tout ce qui leur est dû pour leurs crimes, ils n'auroient pas l'idée qu'ils doivent avoir du malheur dont ils ont été délivrés; « et estimant leur faute légère, par la trop » grande facilité du pardon, ils tomberoient aisé» ment dans de plus grands crimes ». De là vient que, dans ce penchant et sur le bord de ce précipice, pour ne point lâcher la bride à la licence des hommes; Dieu, en leur quittant la peine éternelle, « les retient, comme par un frein, par la satisfac» tion temporelle »; *quasi fræno quodam*, dit le saint concile de Trente (1).

Et certainement, chrétiens, il est bien aisé de connoître que tel est le conseil de Dieu, et l'ordre qu'il lui plaît de tenir avec les hommes; car il n'y a aucune apparence que ce Père miséricordieux en relâchant la peine éternelle, en voulût réserver une temporelle, s'il n'y étoit porté par quelque raison importante. Et quelle raison y auroit-il qu'après s'être relâché si facilement d'une dette si considérable; c'est-à-dire la damnation et l'enfer, il fût le dur et le rigoureux sur une somme de si peu de va-

(1) *Sess.* XIV. *cap.* VIII.

leur comme est la satisfaction temporelle ? il quitte libéralement cent millions d'or, et il fait le sévère pour cinq sous. Il fait quelque chose de plus ; car il y a bien moins de proportion entre l'éternité de peines dont il nous tient quittes, et la satisfaction qu'il exige dans le temps. D'où vient donc cette sévérité dans une si grande indulgence ? Dieu est-il contraire à lui-même ? et celui qui donne tant, pourquoi veut-il réserver si peu de chose ? c'est par un conseil de miséricorde qui l'oblige à retenir les pécheurs, de peur qu'ils ne retombent dans de nouveaux crimes. Il sait que la nature des hommes, portée d'elle-même au relâchement, abuse de la facilité du pardon pour passer au libertinage : il sait que s'il laissoit agir sa miséricorde toute seule, sans laisser aucune marque de sa justice, il exposeroit l'une et l'autre à un mépris tout visible à cause de la dureté de nos cœurs. Ainsi donc, en se relâchant, il ne se relâche pas tout-à-fait : la justice ne quitte pas tous ses droits ; et s'il ne l'emploie plus à punir les pécheurs comme ils le méritent, par une damnation éternelle, il l'emploie du moins à les retenir dans le respect et dans la crainte par quelque reste de peine qu'il leur impose. Que si ces peines sont si légères qu'elles ne soient pas capables de donner de l'appréhension aux pécheurs, qui ne voit que par cette lâcheté nous éludons manifestement le conseil de Dieu ? Un *Pater*, un *Ave, Maria*, un *Miserere* peut-il faire sentir à un pécheur, qui a commis de grands crimes, quelle est l'horreur de son péché, quel est le péril d'où il est tiré, et la peine qui lui étoit due ? il faut quelque chose de plus rigoureux.

Prenez donc garde, ô confesseurs; ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le concile de Trente qui vous avertit, c'est Dieu même qui vous ordonne de prendre garde à ses intérêts. Je les remets, dit-il, en vos mains : déliez, je vous le permets; mais liez, puisque je l'ordonne : vous êtes les juges que j'ai établis, vous êtes les ministres de ma bonté et de ma justice; usez de ma miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance : faites sentir aux pécheurs l'horreur du crime qu'ils ont commis, par quelque satisfaction convenable; et tâchez par-là de les retenir dans la voie de perdition dans laquelle ils se précipitent; de peur que votre facilité ne leur soit une occasion de libertinage, et qu'abusant de votre indulgence, ils ne fassent une nouvelle injure au Saint-Esprit par leurs fréquentes rechutes.

La seconde raison du concile, c'est que la satisfaction est très-nécessaire pour remédier aux restes des péchés, et déraciner les habitudes vicieuses. Pour entendre profondément cette excellente raison, il faut remarquer que le péché a une double malignité : il a de la malignité en lui-même, et il en a aussi dans ses suites. Il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous sépare de Dieu; il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'ame, et y laisse une certaine impression pour retomber dans de nouvelles fautes. C'est ce qu'on appelle l'habitude vicieuse; et cette vicieuse habitude ne s'éteint pas, encore que le péché cesse : elle demeure dans nos cœurs comme une pépinière de nouveaux péchés; c'est un germe que le péché effacé laisse dans les

ames, par lequel il espère revivre bientôt; c'est une racine empoisonnée, qui dans peu fera repousser cette mauvaise herbe. C'est pour détruire ces restes maudits, c'est pour arracher ces habitudes mauvaises, que le concile de Trente a déterminé que la satisfaction étoit nécessaire : et la raison en est évidente. Car qu'est-ce autre chose qu'une habitude, sinon une forte inclination? et comment la peut-on combattre, sinon en faisant effort sur soi-même par les exercices mortifians de la pénitence? D'où je conclus, en passant plus outre, que cette pénitence doit être sévère, parce que l'inclination est puissante. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'il faut faire une pénitence rigoureuse, « afin, dit ce » grand personnage, que la coutume de pécher » cède à la violence de la pénitence » : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi* (1).

Il faut donc nécessairement que la pénitence ne soit pas molle; il faut qu'elle ait de la violence pour surmonter la mauvaise habitude, parce que la mauvaise habitude donne une nouvelle force et une nouvelle impétuosité à l'inclination naturelle que nous avons au mal par la convoitise : si bien que l'habitude est un nouveau poids ajouté à celui de la convoitise. Que si nous apprenons, par les Ecritures, qu'il faut que nous nous fassions violence pour résister à la convoitise, combien plus en devons-nous faire à une convoitise fortifiée par une longue habitude? Ne t'imagine donc pas, ô pécheur, que tu puisses résister à un si grand mal par une pénitence légère? que tu puisses te dépouiller de cette ivrognerie si enracinée par quel-

(1) *In Joan. Tract.* XLIX. *n.* 19, *tom.* III, *part.* II, *col.* 627.

que petite application à une prière courte et souvent mal faite ? Il faut avoir recours nécessairement à cette violence salutaire de la pénitence ; il faut se mortifier par des jeûnes, et réprimer les dépenses excessives de tes débauches par l'abondance de tes aumônes : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi.*

La troisième raison du concile, et qui me semble la plus touchante; c'est que nous devons satisfaire à Dieu par les peines salutaires de la pénitence, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui en effet, chrétiens, qui est ce parfait pénitent qui a porté la peine de tous les péchés, en se faisant la victime qui les expie : si bien que pour lui être semblables dans le sacrement de la pénitence, il faut que nous nous rendions des victimes mortifiées par les peines salutaires qu'elle nous impose. Car, mes Frères, il faut remarquer que les sacremens de l'Eglise, comme ils tirent toute leur vertu de la passion de notre Sauveur, aussi en doivent-ils porter en eux-mêmes et imprimer sur nous une vive image. Ainsi dans le sacrement de la sainte table, nous annonçons la mort de notre Seigneur, comme dit le divin apôtre (1) : ainsi, dans la pensée du même docteur, nous sommes « ensevelis avec Jésus-» Christ dans le saint baptême (2) » ; et c'est pourquoi l'Eglise ancienne plongeoit entièrement dans les eaux tous les fidèles qu'elle baptisoit, pour représenter plus parfaitement cette sépulture spirituelle : ainsi dans la confirmation on imprime sur nos fronts la croix du Sauveur, pour nous marquer

(1) *I. Cor.* XI. 26. — (2) *Rom.* VI. 4.

d'un

d'un caractère éternel qui nous doit rendre semblables à Jésus-Christ crucifié. N'y aura-t-il donc, chrétiens, que le sacrement de la pénitence qui ne gravera point sur nous l'image de la mort de notre Sauveur? Non, il n'en sera pas de la sorte, dit le saint concile de Trente. La pénitence étant un second baptême, il faut que ce qui a été dit du premier, soit encore vérifié dans le second, que « tout autant » que nous sommes qui sommes baptisés en Jésus-» Christ, sommes baptisés en sa mort » : *In morte ipsius baptizati sumus* (1). Et comment est-ce que la pénitence imprime sur nos corps la mort de Jésus? Ecoutez parler le sacré concile : C'est alors, dit-il, que nous subissons quelque peine pour nos péchés, que nous nous baptisons dans nos larmes et dans les exercices laborieux que l'on nous impose; « d'où » vient aussi que la pénitence est nommée un bap-» tême laborieux (2) ». Et par-là ne voyez-vous pas combien la pénitence doit être sévère?

Nous apprenons du sacré concile, que nous devons nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié par les pénitences que nous subissons. Ah! mon Sauveur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même : Pauvre ver écorché, quoi! une courte prière, un *Pater*, un *Ave, Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer nos pieds qui tant de fois ont couru au crime, et nos mains qui se sont souillées du bien d'autrui par

(1) *Rom.* VI. 3. — (2) *Sess.* XIV. *de Pœnit. cap.* II.

tant d'usures cruelles? Il faut quelque chose de plus pénible; et c'est pourquoi le sacré concile avertit sagement les confesseurs, qu'ils donnent des pénitences proportionnées. « Les prêtres doivent donc, » dit ce saint concile, imposer des satisfactions salu» taires, convenables, proportionnées à la qualité » des crimes et au pouvoir des pénitens, selon que » l'esprit de prudence le leur suggérera » : *Debent ergo sacerdotes Domini, quantum spiritus et prudentia suggesserit, pro qualitate criminum et pœnitentium facultate, salutares et convenientes satisfactiones injungere* (1). Et ce qu'il leur prescrit d'user de prudence, sachez et entendez, ô pécheurs, que ce n'est pas pour les faire relâcher à cette condescendance molle et languissante que votre cœur insensible et impénitent exige d'eux : car cette prudence qu'on leur ordonne, n'est pas cette fausse prudence de la chair qui flatte les vices et les désirs corrompus des hommes; c'est une prudence spirituelle qui sacrifie la chair pour sauver l'esprit. C'est pourquoi le concile dit : *quantum spiritus et prudentia suggesserit :* Ayez de la prudence, dit ce saint concile; non pas une prudence qui suive la chair, mais une prudence guidée par l'esprit : *spiritus et prudentia.* Et afin de leur faire craindre un relâchement excessif, il les avertit sagement que s'ils agissent trop indulgemment avec les pécheurs, en leur ordonnant des peines très-légères pour des péchés très-griefs, ils se rendent participans des crimes des autres.

O sentence vraiment terrible! Que répondront

(1) *Ubi suprà, cap.* VIII.

evant Dieu ces confesseurs lâches et complaisans, ui auront corrompu par leur facilité criminelle la vérité de la discipline, lorsqu'ils verront d'un côté lever contre eux les Pères qui ont fait les canons, particulièrement ceux de Trente, qui les ont avertis sérieusement du péril où les engageoit leur fausse cruelle miséricorde; et de l'autre, les pécheurs têmes, dont ils auront lâchement flatté les inclinaons corrompues? C'est vous, diront-ils, qui nous rez damnés, c'est votre pitié inhumaine, c'est votre ıdulgence pernicieuse. O Seigneur, faites-nous jusce contre ces ignorans médecins qui, pour trop pargner le membre pourri, ont laissé couler le vein au cœur; contre ces lâches conducteurs qui ont ιieux aimé nous abandonner à la licence par une atterie dangereuse, que de nous retenir sur le penhant par une discipline salutaire. Que reste-t-il donc, hrétiens, sinon que les prêtres et les confesseurs vitent cette double accusation des pontifes et des onciles qui les reprendront d'avoir méprisé leurs ›is, et des pécheurs qui se plaindront justement de e qu'ils n'ont pas guéri leurs blessures? Ah! disoit ce sujet autrefois un très-saint évêque de France: e ne me sens pas assez innocent pour me vouloir harger des péchés des autres; et je n'ai pas assez l'éloquence pour pouvoir répondre aux accusations u'intenteront un jour contre moi, tant de saints et dmirables prélats qui ont fait les lois des conciles: *Ego me in hoc periculo mittere omnino non audeo; quia nec talia sunt merita mea, ut aliorum peccata in me excipere præsumam, nec tantam eloquentiam habeo, ut ante tribunal Christi contra tot ac tantos*

sacerdotes qui canones statuerunt, dicere audeam. Voilà quels doivent être les sentimens des confesseurs. Achevons et disons un mot de la disposition des pénitens.

TROISIÈME POINT.

Deux dispositions qui semblent contraires, avec lesquelles il faut accomplir sa pénitence; la joie et la douleur : la joie, en considérant non la peine qu'elle nous fait souffrir, mais celle d'où elle nous tire; la douleur amère pour plusieurs raisons : mais nous dirons en particulier une qui regarde la satisfaction. C'est que les confesseurs inclinent toujours à la miséricorde; et quelque soin qu'ils aient de ne se point écarter des bornes d'une juste sévérité, néanmoins l'amour paternel que Dieu leur inspire pour leurs pénitens, et l'expérience qu'ils ont par eux-mêmes de l'infirmité, fait qu'ils penchent toujours beaucoup plus du côté de la douceur. Eh donc! y a-t-il rien de plus nécessaire que de suppléer le défaut de la peine corporelle par l'abondance de la douleur ? C'est cette douleur qui a appaisé Dieu sur les Ninivites; c'est elle qui, prenant en main la cause de Dieu, a détourné le cours de sa vengeance. Dieu les menaçoit de les renverser, et ils se sont renversés eux-mêmes, en détruisant par les fondemens toutes leurs inclinations corrompues. De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur ? voilà votre parole accomplie : vous avez dit que Ninive seroit renversée, elle s'est en effet renversée elle-même. Ninive est véritablement renversée, en tournant en bien ses mauvais désirs : Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de

ses habits est changé en un sac et en un cilice ; la superfluité de ses banquets en un jeûne austère ; la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissemens de la pénitence : *Subvertitur planè Ninive, dum calcatis deterioribus studiis in meliora convertitur ; subvertitur planè, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (1). O ville utilement renversée !

Chrétiens, armons-nous de zèle ; que chacun renverse Ninive en soi-même. Ville de Metz, que n'es-tu ainsi renversée ? Je désire ta grandeur et ton repos autant qu'il se peut ; et plût à Dieu que je visse descendre sur toi les bénédictions que je te souhaite ! Toutefois ne t'offense pas si j'ose désirer aujourd'hui que tu sois entièrement renversée. Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauches, et les banquets de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques ! plût à Dieu que j'entende bientôt cette bienheureuse nouvelle : Toute la ville de Metz est abattue, mais elle est heureusement abattue aux pieds des confesseurs, devant les tribunaux de la pénitence qui sont érigés de toutes parts dans ce temple auguste ! Que tardes-tu, ô ville ? renverse-toi par la pénitence ; cette chute te relevera jusqu'à la gloire éternelle.

(1) *S. Eucher. Homil. de pœnit. Niniv. Bibliot. PP. tom.* VI, *p.* 646.

I.er SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR L'EFFICACITÉ DE LA PÉNITENCE.

Qui sont ceux qui négligent la pénitence. Désespoir des pécheurs endurcis : réfutation de leurs vaines excuses. Vertu toute-puissante de la grâce, pour surmonter nos habitudes, et changer nos inclinations. Bonté du Sauveur : moyens pour en éprouver les effets. Combien les délices spirituelles de la vie nouvelle surpassent toutes les fausses douceurs des plaisirs sensibles. Dangers de la Cour : comment on peut s'y sauver.

Vides hanc mulierem?

Voyez-vous cette femme? Luc. VII. 44.

MADELEINE, le parfait modèle de toutes les âmes réconciliées, se présente à nous dans cette semaine, et on ne peut la contempler aux pieds de Jésus sans penser en même temps à la pénitence. C'est donc à la pénitence que ces trois discours seront consacrés; et je suis bien aise, Messieurs, d'en proposer le sujet pour y préparer les esprits.

Je remarque trois sortes d'hommes qui négligent

la pénitence; les uns n'y pensent jamais, d'autres diffèrent toujours, d'autres n'y travaillent que foiblement : et voilà trois obstacles à leur conversion. Tous trois méprisent leur conversion véritable: plusieurs, endurcis dans leurs crimes, regardent leur conversion comme une chose impossible, et dédaignent s'y appliquer; plusieurs se la figurent trop facile, et ils la diffèrent de jour en jour comme un ouvrage qui est en leurs mains, qu'ils feront quand il leur plaira; plusieurs, étant convaincus du péril qui suit les remises, commencent; mais la commençant mollement, ils la laissent toujours imparfaite. Voilà les trois défauts qu'il nous faut combattre par l'exemple de Madeleine, qui enseigne à tous les pécheurs que leur conversion est possible, et qu'ils doivent l'entreprendre; que leur conversion est pressée, et qu'ils ne doivent point la remettre; enfin que leur conversion est un grand ouvrage, et qu'il ne faut point le faire à demi, mais s'y donner d'un cœur tout entier.

Ces trois considérations m'engagent à vous faire voir par trois discours l'efficace de la pénitence, qui peut surmonter les plus grands obstacles; l'ardeur de la pénitence, qui doit vaincre tous les délais; l'intégrité de la pénitence, qui doit anéantir tous les crimes, et n'en laisser aucun reste. Je commencerai aujourd'hui à établir l'espérance des pécheurs par la possibilité de leur conversion, après avoir imploré le secours d'en-haut. *Ave, Maria.*

Les pécheurs aveugles et mal avisés arrivent enfin par leurs désordres à l'extrémité de misère qui leur

a été souvent prédite : ils ont été assez avertis qu'ils travailloient à leurs chaînes par l'usage licencieux de leur liberté ; qu'ils rendoient leurs passions invincibles en les flattant ; et qu'ils gémiroient quelque jour de s'être engagés si avant, dans la voie de perdition, qu'il ne leur seroit presque plus possible de retourner sur leurs pas : ils ont méprisé cet avis. Ce que nous faisons librement, et où notre seule volonté nous porte, nous nous imaginons facilement que nous le pourrons aussi défaire sans peine. Ainsi une ame craintive, qui, commençant à s'éloigner de la loi de Dieu, n'a pas encore perdu la vue de ses jugemens, se laisse emporter aux premiers péchés, espérant de s'en retirer quand elle voudra ; et très-assurée, à ce qu'elle pense, d'avoir toujours en sa main sa conversion, elle croit en attendant qu'elle peut donner quelque chose à son humeur : cette espérance l'engage, et bientôt le désespoir lui succède ; car l'inclination au bien sensible, déjà si puissante par elle-même, étant fortifiée et enracinée par une longue habitude, cette ame ne fait plus que de vains efforts pour se relever ; et retombant toujours sur ses plaies, elle se sent si exténuée, que ce changement de ses mœurs et ce retour à la droite voie qu'elle trouvoit si facile, commence à lui paroître impossible.

Cette impossibilité prétendue, c'est, mes Frères, le plus grand obstacle de sa conversion : car quelle apparence d'accomplir jamais ce que l'impuissance et le désespoir ne permet plus même de tenter ? au contraire, c'est alors, dit le saint apôtre, que les pécheurs se laissent aller, et que « désespérant de » leurs forces, ils se laissent emporter sans retenue

» à tous leurs désirs » : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ in operationem immunditiæ omnis* (1). Telle est, Messieurs, leur histoire : l'espérance leur fait faire les premiers pas, le désespoir les retient, et les précipite au fond de l'abîme.

Encore qu'ils y soient tombés par leur faute, il ne faut pas toutefois les laisser périr : ayons pitié d'eux, tendons-leur la main ; et comme il faut qu'ils s'aident eux-mêmes par un grand effort, s'ils veulent se relever de leur chute ; pour leur en donner le courage, ôtons-leur avant toutes choses cette fausse impression, qu'on ne peut vaincre ses inclinations, ni ses habitudes vicieuses ; montrons-leur clairement par ce discours que leur conversion est possible.

J'ai appris de saint Augustin (2), qu'afin qu'une entreprise soit possible à l'homme, deux choses lui sont nécessaires : il faut premièrement qu'il ait en lui-même une puissance, une faculté, une vertu proportionnée à l'exécution ; et il faut secondement que l'objet lui plaise, à cause que le cœur de l'homme ne pouvant agir sans quelque attrait, on peut dire en un certain sens, que ce qui ne lui plaît pas lui est impossible.

C'est aussi pour ces deux raisons que la plupart des pécheurs endurcis désespèrent de leur conversion ; parce que leurs mauvaises habitudes, si souvent victorieuses de leurs bons desseins, leur font croire qu'ils n'ont point de force contre elles : et d'ailleurs quand même ils les pourroient vaincre, cette vie sage et composée, qu'on leur propose,

(1) *Ephes.* IV. 19. — (2) *De Spirit. et Litter. cap.* III, *n.* 5, *tom.* X, *col.* 87.

leur paroît sans goût, sans attrait et sans aucune douceur; de sorte qu'ils ne se sentent pas assez de courage pour la pouvoir embrasser.

Ils ne considèrent pas, Messieurs, la nature de la grâce chrétienne qui opère dans la pénitence. Elle est forte, dit saint Augustin (1), et capable de surmonter toutes nos foiblesses; mais sa force, dit le même Père, est dans sa douceur et dans une suavité céleste qui surpasse tous les plaisirs que le monde vante. Madeleine abattue aux pieds de Jésus, fait bien voir que cette grâce est assez puissante pour vaincre les inclinations les plus engageantes; et les larmes qu'elle répand, pour l'avoir perdue, suffisent pour nous faire entendre la douceur qu'elle trouve à la posséder. Ainsi nous pouvons montrer à tous les pécheurs, par l'exemple de cette sainte, que, s'ils embrassent avec foi et soumission la grâce de la pénitence, ils y trouveront sans aucun doute, et assez de force pour les soutenir, et assez de suavité pour les attirer; et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'est que trop vrai, Messieurs, qu'il n'y a point de coupable qui n'ait ses raisons. Les pécheurs n'ont pas assez fait s'ils ne joignent l'audace d'excuser leur faute à celle de la commettre; et comme si c'étoit peu à l'iniquité de nous engager à la suivre, elle nous engage encore à la défendre. Toujours ou quelqu'un nous a entraînés, ou quelque rencontre imprévue nous a engagés contre notre gré; tout autre que nous auroit fait de même : que si nous ne

(1) *De Sp. et Litt. cap.* XXIX, *n.* 51, *tom.* X, *col.* 114.

trouvons pas hors de nous sur quoi rejeter notre faute, nous cherchons quelque chose en nous qui ne vienne pas de nous-mêmes, notre humeur, notre inclination, notre naturel. C'est le langage ordinaire de tous les pécheurs, que le prophète Isaïe nous a exprimé bien naïvement dans ces paroles qu'il leur fait dire : « Nous sommes tombés comme des feuilles, » mais c'est que nos iniquités nous ont emportés » comme un vent » : *Cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos* (1). Ce n'est jamais notre choix, ni notre dépravation volontaire ; c'est un vent impétueux qui est survenu, c'est une force majeure, c'est une passion violente à laquelle, quand nous nous sommes laissés dominer long-temps, nous sommes bien aises de croire qu'elle est invincible. Ainsi nous n'avons plus besoin de chercher d'excuse ; notre propre crime s'en sert à lui-même, et nous ne trouvons point de moyen plus fort pour notre justification, que l'excès de notre malice.

Si, pour détruire cette vaine excuse, nous reprochons aux pécheurs qu'en donnant un tel ascendant sur nos volontés à nos passions et à nos humeurs, ils ruinent la liberté de l'esprit humain, ils détruisent toute la morale, et que par un étrange renversement ils justifient tous les crimes et condamnent toutes les lois ; cette preuve quoique forte n'aura pas l'effet que nous prétendons ; parce que c'est peut-être ce qu'ils demandent, que la doctrine des mœurs soit anéantie, et que chacun n'ait de lois que ses désirs. Il faut donc les convaincre par d'autres

(1) *Is.* LXIV. 6.

raisons, et voici celle de saint Jean-Chrysostôme dans l'une de ses Homélies sur la première épître aux Corinthiens (1).

« Ce qui est absolument impossible à l'homme, » nul péril, nulle appréhension, nulle nécessité ne » le rend possible ». Qu'un ennemi vous poursuive avec un avantage si considérable que vous soyez contraint de prendre la fuite, la crainte qui vous emporte peut bien vous rendre léger et précipiter votre course; mais quelque extrémité qui vous presse, elle ne peut jamais vous donner des ailes dans lesquelles vous trouveriez un secours présent pour vous dérober tout d'un coup à une poursuite si violente; parce que la nécessité peut bien aider nos puissances et nos facultés naturelles, mais non pas en ajouter d'autres. Or est-il que, dans l'ardeur la plus insensée de nos passions, non-seulement une crainte extrême, mais une circonspection modérée, mais la rencontre d'un homme sage, mais une pensée survenue, ou quelque autre dessein nous arrête, et nous fait vaincre notre inclination. Nous savons bien nous contraindre devant les personnes de respect: et certes sans recourir à la crainte, celui-là est bien malheureux, qui ne connoît pas par expérience qu'il peut du moins modérer par la raison l'instinct aveugle de son humeur: mais ce qui se peut modérer avec un effort médiocre, sans doute se pourroit dompter si on ramassoit toutes ses forces. Il y a donc en nos ames une faculté supérieure qui étant mise en usage, pourroit réprimer nos inclinations, toute-puissantes quand on se néglige; et si

(1) *Hom.* II. *tom.* X, *p.* 13.

elles sont invincibles, c'est parce qu'on ne se remue pas pour leur résister.

Mais sans chercher bien loin des raisons, je ne veux que la vie de la Cour pour faire voir aux hommes qu'ils se peuvent vaincre. Qu'est-ce que la vie de la Cour? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la Cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la Cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères inclinations. Qui ne le fait pas, ne sait point la Cour : qui ne se façonne point à cette souplesse, c'est un esprit rude et maladroit, qui n'est propre ni pour la fortune ni pour le grand monde. Chrétiens, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (1) : « Comme vous vous êtes » rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs sécu- » liers, en la même sorte rendez-vous esclaves de » la sainteté et de la justice ».

Reconnoissez, chrétiens, combien on est éloigné d'exiger de vous l'impossible, puisque vous voyez au contraire qu'on ne vous demande que ce que vous faites. Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice : vous vous êtes tant de fois surmontés vous-mêmes

(1) *Rom.* VI. 19.

pour servir à l'ambition et à la fortune, surmontez-vous quelquefois pour servir à Dieu et à la raison. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; toutefois il ne refuse pas ce tempérament, tout prêt à se relâcher beaucoup au-dessous. Car quoi que vous entrepreniez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que le besoin engage au travail, l'intérêt aux intrigues de la Cour, l'honneur aux emplois de la guerre, l'amour à de longs mépris, le commerce à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer à des choses de nulle importance, le divertissement et le jeu à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Quoi donc, n'y aura-t-il que le nom de Dieu qui apporte des obstacles invincibles à toutes les entreprises généreuses? faut-il que tout devienne impossible, quand il s'agit de cet Etre qui mérite tout, dont la recherche au contraire devoit être d'autant plus facile, qu'il est toujours prompt à secourir ceux qui le désirent, toujours prêt à se donner à ceux qui l'aiment?

Je n'ignore pas, chrétiens, ce que les pécheurs nous répondent. Ils avouent qu'on se peut contraindre, et même qu'on se peut vaincre dans l'ordre des choses sensibles, et que l'ame peut faire un effort pour détacher ses sens d'un objet, lorsqu'elle les rejette aussitôt sur quelque autre bien qui les touche aussi et qui soit capable de les soutenir; mais que de laisser comme suspendu cet amour né avec nous pour les biens sensibles, sans lui donner aucun appui, et de détourner le cœur tout à coup à une

, quoique ravissante, mais néanmoins in- c'est ce qui n'est pas possible à notre foi-

tiens, que vous répondrai-je? Il n'y a rien ; foible, mais il n'y a rien de plus fort que aison : rien de plus aisé à réfuter, mais rien s malaisé à vaincre. Je confesse qu'il est ; que ce que peut une passion sur une autre, on ne le puisse pas. Je dis rien de plus aisé er; car comme il est ridicule dans une mai- voir un serviteur insolent qui a plus de pou- r ses compagnons, que le maître n'en a sur ur eux; ainsi c'est une chose indigne que dans ne, où les passions doivent être esclaves, une plus impérieuse exerce plus d'autorité sur les , que la raison qui est la maîtresse n'est ca- d'en exercer sur toutes ensemble : cela est e, mais cela est. Cette raison est devenue ensuelle; et s'il se réveille quelquefois en elle ie affection du bien éternel pour lequel elle ée, le moindre souffle des passions éteint cette e errante et volage, et la replonge toute en- lans le corps dont elle est esclave. Que ne di- i la philosophie, de la force, de la puissance, mpire de la raison qui est la reine de la vie ne, de la supériorité naturelle de cette fille el sur ces passions tumultueuses, téméraires ; de la terre, qui combattent contre Dieu et ; ses lois? Mais que sert de représenter à cette dépouillée les droits et les priviléges de sa nne qu'elle a perdus, de son sceptre qu'elle a tomber de ses mains? Elle doit régner; qui

ne le sait pas? Mais ne perdez pas le temps, ô philosophes, à l'entretenir de ce qui doit être; il faut lui donner le moyen de remonter sur son trône, et de dompter ses sujets rebelles.

Chrétiens, suivons Madeleine, allons aux pieds de Jésus; c'est de là qu'il découle sur nos cœurs infirmes une vertu toute-puissante qui nous rend et la force et la liberté : là se brise le cœur ancien, là se forme le cœur nouveau. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours : le cœur étant changé, il faut bien que les désirs s'appliquent ailleurs.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, ne doutez pas, chrétiens, qu'elle ne surmonte aussi l'habitude : car qu'est-ce que l'habitude, sinon une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, il fera souffler son esprit, lequel, comme le vent du midi, relâchera la rigueur du froid, et du cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit Spiritus ejus et fluent aquæ* (1) : que s'il faut faire encore un plus grand effort, il enverra son esprit de tourbillon qui pousse violemment les murailles : *Quasi turbo impellens parietem* (2); son esprit qui renverse les montagnes et qui déracine les cèdres du Liban : *Spiritus grandis et fortis subvertens montes* (3). Madeleine abattue aux pieds de Jésus, par la force de cet esprit, n'ose plus lever cette tête qu'elle portoit autrefois si haute pour attirer les regards; elle renonce à ses funestes victoires qui la mettoient dans les fers : vaincue et captivée

(1) *Ps.* CXLVII. 7. — (2) *Is.* XXV. 4. — (3) *III. Reg.* XIX. 11.

elle-même,

elle-même, elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise; et ces parfums précieux, et ces cheveux tant vantés, et même ces yeux qu'elle rendoit trop touchans, dont elle éteint tout le feu dans un déluge de larmes. Jésus-Christ l'a vaincue, cette malheureuse conquérante; et parce qu'il l'a vaincue, il la rend victorieuse d'elle-même et de toutes ses passions.

Ceux qui entendront cette vérité, au lieu d'accuser leur tempérament, auront recours à Jésus, qui tourne les cœurs où il lui plaît : ils n'imputeront point leur naufrage à la violence de la tempête; mais ils tendront les mains à celui dont le Psalmiste a chanté, « qu'il bride la fureur de la mer, et qu'il » calme quand il veut ses flots agités » : *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas* (1).

Il se plaît d'assister les hommes; et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. « Il a soif, dit saint Grégoire de Na» zianze (2), mais il a soif qu'on ait soif de lui. Re» cevoir de sa bonté, c'est lui bien faire; exiger de » lui, c'est l'obliger; et il aime si fort à donner, » que la demande même à son égard tient lieu d'un » présent ». Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, est de croire qu'il ne nous manque pas; et j'ai appris de saint Cyprien, « qu'il donne tou» jours à ses serviteurs autant qu'ils croient rece» voir »; tant il est bon et magnifique : *Dans credentibus tantum quantum se credit capere qui sumit* (3).

(1) *Ps.* LXXXVIII. 10. — (2) *Orat.* XL. *p.* 657. — (3) *Epist.* VIII. *ad Mart. et Conf. p.* 17.

Ne doutez donc pas, chrétiens, si votre conversion est possible : Dieu vous promet son secours ; est-il rien, je ne dis pas d'impossible, mais de difficile avec ce soutien ? que si l'ouvrage de votre salut, par la grâce de Dieu, est entre vos mains, « pourquoi » voulez-vous périr, maison d'Israël ? Je ne veux » point la mort de celui qui meurt : *Et quare moriemini, domus Israel ? nolo mortem morientis.* Con- » vertissez-vous et vivez (1) ». Ne dites pas toujours : Je ne puis. Il est vrai, tant que vous ne ferez pas le premier pas, le second sera toujours impossible ; quand vous donnerez tout à votre humeur et à votre pente naturelle, vous ne pourrez vous soutenir contre le torrent, etc. Mais que cela soit possible, trouverai-je quelque douceur dans cette nouvelle vie dont vous me parlez ? c'est ce qui nous reste à considérer.

SECOND POINT.

Je n'ai pas de peine à comprendre que les pécheurs en souffrent beaucoup quand il faut tout-à-fait se donner à Dieu, s'attacher à un nouveau maître et commencer une vie nouvelle. Ce sont des choses, Messieurs, que l'homme ne fait jamais sans quelque crainte ; et si tous les changemens nous étonnent, à plus forte raison le plus grand de tous, qui est celui de la conversion. Laban pleure amèrement, et ne peut se consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos* (2) ? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens, et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui

(1) *Ezech.* XVIII. 31, 32. — (2) *Genes.* XXXI. 30.

ôte. Ainsi l'homme sensuel, voyant qu'on veut abattre par un coup de foudre ces idoles pompeuses qu'il a élevées, rompre ces attachemens trop aimables, dissiper toutes ces pensées qui tiennent une si grande place en son cœur malade; il se désole sans mesure : dans un si grand changement, il croit que rien ne demeure en son entier, et qu'on lui ôte même tout ce qu'on lui laisse : car encore qu'on ne touche ni à ses richesses, ni à sa puissance, ni à ses maisons superbes, ni à ses jardins délicieux; néanmoins il croit perdre tout ce qu'il possède, quand on lui en prescrit un autre usage que celui qui lui plaît depuis si long-temps. Comme un homme qui est assis à une table délicate, encore que vous lui laissiez toutes les viandes, il croiroit toutefois perdre le festin, s'il perdoit tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y ressent.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leur humeur et leurs passions, se persuadent que tout leur échappe, si cet usage leur manque. Quoi, craindre ce qu'on aimoit, n'aimer plus rien que pour Dieu! que deviendront ces douceurs et ces complaisances, et tout ce qu'il ne faut pas penser en ce lieu, et bien moins répéter en cette chaire? Que ferons-nous donc? que penserons-nous? quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette vie réglée leur semble une mort, parce qu'ils n'y voient plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes les autres choses sans lesquelles ils ne trouvent pas la vie supportable.

Que dirai-je ici, chrétiens, comment ferois-je goûter aux mondains des douceurs qu'ils n'ont jamais expérimentées ? Les raisons en cette matière sont peu efficaces ; parce que pour discerner ce qui plaît, on ne connoît de maître que son propre goût, ni de preuve que l'épreuve même. Que plût à Dieu, chrétiens, que les pécheurs pussent se résoudre à goûter combien le Seigneur est doux ! ils reconnoîtroient par expérience qu'il est de tous ces désirs irréguliers qui s'élèvent en la partie sensuelle, comme des appétits de malades : tant que dure la maladie, nulle raison ne les peut guérir ; aussitôt qu'on se porte bien, sans y employer de raison, la santé les dissipe par sa propre force et ramène la nature à ses objets propres : *Quæ ista desideria sanitas tollit* (1).

Et toutefois, chrétiens, malgré l'opiniâtreté de nos malades, et malgré leur goût dépravé, tâchons de leur faire entendre non point par des raisons humaines, mais par les principes de la foi, qu'il y a des délices spirituelles qui surpassent les fausses douceurs de nos sens et toutes leurs flatteries. Pour cela, sans user d'un grand circuit, il me suffit de dire en un mot que Jésus-Christ est venu au monde. Si je ne me trompe, Messieurs, nous vîmes hier assez clairement qu'il y est venu pour se faire aimer. Un Dieu qui descend parmi les éclairs, et qui fait fumer de toutes parts la montagne de Sinaï par le feu qui sort de sa face a dessein de se faire craindre ; mais un Dieu qui rabaisse sa grandeur et tempère sa majesté pour s'accommoder à notre portée, un Dieu qui se fait homme pour attirer l'homme par cette

(1) *S. Aug. Serm.* CCLV. *n.* 7, *tom.* V, *col.* 1053.

bonté populaire dont nous admirions hier la condescendance, sans doute a dessein de se faire aimer. Or est-il que quiconque se veut faire aimer, il est certain qu'il veut plaire ; et si un Dieu nous veut plaire, qui ne voit qu'il n'est pas possible que la vie soit ennuyeuse dans son service ?

C'est, Messieurs, par ce beau principe, que le grand saint Augustin a fort bien compris (1), que la grâce du nouveau Testament, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est une chaste délectation, un agrément immortel, un plaisir spirituel et céleste qui gagne les cœurs : car puisque Jésus-Christ a dessein de plaire, il ne doit pas venir sans son attrait. Nous ne sommes plus ce peuple esclave et plus dur que la pierre sur laquelle sa loi est écrite, que Dieu fait marcher dans un chemin rude à grands coups de foudre, si je puis parler de la sorte, et par des terreurs continuelles : nous sommes ses enfans bien-aimés, auxquels il a envoyé son Fils unique pour nous gagner par amour. Croyez-vous que celui qui a fait vos cœurs manque de charmes pour les attirer, d'appas pour leur plaire, et de douceur pour les entretenir dans une sainte persévérance ? Ah ! cessez ; ne soupirez plus désormais après les plaisirs de ce corps mortel ; cessez d'admirer cette eau trouble que vous voyez sortir d'une source si corrompue.

Levez les yeux, chrétiens, voyez cette fontaine si claire et si vive qui arrose, qui rafraîchit, qui enivre la Jérusalem céleste : voyez la liesse et le transport, les chants, les acclamations, les ravissemens de cette

(1) *De Spirit. et Litt.* c. XXVIII, *n.* 49, *tom.* X, *col.* 112. *De Grat. Chr.* c. XXXV, *n.* 38, *tom* X, *col.* 246, *et alibi.*

cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de sa gloire dans le bienfait de sa grâce ; un essai de la vision dans la foi ; une partie de la félicité dans l'espérance ; enfin un plaisir intime qui ne trouble pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre : *Trahe nos post te* (1). Si vous voulez voir par expérience combien cet attrait est doux, considérez Madeleine. Quand vous voyez un enfant attaché de toute sa force à la mamelle, qui suce avec ardeur et empressement cette douce portion de sang que la nature lui sépare si adroitement de toute la masse, et lui assaisonne elle-même de ses propres mains, vous ne demandez pas s'il y prend plaisir, ni si cette nourriture lui est agréable. Jetez les yeux sur Madeleine, voyez comme elle court toute transportée à la maison du Pharisien pour trouver celui qui l'attire ; elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle se soit jetée à ses pieds : mais regardez comme elle les baise, avec quelle ardeur elle les embrasse ; et après cela ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde ; non-seulement celles qu'il donne, mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne.

Que si vous êtes effrayés par ses larmes, par ses sanglots, par l'amertume de sa pénitence, sachez, mes Frères, que cette amertume est plus douce que tous les plaisirs. Nous lisons dans l'Histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand

(1) *Cant.* I. 3.

prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avoit renversé, le peuple mêlant tout ensemble et le triste souvenir de sa ruine et la joie de la voir si bien réparée, tantôt élevoit sa voix en des cris lugubres, et tantôt poussoit jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvoit distinguer les gémis- » semens d'avec les acclamations » : *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletûs populi* (1). C'est une image imparfaite de ce qui se fait dans la pénitence. Cette ame contrite et repentante voit le temple de Dieu renversé en elle, et l'autel et le sanctuaire si saintement consacré sous le titre du Dieu vivant. Hélas! ce ne sont point les Assyriens; c'est elle-même qui a détruit cette sainte et magnifique structure, pour bâtir en sa place un temple d'idoles; et elle pleure, et elle gémit, et elle ne veut point recevoir de consolation : mais au milieu de ses pleurs, elle voit que cette maison sacrée se relève; bien plus, que ce sont ses larmes et sa douleur même qui redressent ses murailles abattues, érigent de nouveau cet autel si indignement détruit, commencent à faire fumer dessus un encens agréable à Dieu et un holocauste qui l'appaise. Elle se réjouit parmi ses larmes; elle voit qu'elle trouvera dans l'asyle d'une bonne conscience une retraite assurée, que nulle violence ne peut forcer : si bien qu'elle peut sans crainte y retirer ses pensées, y déposer ses trésors, y reposer ses inquiétudes; et quand tout l'univers seroit ébranlé, y vivre tranquille et paisible sous les ailes du Dieu qui l'habite

(1) *I. Esdr.* III. 13.

et y préside. Qu'en jugez-vous, chrétiens? une telle vie est-elle à charge? cette ame à laquelle sa propre douleur procure une telle grâce, peut-elle regretter ses larmes? ne se croira-t-elle pas beaucoup plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus, que de rire avec le monde, et se perdre parmi ses joies dissolues? Et combien donc est agréable la vie chrétienne, « où les regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les larmes portent avec elles leur consolation »? *Ubi et fletus sine gaudio non est*, dit saint Augustin (1).

Mais je prévois, chrétiens, une dernière difficulté contre les saintes vérités que j'ai établies. Les pécheurs étant convaincus, par la force et par la douceur de la grâce de Jésus-Christ, qu'il n'est pas impossible de changer de vie, nous font une autre demande; si cela se peut à la Cour, et si l'ame y est en état de pouvoir goûter ces douceurs célestes. Que cette question est embarrassante! Si nous en croyons l'Evangile, il n'y a rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, Messieurs, la partie la plus éclatante et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la Cour : comme elle est et le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes : quiconque a bu de cette eau, il s'entête; il est tout changé par une espèce d'enchantement; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres, et la plupart de

(1) *Enar. in Ps.* CXLV, *tom.* IV, *col.* 1624.

ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose ; en sorte que Jésus-Christ ni ses vérités ne trouvent presque plus de place en leurs cœurs.

Et toutefois, chrétiens, pour ne pas jeter dans le désespoir des ames que le Fils de Dieu a rachetées, disons qu'étant le Sauveur de tous, il n'y a point de condition ni d'état honnête qui soit exclus du salut qu'il nous a donné par son sang ; puisqu'il a choisi quelques rois pour être enfans de son Eglise, et qu'il a sanctifié quelques Cours par la profession de son Evangile, il a regardé en pitié et les princes et leurs courtisans ; et ainsi il a préparé des préservatifs pour toutes leurs tentations, des remèdes pour tous leurs dangers, des grâces pour tous leurs emplois. Mais voici la loi qu'il leur impose : ils pourront faire leur salut, pourvu qu'ils connoissent bien leurs périls ; ils pourront arriver en sûreté, pourvu qu'ils marchent toujours en crainte, et qu'ils égalent leur vigilance à leurs besoins, leurs précautions à leurs dangers, leur ferveur aux obstacles qui les environnent : *Tuta si cauta, secura si attenta* (1). Qu'on se fasse violence ; cette douceur vient de la contrainte : renversez Ninive ; renversez la Cour.

O Cour vraiment auguste et vraiment royale, que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent, les querelles qui t'ensanglantent, les délices qui te corrompent, l'impiété qui te déshonore !

(1) *Tert. de Idol. n.* 24.

IIE SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA FERVEUR DE LA PÉNITENCE.

État du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir. Bonté immense du Sauveur : empressemens infinis de sa charité pour les ames. Trois degrés de miséricorde, qui répondent à trois degrés de misère où l'ame pécheresse est précipitée. Foiblesse d'une ame épuisée par l'attache à la créature. Motifs pressans pour nous donner à Dieu par la pénitence. Injure que nous lui faisons par nos révoltes : vengeance que son amour outragé exerce contre les ingrats.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti.

Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut appris que Jésus étoit en la maison du Pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à ses pieds. Luc. VII. 37.

Jésus-Christ veut être pressé ; ceux qui vont à lui lentement n'y peuvent jamais atteindre : il aime les ames généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence comme cette fidèle Chananée, ou qui la gagnent promptement par la force d'un

amour extrême comme Madeleine pénitente. Voyez-vous, Messieurs, cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du Pharisien? c'est qu'elle trouve que c'est trop tarder, que de différer un moment de courir à lui : il est dans une maison étrangère; mais partout où se rencontre le Sauveur des ames, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs. C'est un titre infaillible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours; et il n'y a point de rebut à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc, mes Frères, d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend? qui nous prévient, qui nous cherche, et qui nous auroit bientôt trouvés, si nous ne faisions effort pour le perdre. Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente, c'est-à-dire de saints désirs; et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait de sa grâce; et pour obtenir cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine; une flamme toute pure et toute céleste commence à s'allumer dans son cœur; une voix s'élève au fond de son ame, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer si tôt : sa jeunesse vigoureuse lui demande encore quelques

années; ses anciens attachemens lui reviennent, et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompte; son entreprise l'étonne elle-même; enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

Tel est, Messieurs, l'état du pécheur, lorsque Dieu l'invite à se convertir : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous et que dirons-nous? lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute décidée, et que l'on perd si peu qu'on hésite? Ah! ce seroit outrager l'Esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison le pourrons-nous vaincre? Il voit toutes les raisons, il en voit la force; son esprit est rendu, son cœur tient encore, et ne demeure invincible que par sa propre foiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur; mais certes la voix d'un homme ne perce pas si avant : faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante. « Maison de Jacob, dit le saint prophète (1), » écoutez la voix du Seigneur »; ames rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle : ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles. Comme j'ai dessein de parler au cœur, je veux faire parler le divin amour : vous le verrez attendri, vous le verrez indigné; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches; celles-là pour amollir vo-

(1) *Jerem.* II. 4.

tre dureté, celles-ci pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes de son amour méprisé.

PREMIER POINT.

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressemens infinis de sa charité pour les ames? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les ames dévoyées : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. « Le bon » pasteur, dit le Fils de Dieu, court après sa brebis » perdue » : *Vadit ad illam quæ perierat* (1). Vous voyez bien, Messieurs, comme il la cherche; c'est le premier effet de la grâce, chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court « jusqu'à ce qu'il la » trouve » : *donec inveniat eam* (2); c'est le second effet de l'amour, trouver les pécheurs qui fuient : et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules; c'est le dernier trait de miséricorde, porter les pécheurs affoiblis qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'ame pécheresse est précipitée; elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une ame engagée dans les voies du monde; elle s'éloigne du bon pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie, elle ne connoît plus son visage,

(1) *Luc.* XV. 4. — (2) *Ibid.*

elle perd tout le goût de ses vérités. Il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée; quitte tes ordures, quitte tes plaisirs, quitte tes attaches; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence, et passionné pour ton ame. Elle ne reconnoît plus la voix du pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendroit-elle, Messieurs, et quelle seroit la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle; si le pasteur charitable ne cherchoit sa brebis égarée, ne trouvoit sa brebis fuyante, ne rapportoit sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir? parce que, comme dit Tertullien, errant deçà et delà elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égaremens : *Multum enim errando laboraverat* (1).

Voilà, chrétiens, en général trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois effets de sa grâce. Mais imitons ce divin pasteur, cherchons avec lui les ames perdues; et ce que nous avons dit en général des égaremens du péché et des attraits pressans de la grâce, disons-le tellement que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, ame pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignemens quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène; et de l'autre côté ces

(1) *De Pœnit.* n. 8.

impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces condescendances, ces soutiens tout-puissans d'un Dieu qui te porte.

Premièrement, chrétiens, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Ecriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais sans le lire dans l'Ecriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnoître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées : ils l'ont éloigné du cœur en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as fait pour te séparer de Dieu ? compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagemens, tes complaisances pour la créature. O que de pas il a fait, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère ! Dieu n'a plus de place en son cœur ; et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir : il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché : Eh bien ! « j'ai péché, dit-il » hardiment ; et que m'est-il arrivé de triste (1) » ? Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre : *In longum differuntur dies,.... et in tempora longa iste prophetat* (2) : parce qu'il a

(1) *Eccli.* v. 4. — (2) *Ezech.* xii. 22, 27.

oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie, et ne songe plus à punir ses crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (1); de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée, parce que le péché qui est le mal présent n'est pas sensible, et que le supplice qui est le mal sensible n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont l'on attend toujours la conclusion pour se donner tout-à-fait à Dieu ? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration ? Mais après avoir fui long-temps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite ; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si l'on ne fait tout, on ne fait rien ; enfin marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais, après avoir parlé des égaremens, il est temps maintenant, mes Frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience ; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses ; combien de fois il a rappelé la terreur de ses jugemens et les saintes vérités de son Evangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête. Vous ne

(1) *Ps.* IX. 34.

voulez

voulez pas les voir, ces vérités saintes, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous elles vous guident, quand elles sont derrière vous elles vous chargent. Ah! Jésus a pitié de vous; il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, chrétiens, que cette vérité vous paroît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications? il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée : il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre ame s'égare; tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie, tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru pour vous faire voir le tableau de l'impénitence; un Lazare mendiant vous a paru pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes, dans ces nécessités désespérantes. Enfin on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une ame; et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et

la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous ! Que si, en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible ; si l'on a tiré de ce cœur quelques larmes, quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence ; c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égaremens Jésus a trouvé votre ame ; il est descendu aux enfers encore une fois : car quel enfer plus horrible qu'une ame rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions ? Ah ! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ses vérités que vous aviez oubliées ; rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire ; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni* (1) : « J'ai trouvé l'affliction et la dou» leur » : enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence : mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritoit bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une ame attristée de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom

(1) *Ps.* CXIV. 4.

» de Dieu » : *et nomen Domini invocavi* (1). Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma foiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur; et quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

Il faudroit ici vous représenter la foiblesse d'une ame épuisée par l'attache à la créature; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement ce mot, que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'apôtre. L'empire qui se divise, s'affoiblit; les forces qui se partagent, se dissipent : or il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme; toujours, dit saint Augustin (2), une partie qui marche, et une partie qui se traîne; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose. Pour se donner tout-à-fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudroit aimer : la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas; éternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs : ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

(1) *Ps.* CXIV. 4. — (2) *Conf. lib.* VIII, *cap.* IX, X, *tom.* I, *col.* 153, 154.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, Messieurs, notre impuissance est extrême; mais voyez le bon pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes desquelles, si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous seroit impossible. C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes Frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce : *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (1). Pour vous presser de la recevoir, je voudrois bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour : ou, parce que notre raison empêchée ne pouvoit pas vous connoître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si long-temps sans vous dévouer nos affections? quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard : et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles; les biens périssables ont gagné ton cœur : si tu ne connois rien qui soit au-dessus, rien de meil-

(1) *II. Cor.* VI. 1.

leur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance : mais si tu as une ame éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même; si tu peux connoître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes; et selon que tu aimeras, bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable : quel enfant ne le verroit pas? quel insensé le pourroit nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. Qu'attendons-nous, chrétiens? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? Jamais; qui le pourroit dire? jamais; le peut-on seulement penser? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? quelle grâce, quel privilége a ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres en le donnant à l'amour de Dieu? tous les jours ne sont-ils pas à Dieu? oui,

tous les jours sont à Dieu; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi, voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

Mais je ne puis, direz-vous; je suis engagé. Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont si foibles que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu. Ah! laissez démêler cette affaire: mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui qui mérite l'affaire de Dieu; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre Père. Mais laissez appaiser cette passion; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout-à-fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en sa place. Chaque âge a sa passion dominante; le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice: une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté; l'esprit étant mûri tout-à-fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition; enfin dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer; pour avancer ses desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piége de l'avarice: c'est l'his-

toire de la vie humaine. L'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice cède la place à un autre vice, et au lieu de la remettre à Jésus le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse : renversons la passion qui domine en nous; et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner celui auquel le règne appartient. Il vous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous fair ouïr ses menaces. Mais comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paroisse point aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter; non point, comme on pourroit croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres; mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est, Messieurs, en cette sorte que la justice de Dieu nous paroît dans le nouveau Testament : car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au peuple nouveau. Durant la loi de Moïse, c'étoit sa coutume ordinaire de faire connoître ses rigueurs

par ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant; et je confesse, chrétiens, qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais dans la nouvelle alliance elle prend une autre figure, et c'est ce qui la rend sans aucune comparaison plus insupportable et plus accablante; parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses miséricordes, et que c'est par des coups de grâces que sont fortifiés les coups de foudre, qui perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avoit résolu d'y entrer, y causent une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprendrez aisément, quand je vous aurai dit en un mot, ce que tout le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais comme je n'ai pas dessein dans cette chaire, ni d'arrêter long-temps vos esprits sur les emportemens de l'amour profane, ni de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon qu'elle nous est montrée dans les saintes Lettres.

Il faut donc savoir, chrétiens, que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à Dieu considéré

en lui-même, en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne porte pas son coup, ne fait pas une impression si prochaine, ne le touche pas de si près. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressemens de sa miséricorde qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, et fait son impression sur le front propre d'un Dieu approchant de nous, qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer, comme ils peuvent, ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures, selon l'expression de l'apôtre en l'Epître aux Ephésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis* (1) : « N'attristez pas l'esprit saint de Dieu, dont vous » avez été marqué comme d'un sceau ». Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice,

(1) *Ephes.* IV. 30.

que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses; c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'Esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'Esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge; et croyons que l'apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes Frères, deux effets terribles de cet amour méprisé : mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? il faut tâcher de le bien entendre.

Je veux donc dire, mes Frères, que l'amour de Dieu indigné par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficace extraordinaire. L'Ecriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficace par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu, pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait avec joie, se fait avec application. Mais, chrétiens,

est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude : car écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Comme le Seigneur s'est réjoui vous » accroissant, vous bénissant, vous faisant du bien ; » il se réjouira de la même sorte, en vous ruinant, » en vous ravageant, en vous accablant » : *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* (1). Quand son cœur s'est épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante ; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non, elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrans, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, Messieurs, cette justice dont je vous parlois tout à l'heure; justice du nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même, et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur : justice d'au-

(1) *Deut.* XXVIII. 63.

tant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyoit en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin « devant la colère de la colombe, devant » le glaive de la colombe » : *A facie iræ columbæ..... à facie gladii columbæ* (1). Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « Montagnes, » tombez sur nous, et mettez-nous à couvert de la » face et de la colère de l'Agneau » : *Cadite super nos, et abscondite nos..... ab ira Agni* (2). Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses sacremens, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces : car il est juste et très-juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportable que les peines mêmes; ou plutôt et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines ! Ah ! mes Frères, que

(1) *Jerem.* XXV. 38. XLVI. 16. — (2) *Apoc.* VI. 16.

j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt !

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien juste et bien naturel qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que de finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah ! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure long-temps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche; *Appropinquavit* (1) : il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y régnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean commençant sa

(1) *Matth.* III. 2.

prédication pour annoncer le Sauveur, dénonçoit à toute la terre que la colère alloit venir, que le royaume de Dieu alloit s'approcher; tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paroître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez comme il parle : « La cognée est déjà, dit-il, à la » racine de l'arbre » : *Jam securis ad radicem arborum posita est* (1). Oui, la colère approche toujours avec la grâce ; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

(1) *Matth.* III. 10.

III.E SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR L'INTÉGRITÉ DE LA PÉNITENCE.

Trois caractères opposés des véritables et des fausses conversions. eintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres; dou- urs imparfaites par lesquelles il s'impose à lui-même : cause pro- nde d'une séduction si subtile. Confusion nécessaire à un vrai énitent : quelle est cette confusion : pourquoi est-elle due au pé- leur. Comment les pécheurs superbes et indociles cherchent à se ébarrasser de la honte qu'ils méritent : inutilité de tous leurs faux rétextes. Qui sont ceux qui doivent entrer plus profondément ans cet état de confusion. Remèdes nécessaires pour conserver la râce de la pénitence : combien ils sont méprisés ou négligés.

itans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus.

Madeleine se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes. Luc. vii. 38.

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se

trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il est ainsi, chrétiens, et cette erreur paroît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a de certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui ne peuvent ni approuver ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent, et les jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, chrétiens, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilége du sacrement de la pénitence; semblables à ces malades foibles d'esprit et de corps, qui, ne pouvant jamais se résoudre ni à quitter les remèdes ni à les prendre de bonne foi, se jettent dans les pratiques d'une médecine qui les tue. C'est une semblable illusion qui nous fait voir tous les jours tant de fausses conversions, tant de pénitences trompeuses, qui, bien loin de délier les pécheurs, les chargent de nouvelles chaînes. Mais j'espère que Madeleine, ce modèle de la pénitence, dissipera aujourd'hui ces fantômes de pénitens, et amènera au Sauveur des pénitens véritables. Implorons pour cela le secours d'en-haut par les prières de la sainte Vierge.

Le cœur de Madeleine est brisé, son visage tout couvert de honte, son esprit profondément attentif dans une vue intime de son état, et dans une forte réflexion sur ses périls. La douleur immense qui la presse, fait qu'elle court au médecin avec sincérité; la honte qui l'accompagne, fait qu'elle se jette

jette à ses pieds avec soumission ; la connoissance de ses dangers fait qu'elle sort d'entre ses mains avec crainte, et qu'elle n'est pas moins occupée des moyens de ne tomber plus, que de la joie d'avoir été si heureusement et si miséricordieusement relevée.

De là, Messieurs, nous pouvons apprendre trois dispositions excellentes, sans lesquelles la pénitence est infructueuse. Avant que de confesser nos péchés, nous devons être affligés de nos désordres ; en confessant nos péchés, nous devons être honteux de nos foiblesses ; après avoir confessé nos péchés, nous devons être encore étonnés de nos périls et de toutes les tentations qui nous menacent.

Ames captives du péché, mais que les reproches de vos consciences pressent de recourir au remède ; Jésus a soif de votre salut : il vous attend avec patience dans ces tribunaux de miséricorde que vous voyez érigés de toutes parts à l'entour de ses saints autels ; mais il faut en approcher avec un cœur droit. Plusieurs ont une douleur qui ne les change pas, mais qui les trompe ; plusieurs ont une honte qui veut qu'on la flatte, et non pas qu'on l'humilie ; plusieurs cherchent dans la pénitence d'être déchargés du passé, et non pas d'être fortifiés pour l'avenir : ce sont les trois caractères de fausses conversions. La véritable pénitence a trois sentimens opposés : devant la confession sa douleur lui fait prendre toutes les résolutions nécessaires ; et dans la confession sa honte lui fait subir toutes les humiliations qui lui sont dues ; et après la confession sa prévoyance lui

fait embrasser toutes les précautions qui lui sont utiles : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs frappent leur poitrine, plusieurs disent de bouche et pensent quelquefois dire de cœur ce *Peccavi* tant vanté, que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes; Saül l'a dit devant Samuel; David l'a dit devant Nathan : mais des trois il n'y en a qu'un qui l'ait dit d'un cœur véritable. Il y a de feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres, il y a des douleurs imparfaites par lesquelles le pécheur s'impose à lui-même; et je pense qu'il n'y a aucun tribunal devant lequel il se dise plus de faussetés, que devant celui de la pénitence.

Le roi Saül, repris hautement par Samuel le prophète d'avoir désobéi à la loi de Dieu, confesse qu'il a péché. « J'ai péché, dit-il, grand prophète, » en méprisant vos paroles et les paroles du Seigneur; » mais honorez-moi devant les grands et devant mon » peuple, et venez adorer Dieu avec moi » : *Peccavi; sed nunc honora me coram senioribus populi mei et coram Israel* (1). Honorez-moi devant le peuple; c'est-à-dire, ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit, J'ai péché; sa douleur, comme vous voyez, n'étoit qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre

(1) *I. Reg.* XV. 30.

qu'elle ne se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu ! elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples : prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples ; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes.

Mais je vous ai dit, chrétiens, qu'il y a encore une tromperie plus fine et plus délicate, par laquelle le pécheur se trompe lui-même. O Dieu, est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent ? il n'est que trop véritable. Non-seulement, dit Tertullien, nous imposons à la vue des autres, « mais même nous jouons notre conscience » : *Nostram quoque conscientiam ludimus* (1). Oui, Messieurs, il y a deux hommes dans l'homme, aussi inconnus l'un à l'autre que seroient deux hommes différens : il y a deux cœurs dans le cœur humain ; l'un ne sait pas les pensées de l'autre ; et souvent, pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connoît pas, « qu'il ment, dit saint Grégoire, à son » propre esprit et à sa propre conscience » : *Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur* (2). Mais il faut expliquer ceci et exposer à vos yeux ce mystère d'iniquité.

(1) *Ad Nation. l.* I, *n.* 16. — (2) *Pastor. I. part. cap.* IX, *tom.* II,

Le grand pape saint Grégoire nous en donnera l'ouverture par une excellente doctrine, dans la troisième partie de son Pastoral. Il remarque judicieusement à son ordinaire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les pécheurs un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à nourrir leur présomption. Voici quelque chose de bien étrange, et qui nous doit faire admirer les terribles jugemens de Dieu. Ce grand Dieu, par une conduite impénétrable, permet que ses élus soient tentés, qu'ils soient attirés au mal, qu'ils chancèlent même dans la droite voie; ils croient assez souvent que leur volonté leur est échappée, et il les affermit par leur foiblesse; et quelquefois il permet aussi que les pécheurs se sentent attirés au bien, qu'ils semblent même y donner les mains, qu'ils vivent tranquilles et assurés; et par un juste jugement, c'est leur propre assurance qui les précipite. Qui ne trembleroit devant Dieu? qui ne redouteroit ses conseils? Par un conseil de sa miséricorde, le juste se croit pécheur, et il s'humilie; et par un conseil de sa justice, le pécheur se croit juste, et il s'enfle et il marche sans crainte, et il périt sans ressource. Ainsi le malheureux Balaam, admirant les tabernacles des justes, s'écrie, comme touché de l'Esprit de Dieu : « Que mon ame meure » de la mort des justes (1) »! est-il rien de plus pieux que ce sentiment? Mais après avoir prononcé leur

(1) *Num.* XXIII. 10.

mort bienheureuse, il donne aussitôt après des conseils pernicieux contre leur vie : « Ce sont les pro» fondeurs de Satan » ; *Altitudines Satanæ* (1), comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse. Tremblez donc, tremblez, ô pécheurs, qu'une douleur imparfaite n'impose à vos consciences ; et que « comme il arrive souvent que les bons ressentent » innocemment l'attrait du péché, auquel ils crai» gnent d'avoir consenti ; ainsi vous ne ressentiez » en vous-mêmes un amour infructueux de la péni» tence, auquel vous croyez faussement vous être » rendus ». *Ita plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerumque boni innoxiè tentantur ad culpam*, dit excellemment saint Grégoire (2).

Que veut dire ceci, chrétiens? quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile? il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède, et attaquer le mal dans sa source. Pour l'entendre, il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugemens font deux effets dans les ames ; elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes : voici, Messieurs, la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable ; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse. Ah ! je commence à voir clair dans l'abîme du cœur humain : ne craignons pas d'entrer jusqu'au fond à la faveur de cette lumière.

Par exemple, il y a de certaines ames à qui l'en-

(1) *Apoc.* II. 24. — (2) *Pastor. part.* III, *cap.* XXX, *tom.* II, *col.* 87.

fer fait horreur au milieu de leurs attaches criminelles, et qui ne peuvent supporter la vue de la main de Dieu armée de ses foudres contre les pécheurs impénitens. Ce sentiment est salutaire; et pourvu qu'on le pousse où il doit aller, il dispose puissamment les cœurs à la grâce de la pénitence. Mais voici la séduction : l'ame troublée et malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode, plutôt qu'au mal qui la presse : cet aveuglement est étrange; mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose, sinon qu'il appaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle. La fête avertit tous les chrétiens d'approcher des saints sacremens; s'en éloigner dans un temps si saint, c'est se condamner trop visiblement. Et en effet, chrétiens, cet éloignement est horrible; la conscience en est inquiète, et en fait hautement ses plaintes : plusieurs ne sont pas assez endurcis pour mépriser ces reproches, ni assez forts pour oser rompre leurs liens trop doux et leurs engagemens trop aimables : ils songent au mal sensible, et ils négligent le mal effectif : ils pensent à se confesser pour appaiser les murmures, et non pour guérir les plaies de leur conscience; et moins pour se décharger du fardeau qui les accable, que pour se délivrer promptement des pensées qui les importunent : c'est ainsi qu'ils se disposent à la pénitence.

On a dit à ces pécheurs, on leur a prêché qu'il faut regretter leurs crimes; et ils cherchent leurs

regrets dans leurs livres; ils y prennent leur acte de contrition; ils tirent de leur mémoire les paroles qui l'expriment, ou l'image des sentimens qui le forment; et ils les appliquent, pour ainsi dire, sur leur volonté, et ils pensent être contrits de leurs crimes : ils se jouent de leur conscience pour se rendre agréables à Dieu. Il ne suffit pas, chrétiens, de tirer de son esprit, comme par machine, des actes de vertu forcés, ni des directions artificielles. La douleur de la pénitence doit naître dans le fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit ni de la mémoire : elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice; c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve; elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché; aucun crime ne lui échappe : elle ne fait pas comme Saül, qui, massacrant les Amalécites, épargne ceux qui lui plaisent.

Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri; quand il le faut égorger, le cœur soupire en secret, et ne peut plus se résoudre : la douleur de la pénitence le perce et l'extermine sans miséricorde; elle entre dans l'ame comme un Josué dans la terre des Philistins; il détruit, il renverse tout : ainsi la contrition véritable. Et pourquoi cette sanglante exécution? c'est qu'elle craint la componction d'un Judas, la componction d'un Antiochus, la componction d'un Balaam, componctions fausses et hypocrites, qui trompent la conscience par l'image d'une douleur superficielle. La douleur de la pénitence a entrepris de changer

Dieu; mais il faut auparavant changer l'homme, et Dieu ne se change jamais que par l'effort de ce contre-coup. Vous craignez la main de Dieu et ses jugemens, c'est une sainte disposition; le saint concile de Trente veut aussi que cette crainte vous porte à détester tous vos crimes (1), à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée : il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez fait avec Dieu par Jésus-Christ : il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagemens, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations. Le faisons-nous, chrétiens? nous le disons à nos confesseurs; mais nos œuvres diront bientôt le contraire.

« Ah ! que ceux-là sont heureux, dit le saint Psal- » miste (2), dont les péchés sont couverts » ! C'est, Messieurs, la douleur de la pénitence, qui couvre à Dieu nos péchés. Mais que j'appréhende que nous ne soyons de ces pénitens dont Isaïe a dit ces mots : « Ils n'ont tissu, dit ce saint prophète, que des toiles » d'araignées » : *Telas araneæ texuerunt;... telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis; opera eorum opera inutilia,... cogitationes eorum cogitationes inutiles* (3) : « leurs toiles » ne leur serviront pas de vêtemens, leurs œuvres » ne les couvriront pas; car leurs pensées sont des

(1) *Sess.* XIV. *de Pœnit. cap.* IV, *de Contr. et Can.* V. — (2) *Ps.* XXXI. 1. — (3) *Is.* LIX. 5, 6, 7.

» pensées vaines, et leurs œuvres des œuvres inu-» tiles ». Voilà une peinture trop véritable de notre pénitence ordinaire. Chrétiens, rendons-nous capables de présenter au sauveur Jésus de dignes fruits de pénitence, ainsi qu'il nous l'ordonne dans son Evangile; non des désirs imparfaits, mais des résolutions déterminées; non des feuilles que le premier tourbillon emporte, ni des fleurs que le soleil dessèche. Pour cela brisons devant lui nos cœurs, et brisons-les tellement que tout ce qui est dedans soit anéanti : « Brisons, dit saint Augustin, ce cœur » impur, afin que Dieu crée en nous un cœur sanc-» tifié » : *Ut creetur mundum cor, conteratur immundum* (1). Si nous sommes en cet état, courons, Messieurs, avec foi au tribunal de la pénitence; portons-y notre douleur, et tâchons de nous y revêtir de confusion.

SECOND POINT.

C'est une règle de justice que l'équité même a dictée, que le pécheur doit rentrer dans son état pour se rendre capable d'en sortir. Le véritable état du pécheur, c'est un état de confusion et de honte; car il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit confondu; que celui qui a trop osé soit couvert de honte; que celui qui est ingrat n'ose paroître; enfin que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de sa conscience. Le pécheur est sorti de cet état, quand il a paru dans le

(1) *Serm.* XIX. *n.* 3, *tom.* V, *col.* 103.

monde la tête élevée, avec toute la liberté d'un front innocent. Il est juste qu'il rentre dans sa confusion : c'est pourquoi toutes les Ecritures lui ordonnent de se confondre. *Confundimini, confundimini, domus Israel* (1) : « Confondez-vous, confondez-vous, maison d'Israël », parce que vous avez péché devant le Seigneur.

Pour bien comprendre cette vérité, disons avant toutes choses ce que c'est que la confusion, et pourquoi elle est due aux pécheurs. La confusion, chrétiens, est un jugement équitable rendu par la conscience, par lequel le pécheur ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi ce qu'il y a de mieux faisant, est jugé indigne de paroître. Quel est le motif de cet arrêt ? c'est que le pécheur s'étant élevé contre la vérité même, contre la justice même, contre l'être même qui est Dieu; dans son empire, à la face de ses lois, et parmi ses bienfaits; il mérite de n'être plus, et à plus forte raison de ne plus paroître. C'est pourquoi sa propre raison lui dénonce qu'il devroit se cacher éternellement, confondu par ses ingratitudes; et afin de lui ôter cette liberté de paroître, elle va imprimer au dehors dans la partie la plus visible, la plus éminente, la plus exposée, sur le visage, sur le front même; non point à la vérité par un fer brûlant, mais par le sentiment de son crime comme par une espèce de fer brûlant, une rougeur qui le déshonore et qui le flétrit; elle va, dis-je, imprimer je ne sais quoi de déconcerté, qui le défait aux yeux des hommes et à ses propres yeux; marque

(1) *Ezech.* XXXVI. 32.

certaine d'un esprit troublé, d'un courage tremblant, d'un cœur inquiet, d'une conscience convaincue.

Le pécheur superbe et indocile ne peut souffrir cet état de honte, et il s'efforce d'en sortir. Pour cela, ou bien il cache son crime, ou il excuse son crime, ou il soutient hardiment son crime : il le cache comme un hypocrite; il l'excuse comme un orgueilleux; il le soutient comme un effronté. C'est ainsi qu'il sort de son état, et qu'il usurpe impudemment à la face du ciel et de la terre les priviléges de l'innocence : c'est ainsi qu'il tâche d'éviter la honte; le premier par l'obscurité de son action; le second par les artifices de ses vains prétextes; le dernier par son impudence. Ainsi au jugement dernier sera rendue aux pécheurs, à la face de tout l'univers, l'éternelle confusion qu'ils ont si bien méritée : là tous ceux qui se sont cachés seront découverts; là tous ceux qui se seront excusés seront convaincus; là tous ceux qui étoient si fiers et si insolens dans leurs crimes seront abattus et atterrés.

Voici l'oracle de la justice qui lui crie : Rentre en toi-même, pécheur, rentre en ton état de honte; tu veux cacher ton péché, et Dieu t'ordonne de le confesser; tu veux excuser ton péché, et bien loin d'écouter ces vaines excuses, Dieu t'ordonne d'en exposer toutes les circonstances aggravantes; tu oses soutenir ton péché, et Dieu t'ordonne de te soumettre à toutes les humiliations qu'il a méritées. « Confonds-» toi, confonds-toi, dit le Seigneur, et porte ton » ignominie » : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* (1).

(1) *Ezech.* XVI. 52.

Ne vous plaît-il pas, chrétiens, que nous mettions dans un plus grand jour ces importantes vérités? Ce pécheur, cette pécheresse, pour éviter de se cacher, tâche plutôt de cacher son crime sous le voile de la vertu, ses trahisons et ses perfidies sous le titre de la bonne foi, ses prostitutions et ses adultères sous l'apparence de la modestie. Il faut qu'il vienne rougir non-seulement de son crime caché, mais de son honnêteté apparente : il faut qu'il vienne rougir de ce qu'ayant assez reconnu le mérite de la vertu pour la vouloir faire servir de prétexte, il ne l'a pas assez honorée pour la faire servir de règle : il faut qu'il vienne rougir d'avoir été si timide que de ne pouvoir soutenir les yeux des hommes, et toutefois si hardi et si insensé que de ne craindre pas la vue de Dieu : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* : « Confonds-toi donc, ô pécheur, et » porte ton ignominie ».

Mais ce pécheur, qui cache aux autres ses désordres, voudroit se les pouvoir cacher à lui-même : il cherche toujours quelque appui fragile, sur lequel il puisse rejeter ses crimes : il en accuse les étoiles, dit saint Augustin (1); ah! je n'ai pu vaincre mon tempérament : il en accuse la fortune, c'est-à-dire, une rencontre imprévue : il en accuse le démon : J'ai été tenté trop violemment : il fait quelque chose de plus; il demande qu'on lui enseigne les voies détournées, où il puisse se sauver avec ses vices, et se convertir sans changer son cœur : « Il dit, re» marque Isaïe, à ceux qui regardent : Ne regardez » pas; et à ceux qui sont préposés pour voir : Ne

(1) *In Ps.* CXL. *tom.* IV, *col.* 1567, 1568.



» voyez pas pour nous ce qui est droit; dites-nous des » choses qui nous plaisent; trompez-nous par des er» reurs agréables » : *Qui dicunt videntibus : Nolite videre ; et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt; loquimini nobis placentia; videte nobis errores* (1). « Otez-moi cette voie, elle est trop droite; » ôtez-moi ce sentier, il est trop étroit » : *Auferte à me viam, declinate à me semitam* (2). Ainsi, par une étrange illusion, au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste; il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice; et si la conscience ose murmurer contre ses vaines raisons, il la bride, il la tient captive, il lui impose silence. *Ergò et tu confundere :* « Viens te confon» dre ô pécheur » : viens, viens au tribunal de la pénitence, pour y porter ton ignominie; non-seulement celle que mérite l'horreur de tes crimes, mais celle qu'y doit ajouter la hardiesse insensée de tes excuses. Car est-il rien de plus honteux que de manquer de fidélité à son Créateur, à son Roi, à son Rédempteur; et pour comble d'impudence, oser encore excuser de si grands excès et une si noire ingratitude?

[C'est cependant ce que les pécheurs ne cessent de pratiquer au milieu de leurs désordres : s'ils se sentent pressés par les remords de leur conscience, ils se retirent comme] Adam dans le plus épais de la forêt : s'ils ne peuvent se cacher non plus que lui, [ils tâchent] de s'excuser à son exemple; [ils rejettent

(1) *Is.* XXX. 10. — (2) *Ibid.* 11.

leurs fautes sur] Eve, sur la fragilité, la complaisance, la compagnie, la tyrannie de l'habitude, la violence de la passion. Ainsi on n'a pas besoin de se tourmenter à chercher bien loin des excuses, le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, ils se les impriment en les débitant, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé en la place de la vérité: « tant » l'homme se joue soi-même et sa propre conscience »: *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus* (1).

Dieu est lumière; Dieu est vérité; Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnoissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Un rayon très-clair de lumière et de vérité sortira du trône, dans lequel les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable qui puisse colorer leur rebellion; mais au contraire que le comble du crime c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (2) : « J'ai dépouillé le pécheur; j'ai dissipé » les fausses couleurs par lesquelles il avoit voulu » pallier ses crimes; j'ai manifesté ses mauvais des- » seins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se » couvrir par aucun prétexte » : Dieu ne lui laisse plus que son péché et sa honte.

Il veut que la censure soit exercée, et que les pé-

(1) *Tertull. ad Nat. lib.* 1, *n.* 16. — (2) *Jerem.* XLIX. 10.

cheurs soient repris; « parce que, dit saint Augus-
» tin (1), s'il y a quelque espérance de salut pour
» eux, c'est par-là que doit commencer leur guéri-
» son; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est
» par-là que doit commencer leur supplice ».

Cherchez donc des amis, et non des flatteurs; des juges, et non des complices; des médecins, et non des empoisonneurs : ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance : venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire; venez vous voir tels que vous êtes; afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis si long-temps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissemens, dans les jeux du monde : tu es dans le tribunal de la pénitence; c'est Jésus-Christ lui-même qui te rend la liberté et la voix, il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions; à ce traître toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées; à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, les détours de son ambition cachée; à ce vieux pécheur endurci, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandemens, les rebellions, les avertissemens, les mépris, les grâces, les mécon-

(1) *De Corrept. et Grat. cap.* XIV, *n.* 43, *tom.* X, *col.* 774.

noissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières; enfin toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même : s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre ; il est bien juste : s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence, et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus; humiliés, confondus, et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

Mais ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion, ce sont, Messieurs, ces pécheurs superbes, qui, non contents d'excuser, osent encore soutenir leurs crimes. « Nous les voyons » tous les jours qui les prêchent, dit l'Ecriture, et » s'en glorifient comme Sodome » : *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt* (1). Ils ne trouveroient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantoient publiquement; « s'ils ne la faisoient » jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour, » et de tout le témoignage du ciel » : *At enim delicta vestra, et luce omni, et nocte omni, et toti cœli conscientiâ fruuntur* (2). Les voyez-vous ces superbes qui se plaisent à faire les grands par leur licence ;

(1) *Is.* III. 9. — (2) *Ad Nation. l.* 1, *n.* 16.

qui

qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois ; à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte : si bien qu'ils ne méprisent pas seulement, mais qu'ils font une insulte publique à toute l'Eglise, à tout l'Evangile, à toute la conscience des hommes. *Ergo et tu confundere :* c'est toi, pécheur audacieux, c'est toi principalement qui dois te confondre. Car considérez, chrétiens, s'il y a quelque chose de plus indigne que de voir usurper au vice cette noble confiance de la vertu. Mais je m'explique trop foiblement : la vertu dans son innocence n'a qu'une assurance modeste ; ceux-ci dans leurs crimes vont jusqu'à l'audace, et contraignent même la vertu de trembler sous l'autorité que le vice se donne par son insolence.

Chrétiens, que leur dirons-nous ? les paroles sont peu efficaces pour confondre une telle arrogance. Qu'ils contemplent leur Rédempteur, qu'ils jettent les yeux sur cet innocent, juste et pur jusqu'à l'infini ; il n'est chargé que de nos crimes. Ecoutez toutefois comme il parle à Dieu : « Vous voyez, dit-il, » mes opprobres, vous voyez ma confusion, vous » voyez ma honte » : *Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam* (1). Ah ! vous voyez les opprobres que je reçois du dehors ; vous voyez la confusion qui me pénètre jusqu'au fond de l'ame ; vous voyez la honte qui se répand jusque sur ma face. Tel est l'état du pécheur, et c'est ainsi qu'il est porté par un innocent ; et nous, pécheurs

(1) *Ps.* LXVIII. 20.

véritables, nous osons marcher encore la tête levée. Que ce ne soit pas pour le moins dans le sacrement de pénitence, ni aux pieds de notre juge. Considérons Jésus-Christ en la présence du sien et devant le tribunal de Ponce Pilate : il écoute ses accusations, et il se condamne lui-même par son silence ; il se tait par constance, je le sais bien, mais il se tait aussi par humilité ; il se tait par modestie ; il se tait par honte.

Est-ce trop demander à des chrétiens que de les prier au nom de Dieu de vouloir comparoître devant Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a comparu devant le tribunal de Pilate ? L'innocent ne s'est pas défendu ; et nous, criminels, nous défendrons-nous ? il a été patient et humble dans un jugement de rigueur ; garderons-nous notre orgueil dans un jugement de miséricorde, où nous ne confessons que besoin ? Ah ! il a volontiers accepté sa croix si dure, si accablante ; refuserons-nous la nôtre légère et facile, ces justes reproches qu'on nous fait, ces peines médiocres qu'on nous impose, ces sages précautions qu'on nous ordonne ? Cependant les pécheurs n'en veulent pas : les écouter, les absoudre, leur donner pour la forme quelque pénitence ; c'est tout ce qu'ils peuvent porter. Quelle est, Messieurs, cette pensée ? Si la pénitence est un jugement, faut-il y aller pour faire la loi, et pour n'y chercher que de la douceur ? Où sera donc la justice ? quelle forme de jugement en léquel on ne veut trouver que de la pitié, que de la foiblesse, que de la facilité, que de l'indulgence ? quelle forme de judicature en laquelle on ne laisse au juge que la patience de nous écouter, et la puissance de nous

absoudre ; en retranchant de son ministère le droit de discerner les mauvaises mœurs, l'autorité de les punir, la force de les réprimer par une discipline salutaire ? O sainte confusion, venez couvrir la face des pécheurs ! O Jésus, vous avez été soumis et modeste, même devant un juge inique ; et vos fidèles seront superbes et dédaigneux, même à votre propre tribunal ! Eloignez de nos esprits une disposition si funeste : donnez-nous l'humilité prête à subir toutes les peines ; donnez-nous la docilité résolue à pratiquer tous les remèdes. C'est ma dernière partie que je continue sans interruption, parce que je la veux traiter en un mot pour ne perdre aucune partie du temps qui me reste.

TROISIÈME POINT.

Il en faudroit davantage pour expliquer bien à fond toutes les vérités que j'ai à vous dire. Trouvez bon que pour abréger, sans m'engager à de longues preuves, je vous donne quelques avis que j'ai tirés des saints Pères et des Ecritures divines, pour conserver saintement la grâce de la pénitence. Premièrement craignez, craignez, je le dis encore une fois, si vous voulez conserver la grâce. Plusieurs s'approchent de la pénitence pour se décharger de la crainte qui les inquiète ; et après leur confession, leur folle sécurité les rejette dans de nouveaux crimes. J'ai appris de Tertullien, « que la crainte est l'instru» ment de la pénitence » : *Instrumento pœnitentiæ* (1)*, id est metu caruit.* C'est par la crainte qu'elle entre, c'est par la crainte qu'elle se conserve. Grand

(1) *Tertull. de Pœnit. n.* 6.

Dieu ! c'est la crainte de vos jugemens qui ébranle une conscience pour se rendre à vous. Grand Dieu ! c'est la crainte de vos jugemens qui affermit une conscience pour s'établir fortement en vous. Vivez donc toujours dans la crainte, et vous vivrez toujours dans la sûreté : « La crainte, dit saint Cyprien, est la gardienne de l'innocence » : *Timor innocentiæ custos* (1).

Mais encore que craindrez-vous ? Craignez les occasions dans lesquelles votre innocence a fait tant de fois naufrage : craignez les occasions prochaines ; car qui aime son péril, il aime sa mort : craignez même les occasions éloignées ; parce que lors même que l'objet est loin, la foiblesse de notre cœur n'est toujours que trop proche et trop inhérente, et que les moindres approches [peuvent renouveler toutes ses premières impressions.] Un homme, dit Tertullien (2), qui a vu dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce pour jamais à la navigation et à la mer. O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été si près d'échouer ; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur ; tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. C'est, mes Frères, ce qu'il nous faut faire : retirés saintement en Dieu, et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés ; mais de nous y engager témérairement, ô Dieu, ne le fai-

(1) *Epist.* 1, *ad Donat. p.* 4. — (2) *De Pœnit. n.* 7.

sons pas. Hélas ! ô vaisseau fragile et entr'ouvert de toutes parts, misérable jouet des flots et des vents irrités ; tu te jettes encore sur cette mer, dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton ame ; tu sais bien ce que je veux dire ; tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port ; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes les tempêtes ; et tu ne te défies pas d'une foiblesse trop et trop souvent expérimentée. Ah ! tu ne dois plus rien attendre qu'un dernier naufrage qui te précipitera au fond de l'abîme.

Jusques ici, chrétiens, j'ai parlé à tous indifféremment ; mais notre sainte pénitente semble m'avertir de donner en particulier quelques avis à son sexe : plutôt, qu'elle leur parle elle-même, et qu'elle les instruise par ses saints exemples. Dans cette délicatesse presque efféminée que notre siècle semble affecter, il ne sera pas inutile aux hommes [d'écouter les leçons que Madeleine donne aux personnes de son sexe en particulier.] Elle répand ses parfums, elle jette ses vains ornemens, elle néglige ses cheveux : Mesdames, imitez sa conversion, et honorez la pratique de la pénitence. Une des précautions les plus nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence, c'est le retranchement de vos vanités : car n'est-ce pas s'accoutumer insensiblement à un grand mépris de son ame, que d'avoir tant d'attache à parer son corps ? La nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits ; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornemens ; la nécessité les avoit faits simples, la pudeur les faisoit modestes ; la bienséance se contentoit de les faire propres, la cu-

[redacted]

riosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes : et pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume, et toutes les richesses s'épuisent.

Ces excès sont criminels en tout temps, parce qu'ils sont toujours opposés à la sainteté chrétienne, à la modestie chrétienne, à la pénitence chrétienne ; mais les peut-on maintenant souffrir dans ces extrêmes misères où le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistoient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie ; où ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où par la

[redacted]

la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait une attache; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. Est-ce ainsi que vous voulez réparer le temps et le ménager pour l'éternité? Madeleine ne le fait pas; elle méprise ces soins superflus, et se rend digne d'entendre « qu'il n'y a plus qu'une chose qui soit nécessaire (1) ». Ah! que dans ces soins superflus les pensées si nécessaires [trouvent peu d'entrée dans l'esprit, et moins encore dans le cœur, ou sont bientôt oubliées et délaissées]!

Mais, ô Dieu, pour qui vous parez-vous tant? ô Dieu, encore une fois, songez-vous bien à qui vous préparez cette idole? si vous vous êtes données à Dieu par la pénitence, pensez-vous lui pouvoir conserver long-temps sa conquête; pendant que vous laisserez encore flatter votre vanité à ces malheureuses conquêtes, qui lui arrachent les ames qu'il a rachetées? *Tu colis, qui facis ut coli possint* (2) : « Tu fais plus que les adorer, parce que tu lui » donnes des adorateurs ».

Quittez donc ces vains ornemens à l'exemple de Madeleine, et revêtez-vous de la modestie; non-seulement de la modestie, mais de la gravité chrétienne, qui doit être comme le partage de votre sexe. Tertullien, qui a dit si sagement que la crainte étoit l'instrument de la pénitence, a dit avec le

(1) *Luc.* x. 42. — (2) *Tertull. De Idolol. n.* 6.

même bon sens, « que la gravité étoit la compagne » et l'instrument nécessaire pour conserver la pu- » deur » : *Quo pacto pudicitiam sine instrumento suo, id est sine gravitate tractabimus* (1)? Je ne le remarque pas sans raison : je ne sais quelle fausse liberté s'est introduite en nos mœurs qui laisse perdre le respect; qui, sous prétexte de simplicité, nourrit une entière licence; qui étouffe toute retenue par un enjouement inconsidéré. Ah! je n'ose penser aux suites funestes de cette simplicité malheureuse.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer long-temps la grâce de la pénitence. Chrétiens, que cette grâce est délicate, et qu'elle veut être conservée précieusement! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force : quittez le péché et toutes ses suites; arrachez l'arbre et tous ses rejetons; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux. Ne menez pas une vie moitié sainte, et moitié profane; moitié chrétienne, et moitié mondaine; ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi-chrétienne et à demi-sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est déchirée, dit le saint » prophète, et le jugement n'est pas venu à sa per- » fection : *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium* (2). La loi est déchirée, l'Evangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi;

(1) *De Cult. fem. lib.* II, *n.* 8. — (2) *Habac.* I. 4.

nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité; Jésus-Christ ne se connoît plus dans un tel mélange : nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devoit la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

Par conséquent, chrétiens, sortons de la pénitence avec une sainte résolution de ne donner rien au péché qui puisse le faire revivre; il faut le condamner en tout et partout, et se donner sans réserve à celui qui se donne à nous tout entier; premièrement dans le temps, par les bienfaits de sa grâce; et ensuite dans l'éternité, par le présent de sa gloire. *Amen.*

I.er SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Douleur inexprimable de Marie, au pied de la croix de son Fils : quel en est le principe. Effet que la croix de Jésus doit produire en nous. Grande constance de Marie, au milieu de ses souffrances : trois manières dont elle surmonte ses afflictions. Pourquoi Jésus est si tranquille sur le Calvaire : combien Marie entre admirablement dans tous ses sentimens. Immense charité du Père, qui nous adopte pour ses enfans : ce qu'il en coûte à Marie pour être notre mère. Excès de la douleur que lui causent nos crimes et notre impénitence.

Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus.

Marie Mère de Jésus, étoit debout au pied de sa croix. Jean. xix. 25.

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque dans une extrême douleur elle sait retenir toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête : sa constance lui donne un nouvel éclat, qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux : on se croit

plus obligé de la plaindre, en cela même qu'elle se plaint moins; et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'ame de la sainte Vierge blessée si vivement au pied de la croix des souffrances de son Fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage; il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc, mes Frères, avec pleurs et gémissemens, de cette Mère également ferme et affligée; et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui elle surmonte toutes les douleurs; mais comme lui elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue; et Jésus-Christ, qui veut faire en sa sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. C'est à ce spectacle que je vous invite : vous verrez bientôt Jésus en la croix; en attendant ce grand jour, l'Eglise vous invite aujourd'hui à en voir la peinture en la sainte Vierge. Peut-être, Messieurs, arrivera-t-il que de même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réflé-

chis, ainsi les douleurs du Fils réfléchies sur le cœur de la Mère auront plus de force pour toucher les nôtres. C'est la grâce que je vous demande, ô Esprit divin, par l'intercession de la sainte Vierge.

Ne croyez pas, mes Frères, que la sainte Mère de notre Sauveur soit appelée au pied de sa croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la Providence divine sur cette Mère affligée; et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son fils dans cet état d'abandonnement; parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur par les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit pas sa mort. Mais comme cette vérité importante doit faire le sujet de cet entretien, donnez-moi vos attentions, pendant que je poserai les principes sur lesquels elle est établie.

Pour y procéder avec ordre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que trois choses concourent ensemble au sacrifice de notre Sauveur, et en font la perfection. Il y a premièrement les souffrances par lesquelles son humanité est toute brisée : il y a secondement la résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père : il y a troisièmement la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce, et nous donne la vie en mourant. Il souffre comme la victime qui doit être détruite et froissée de coups : il se soumet comme le prêtre qui doit sacrifier

volontairement; *Voluntariè sacrificabo tibi* (1) : enfin il nous engendre en souffrant, comme le père d'un peuple nouveau qu'il enfante par ses blessures; et voilà les trois grandes choses que le Fils de Dieu achève en la croix. Les souffrances regardent son humanité; elle a voulu se charger des crimes, elle s'est donc exposée à la vengeance. La soumission regarde son Père; la désobéissance l'a irrité, il faut que l'obéissance l'appaise. La fécondité nous regarde; un malheureux plaisir, que notre père criminel a voulu goûter, nous a donné le coup de la mort : ah! les choses vont être changées, et les douleurs d'un innocent nous rendront la vie.

Paroissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère; joignez-vous à votre Fils, et à votre Dieu; et approchez-vous de sa croix, pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois sacrés caractères, par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié. C'est ce que nous verrons bientôt accompli, sans sortir de notre Evangile : car, mes Frères, ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus de figure d'homme. Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée; et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant, qui, selon la prophétie du bon Siméon, devoit déchirer ses entrailles, et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles blessures. Elle est donc auprès de son Fils; non tant par le voi-

(1) *Ps.* LIII. 8.

sinage du corps, que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem;* et c'est le premier trait de la ressemblance : « Elle se tient vraiment auprès de la » croix; parce que la Mère porte la croix de son Fils » avec une douleur plus grande que celle dont tous » les autres sont pénétrés » : *Verè juxta crucem stabat, quia crucem Filii præ cæteris Mater majore cum dolore ferebat* (1).

Mais suivons l'histoire de notre Evangile, et voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée? *Stabat juxta crucem :* « Elle est debout auprès de la croix ». Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc, chrétiens, sinon que son Fils bien-aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité. C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne saint Jean pour son fils : *Mulier, ecce filius tuus* (2) : « Femme, dit-il, » voilà votre fils ». O femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi, soyez la mère de mes enfans, que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple, je les enfante par mes douleurs ; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde. Voilà, mes Frères, en peu de mots tout

(1) *Tract. de Pass. Dom. cap.* x. *Int. Oper. S. Bernard. tom.* II, *col.* 442. — (2) *Joan.* XIX. 26.

le mystère de cette journée; et je vous ai dit en peu de paroles ce que j'expliquerai par tout ce discours avec le secours de la grâce. Marie est auprès de la croix, et elle en ressent les douleurs; elle s'y tient debout, et elle en supporte constamment le poids; elle y devient féconde, et elle en reçoit la vertu. Ecoutez attentivement; et surtout ne résistez pas, si vous sentez attendrir vos cœurs.

PREMIER POINT.

Il faut donc vous entretenir des afflictions de Marie; il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur, et que vous voyiez, s'il se peut, encore saigner cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer la douleur d'une mère: on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes; et si la peinture y a de la peine, l'éloquence ne s'y trouve pas moins empêchée. Aussi, mes Frères, ne prétends-je pas que mes paroles fassent cet effet; c'est à vous de méditer en vous-même quel étoit l'excès de son déplaisir. Ah! si vous y voulez seulement penser avec une attention sérieuse, votre cœur parlera pour moi, et vos propres conceptions vous en diront plus que tous mes discours. Mais afin de vous occuper en cette pensée, rappelez en votre mémoire ce qu'on vous a prêché tant de fois; que comme toute la joie de la sainte Vierge c'est d'être mère de Jésus-Christ; c'est aussi de là que vient son martyre, et que son amour a fait son supplice.

Non il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la

rage des persécuteurs, pour associer cette mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avoient besoin de cet attirail : il leur falloit des roues et des chevalets; il leur falloit des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglans qui les rendoient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil étoit nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie; et c'est peu connoître quel est son amour, que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre : il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies; faites qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour.

Pour bien entendre cette vérité, il importe que nous fassions tous ensemble quelque réflexion sur l'amour des mères; et ce fondement étant supposé, comme celui de la sainte Vierge passe de bien loin toute la nature, nous porterons aussi plus haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur, en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères. On ne peut assez admirer les moyens dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfans : car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose : il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfans au sein de leurs mères ? elle veut que leur nourriture et leur vie passe par les mêmes canaux; ils courent ensemble les

les mêmes périls; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite : mais peut-être pourroit-on se persuader que les enfans en venant au monde rompent le nœud de cette union. Non, Messieurs; ne le croyez pas : nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié; sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place; elle forme d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfans d'une autre façon; et ils ne sont pas plutôt sortis des entrailles, qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de celui qui la gouverne; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfans, et empêcher qu'elles s'en détachent : l'ame les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte; rien ne les leur peut arracher du cœur : la liaison est toujours si ferme, qu'aussitôt que les enfans sont agités, les entrailles des mères sont encore émues; et elles sentent tous leurs mouvemens d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées.

En effet, considérez, chrétiens; car un exemple vous en dira plus que tous les discours, considérez les empressemens d'une mère que l'Evangile nous représente. J'entends parler de la Chananée, dont la fille est tourmentée du démon : regardez-la aux pieds du Sauveur; voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pourrez distinguer qui souffre le plus de sa fille ou d'elle. « Ayez pitié de moi, ô

» Fils de David; ma fille est travaillée du démon (1) ». Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille; ayez, dit-elle, pitié de moi. Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille. Pourquoi exagérer mes douleurs ? n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié ? il me semble que je la porte toujours en mon sein; puisqu'aussitôt qu'elle est agitée toutes mes entrailles sont encore émues : *In illa vim patior;* c'est ainsi que la fait parler saint Basile de Séleucie (2) : « Je » suis tourmentée en sa personne; si elle pâtit, j'en » sens la douleur » ; *ejus est passio, meus verò dolor :* « le démon la frappe, et la nature me frappe moi- » même » ; *hanc dæmon, me natura vexat :* « tous » les coups tombent sur mon cœur, et les traits de la » fureur de Satan passent par elle jusque sur mon » ame » : *hanc dæmon, me natura vexat; et ictus quos infligit, per illam ad me usque pervadunt.* Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec leurs enfans, et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais, mes Frères, je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées; il est temps de tenir parole, et de vous montrer des choses bien plus admirables. Tout ce que vous avez vu dans la Chananée n'est qu'une ombre très-imparfaite de ce qu'il faut croire en la sainte Vierge. Son amour plus fort sans comparaison fait une correspondance beaucoup plus

(1) *Matth.* XV. 22. — (2) *Orat.* XX, *in Chanan.*

parfaite ; et encore qu'il soit impossible d'en comprendre toute l'étendue, toutefois vous en prendrez quelque idée, si vous en cherchez le principe en suivant ce raisonnement ; que l'amour de la sainte Vierge, par lequel elle aime son Fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité. La raison en est évidente : tout ce qui produit aime son ouvrage ; il n'est rien de plus naturel : le même principe qui nous fait agir, nous fait aimer ce que nous faisons ; tellement que la même cause qui rend les mères fécondes pour produire, les rend aussi tendres pour aimer. Voulons-nous savoir, chrétiens, quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec Jésus-Christ, voyons d'où lui vient sa fécondité.

Dites-le-nous, ô divine Vierge, dites-nous par quelle vertu vous êtes féconde : est-ce par votre vertu naturelle ? Non, mes Frères, il est impossible. Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale ? *Quomodo fiet istud* (1) ? « Comment cela se pourra-t-il » faire » ? puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère ? Ecoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (2) : « La vertu du Très-haut vous couvrira » toute ». Il paroît donc manifestement que sa fécondité vient d'en-haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

En effet, il est aisé de comprendre que la nature

(1) *Luc.* I. 34. — (2) *Ibid.* 35.

ne peut rien en cette rencontre. Car figurez-vous, chrétiens, qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son Fils; dites-moi, quels sentimens inspirera-t-elle? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel : sera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations, des soumissions d'une créature ou des embrassemens d'une mère? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou bien l'aimera-t-elle comme un homme-Dieu? de quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? La nature ne les peut unir, et la foi ne permet pas de les séparer : que peut donc ici la nature? Elle presse Marie à aimer : parmi tant de mouvemens qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie.

Que reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon que votre grâce s'en mêle, et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuissante? C'est vous qui communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez Mère de votre Fils : il faut que vous acheviez votre ouvrage; et que, l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance. Voilà d'où vient l'amour de Marie; amour qui passe toute la nature; amour tendre; amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même; amour qui fait une entière communication entre Jésus-

Christ et la sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre Jésus-Christ et son Père.

Vous étonnez-vous, chrétiens, si je dis que son affliction n'a point d'exemple, et qu'il opère des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs; il n'est rien qui puisse produire des effets semblables. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances; le Père et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils un même torrent d'amertume; le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour? et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin; *Pondus meum, amor meus* (1); « Mon amour est mon poids »? car, ô amour, que vous lui pesez! ô amour, que vous pressez son cœur maternel! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'oppresse si violemment, qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots : il amasse sur sa tête une pesanteur, en cela plus insupportable, que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes : il pèse incroyablement sur tout son corps par une langueur qui l'accable, et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même : car Jésus n'est pas

(1) *Conf. lib.* XIII, *cap.* IX, *tom.* I, *col.* 228.

le seul en cette rencontre qui fasse sentir ses douleurs. Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour : ils se percent tous deux de coups mutuels : il est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés, qui se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel : si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas : au contraire il se voit forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère.

Mais arrêtons ici nos pensées ; n'entreprenons pas de représenter quelles sont les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Méditons l'excès de son déplaisir, mais tâchons de l'imiter plutôt que de l'entendre ; et à l'exemple de cette Vierge, remplissons-nous tellement le cœur de la passion de son Fils, pendant le cours de cette semaine où nous en célébrons le mystère, que l'abondance de cette douleur ferme à jamais la porte à la joie du monde. Ah! Marie ne peut plus supporter la vie ; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel ; ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge : il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondemens de la

terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les élémens de les envelopper dans leur premier chaos; après la mort de son Fils, tout lui paroît déjà couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat* (1).

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus. Si nous ressentons ses douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous : les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel; heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains, ni étendre leurs bras qu'au ciel! Ce sont, mes Frères, les sentimens qu'il nous faut concevoir durant ces saints jours à la vue de la croix de Jésus. C'est là qu'il nous faut puiser dans ses plaies une salutaire tristesse; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tous l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées, dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paroît trop sombre, cet état vous semble trop dur; vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie; sa constance vous inspirera de la

(1) *S. Aug. Conf. lib.* IV, *cap.* IV, *col.* 100.

fermeté ; et sa résignation vous va faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement jusqu'où va la résignation de la bienheureuse Marie, il importe que vous remarquiez attentivement qu'on peut surmonter les afflictions en trois manières très-considérables, et que vous devez peser attentivement. On surmonte premièrement les afflictions, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse et qu'on en perd tout le sentiment ; la douleur est toute appaisée, et l'on est parfaitement consolé. On les surmonte secondement, lorsque l'ame, encore agitée et troublée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de le supporter avec patience ; elle se résout, mais elle est troublée. On les surmonte en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent aucun trouble : c'est ce qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

Au premier de ces trois états, toute la douleur est passée, et l'on jouit d'un parfait repos. « Je suis » rempli de consolation, je nage dans la joie », dit saint Paul (1); au milieu des afflictions, une joie divine et surabondante semble m'en avoir ôté tout le sentiment. Au second, l'on combat la douleur avec patience; mais dans un combat si opiniâtre, quoique l'ame soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation. « Au contraire, dit Tertullien (2), elle » s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait » pour ne se pas agiter » : *In hoc tamen mota ne*

(1) *II. Cor.* VII. 4. — (2) *Tertull. de Anima*, *n.* 10.

moveretur; « et quoique la foiblesse ne l'abatte pas, » elle s'agite par sa résistance, et sa fermeté même » l'ébranle par sa propre contention » : *Ipsa constantia concussa est adversùs inconstantiæ concussionem.* Mais il y a encore un troisième état, où l'on n'arrive point sans un grand miracle, où Dieu donne une telle force contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la tranquillité soit troublée. Si bien que dans le premier de ces trois états, il y a tranquillité, qui bannit toute la douleur; dans le second, douleur qui empêche la tranquillité; mais le troisième les unit tous deux, et joint une extrême douleur avec une tranquillité souveraine.

Mais tout ceci peut-être est confus, et il faut le proposer si distinctement, que tout le monde puisse le comprendre. Cette comparaison vous l'éclaircira, et je l'ai prise dans les Ecritures. C'est avec beaucoup de raison qu'elle compare ordinairement la douleur à une mer agitée. En effet la douleur a ses eaux amères qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'ame : *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* (1) : elle a ses vagues impétueuses qu'elle pousse avec violence : *Calamitates oppresserunt quasi fluctibus* (2); elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit appaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Comme donc elle ressemble à la mer, je remarque aussi, chrétiens, que Dieu réprime la douleur par les trois manières dont je vois dans l'histoire sainte que Jésus-Christ a dompté les eaux.

Tantôt il commande aux eaux et aux vents, il leur ordonne de s'appaiser; et de là s'ensuit, dit l'Evan-

(1) *Ps.* LXVIII. 1. — (2) *Job.* XXX. 12.

géliste, une grande tranquillité : *Facta est tranquillitas magna* (1). Ainsi, répandant son Esprit sur une ame agitée par l'affliction, il calme, quand il lui plaît, tous les flots; et appaisant toutes les tempêtes, il ramène la sérénité. *Nullam requiem habuit caro nostra* (2) : « Nous n'avons eu aucune relâche » selon la chair », dit saint Paul : vous voyez les flots qui l'agitent; *sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus* (3); « mais Dieu, qui console » les humbles et les affligés, nous a consolés » : voilà Dieu qui, calmant les flots, lui rend la tranquillité qu'il n'avoit pas. Tantôt il laisse murmurer les eaux, il permet que les vagues s'élèvent avec une furieuse impétuosité; le vaisseau poussé avec violence est menacé d'un prochain naufrage; Pierre qui est porté sur les eaux appréhende d'être enseveli dans leurs abîmes : cependant Jésus-Christ conduit le vaisseau, et donne la main à Pierre tremblant de frayeur, pour le soutenir. Ainsi, dans les douleurs violentes, l'ame paroît tellement troublée, qu'il semble qu'elle va être bientôt engloutie : *Gravati sumus supra virtutem* (4) : « La pesanteur des maux dont nous nous » sommes trouvés accablés, a été excessive, et au- » dessus de nos forces ». Néanmoins Jésus-Christ la soutient si bien, que les vents ni les tempêtes ne l'emportent pas : c'est la seconde manière. Enfin la dernière façon dont Jésus-Christ a dompté la mer, la plus noble, la plus glorieuse; c'est qu'il lâche la bride aux tempêtes, il permet aux vents d'agiter les ondes, et de pousser leurs flots jusques au ciel. Ce-

(1) *Matth.* VIII. 26. — (2) *II. Cor.* VII. 5. — (3) *Ibid.* 6. — (4) *II. Cor.* I. 8.

pendant il n'est pas ému de cet orage; au contraire il marche dessus avec une merveilleuse assurance; et foulant aux pieds les flots irrités; il semble qu'il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa plus grande furie. Ainsi il lâche la bride à la douleur, il la laisse agir dans toute sa force; « afin » que nous ne mettions point notre confiance en » nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les » morts » : *Ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo qui suscitat mortuos* (1). Cependant la constance, toujours assurée au milieu de ce bruit et de ce tumulte, marche d'un pas égal et tranquille sur ces flots vainement émus, qui la touchent sans l'ébranler, et sont contraints, contre leur nature, de lui servir de soutien : et c'est la troisième manière dont Jésus-Christ surmonte les afflictions.

Représentez-vous, chrétiens, que vous avez vu une image de ce qui se passe en la sainte Vierge, quand elle regarde Jésus-Christ mourant. Il est vrai que la tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge-mère par tout ce que la douleur a de plus terrible : elle creuse tantôt des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils : elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour : elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous

(1) *II. Cor.* I. 9.

demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse; elle n'a garde de demander ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée : il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ, que tous vos flots ont passé sur elle (1) : elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle seroit fâchée de ne sentir pas tous les maux de son bien-aimé. Donc, mes Frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini; il est juste de les laisser croître : le Saint-Esprit ne permettra pas ni que son temple soit ébranlé; « il en a posé les fondemens » sur le haut des saintes montagnes »; *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (2); les flots n'arriveront pas jusque-là; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soin des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'ame, en laquelle il a mis son siége, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Que si vous en voulez savoir la raison, permettez que je vous découvre en peu de paroles un mystère que vous pourrez méditer à loisir durant ces saints jours. Le docte et l'éloquent saint Jean-Chrysostôme, considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'ame, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie; et méditant profondément cette vérité, il fait cette belle observation. La veille de sa mort, dit ce saint évêque (3), il sue, il trem-

(1) *Ps.* XLI. 8. — (2) *Ps.* LXXXVI. 1. — (3) *In Joan. Hom.* LXXXV, *tom.* VIII, *pag.* 505, 506.

ble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paroît terrible; et dans le fort des douleurs, il paroît changé tout à coup, et les tourmens ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis, et sans s'émouvoir; il considère et reconnoît distinctement ceux des siens qui sont auprès de sa croix, il leur parle et il les console; après, il lit dans les prophètes, qu'on lui prépare encore un breuvage amer; il élève la voix pour le demander, il le goûte sans s'émouvoir; et enfin, ayant remarqué que tout ce qu'il avoit à faire étoit accompli, il rend aussitôt son ame à son Père; et le fait avec une action si libre, si paisible, si préméditée, qu'il est bien aisé à juger que « personne ne la lui ravit, mais » qu'il la donne lui-même de son plein gré » : *Nemo tollit eam à me, sed ego pono eam à meipso* (1).

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? Je sais bien qu'on pourroit répondre que l'économie de notre salut est un ouvrage de force et d'infirmité. Ainsi il vouloit montrer par sa crainte, qu'il étoit comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savoit bien modérer tous ses mouvemens, et les faire céder comme il lui plaisoit à la volonté de son Père. Cette raison sans doute est solide; mais si nous savons pénétrer au fond du mystère, nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le mont des Olives a

(1) *Joan.* x. 18.

vu si troublé; c'est qu'à la croix et sur le Calvaire il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille. Toi, qui assistant au saint sacrifice, laisse inconsidérément errer ton esprit, suivant que le poussent deçà et delà la curiosité ou la passion, arrête le cours de ces mouvemens. Ah! tu n'as pas encore assez entendu ce que c'est que le sacrifice.

Le sacrifice est une action par laquelle tu rends à Dieu tes hommages : or qui ne sait, par expérience, que toutes les actions de respect demandent une contenance remise et posée? c'est le caractère du respect. Dieu donc, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, croit qu'on manque de respect pour sa majesté, si l'ame ne se compose elle-même en réglant tous ses mouvemens. Par conséquent, il n'est donc rien de plus véritable que le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille : et cette huile dont on le sacre, dans le Lévitique (1), ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit en éloignant toutes les pensées qui en détournent l'application, et qu'il la doit aussi avoir dans le cœur en calmant tous les mouvemens qui en troublent la sérénité. O Jésus, mon divin pontife, c'est sans doute pour cette raison que vous vous montrez si tranquille dans votre agonie. Il est vrai qu'il paroît troublé au mont des Olives; mais « c'est un trouble volontaire », dit saint Augustin (2), qu'il lui plaisoit d'exciter lui-même. Pour quelle raison, chrétiens? c'est qu'il se considé-

(1) *Lev.* VIII. 12. — (2) *Tract.* LX. *in Joan. tom.* III, *part.* II, *col.* 664, 665.

roit comme la victime; il vouloit agir comme victime; il prenoit, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il la laissoit traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paroître de crainte; parce qu'elle semble marquer quelque répugnance : et encore que ses mouvemens dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son ame n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble; afin, mes Frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs « il meurt plus » doucement, dit saint Augustin (1), que nous n'a» vons accoutumé de nous endormir ».

Voilà, chrétiens, ce grand mystère que j'avois promis de vous découvrir; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ : il inspire ce sentiment à sa sainte mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice; elle doit aussi immoler ce Fils : c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée; et malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel, pour être la victime de sa vengeance. Mes Frères,

(1) *Tract.* CXIX. *in Joan. n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 803.

réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix, qui s'arrache le cœur, pour livrer son Fils unique à la mort : elle l'offre, non pas une fois; elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devoit souffrir. Depuis ce temps-là, chrétiens, elle l'offre tous les momens de sa vie; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation? c'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique : jugez-en vous-mêmes par l'Evangile et par la suite de ses actions.

Ah! « votre Fils, lui dit Siméon (1), sera mis en » butte aux contradictions; et votre ame, ô mère, » sera percée d'un glaive ». Parole effroyable pour une mère. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils; mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur : non, non, chrétiens, ne le croyez pas; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une ame menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est? Ah! cette pauvre ame, confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendans sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant

(1) *Luc.* II. 34, 35.

savoir

savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir; et saint Augustin a raison de dire qu' « il est » moins dur sans comparaison de souffrir une seule » mort, que de les appréhender toutes » : *Longè satiùs est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (1).

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés? qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte, on la veut éprouver : on le lui prédira, afin qu'elle le sente long-temps; on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô mortels! étonnez-vous de cette constance! *Obstupescite* (2)! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité : là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il? quoi qu'il arrive; ici elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu

(1) *De Civit. Dei. lib.* I, *cap.* XI, *tom.* VII, *col.* 12. — (2) *Jerem.* II. 12.

l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse; la douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe pas de l'avenir; quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre : la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation ; se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies; elle le voit dans ses langes comme enseveli; il lui est, dit-elle, « un faisceau de myrrhe » qui repose entre ses mamelles » : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (1). C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère ! O Dieu, il est à vous; je consens à tout, faites-en votre volonté : elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel : ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort ? je lui donne, puisqu'il vous plaît; je suis ici pour souscrire à tout; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère : ne vous contentez pas de frapper sur lui ; prenez votre glaive pour percer mon ame, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé.

Ah ! mes Frères, je n'en puis plus. Je voulois vous exhorter; c'est Marie qui vous parlera; c'est elle qui vous dira que vous ne sortiez point de ce lieu sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari, est-ce un fils? ah ! vous ne le per-

(1) *Cant.* I. 12.

drez pas, pour le déposer en ses mains ; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé ; et en attendant, chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les chrétiens pour enfans : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

C'est au disciple bien-aimé de notre Sauveur, c'est au cher Fils de la sainte Vierge, et au premier-né des enfans que Jésus-Christ son Fils lui donne à la croix, de vous représenter le mystère de cette fécondité merveilleuse : et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure. « Il parut, dit-il, » un grand signe au ciel ; une femme environnée » du soleil, qui avoit la lune à ses pieds et la tête » couronnée d'étoiles, et elle faisoit de grands cris » dans le travail de l'enfantement (1) ». Saint Augustin nous assure que cette femme c'est la sainte Vierge (2) ; et il seroit aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. Mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux ? ne savons-nous pas, chrétiens, puisque c'est la foi de l'Eglise, que Marie a été exempte de cette commune malédiction de toutes les mères, et qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption ? Comment donc démêlerons-nous ces contrariétés apparentes ?

C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfante-

(1) *Apoc.* XII. 1. — (2) *Serm.* IV. *de Simp. ad Catec. cap.* 1, *tom.* VI, *col.* 575.

mens de Marie : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire, elle a enfanté l'innocent, elle a enfanté les pécheurs : elle enfante l'innocent sans peine; mais il falloit qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris : et vous en serez convaincus, si vous considérez attentivement à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut être mère des chrétiens, qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort : ô fécondité douloureuse ! Mais il faut, Messieurs, vous la faire entendre, en rappelant à votre mémoire cette vérité importante, que c'étoit la volonté du Père éternel de faire naître les enfans adoptifs par la mort du Fils véritable. Ah ! qui pourroit ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité de Dieu par laquelle il nous a choisis pour enfans. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement son amour comme il épuise sa fécondité; et néanmoins, ô bonté ! ô miséricorde ! ce Père, ayant un Fils si parfait, ne laisse pas d'en adopter d'autres : cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur : il fait quelque chose de plus, et vous le verrez bientôt au Calvaire. Non-seulement il joint à son propre Fils des enfans qu'il adopte par miséricorde; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort pour

faire naître les adoptifs. Qui voudroit adopter à ce prix, et donner un fils pour des étrangers? c'est néanmoins ce que fait le Père éternel.

Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Evangile. « Dieu a tant aimé le » monde »; écoutez, hommes mortels, voilà l'amour de Dieu qui paroît sur nous, c'est le principe de notre adoption; « qu'il a donné son Fils unique (1) »: ah! voilà le Fils unique livré à la mort; paroissez maintenant, enfans adoptifs; « afin que ceux qui » croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie » éternelle ». Ne voyez-vous pas manifestement qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfans d'adoption; et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère : comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfans que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour et inventif et ingénieux lui avoit heureusement inspiré pour nous ce dessein de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent, enfans d'adoption, que vous coûtez donc au Père éternel!

Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché : elle est l'Eve de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun ac-

(1) *Joan.* III. 16.

cord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix; elle y vient immoler son Fils véritable : qu'il meure, afin que les hommes vivent. Elle y vient recevoir de nouveaux enfans : « Femme, dit Jésus, voilà votre Fils (1) ». O enfantement vraiment douloureux ! ô fécondité qui lui est à charge ! Car quels furent ses sentimens, lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils ? Non, je ne crains point de vous assurer que de tous les traits qui percent son ame, celui-ci est sans doute le plus douloureux.

Je me souviens ici, chrétiens, que saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille il ne restoit plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : « Elle étoit, dit-il, avec cet enfant, reste » malheureux d'une grande ruine; qui bien loin de » la consoler, ne faisoit qu'aigrir ses douleurs, et » sembloit lui être laissé pour la faire ressouvenir » de son deuil, plutôt que pour réparer son dom- » mage » : *Unico tantùm sibi parvulo, incentore potiùs quàm consolatore lacrymarum, ad memoriam potiùs quàm ad compensationem affectuum derelicto* (2). Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie : « Femme, dit Jésus, » voilà votre fils » : *Ecce filius tuus ?* Ah ! c'est ici, dit-elle, le dernier adieu; mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez : mais hélas ! quel fils me donnez-vous en votre place? et faut-il que Jean me coûte si cher? quoi, un homme mortel pour un

(1) *Joan.* XIX. 26. — (2) *Epist.* XXIX. *ad Sever. p.* 180.

homme-Dieu! Ah! cruel et funeste échange! triste et malheureuse consolation!

Je le vois bien, ô divin Sauveur, vous n'avez pas tant dessein de la consoler, que de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque; et ce fils que vous lui donnez, semble paroître toujours à ses yeux, plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde : elle devient mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfans avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfans de Marie, mais enfans de ses déplaisirs, enfans de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre Mère? pouvez-vous oublier ses cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disoit autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (1) : « N'oublie pas les gémissemens de ta mère ». Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent : quand le monde t'attire par ses voluptés; pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissemens de cette Mère si charitable : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont pres-

(1) *Eccli.* VII. 29.

que abattues, que tes pieds chancèlent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissemens de ta Mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire; laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds à ses yeux le sang du nouveau Testament, et par un si horrible spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel? A Dieu ne plaise, mes Frères, que nous soyons si dénaturés! laissons-nous émouvoir aux cris d'une Mère.

Mes enfans, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé; mais comme il souffroit pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfans, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos ames à la fureur de Satan; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacremens, outrager sa miséricorde en abusant si long-temps de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence

au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitens; c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif; c'est là, mes enfans, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

Voilà, mes Frères, si vous l'entendez, ce que vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite durant ce temps sacré de la passion : c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes pieuses, la voix des blasphêmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang [qui sollicite miséricorde, celle de vos péchés qui provoque la justice, feront sur vos cœurs des impressions propres à vous faire entrer dans tous les sentimens qu'exigent de vous les grands mystères qui s'opèrent pour votre rédemption; et après en avoir recueilli le fruit et les avoir accomplis en vous, vous en recevrez la consommation dans la gloire, que je vous souhaite.]

II.ᴱ SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Constance admirable de Jésus sur sa croix : ses dernières dispositions : mystère qu'elles contiennent. Combien l'amitié réciproque du Fils et de la Mère sont inconcevables. Excellence et avantages de l'union très-parfaite de Marie avec le Père éternel : pouvoir de cette Mère sur le cœur de son Fils. Marie, mère commune de tous les fidèles : comment elle les a enfantés : quelle est la mesure de son amour pour eux. En quoi consiste la véritable dévotion à la sainte Vierge : qui sont les dévots superstitieux, et ceux que Marie reconnoît pour ses enfans.

Dicit Jesus Matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. Joan. XIX. 26.

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paroître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé;

quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte, chrétiens, ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'Evangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher maître d'honorer en mourant, et sa sainte Mère et son bon ami; c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimoit le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'étoit pas sur la terre; il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête : et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtemens, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, chrétiens, ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué (1) l'action d'un certain philosophe (*), qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfans par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère, il leur donne à tous deux; et il les donne tous deux; et l'un et l'autre leur est également profitable : *Ecce filius tuus, ecce mater tua.* O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre Fils et par notre maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites et pour vous consoler et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par lesquelles vous êtes devenue mère de saint Jean, nous vous allons adresser une autre parole qui vous a rendue Mère du Sauveur : toutes deux vous ont été portées de la part de Dieu; mais vous reçutes l'une de la propre bouche de son Fils unique, et l'autre vous fut adressée par le ministère d'un ange qui vous salua en ces termes : *Ave, gratiâ plena.*

Parmi tant d'objets admirables que la croix du sauveur Jésus présente à nos yeux, ce que nous fait remarquer saint Jean-Chrysostôme, traitant l'Evangile que nous avons lu ce matin, est digne, à mon avis, d'une considération très-particulière. Ce grand personnage, contemplant le Fils de Dieu prêt

(1) *Lucian. Dialog. Toxar. seu Amicit.*

(*) Eudamidas de Corinthe.

à rendre l'ame, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie, et comme il paroît absolument maître de ses actions. La veille de sa mort, dit ce saint évêque (1), il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paroît terrible; et dans le fort des douleurs, vous diriez que ce soit un autre homme, à qui les tourmens ne font plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron, d'un sens rassis et sans s'émouvoir : il considère et reconnoît distinctement ceux des siens qui sont au pied de sa croix, il leur parle, il les console; enfin ayant remarqué que tout ce qu'il avoit à faire étoit accompli, qu'il avoit exécuté de point en point la volonté de son Père, il lui rend son ame avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il est aisé à juger que « personne ne la lui ravit, mais » qu'il la donne lui-même de son plein gré », ainsi qu'il l'assure : *Nemo tollit eam à me, sed ego pono eam à meipso* (2). Qu'est-ce à dire ceci, demande saint Jean-Chrysostôme? comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? est-ce point que l'économie de notre salut devoit être tout ensemble un ouvrage de force et d'infirmité? Il vouloit montrer par sa crainte qu'il étoit comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savoit bien maîtriser ses inclinations, et les faire céder à la volonté de son Père. Telle est la raison que nous pouvons tirer de saint Jean-Chrysostôme; et je vous avoue, chrétiens, que je n'aurois pas la har-

(1) *In Joan. Hom.* LXXXV, *tom.* VIII, *n.* 2, *pag.* 505, 506. — (2) *Joan.* X. 18.

diesse d'y ajouter mes pensées, si le sujet que je traite ne m'y obligeoit.

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix, non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour notre salut, mais encore comme un père de famille qui sentant approcher son heure dernière, dispose de ses biens par son testament; et sur une vérité si connue, je fonde cette réflexion que je fais. Un homme est malade en son lit; on le vient avertir de donner ordre à ses affaires au plutôt, parce que sa santé est désespérée par les médecins : en même temps, si abattu qu'il soit par la violence du mal, il fait un dernier effort pour ramasser ses esprits, afin de déclarer sa dernière volonté d'un jugement sain et entier. Il me semble que mon Sauveur a fait quelque chose de semblable sur le lit sanglant de la croix. Ce n'est pas que je veuille dire que la douleur ou l'appréhension de la mort aient jamais pu troubler tellement son esprit, qu'elles lui empêchassent aucune de ses fonctions : plutôt ma langue demeure à jamais immobile, que de prononcer une parole si téméraire. Mais comme il vouloit témoigner à tout le monde qu'il ne faisoit rien en cette rencontre qui ne partît d'une mûre délibération, il jugea à propos de se comporter de telle sorte qu'on ne pût pas remarquer la moindre émotion en son ame; afin que son testament ne fût sujet à aucun reproche. C'est pourquoi il s'adresse à sa Mère et à son disciple avec une contenance si assurée, parce que ce qu'il avoit à leur dire devoit faire une des principales clauses de son testament : et en voici le secret.

Le Fils de Dieu n'avoit rien qui fût plus à lui que sa Mère ni que ses disciples, puisqu'il se les achetoit au prix de son sang : c'est une chose très-assurée, et il en peut disposer comme d'un héritage très-bien acquis. Or, dans cette dernière disgrâce, tous ses autres disciples l'ont abandonné; il n'y a que Jean son bien-aimé qui lui reste : tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles, et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois, ô mon Sauveur! que vous lui donnez votre Mère, et « incontinent il en prend » possession comme de son bien » : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (1). Entendons ceci, chrétiens. Sans doute nous avons bonne part dans ce legs pieux : c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Voilà ce mystérieux article du testament de mon Maître, que j'ai jugé nécessaire de vous réciter, pour en faire ensuite le sujet de notre entretien.

N'attendez pas, ô fidèles, que j'examine en détail toutes les conditions d'un testament, afin d'en faire un rapport exact aux paroles de mon Evangile : ne vaut-il pas bien mieux que, laissant à part cette subtilité de comparaisons, nous employions tous nos soins à considérer attentivement le bien qu'on nous fait? Jésus regarde sa mère, dit l'auteur sacré (2) : ses mains étant clouées, il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux; et par toutes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous

(1) *Joan.* XIX. 27. — (2) *Ibid.* 26.

donne, c'est sa propre mère; par conséquent sa protection est puissante, et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre mère; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination de nous bien faire: ce sont les deux points qui composeront ce discours. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne près de la Majesté divine, il est nécessaire et que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Marie étant mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel : Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre foiblesse : en un mot, elle peut nous soulager, à cause qu'elle est mère de Dieu; elle veut nous soulager, à cause qu'elle est notre mère. C'est dans la déduction de ces deux raisonnemens que je prétends établir une dévotion raisonnable à la sainte Vierge, sur une doctrine solide et évangélique; et je demande, fidèles, que vous vous y rendiez attentifs.

PREMIER POINT.

L'UNE des plus belles qualités que la sainte Ecriture donne au Fils de Dieu, c'est celle de Médiateur entre Dieu et les hommes : c'est celui qui réconcilie toutes choses en sa personne, il est le nœud des affections du ciel et de la terre; et la sainte alliance qu'il a contractée avec nous, nous rendant son Père propice, nous donne un accès favorable au trône de sa miséricorde. C'est sur cette vérité qu'est appuyée toute l'espérance des enfans de Dieu. Cela étant ainsi, voici

voici comme je raisonne. L'union que nous avons avec le Sauveur, nous fait approcher de la Majesté divine avec confiance : or, quand il a choisi Marie pour sa mère, il a fait, pour ainsi dire, avec elle un traité tout particulier ; il a contracté une alliance très-étroite, dont les hommes ni les anges ne peuvent concevoir l'excellence ; et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur qu'elle a auprès du Père, n'est pas une chose que nous puissions jamais concevoir. Je n'ai point d'autre raisonnement à vous proposer dans cette première partie : mais afin que nous en puissions pénétrer le fond, je tâcherai de déduire par ordre quelques vérités, qui nous feront reconnoître la sainte société qui est entre Jésus et Marie ; d'où nous conclurons qu'il n'y a rien dans l'ordre des créatures qui soit plus uni à la Majesté divine, que la sainte Vierge.

Je dis donc, avant toutes choses, qu'il n'y eut jamais mère qui chérit son fils avec une telle tendresse que faisoit Marie ; je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérit sa mère avec une affection si puissante que faisoit Jésus : j'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paroître une émotion si visible : elle vous répondra que le sang ne se peut démentir ; que son fils c'est sa chair et son sang, que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ses tendres mouvemens à son cœur ; l'apôtre même ayant dit que « personne ne peut haïr sa » chair » : *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit*(1). Que si ce que je viens de dire est véritable

(1) *Ephes.* v. 29.

des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge ; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée : et de là je tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfans entre le père et la mère ? c'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Et ne seroit-ce point peut-être pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé, par un sentiment naturel, à redoubler ses affections et ses soins ? cela, ce me semble, est dans l'usage commun de la vie humaine. Si bien que la très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avoit pour son fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en étoit transportée, et combien elle y ressentoit de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à vous dire.

Certes il est véritable que l'amour des enfans est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parens à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avoit jamais cru avoir des enfans de Sara ; elle étoit stérile ; ils étoient tous deux dans un âge décrépit et caduc : Dieu ne laisse pas de les visiter, et leur donne

un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenoit plus cher sans comparaison : il le considéroit, non tant comme son fils, que comme le « Fils » de la promesse » divine, *Promissionis filius* (1), que sa foi lui avoit obtenu du ciel lorsqu'il y pensoit le moins. Aussi voyons-nous qu'on l'appelle Isaac, c'est-à-dire *Ris* (2) ; parce que venant en un temps où ses parens ne l'espéroient plus, il devoit être après cela toutes leurs délices. Et qui ne sait que Joseph et Benjamin étoient les bien-aimés et toute la joie de Jacob, à cause qu'il les avoit eus dans son extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avoit rendue féconde sur le déclin de sa vie ? Par où il paroît que la manière dont on a les enfans, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les rend de beaucoup plus aimables. Ici, chrétiens, quels discours assez ardens pourroient vous dépeindre les saintes affections de Marie ? Toutes les fois qu'elle regardoit ce cher Fils, ô Dieu ! disoit-elle, mon Fils, comment est-ce que vous êtes mon Fils ? qui l'auroit jamais pu croire, que je dusse demeurer vierge, et avoir un Fils si aimable ? quelle main vous a formé dans mes entrailles ? comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage ? Je vous laisse à considérer jusqu'à quel point elle s'estimoit bienheureuse, et quels devoient être ses transports dans ces ravissantes pensées : car vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si

(1) *Rom.* IX. 9. — (2) *Genes.* XXI. 6.

délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette réflexion.

C'est peu vous dire qu'elle étoit à l'épreuve de toutes les promesses des hommes; j'ose encore avancer qu'elle étoit à l'épreuve même des promesses de Dieu. Cela vous paroît étrange sans doute ; mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Evangile. Gabriel aborde Marie, et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-haut [1], le Roi et le restaurateur d'Israël : voilà d'admirables promesses. Qui pourroit s'imaginer qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle vierge n'oublieroit pas le soin de sa pureté dans une si belle espérance? Il n'en est pas ainsi de Marie; au contraire elle y forme des difficultés. « Comment se » peut-il faire, dit-elle [2], que je conçoive ce Fils » dont vous me parlez, moi qui ai résolu de ne con- » noître aucun homme » ? comme si elle eût dit : Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être mère du Messie; mais si je la suis, que deviendra ma virginité? Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas ! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor ! le plus souvent parmi nous on l'abandonne au premier venu, et qui le demande, l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature; et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu; remarquez toutes ces circonstances : elle craint toutefois, elle hésite; elle est

(1) *Luc.* I. 31, 32. — (2) *Ibid.* 34.

prête à dire que la chose ne se peut faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition : tant sa pureté lui est précieuse. Quand donc elle vit le miracle de son enfantement, ô mon Sauveur ! quelles étoient ses joies, et quelles ses affections ! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite entre toutes les femmes; parce qu'elle seule avoit évité toutes les malédictions de son sexe : elle avoit évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse : elle avoit évité la malédiction des mères, parce qu'elle avoit enfanté sans douleur, comme elle avoit conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassoit-elle son Fils, le plus aimable des Fils ; et en cela plus aimable, qu'elle le reconnoissoit pour son Fils, sans que son intégrité en fût offensée ?

Les saints Pères ont assuré (1) qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur : cela est certain, chrétiens, et ils l'ont tiré de saint Paul. Quel devoit donc être l'amour de la sainte Vierge ? Elle savoit bien que c'étoit particulièrement à cause de sa pureté, que Dieu l'avoit destinée à son Fils unique : cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisoit aimer sa virginité beaucoup davantage ; et d'autre part l'amour qu'elle avoit pour sa sainte virginité, lui faisoit trouver mille douceurs dans les embrassemens de son Fils qui la lui avoit si soigneusement conservée. Elle considéroit Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avoit poussée ; et dans ce sentiment, elle lui donnoit des baisers plus que d'une mère,

(1) *S. Bernard. Serm.* XXIX. *in Cantic. n.* 8, *tom.* 1, *col.* 1374.

parce que c'étoient des baisers d'une mère vierge. Voulez-vous quelque chose de plus, pour comprendre l'excès de son saint amour ? voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

L'antiquité nous rapporte (1) qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre : mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte. Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préféroit Joseph à tous ses autres enfans : outre la raison que nous en avons apportée, il y en a encore une autre qui le touchoit fort; c'est qu'il l'avoit eu de Rachel qui étoit sa bien-aimée : cela le touchoit au vif. Et saint Jean-Chrysostôme nous rapportant, dans le premier livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenoit, remarque ce discours entre beaucoup d'autres. « Je ne pouvois, disoit-elle, ô mon » fils, me lasser de vous regarder; parce qu'il me » sembloit voir sur votre visage une image vivante de » feu mon mari (2) ». Que veux-je dire par tous ces exemples? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente autant l'affection envers les enfans, c'est quand on considère la personne dont on les a eus; et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils : vient-il d'une race mortelle? a-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-haut? est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassemens, et qui se coulant sur

(1) *Quint. Cur. l.* VI. — (2) *De Sacerd. l.* 1, *n.* 5, *tom.* 1, *p.* 364.

son corps très-pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devoit être la consolation d'Israël et l'attente des nations? C'est pourquoi l'admirable saint Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur. Lorsque le doigt de Dieu composoit la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie; « la » concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regar- » doit de loin avec étonnement un spectacle si nou- » veau, et la nature s'arrêta toute surprise de voir » son Seigneur et son Maître dont la seule vertu » agissoit sur cette chair virginale » : *Stetit natura contrà, et concupiscentia longè, cum stupore Dominum naturæ intuentes in corpore mirabiliter operantem* (1).

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son cantique : *Fecit mihi magna qui potens est* (2); « Le » Tout-puissant m'a fait de grandes choses »? Et que vous a-t-il fait, ô Marie! certes elle ne peut nous le dire; seulement elle s'écrie toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* C'est qu'elle se sentoit enceinte du Saint-Esprit : elle voyoit qu'elle avoit un Fils qui étoit d'une race divine; elle ne savoit comment faire, ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement, d'avoir conçu un Fils qui n'eût point d'autre Père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je, chrétiens, pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui étoit en-

(1) *Serm.* II. *in Annunc. B. V. M. inter Op. S. Greg. Thaum. edit.* 1621, *p.* 20. — (2) *Luc.* I. 49.

flammé par des considérations si pressantes? Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfans; je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourroit s'en imaginer : mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus les amitiés ordinaires, que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison? c'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse, et avec des circonstances tout-à-fait extraordinaires, son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme l'on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudroit avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère; je dis tout de même qu'il faudroit avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Et que dirai-je maintenant de celui de notre Sauveur? Certes, je l'avoue, chrétiens, je me trouve bien plus empêché à dépeindre l'affection du Fils, que je ne l'ai été à vous représenter celle de la mère : car je suis certain qu'autant que notre Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur Fils qu'elle n'étoit bonne mère. Il n'y a rien qui me touche plus dans l'histoire de l'Evangile, que de voir jusqu'à quel excès le sauveur Jésus a aimé la nature humaine : il n'a rien dédaigné de tout ce qui étoit de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; tout jusqu'aux moindres choses; tout jus-

qu'aux plus grandes infirmités. Que j'aille au jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule considération de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à autre personne qu'à lui : ce qui m'oblige de croire que jamais homme n'a eu les passions ni si délicates ni si fortes que mon Sauveur. Quoi donc! ô mon Maître, vous vous êtes revêtu si franchement de ces sentimens de foiblesse, qui sembloient même être indignes de votre personne : vous les avez pris si purs, si entiers, si sincères : que sera-ce après cela de l'amour envers les parens; étant certain qu'il n'y a rien dans la nature de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire; vu particulièrement qu'elle est votre mère, non par un événement fortuit, mais que l'on vous l'a prédestinée dès l'éternité, préparée et sanctifiée dans le temps, promise par tant d'oracles divins, que vous-même vous l'avez choisie comme celle qui vous plaisoit le plus parmi toutes les créatures.

Et à ce propos, j'ose assurer une chose, qui n'est pas moins véritable, qu'elle vous paroîtra peut-être d'abord extraordinaire. Je sais bien que toute la gloire de la sainte Vierge vient de ce qu'elle est mère du Sauveur; et je dis de plus qu'il y a beaucoup de gloire au Sauveur d'être le Fils de la Vierge. N'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition. Mais quand je vois les saints Pères, parlant de notre Seigneur, prendre plaisir à l'appeler par honneur le Fils d'une vierge, je ne puis plus douter

qu'ils n'aient estimé que ce titre lui plaisoit fort, et qu'il lui étoit extrêmement honorable. Sur quoi j'apprends une chose de saint Augustin (1), qui donne, à mon avis, un grand poids à cette pensée. La concupiscence, dit-il, qui se mêle, comme vous savez, dans les générations communes, corrompt tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte une corruption nécessaire. Je ne m'étends point à éclaircir cette vérité : je me contente de dire que vous la trouverez dans mille beaux endroits de saint Augustin. Que si ce commerce ordinaire ayant quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; je puis assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale, tirera d'une racine si pure une pureté sans égale. Cette conséquence est cer-

rivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge, lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence, et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

Faites maintenant avec moi cette réflexion, chrétiens. Mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste Epoux des vierges : il se glorifie d'être appelé le Fils d'une vierge ; il veut absolument qu'on lui amène les vierges, il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va : que s'il aime si passionnément les vierges, dont il a purifié la chair par son sang ; quelle sera sa tendresse pour cette Vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité, pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang ? Concluons donc de tout ce discours, que l'amitié réciproque du Fils et de la mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse ; mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle la véhémence de ces torrens de flammes qui de Jésus vont déborder sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus ; croyez-moi, les séraphins, tout brûlans qu'ils sont, ne le sauroient faire. Mais d'autant que quelques-uns pourroient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que la chair ; il me sera aisé de vous faire voir, selon que je l'ai promis, et par les vérités que j'ai déjà établies, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu par sa maternité glorieuse ; et de là je vous laisserai à conclure quel est son crédit auprès du Père éternel.

Pour cela, je vous prie de considérer que cet amour de la Vierge, dont je vous parlois tout à l'heure, ne s'arrêtoit pas à la seule humanité de son Fils : non, certes; il alloit plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passoit à la nature divine qui en est inséparable. Et pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement comme elle me semble solide. Voici donc comme je raisonne : une bonne mère aime tout ce qui touche la personne de son fils : je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'étoit la divinité au Fils de Marie? comment touchoit-elle à sa personne? lui étoit-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la vierge Marie : celui que vous reconnoissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge

est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphêmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissoit tant, elle le chérissoit comme un homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple; je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Ecritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu, « Celui-ci est mon Fils bien- » aimé dans lequel je me suis plu (1) »; de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'étoit-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paroissoit tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut

(1) *Matth.* XVII. 5.

plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il étoit convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils ; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il falloit qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qui allât jusqu'au dernier degré de la grâce ; afin qu'elle eût pour son Fils des sentimens dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurois l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seroient trop ravalées, pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant

» aimé le monde, dit notre Sauveur, qu'il lui a donné » son Fils unique (1) ». Et en effet, comme remarque l'apôtre (2), nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui? que s'il nous a fait paroître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avoit pour vous lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdroit pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle. Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie; vous avez en vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre Fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les coffres du Père éternel: il ferme, et personne n'ouvre; il ouvre, et personne ne ferme: c'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les trésors des grâces célestes. Et à quel autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang; et il me semble que ce sang

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Rom.* VIII. 32.

précieux prenoit plaisir de ruisseler pour vous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source dont il découloit. Au reste, vous vivez avec lui dans une amitié si parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée. C'est pourquoi votre dévôt saint Bernard a fort bonne grâce, lorsqu'il vous prie de parler au cœur de notre Seigneur Jésus-Christ : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi* (1).

Quelle est sa pensée, chrétiens ? qu'est-ce à dire, parler au cœur ? C'est qu'il la considère « dans ce » midi éternel, je veux dire dans les secrets em» brassemens de son Fils », parmi les ardeurs d'une charité consommée : *In meridie sempiterno, in secretissimis amplexibus amantissimi Filii.* Il voit qu'elle aime et qu'elle est aimée ; que les autres passions peuvent bien parler aux oreilles, mais que l'amour seul a droit de parler au cœur. Dans cette pensée, n'a-t-il pas raison de demander à la Vierge, qu'elle parle au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi ?*

Combien de fois, ô fidèles, cette bonne mère a-t-elle parlé au cœur de son bien-aimé ? Elle parla véritablement à son cœur, lorsque touchée de la confusion de ces pauvres gens de Cana qui manquoient de vin dans un festin nuptial, elle le sollicita de soulager leur nécessité. Le Fils de Dieu en cette rencontre semble la rebuter de parole, bien qu'il eût résolu de la favoriser en effet. « Femme, lui » dit-il, que nous importe à vous et à moi ? mon heure

(1) *Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. n.* 7, *int. Oper. S. Bernard. tom.* II, *col.* 690.

» n'est

» n'est pas encore venue (1) ». Ce discours paroît bien rude, et tout autre que Marie auroit pris cela pour un refus : je vois néanmoins que, sans s'étonner, elle donne ordre aux serviteurs de faire ce que le Sauveur leur commandera : « Faites tout ce qu'il vous » ordonnera (2) », leur dit-elle, comme étant assurée qu'il lui a accordé sa requête. D'où lui vient, à votre avis, cette confiance, après une réponse si peu favorable ? Chrétiens, elle savoit bien que c'étoit au cœur qu'elle avoit parlé; et c'est pour cette raison qu'elle ne prit pas garde à ce que la bouche avoit répondu. En effet, elle ne fut point trompée dans son espérance; et le Fils de Dieu, selon la belle réflexion de saint Jean-Chrysostôme (3), jugea à propos d'avancer le temps de son premier miracle, à la considération de sa sainte mère.

Prions-la donc, ô fidèles, qu'elle parle pour nous de la bonne sorte au cœur de son Fils : elle y a une fidèle correspondance; c'est l'amour filial qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs. Ne vous apercevez-vous pas que le vin nous manque; je veux dire la charité, ce vin nouveau de la loi nouvelle, qui réjouit le cœur de l'homme, dont l'ame des fidèles doit être enivrée? De là vient que nos festins sont si tristes, que nous prenons avec si peu de goût la nourriture céleste de la sainte parole de Dieu : de là vient que nous nous voyons de tous côtés déchirés par tant de factions différentes. Dieu, par une juste vengeance, voyant que nous refusons de nous unir à sa souve-

(1) *Joan.* II. 4. — (2) *Ibid.* 5. — (3) *In Joan. Homil.* XXII. *tom.* VIII, *pag.* 127.

raine bonté par une affection cordiale, nous fait ressentir les malheurs de mille divisions intestines. Sainte Vierge, impétrez-nous la charité, qui est mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits. Nous avons une grande confiance en votre faveur; parce qu'étant Mère de Dieu, nous sommes persuadés que vous avez beaucoup de pouvoir; et comme vous êtes la nôtre, nous ne serons point trompés, si nous attendons quelque grand effet de votre tendresse : c'est ce qui me reste à traiter dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

C'est avec beaucoup de sujet que nous réclamons dans nos oraisons la très-heureuse Marie, comme étant la Mère commune de tous les fidèles. Nous avons reçu cette tradition de nos pères : ils nous ont appris que le genre humain ayant été précipité dans une mort éternelle par un homme et par une femme, Dieu avoit prédestiné une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de nous faire renaître : et de cette doctrine, que tous les anciens ont enseignée d'un consentement unanime, il me seroit aisé de conclure que comme la première Eve est la mère de tous les mortels, ainsi la seconde, qui est la très-sainte Vierge, doit être estimée la mère de tous les fidèles. Ce que je pourrois confirmer par une belle pensée de saint Epiphane (1), qui assure « que cette » première Eve est appelée dans la Genèse, Mère » des vivans, en énigme; c'est-à-dire, ainsi qu'il » l'expose lui-même, en figure, et comme étant la

(1) *Advers. Hæres. lib.* III, *Hæres.* LXXVIII, *n.* 18, *tom.* 1, *p.* 1050.

[redacted]

» représentation de Marie ». A quoi j'aurois encore à ajouter un passage célèbre de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, où ce grand docteur nous enseigne que la Vierge, « selon le corps, est » mère du Sauveur qui est notre chef; et selon l'es» prit, des fidèles qui sont ses membres » : *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (1). Mais d'autant que je me sens obligé de réduire en peu de mots ce que je me suis proposé de vous dire, afin de laisser le temps qui est nécessaire pour le reste du service divin; je passe beaucoup de choses que je pourrois tirer des saints Pères sur ce sujet; et sans examiner tous les titres par lesquels la sainte Vierge est appelée à bon droit la Mère des chrétiens, je tâcherai seulement de vous faire voir, et c'est à mon avis ce qui vous doit toucher davantage, qu'elle est mère par le sentiment; je veux dire qu'elle a pour nous une tendresse véritablement maternelle : pour le comprendre, vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à suivre ce raisonnement.

Ayant présupposé, et sur la foi de l'Eglise, et sur la doctrine des Pères, encore que je l'aie seulement touché en passant, ayant, dis-je, présupposé que Marie est véritablement notre mère; si je vous demandois, chrétiens, quand elle a commencé à avoir cette qualité, vous me répondriez sans doute que notre Seigneur vraisemblablement la fit notre mère, lorsqu'il lui donna saint Jean pour son fils. En effet, nous y trouvons toutes les convenances imaginables : car je vous ai avertis dès l'entrée de ce discours, et il n'est pas hors de propos de vous en faire ressouvenir,

(1) *De sanct. Virginit. n.* 6, *tom.* VI, *col.* 343.

que saint Jean ayant été conduit par la main de Dieu au pied de la croix, y avoit tenu la personne de tous les fidèles; et j'en ai touché une raison qui me semble fort apparente : c'est, s'il vous en souvient, que tous les autres disciples de notre Seigneur ayant été dispersés, la Providence n'avoit retenu près de lui que le bien-aimé de son cœur; afin qu'il y pût représenter tous les autres, et recevoir en leur nom les dernières volontés de leur Maître. Sur quoi considérant qu'il y a peu d'apparence que le Fils de Dieu, dont toutes les paroles et les actions sont mystérieuses, en une occasion si importante ne l'ait considéré que comme un homme particulier; nous avons inféré, ce me semble avec beaucoup de raison, qu'il a reçu la parole qui s'adressoit à nous tous, que c'est en notre nom qu'il s'est mis incontinent en possession de Marie, et par conséquent c'est là proprement qu'elle est devenue notre mère.

Cela étant ainsi résolu j'ai une autre proposition à vous faire. D'où vient, à votre avis, que notre Seigneur attend cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfans? Vous me direz peut-être qu'il a pitié d'une Mère désolée qui perd le meilleur fils du monde, et que, pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide; mais j'en ai une autre à vous dire, que peut-être vous ne désapprouverez pas. Je pense que le dessein du Fils de Dieu est de lui inspirer pour nous dans cette rencontre une tendresse de mère. Comment cela, direz-vous? nous ne voyons pas bien cette conséquence. Il me semble pourtant, chrétiens, qu'elle n'est pas extrêmement éloignée.

[redacted]

Marie étoit au pied de la croix, elle voyoit ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable, son sang qui débordoit de tous côtés par ses veines déchirées : qui pourroit vous dire quelle étoit l'émotion du sang maternel? Non, il est certain, elle ne sentit jamais mieux qu'elle étoit mère; toutes les souffrances de son Fils le lui faisoient sentir au vif.

Que fera ici le Sauveur? vous allez voir, chrétiens, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections. Quand l'ame est une fois prévenue de quelque passion violente touchant quelque objet, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple, vous êtes possédés d'un mouvement de colère; il sera difficile que tous ceux qui approcheront de vous, si innocens qu'ils puissent être, n'en ressentent quelques effets : et de là vient que dans les séditions populaires, un homme adroit, qui saura manier et ménager avec art les esprits de la populace, lui fera quelquefois tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensoit le moins; ce qui rend ces sortes de mutineries extrêmement dangereuses. Il en est de même de toutes les autres passions; parce que l'ame étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets; à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui avoit résolu de nous donner la sainte Vierge pour mère, afin d'être notre frère en toute façon, admirez son amour, chrétiens, voyant du haut de sa croix combien l'ame de sa mère étoit attendrie, et que son cœur ébranlé faisoit inonder par ses yeux un tor-

rent de larmes amères; comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « Femme, voilà ton fils » : *Ecce filius tuus*. Fidèles, ce sont ses mots; et voici son sens, si nous le savons bien pénétrer : O femme lui dit-il, affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère; cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé, ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne; parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés : *Ecce filius tuus*. De vous dire combien ces paroles, poussées du cœur du Fils, descendirent profondément au cœur de la mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserois pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle, opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout sur sa sainte mère; et que pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang, et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs : tout cela joint ensemble, il n'est pas croyable ce qu'elle étoit capable de faire dans l'ame de la sainte Vierge. Il n'a pas plutôt lâché le mot à saint Jean pour lui dire que Marie est sa mère, qu'incontinent ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils, et depuis cette heure-là, il la prit chez lui : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (1) : à plus forte raison, sa parole doit-elle avoir agi sur l'ame de sa sainte mère, et y avoir

(1) *Joan*. XIX. 27.

fait entrer bien avant un amour extrême pour nous, comme pour ses véritables enfans.

Il me souvient à ce propos de ces mères misérables à qui on déchire les entrailles par le fer, pour en tirer leurs enfans au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse Marie : c'est par le cœur que vous nous avez enfantés; parce que vous nous avez enfantés par la charité : *Cooperata est charitate, ut filii Dei in Ecclesia nascerentur*, dit saint Augustin (1). Et j'ose dire que ces paroles de votre Fils, qui étoient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une inclination de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez, pour ainsi dire, enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie : et toutes les fois que les chrétiens paroissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfans de votre douleur et de votre amour; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce Fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir de graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles; [d'autant plus] que vous nous voyez tout autant que nous sommes de chrétiens, tout couverts du sang du Sauveur dont nous sommes teints et blanchis, et que vous remarquez en nous ses mêmes linéamens.

C'est une doctrine que je tiens des Ecritures di-

(1) *De sanct. Virg. ubi suprà.*

vines, et qui est bien puissante pour nous exciter à la vertu, outre qu'elle fait beaucoup à éclaircir la vérité que je traite; c'est pourquoi il est à propos de vous la déduire : car j'apprends de l'apôtre saint Paul, et cette doctrine, ô fidèles, est bien digne de votre audience, que tous les chrétiens, dont la vie répond à la profession qu'ils ont faite, portent imprimés en leur ame les traits naturels et la véritable image de notre Seigneur. Comment cela se fait-il? certainement la manière en est admirable. Vivre chrétiennement, c'est se conformer à la doctrine du Fils de Dieu. Or je dis que la doctrine du Fils de Dieu est un tableau qui est tiré sur sa sainte vie : la doctrine est la copie, et lui-même est l'original; en quoi il diffère beaucoup des autres docteurs qui se mêlent d'enseigner à bien vivre : car ceux-ci ne seront jamais assez téméraires pour former sur leurs actions les règles de la bonne vie; mais ils ont accoutumé de se figurer de belles idées, ils établissent certaines règles, sur lesquelles ils tâchent eux-mêmes de se composer. Tout au contraire, le Fils de Dieu étant envoyé au monde pour y être un exemplaire achevé de la plus haute perfection, ses enseignemens étoient dérivés de ses mœurs : il enseignoit les choses, parce qu'il les pratiquoit : sa parole n'étoit qu'une image de sa conduite. Que fait donc le Saint-Esprit dans l'ame d'un bon chrétien? il fait que l'Evangile est son conseil dans tous ses desseins, et l'unique règle qu'il regarde dans ses actions. Insensiblement la doctrine du Fils de Dieu passe dans ses mœurs : il devient, pour ainsi dire, un Evangile vivant : tout y sent le Maître dont il a reçu les le-

çons, il en prend tout l'esprit; et si vous pénétriez dans l'intérieur de sa conscience, vous y verriez les mêmes linéamens, les mêmes affections, les mêmes façons de faire qu'en notre Sauveur.

Et c'est ce qui touche sensiblement la bienheureuse Marie, comme il m'est aisé de l'éclaircir par un exemple familier. Vous verrez quelquefois une mère qui caressera extraordinairement un enfant, sans en avoir d'autre raison, sinon que c'est, à son avis, la vraie peinture du sien. C'est ainsi, dira-t-elle, qu'il pose ses mains; c'est ainsi qu'il porte ses yeux; telle est son action et sa contenance : les mères sont ingénieuses à observer jusqu'aux moindres choses. Et qu'est-ce que cela ? sinon comme une course, si on [peut] parler de la sorte, que fait l'affection d'une mère, qui ne se contentant pas d'aimer son fils en sa propre personne, le va chercher partout où elle peut en découvrir quelque chose. Que si elles sont si fort émues de quelque ressemblance ébauchée; que dirons-nous de Marie, lorsqu'elle voit dans l'ame des chrétiens des traits immortels de la parfaite beauté de son Fils, que le doigt de Dieu a si bien formés dans leur ame?

Mais il y a plus : nous ne sommes pas seulement les images vivantes du Fils de Dieu, nous sommes encore ses membres, et nous composons avec lui un corps dont il est le chef; nous sommes son corps et sa plénitude, comme enseigne l'apôtre; qualité qui nous unit de telle sorte avec lui, que quiconque aime le Sauveur, il faut par nécessité, que par le même mouvement d'amour, il aime tous les fidèles. [C'est] ce qui attire si puissamment sur nous les af-

fections de la sainte Vierge, qu'il n'y a point de mère qui puisse aller à l'égal; ce qu'il me seroit aisé de vous faire voir par des raisonnemens invincibles, si je n'étois pressé de finir bientôt ce discours : et pour vous en convaincre, je ne veux seulement que vous en proposer en abrégé les principes, après avoir repassé légèrement sur quelques vérités que j'ai tâché d'établir dans ma première partie, dont il est nécessaire que vous ayez mémoire pour l'intelligence de ce qui me reste à vous dire.

Je vous ai dit, chrétiens, que la maternité de la Vierge n'ayant point d'exemple sur la terre, il en est de même de l'affection qu'elle a pour son Fils : et comme elle a cet honneur d'être la mère d'un Fils qui n'a point d'autre père que Dieu; de là vient que, laissant bien loin au-dessous de nous toute la nature, nous lui avons été chercher la règle de son amour dans le sein du Père éternel. Car de même que Dieu le Père, voyant que la nature humaine touche de si près à son Fils unique, étend son amour paternel à l'humanité du Sauveur, et fait de cet homme-Dieu l'unique objet de ses complaisances, comme nous l'avons prouvé par le témoignage des Ecritures; ainsi avons-nous dit que la bienheureuse Marie ne séparoit plus la divinité d'avec l'humanité de son Fils, mais qu'elle les embrassoit en quelque façon toutes deux par un même amour. Ce sont les vérités sur lesquelles nous avons établi l'union de Marie avec Dieu : en voici quelques autres qui vous feront bien voir sa charité envers nous.

Les mêmes Ecritures qui m'apprennent que Dieu aime en quelque façon par un même amour la divi-

nité et l'humanité de son Fils, à cause de leur société inséparable en la personne adorable de notre Seigneur Jésus-Christ, m'enseignent aussi qu'il nous aime par le même amour qu'il a pour son Fils unique et bien-aimé, à cause que nous lui sommes unis comme les membres de son corps; et c'est de toutes les maximes du christianisme celle qui doit porter le plus haut nos courages et nos espérances. En voulez-vous un beau témoignage dans la bouche même de notre Seigneur? écoutez ces belles paroles qu'il adresse à son Père, le priant pour nous : *Dilectio, quâ dilexisti me, in ipsis sit, et ego in eis*(1): « Mon Père, dit-il, je suis en eux, parce qu'ils sont » mes membres; je vous prie que l'affection par la» quelle vous m'aimez, soit en eux ». Voyez, voyez, chrétiens, et réjouissez-vous. Notre Sauveur craint que l'amour de son Père ne fasse quelque différence entre le chef et les membres; et connoissez par-là combien nous sommes unis avec le Sauveur, puisque Dieu même, qui a distingué tous les êtres par une si aimable variété, ne nous distingue plus d'avec lui, et répand volontiers sur nous toutes les douceurs de son affection paternelle. Que s'il est vrai que Marie ne règle son amour que sur celui du Père éternel; allez, ô fidèles, allez à la bonne heure à cette mère incomparable; croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher Fils : elle vous considérera comme « la chair de sa chair, et comme les os de ses » os », ainsi que parle l'apôtre (2), comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé; et pour dire quelque chose de plus, elle vous

(1) *Joan.* XVII. 26. — (2) *Ephes.* V. 30.

regardera comme autant de Jésus-Christs sur la terre: l'amour qu'elle a pour son Fils, sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous, et partant ne craignez point de l'appeler votre mère; elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande.

C'est, si je ne me trompe, ce que je m'étois proposé de prouver dans cette seconde partie; et je loue Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce d'établir une dévotion sincère à la sainte Vierge, sur des maximes qui me semblent si chrétiennes. Mais prenez garde que ces mêmes raisonnemens, qui doivent nous donner une grande confiance sur l'intercession de la Vierge, ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter: car vous devez avoir reconnu, par tout ce discours, que la dévotion de la Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Et combien y en a-t-il qui abusés d'une créance superstitieuse, se croient dévots à la Vierge quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques, sans se mettre en peine de corriger la licence ni le débordement de leurs mœurs? Que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui fût imbu d'une si folle persuasion, qu'il sache, qu'il sache que puisque son cœur est éloigné de Jésus, Marie a en exécration toutes ses prières: en vain tâchez-vous de la contenter de quelques grimaces, en vain l'appelez-vous votre Mère par une piété simulée. Quoi, auriez-vous bien l'insolence de croire que ce lait virginal dût couler sur des lèvres souillées de tant de péchés? qu'elle voulût embrasser l'ennemi de son bien-aimé de ces mêmes bras dont elle le

portoit dans sa tendre enfance? qu'étant si contraire au Sauveur, elle voulût vous donner pour frère au Sauveur? Plutôt, plutôt sachez que son cœur se soulève, que sa face se couvre de confusion, lorsque vous l'appelez votre Mère.

Car ne pensez pas, chrétiens, qu'elle admette tout le monde indifféremment au nombre de ses enfans : il faut passer par une épreuve bien difficile, avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa Mère? elle l'amène en présence de notre Sauveur : Çà, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé. Les enfans, même parmi les hommes, portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères : la bienheureuse Marie est entièrement possédée du sauveur Jésus : c'est lui seul qui domine en son cœur, lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées : elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfans, si vous n'avez en votre ame quelques linéamens de son Fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils, ô Dieu! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebutés de devant sa face, et qu'elle vous déclarera que n'ayant rien de son Fils, et ce qui est plus horrible, étant opposés à son Fils, vous lui êtes insupportables!

Au contraire, elle verra une personne, descendons dans quelque exemple particulier, qui pendant les calamités publiques, telles que sont celles où

nous nous voyons à présent, considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son ame attendrie, et ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager; O, dit-elle incontinent en soi-même, il a pris cela de mon Fils, qui ne vit jamais de misérable, qu'il n'en eût pitié. « J'ai compassion de cette troupe », disoit-il (1); et à même temps il leur faisoit donner tout ce que ses apôtres lui avoient gardé pour sa subsistance, qu'il multiplie même par un miracle, afin de les assister plus abondamment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage; quand il est devant Dieu, c'est avec une action toute recueillie; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines défaites, il s'y porte incontinent avec cœur. O qu'il est aimable! dit la bienheureuse Marie; ainsi étoit mon Fils lorsqu'il étoit en son âge, toujours recueilli devant Dieu : dès l'âge de douze ans, il quittoit parens et amis, pour aller vaquer, disoit-il, aux affaires de son Père (2). Surtout elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son ame dans une pureté très-entière; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocens; Jésus possède son cœur, il en fait toutes les délices. Parlez-lui d'une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son ame; vous verrez incontinent qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà, chrétiens, voilà un enfant de la Vierge : comme elle s'en ré-

(1) *Marc.* VIII. 2. — (2) *Luc.* II. 49.

jouit! comme elle s'en glorifie! comme elle en triomphe! avec quelle [joie] elle le présente à son bien-aimé, qui est par-dessus toutes choses passionné pour les ames pures!

C'est pourquoi excitez-vous, chrétiens, à l'amour de la pureté; vous particulièrement, qu'une sainte affection pour Marie, a attirés dans une société qui s'assemble sous son nom, pour se perfectionner dans la vie chrétienne. C'est votre zèle qui a aujourd'hui orné ce temple sacré dans lequel nous célébrons les grandeurs de la Majesté divine. Mais considérez que vous avez un autre temple à parer, dans lequel Jésus habite, sur lequel le Saint-Esprit se repose. Ce sont vos corps, mes chers Frères, que le Sauveur a sanctifiés, afin que vous eussiez du respect pour eux; sur lesquels il a versé son sang, afin que vous les tinssiez nets de toute souillure; qu'il a consacrés, pour en faire les temples vivans de son Saint-Esprit: afin que les ayant ornés en ce monde d'innocence et d'intégrité, il les ornât en l'autre d'immortalité et de gloire.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR,

A L'HÔPITAL GÉNÉRAL,

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'AUMÔNE.

Comment Jésus-Christ nous donne à la croix la loi de la charité, nous en fait connoître l'esprit, nous en prescrit les effets. Faire l'aumône avec pitié, avec joie, avec soumission; trois choses que Jésus-Christ crucifié nous apprend. Retranchemens nécessaires pour pourvoir à la subsistance des pauvres.

Semper pauperes habetis vobiscum, et cùm volueritis potestis illis benefacere : me autem non semper habetis.

Vous avez toujours des pauvres parmi vous, et vous leur pouvez faire du bien quand vous voulez : mais pour moi vous ne m'aurez pas toujours. Marc. XIV. 7.

L'Eglise [nous] appelle à voir Jésus et Marie se perçant de coups mutuels. Comme des miroirs opposés, qui se renvoient mutuellement tout ce qu'ils reçoivent, multiplient leurs objets jusqu'à l'infini; leur douleur s'accroît sans mesure, parce que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel. Dessein de l'Eglise de nous exciter à la compassion des souffrances de Jésus par cet objet de pitié. *Me sentire vim doloris fac, ut*

ut tecum lugeam (1) : « Faites que je sente la vivacité de votre douleur, afin que je pleure avec » vous ». Et l'Eglise de Paris : *O passionis mutuæ, Jesu, Maria, conscii, alterna vobis vulnera inferre tandem parcite :* « Cessez, ô divins amans, de vous » percer jusqu'à l'infini de coups mutuels : c'est à » nous qu'est due toute cette amertume, puisqu'elle » est la peine de notre crime. Ah! puisque nous » confessons que tout le crime est à nous, donnez » une partie de la douleur à ceux qui avouent le » crime tout entier » : *Quem vos doletis, noster est error furorque criminum : totum scelus fatentibus partem doloris reddite.* Mais Jésus après avoir ébranlé nos cœurs par la compassion de ses souffrances, veut appliquer notre pitié sur d'autres objets : il n'en a pas besoin pour lui-même, [il demande que nous la tournions] sur les pauvres; Marie en est la mère. *Ave.*

« Jésus étant à Bethanie, dans la maison de Simon » le Lépreux, une femme qui portoit un vase d'al- » bâtre, plein d'un parfum de nard d'épi de grand » prix, entra lorsqu'il étoit à table, et ayant rompu » le vase, lui répandit le parfum sur la tête. Quel- » ques-uns en conçurent de l'indignation en eux- » mêmes; et ils disoient : A quoi bon perdre ainsi » ce parfum? car on pouvoit le vendre plus de trois » cents deniers, et le donner aux pauvres; et ils » murmuroient fort. Mais Jésus leur dit : Pourquoi » faites-vous de la peine à cette femme?... vous avez » toujours des pauvres parmi vous, et vous leur pou-

(1) *Pros.* Stabat Mater.

» vez faire du bien quand vous voulez : mais pour » moi vous ne m'aurez pas toujours (1) ».

Jésus-Christ nous apprend que, lorsqu'il n'y sera plus, il entend que toutes nos libéralités soient employées au secours des pauvres, ou plutôt dans les pauvres à lui-même : il est en eux; c'est pourquoi il nous les laisse toujours : *Pauperes semper habetis.* Vous ne m'aurez pas toujours en moi-même, mais vous me posséderez toujours dans les pauvres. Ames saintes, qui désirez me rendre quelque honneur ou quelques services, vous avez sur qui répandre vos parfums, etc. les pauvres; je tiens fait pour moi tout ce que vous faites pour eux.

Leçon qu'il nous a donnée peu de jours avant sa mort, et que l'Eglise lit avec l'évangile de sa passion : il a toujours parlé pour les pauvres, jamais

[redacted]

croix un fonds assuré, pour faire subsister les pauvres? Vous le verrez dans ce discours; ainsi rien ne manque plus à la charité.

Afin qu'elle soit obligatoire, il en pose la loi immuable : afin qu'elle soit ordonnée, il en prescrit la manière certaine : afin qu'elle soit effective, il donne un fonds assuré pour l'entretenir; et tout cela à la croix, comme j'espère vous le faire voir.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ souffrant [nous donne la] loi des souffrances : ceux qui ne souffrent pas, quel salut, quelle espérance [peuvent-ils avoir?] Compatir [à Jésus-Christ et à ceux qui souffrent], deux seules sources de grâces. La première, source véritable; la seconde, comme un ruisseau, découle de là : on participe à leurs grâces, en soutenant leurs souffrances.

« Rappelez en votre mémoire, dit l'apôtre, ce premier temps, où après avoir été illuminés par le » baptême, vous avez soutenu de grands combats au » milieu de diverses afflictions, ayant été d'une part » exposés devant tout le monde aux injures et aux » mauvais traitemens; et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont souffert de semblables » indignités : car vous avez compati à ceux qui » étoient dans les chaînes, et vous avez vu avec joie » tous vos biens pillés ». *Rememoramini autem pristinos dies in quibus illuminati magnum certamen sustinuistis passionum; et in altero quidem opprobriis et tribulationibus spectaculum facti; in altero autem socii taliter conversantium effecti : nam et*

vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis (1).

Il les met ensemble [souffrir, et compatir]; donc ou l'un ou l'autre : car Jésus à la croix a souffert et a exercé la miséricorde; donc, sinon l'un, du moins l'autre : c'est le moindre. Dieu nous met à l'épreuve la plus facile; notre damnation sera donc plus grande. « C'est une chose grande et facile, dit » saint Cyprien, d'obtenir par des œuvres de charité le prix du martyre sans être exposé aux périls de la persécution, de mériter la couronne » dans le sein de la paix » : *Res et grandis et facilis, sine periculo persecutionis, corona pacis* (2). « Personne ne sera couronné que celui qui aura » combattu légitimement » : *Non coronatur, nisi qui legitimè certaverit* (3). Il change la loi en faveur de la charité. Ah! ce misérable est aux mains avec la faim, avec la soif, avec le froid, avec le chaud, avec les extrémités les plus cruelles : la couronne lui sera bien due; si vous le soulagez, vous y aurez part. *Corona pacis,* couronne dans la paix, victoire sans combats, prix du martyre sans persécution et sans endurer de violence. Combien est grande cette obligation! il paroît par la miséricorde de Jésus-Christ : miséricorde veut être honorée par la miséricorde. Deux actes de miséricorde : celle qui prévient, celle qui suit. Par la première Jésus-Christ achète la nôtre : « Soyez miséricordieux comme » votre Père céleste est miséricordieux » : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est* (4).

(1) *Heb.* x. 32, 33, 34. — (2) *De Oper. et Eleemos. p.* 246. — (3) *II. Tim.* II. 5. — (4) *Luc.* VI. 36.

« Revêtez-vous, comme des élus de Dieu saints et » bien-aimés, d'entrailles de miséricorde » : *Induite vos, sicut electi Dei sancti et dilecti, viscera misericordiæ* (1). Par la seconde, il faut que la nôtre achète la sienne : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (2) : « Bienheureux les » miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséri- » corde ». Enchaînement de miséricorde : Jésus-Christ prévient; obligation de le suivre : nous suivons; il s'oblige à donner le comble : c'est la loi qu'il nous impose, c'est celle qu'il s'est imposée. La grâce, l'indulgence, la rémission, le ciel même est à ce prix. Point de miséricorde, si nous n'en faisons : sans la charité, nudité de l'ame; car c'est elle qui « couvre la multitude des péchés » : *Operit multitudinem peccatorum* (3).

Saint Cyprien remarque que Dieu après avoir crié contre les péchés, ne trouve point de remède. « Crie, » ne cesse pas, élève ta voix comme une trompette, » annonce à mon peuple ses crimes, et à la maison » de Jacob ses iniquités (4) ». Dis-leur que leurs jeûnes, ni leurs bonnes œuvres, ni leurs prières ne m'appaisent pas. Ils font comme s'ils étoient justes : « car ils me cherchent chaque jour, et ils demandent » à connoître mes voies; comme si c'étoit un peuple » qui eût agi selon la justice, et qui n'eût point » abandonné la loi de son Dieu : ils me consultent » sur les règles de la justice, et ils veulent s'appro- » cher de moi » : *Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt; quasi gens quæ justitiam*

(1) *Coloss.* III. 12. — (2) *Matth.* V. 7. — (3) *I. Petr.* IV. 8. — (4) *Is.* LVIII. 1.

fecerit, et judicium Dei sui non dereliquerit: rogant me judicia justitiæ; appropinquare Deo volunt (1). Ils veulent s'approcher de moi, ils jeûnent et se tourmentent vainement. « Le jeûne que je demande » consiste-t-il à faire qu'un homme afflige son ame » pendant un jour »? *Numquid tale est jejunium quod elegi, per diem affligere hominem animam suam* (2)? Par conséquent nul remède. Voici néanmoins ce qu'il ajoute : « Tel est le jeûne que je veux : » déchargez le pauvre de son fardeau; délivrez les » oppressés des liens et de la tyrannie des méchans; » ôtez de dessus les épaules infirmes le fardeau qui » les accable; mettez en liberté les captifs et rompez » le joug qui les charge. Partagez votre pain avec » le pauvre, invitez en votre maison les mendians » et les vagabonds : quand vous verrez un homme » nu, revêtez-le, et respectez en lui votre chair et » votre nature. Alors votre lumière se levera aussi » belle que le point du jour, et votre santé vous sera » rendue aussitôt, et votre justice marchera devant » vous, et la gloire du Seigneur vous recueillera. » Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera : vous crierez, et il dira : Je suis à vous. » Quand vous ôterez les chaînes aux captifs qui sont » parmi vous, quand vous cesserez de menacer les » malheureux et de leur tenir des discours inutiles, » quand vous aurez répandu votre cœur sur les misérables et que vous aurez rempli les ames affligées; votre lumière se levera parmi les ténèbres, » et vos ténèbres seront comme le midi. Et le Seigneur vous donnera un repos éternel, et remplira

(1) *Is.* LVIII. 2. — (2) *Ibid.* 5.

» votre ame de ses splendeurs, et il fera reposer vos » os en paix; et vous serez comme un jardin bien » arrosé, et comme une source qui ne tarit pas ». Afin que nous entendions que, sans l'aumône, tout est inutile : celui qui ferme ses entrailles, Dieu ferme les siennes sur lui.

Ce qui presse le plus, c'est que cette miséricorde est nécessaire au salut des ames. Jésus-Christ à la croix pour sauver les ames : entrer dans ses sentimens, et tirer nos frères de toutes les extrémités qui mettent leur ame dans un péril évident. Deux conditions opposées ont pour écueil de leur salut les mêmes extrémités : les premières fortunes et les dernières; les uns par la présomption, et les autres par le désespoir arrivent à la même fin de s'abandonner tout-à-fait au vice. On aime l'oisiveté dans l'un et dans l'autre; car l'un est si abondant qu'on n'a pas besoin du travail, et l'autre si misérable qu'on croit que le travail est inutile. On ne veut travailler que pour éviter les maux extrêmes : on y est, on n'espère plus, on s'y habitue; plus de honte (*). Ce qui est le plus horrible, dans l'un et dans l'autre état on néglige son ame : là on y est poussé par l'applaudissement; on s'oublie soi-même : et ici par le mépris de tout le monde; on se néglige, on ne se croit pas destiné pour rien qui soit grand. La félicité est de manger : réduit à l'état des bêtes. Tels étoient ces pauvres fainéans, etc.

En ces deux états on oublie Dieu. Les uns par trop

(*) Il ne faut pas blâmer les pauvres honteux : la honte est le moyen pour les exciter au travail, et leur faire craindre la mendicité. *Cette note est à la marge du manuscrit original.*

de repos, les autres par trop de misères croient qu'il n'y a point de Dieu pour eux : le premier, point de justice : le second, point de bonté; tous deux par conséquent, point de Dieu. Ces pauvres savoient-ils qu'il y eût un Dieu? un peuple d'infidèles parmi les fidèles; baptisés, sans savoir leur baptême; toujours aux églises, sans sacremens. Pour ôter les extrémités également dangereuses de ces deux états, loi de la justice divine que les riches déchargent les pauvres du poids de leur désespoir, que les pauvres déchargent les riches d'une partie de leur excessive abondance. *Alter alterius onera portate* : « Portez » le fardeau les uns des autres (1) ». Prouvez aux pauvres que Dieu est leur Père; prouvez-leur les soins de la Providence : il est bon, tant de biens qu'il donne; cela ne les touche pas, rien pour eux : il a commandé de leur donner; rien pour eux, on n'obéit pas. Prouvez donc sensiblement sa bonté en donnant. Les enfans, ils ne les ont que pour faire montre de leur misère : toute leur instruction est de savoir feindre des plaintes.

Passez à cet hôpital; sortez un peu hors de la ville, et voyez cette nouvelle ville qu'on a bâtie pour les pauvres, l'asile de tous les misérables, la banque du ciel, le moyen commun proposé à tous d'assurer ses biens et de les multiplier par une céleste usure. Rien n'est égal à cette ville; non, ni cette superbe Babylone, ni ces villes si renommées que les conquérans ont bâties. Nous ne voyons plus maintenant ce triste spectacle, des hommes morts devant la mort même, chassés, bannis, errans, vagabonds, dont personne

(1) *Gal.* VI. 2.

n'avoit soin; comme s'ils n'eussent aucunement appartenu à la société humaine. Là on tâche d'ôter de la pauvreté toute la malédiction qu'apporte la fainéantise, de faire des pauvres selon l'Evangile. Les enfans sont élevés, les ménages recueillis, les ignorans instruits reçoivent les sacremens. Sachez qu'en les déchargeant vous travaillez aussi à votre décharge; vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse, il porte l'adondance qui vous surcharge.

Venez donc offrir ce sacrifice. Deux lieux de sacrifice, l'autel et le tronc. « Vous êtes riche, opu- » lente, disoit saint Cyprien à une dame, et vous » croyez célébrer les saints mystères, vous qui ne » daignez pas regarder les dons qu'on offre à Dieu, » vous qui venez au lieu où se fait l'oblation sans ap- » porter votre part du sacrifice » : *Locuples et dives es, et dominicum celebrare te credis, quæ corban omnino non respicis, quæ in dominicum sine sacrificio venis* (1). Ancienne coutume du sacrifice : chacun du pain et du vin pour l'eucharistie; le reste pour les pauvres; comme une continuation du sacrifice chrétien. Quoique l'ordre de la cérémonie soit changé, le fond de la vérité est invariable, et toujours votre aumône doit faire partie de votre sacrifice.

Ne regardez pas seulement le tronc de l'Eglise; ayez-en un pour les pauvres dans votre maison : c'est un conseil de saint Chrysostôme, fondé sur ces mots de saint Paul : « Que chacun de vous mette à » part chez soi, le premier jour de la semaine, ce » qu'il voudra, amassant peu à peu selon sa bonne

(1) *De Oper et Eleemos. p.* 242.

» volonté (1) ». « Faites ainsi, dit saint Chrysos- » tôme (2), de votre maison une église; ayez-y un » petit coffre, un tronc; soyez le gardien de l'ar- » gent sacré; constituez-vous vous-même l'économe » des pauvres : la charité et l'humanité vous confè- » rent ce sacerdoce » : *Apud te sepone, et domum tuam fac ecclesiam; arculam et gazophylacium; esto custos sacræ pecuniæ; à teipso ordinatus dispensator pauperum : benignitas et humanitas dat tibi hoc sacerdotium.* « Que ce tronc, continue saint » Chrysostôme, soit placé dans le lieu où vous vous » retirez pour prier : et toutes les fois que vous » y entrerez pour faire votre prière, commencez » par y déposer votre aumône, et ensuite vous ré- » pandrez votre cœur devant Dieu » : *Pauperumque arculam domi faciamus, quæ juxta locum in quo stas orans sita sit : et quoties ad orandum fueris ingressus, depone primùm eleemosynam, et tunc emitte precationem* (3). « Si vous en agissez ainsi, » ce tronc vous servira d'armes contre le diable. Le » lieu où est déposé l'argent des pauvres est inac- » cessible aux démons; car l'argent rassemblé pour » l'aumône met une maison plus en sûreté que le » bouclier, la lance, les armes, toutes les forces du » corps, toutes les troupes des soldats. Vous don- » nerez à votre prière des ailes pour monter au » ciel; vous rendrez votre maison une maison sainte » qui renfermera les vivres du roi (4). Et pour que » la collecte prescrite par l'apôtre se fasse aisément;

(1) *I. Cor.* XVI. 2. — (2) *In Epist. I. ad Cor. Hom.* XLIII. *tom.* X, *pag.* 401. — (3) *Ibid. pag.* 405. — (4) *Homil. de Eleemos. tom.* III, *pag.* 254.

[redacted]

» que chaque ouvrier, chaque artisan, lorsqu'il a » vendu quelque ouvrage de son art, donne à Dieu » les prémices, en mettant dans ce tronc une petite » partie du prix; et qu'il partage avec Dieu de la » moindre portion de ce qu'il retire de son travail. » Que l'acquéreur, ainsi que le vendeur, suivent ce » conseil; et que tous ceux en général qui retirent » de leurs fonds ou de leurs travaux des fruits légi- » times, soient fidèles à cette pratique (1) ».

Ne prenez pas pour excuse le nombre de vos enfans : n'en avez-vous point quelqu'un qui soit décédé? ne le comptez-vous plus parmi les vôtres, depuis que Dieu l'a retiré en son sein? pourquoi donc n'auroit-il pas son partage? Mais puisque vous survivrez vous-même à votre mort, pourquoi ne voulez-vous pas hériter de quelque partie de vos biens? et pourquoi ne voulez-vous pas compter Jésus-Christ parmi vos héritiers? Quand vous laissez vos biens à vos héritiers, vous les quittez, et ils vous oublient : vous faites tout ensemble des fortunés et des ingrats. Quelle consolation d'aller à celui que vous avez laissé héritier d'une partie de vos biens! et je ne dis pas pour cela que vous attendiez le temps de la mort; et si vos enfans vivans vous reviennent; [écoutez] la grave exhortation de saint Cyprien.

« Mais vous avez plusieurs enfans et une nom- » breuse famille; vous dites que vos charges domes- » tiques ne vous permettent pas de vous montrer » libéral aux pauvres » : *Atqui hoc ipso operari amplius debes, quo multorum pignorum pater es* (2) :

(1) *In Epist. I. ad Cor. Hom.* XLIII. *tom.* X, *p.* 406. — (2) *S. Cyprian. de Oper. et Eleemos. pag.* 243.

c'est ce qui vous impose l'obligation d'une charité plus abondante ; car vous avez plus de personnes pour lesquelles vous devez appaiser Dieu, plus de péchés à racheter, plus d'ames à délivrer de la gêne, plus de consciences à nettoyer des fautes continuelles auxquelles notre fragilité est sujette, et de tant de tentations auxquelles elle est exposée. Vous êtes prêtre dans votre famille, vous devez instruire, faire la prière pour tous, sacrifier pour tous : et comme vous augmentez votre table et la dépense de votre maison, selon le nombre de vos enfans, pour entretenir cette vie mortelle ; ainsi pour nourrir en eux cette vie céleste et divine : « autant que le » nombre des enfans s'accroît, autant devez-vous » multiplier la dépense des bonnes œuvres » : *Quò amplior fuerit pignorum copia, esse et operum debet major impensa* (1). Ainsi Job multiplioit ses sacrifices selon le nombre de ses enfans, et autant qu'il en avoit dans sa maison, autant le nombre de ses victimes étoit-il multiplié devant Dieu ; et pour expier les péchés que l'on commettoit tous les jours, il offroit aussi tous les jours des sacrifices pour les expier. Si donc vous aimez vos enfans, si vous ouvrez sur leurs besoins la source d'une charité et d'une douceur véritablement paternelle, recommandez-les à Dieu par vos bonnes œuvres ; qu'il soit leur tuteur, leur curateur et leur protecteur : soyez le père des enfans de Dieu, afin que Dieu soit le Père de vos enfans. Vous qui donnez l'exemple à vos enfans de conserver plutôt le patrimoine de la terre que celui du ciel, vous êtes doublement cri-

(1) *S. Cypr. de Oper. et Eleemos. pag.* 243.

minel; et de ce que vous n'acquérez pas à vos enfans la protection d'un tel Père, et de ce que de plus vous leur apprenez à aimer plus leur patrimoine que Jésus-Christ même et que l'héritage céleste. Soyez plutôt à vos enfans un père tel qu'étoit Tobie, qui crut qu'il ne pouvoit laisser au sien d'héritage plus assuré que la justice et les aumônes. Ne laissez pas tout à vos héritiers; songez à hériter vous-même de quelque partie de vos biens.

Voilà donc, si je ne me trompe, l'obligation établie, et les excuses rejetées qui paroissoient les plus légitimes. Le croyez-vous, mes Frères? si vous ne le croyez pas, vous le croirez un jour, quand vous entendrez le Juge n'alléguer pour motif de sa sentence que la dureté à faire l'aumône : si vous le croyez, voyez la manière [de vous en acquitter].

SECOND POINT.

Jésus-Christ crucifié nous apprend trois choses [qui sont de faire l'aumône] avec pitié, avec joie, avec soumission. La première, c'est la compassion; [elle nous est nécessaire pour imiter notre grand pontife, dont l'apôtre dit] : « Le pontife que nous » avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à » nos foiblesses; mais il a éprouvé comme nous » toutes sortes de tentations et d'épreuves, hormis » le péché » : *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato* (1). « J'ai compassion de ce peuple, dit Jésus-Christ; » parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent

(1) *Heb.* IV. 15.

» continuellement avec moi, et ils n'ont rien à man-
» ger » : *Misereor super turbam; quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent* (1).
La première aumône venoit du cœur.

Jésus-Christ perpétue en deux sortes le souvenir de sa passion pour nous y faire compatir : en l'eucharistie, et dans les pauvres. *Hoc facite in meam commemorationem;* « Faites ceci en mémoire de » moi », l'aumône aussi bien que la communion. Se souvenir avec douleur de sa passion, en l'un et en l'autre, avec cette seule différence que là nous recevons de lui la nourriture, ici nous la lui donnons : *Hoc facite in meam commemorationem* (2). Image des peines de Jésus-Christ dans les pauvres; soulagez-les donc : *Hoc facite in meam commemorationem.* Voulez-vous baiser les plaies de Jésus? assistez les pauvres : son côté ouvert nous enseigne la compassion; ce grand cri qu'il fait à la croix, par lequel les pierres sont fendues, nous recommande les pauvres. Entrez dans ces grandes sales, [quelle] infinie variété de misère par la maladie et par la fortune! marque de l'infinité de la malice qui est dans le péché. Portez-lui compassion, soulagez-la : ébranlez les cœurs pour ouvrir les sources des aumônes. [Je dis que vous devez le faire avec] plaisir, [à l'exemple de Jésus-Christ] « qui a souffert la croix » avec tant de contentement » : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (3). Quel plaisir parmi cet abîme [de souffrances]! plaisir de soulager les misérables, plaisir qui le pressoit au fond du cœur. « Je dois être, » disoit-il, baptisé d'un baptême; et combien me

(1) *Marc.* VIII. 2. — (2) *Luc.* XXII. 19. — *Hebr.* XII. 2.

» sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse » ? *Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (1) ? [Pressé] dans l'intime au milieu de ses répugnances.

[Voyez] Job comme il sentoit ce plaisir : « Si j'ai » refusé aux pauvres ce qu'ils vouloient, et si j'ai fait » attendre en vain les yeux de la veuve; si j'ai mangé » seul mon pain, et si l'orphelin n'en a pas mangé » aussi; car la compassion est crue avec moi dès » mon enfance, et elle est sortie avec moi dès le sein » de ma mère : si j'ai négligé de secourir celui qui » n'ayant point d'habit mouroit de froid, et le pauvre » qui étoit sans vêtement : si les membres de son » corps ne m'ont pas béni, lorsqu'ils ont été réchauf- » fés par les toisons de mes brebis ». *Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci: si comedi buccellam meam solus, et non comedit pupillus ex ea; quia ab infantia mea crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum: si despexi pereuntem eò quòd non habuerit indumentum, et absque operimento pauperem: si non benedixerunt mihi latera ejus, et de velleribus ovium mearum calefactus est* (2).

[Que] saint Paul [avoit bien goûté la douceur de ce plaisir] ! « Votre charité, mon cher frère, écrit-il » à Philémon, m'a comblé de joie et de consolation, » voyant que les cœurs des saints ont reçu tant de » soulagement de votre bonté » : *Gaudium enim magnum habui et consolationem in charitate tua; quia viscera sanctorum requieverunt per te, frater* (3).

Ce plaisir a dilaté le cœur de Jésus : il n'a point

(1) *Luc.* XII. 50. — (2) *Job.* XXXI. 16, 17, 18, 19, 20. — (3) *Phil.* 7.

voulu donner de bornes à cette ardeur d'obliger, à ce désir de bien faire. Donnez-moi que j'entende, ô Jésus, l'étendue de votre cœur. Le plaisir d'obliger a fait qu'il a voulu être le Sauveur de tous. Entrons dans l'étendue de ce cœur : comme [il a porté] tous les péchés, ainsi nous devons nous charger de toutes les misères. C'est le dessein de cet hôpital [qui renferme] l'universalité de tous les maux. Jésus-Christ [a pris] tous les nôtres, nous devons aussi prendre tous les siens; et nous verrions périr une telle institution !

3.° Servir les pauvres avec soumission. Jésus-Christ lave les pieds à ses disciples. *Exemplum dedi vobis* (1); « Je vous ai donné l'exemple » à la croix. « Le Fils » de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais » pour servir et pour donner sa vie pour la rédemp- » tion de plusieurs » : *Non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis* (2).

« Abraham, dit saint Pierre Chrysologue, oublie » qu'il est maître dès qu'il voit un étranger » : *Viso peregrino, dominum se esse nescivit* (3). Ayant tant de serviteurs et une si nombreuse famille, il prenoit néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils s'approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir, lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre, lui-même prend le soin de servir leur table. Ce père des croyans voyoit en esprit Jésus-Christ serviteur des pauvres, et voyant

(1) *Joan.* XIII. 15. — (2) *Matth.* XX. 28. — (3) *Serm.* CXXI. *de Divit. et Lazar.*

les

les pauvres être ses images, il ne songe plus qu'il est le maître. En sa présence sentant ou son autorité cessée devant une telle puissance, ou sa grandeur honteuse de paroître devant une telle humilité, il oublie qu'il est maître : *Dominum se esse nescivit.* C'est ce qu'il nous faut imiter, si nous voulons être enfans d'Abraham. « Seigneur, dit Zachée à Jésus-» Christ, je vais donner la moitié de mes biens aux » pauvres » : *Dimidium bonorum meorum do pauperibus.* Sur quoi notre Seigneur dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut ; « parce que celui-ci est » aussi enfant d'Abraham » : *Eò quòd et ipse filius sit Abrahæ* (1). Servons donc les pauvres pour être enfans d'Abraham, et suivre les vestiges d'une telle foi : faisons nos affaires dans les calamités des autres ; ne méprisons point nos semblables ; [usons à leur égard d'une grande] condescendance ; [imitons l'apôtre, qui témoigne tant de charité et d'empressement pour les servir.] « Maintenant, dit-il, je m'en » vais à Jérusalem porter aux saints quelques au-» mônes : car les Eglises de Macédoine et d'Achaïe » ont résolu, avec beaucoup d'affection, de faire » quelque part de leurs biens à ceux d'entre les » saints de Jérusalem qui sont pauvres... Je vous con-» jure donc, mes Frères, par Jésus-Christ notre Sei-» gneur, et par la charité du Saint-Esprit, de com-» battre avec moi par les prières que vous ferez à » Dieu pour moi ; afin qu'il me délivre des Juifs in-» crédules qui sont en Judée, et que les saints de » Jérusalem reçoivent favorablement le service que

(1) *Luc.* XIX. 8, 9.

» je vais leur rendre » : *Nunc igitur proficiscar in Jerusalem ministrare sanctis. Probaverunt enim Macedonia et Achaia collationem aliquam facere in pauperes sanctorum qui sunt in Jerusalem... Obsecro ergo vos, Fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per charitatem sancti Spiritûs, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum; ut liberer ab infidelibus qui sunt in Judæa, et obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis* (1).

Adoucir leurs esprits, calmer leurs mouvemens impétueux : nul mépris, nul dedain ; Jésus-Christ en eux, les servir, vouloir leur plaire.

TROISIÈME POINT.

Le fonds [pour leur subsistance se trouvera dans le] retranchement des convoitises. Jésus-Christ est-il venu pour découvrir de nouveaux trésors, ouvrir de nouvelles mines, donner de nouvelles richesses? [non sans doute.] Les présens du Dieu créateur [suffisent]; mais les passions engloutissent tout : il les faut réprimer; c'est la grâce du Dieu sauveur, du Dieu crucifié ; c'est le fonds qu'il assigne. Sa croix est le retranchement des passions : [elle doit opérer la] circoncision du cœur : [par le] baptême, [nous nous sommes engagés à] l'abnégation des pompes du monde.

Excès des convoitises [condamné par ces paroles du Sauveur] : *Colligite quæ superaverunt fragmenta* (2) : « Ramassez les morceaux qui sont restés ».

Retranchement nécessaire, autrement votre aumône n'est pas un sacrifice. [Retrancher] le jeu,

(1) *Rom.* XV. 25, 26, 30, 31. — (2) *Joan.* VI. 12.

[où l'on en voit qui deviennent] « subitement pau- » vres, ou dans un instant riches » : *Subito egentes, repente divites.* « Leur état et leur fortune se chan- » gent avec la même volubilité que les dés qu'ils » jettent » : *Singulis jactibus statum mutantes; ver- satur enim eorum vita ut tessera.* « On s'y fait un » jeu du danger, et un danger du jeu : autant de » mises, autant de ruines » : *Fit ludus de periculo, et de ludo periculum : quot propositiones, tot pro- scriptiones* (1). Le jeu où par un assemblage mons- trueux on voit régner dans le même exces et les der- nières profusions de la prodigalité la plus déréglée, et les empressemens de l'avarice la plus honteuse : le jeu où l'on consume des trésors immenses, où on engloutit les maisons et les héritages, dont l'on ne peut plus soutenir les profusions que par des ra- pines épouvantables : on fait crier mille ouvriers; [on prive le mercenaire de sa récompense, ses do- mestiques de leur salaire, ses créanciers de leur bien]; et cela s'appelle jouer : jeu sanglant et cruel où les pères et les mères dénaturés se jouent de la vie de leurs enfans, de la subsistance de leur famille [et de celle des pauvres.]

Donnez libéralement : « Imitez dans l'opposé la » sangsue de Salomon » : *Salomonis sanguisugam in contrarium æmulato; Affer, affer;* « Donnez, » donnez ». Pourquoi tant de folles dépenses? pour- quoi tant d'inutiles magnificences? amusement et vain spectacle des yeux, qui ne fait qu'imposer vai- nement, et à la folie ambitieuse des uns et à l'a- veugle admiration des autres. *Cuncta inter furorem*

(1) *S. Ambr. lib. de Tobia. cap.* XI, *tom.* I, *col.* 602, 603.

edentis et spectantis errorem, prodigâ et stultâ voluptatum frustrantium vanitate depereunt (1). Que vous servent toutes ces dépenses superflues? que sert ce luxe énorme dans votre maison, tant d'or et tant d'argent dans vos meubles? toutes ces choses périssent. Faites des magnificences utiles comme Dieu : il a orné le monde, mais autant d'ornemens, autant de sources de biens pour toute la nature.

Châtiment contre ceux qui excèdent ces bornes. *Colligite fragmenta ne pereant* : « Ramassez les » morceaux de peur qu'ils ne périssent ».

La destruction d'un tel ouvrage (*) crie vengeance devant Dieu : seroit-elle impunie? Dieu dénonce sa colère à tous les hommes qui seroient coupables de cette perte : chacun se détourne, chacun se retire. Quoi donc dans un si grand crime si public, si considérable, ne pourra-t-on trouver le coupable? Ah! je vois bien ce que c'est : puisque nul ne l'est en particulier, tous le sont en général. C'est donc un crime commun : en seroit-il moins vengé pour cela? Au contraire, ne sont-ce pas de tels crimes qui attirent les grandes vengeances? Est-ce que Dieu craint la multitude? cinq villes toutes enflammées, le monde entier, le déluge. S'il arrive donc quelque grand malheur, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Ah! faites-vous des amis, « qui vous reçoivent dans les » tabernacles éternels » : *Qui recipiant vos in æterna tabernacula* (2).

(1) *S. Cyprian. de Oper. et Eleemos. p.* 244. — (2) *Luc.* XVI. 9.

(*) L'Hôpital.

[redacted]

PRÉCIS D'UN SERMON

SUR LE MÊME SUJET,

PRÊCHÉ A L'HÔPITAL GÉNÉRAL

LE JOUR DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, abandonné dans les pauvres, patient dans les pauvres. Jésus-Christ souffre pour l'expiation des péchés en lui-même; dans les pauvres, en s'appliquant [leurs peines et leurs souffrances]. On s'applique la croix, en y participant, en recevant les pauvres, en donnant.

Jésus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même. Guérir les blessures de Jésus-Christ dans les pauvres. Pauvres, victimes du monde. *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem* (1) : « Ils ont partagé entre eux mes habits, » et ils ont jeté le sort sur ma robe ». Vous jouez les habits des pauvres, vous partagez entre vous les habits des pauvres et la nourriture des pauvres. « On » leur présente dans leur soif du vinaigre à boire »; *In siti mea potaverunt me aceto* (2); quand on les rebute, qu'on les traite mal, et celles qui se sacrifient pour quêter pour eux.

(1) *Ps.* XXI. 19. — (2) *Ps.* LXVIII. 22.

Abandonnement de Jésus-Christ [de la part de] ses disciples, figure d'un autre abandonnement spirituel; qu'on ne profite point de la passion de Jésus-Christ. Tous les hommes devroient être au pied de la croix pour recueillir ce sang, et empêcher qu'il ne tombe à terre : ainsi des pauvres, pour profiter de leurs larmes, recueillir leurs sueurs, les aider à porter leurs croix.

On va ériger le Calvaire dans toutes les Eglises, couvrir les plaies du Fils de Dieu : image en attendant en la sainte Vierge, et dans les pauvres. Pauvres de Jésus-Christ, mes très-chers et mes très-honorés Frères, à vous la parole.

En Jésus-Christ, passion : en Marie, compassion. Partout où je vois Jésus-Christ souffrant, je vois Marie compatissante. Il souffre en lui, dans les pauvres : Marie, elle voit dans les pauvres Jésus-Christ souffrant, elle a vu son fils abandonné; notre dureté lui fait voir Jésus-Christ abandonné dans les pauvres : sa consolation étoit qu'elle voyoit Jésus-Christ patient; ah! plût à Dieu, mes Frères, qu'elle voie Jésus-Christ patient dans les pauvres.

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres : image de la passion. dans l'eucharistie; dans les pauvres, [image de l'eucharistie]. « N'estimez-vous pas, dit » saint Jean-Chrysostôme (1), quelque chose de bien » grand, que de tenir cette coupe où Jésus-Christ » doit boire, et qu'il doit porter à sa bouche? ne » voyez-vous pas qu'il n'est permis qu'au seul prêtre » de donner le calice du sang? Pour moi, dit Jésus-

(1) *In Matt. Hom.* XLV, *tom.* VII, *p.* 479. *Ibid. Hom.* L, *p.* 518. —

» Christ, je ne recherche point ces choses si scrupu-
» leusement; mais si vous-même vous me donnez le
» calice, je le reçois : quoique vous ne soyez que
» laïque, je ne le refuse point, et je n'exige point ce
» que j'ai donné; car je ne demande point du sang,
» mais un peu d'eau froide. Pensez à qui vous donnez
» à boire, et soyez saisi d'horreur : pensez que vous
» devenez le prêtre de Jésus-Christ même, lorsque
» vous donnez de votre propre main; non votre
» chair, mais du pain; non votre sang, mais un
» verre d'eau froide... Voulez-vous honorer le corps
» de Jésus-Christ, ne le méprisez point dans sa nu-
» dité et ne le revêtez point ici dans son temple d'ha-
» bits de soie, pour le négliger dehors, lorsque vous
» le voyez affligé du froid et dans la nudité : car ce-
» lui qui a dit : *Ceci est mon corps* (1), et qui, par
» sa parole, a rendu le fait certain, a dit aussi :
» *Vous m'avez vu avoir faim, et vous ne m'avez*
» *pas donné à manger* (2)..... Autant de fois que
» vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un
» de ces plus petits, vous avez manqué à me la ren-
» dre à moi-même. Ce corps ici présent n'a pas be-
» soin de vêtemens, mais d'un cœur pur; l'autre au
» contraire demande tous nos soins ».

En Jésus-Christ nuls péchés, et tous les péchés; nulles misères, et toutes les misères. « Il n'a pas, il
» est vrai, besoin, dit Salvien (3), si l'on considère
» sa toute-puissance; mais il a besoin pour satisfaire
» sa miséricorde : il n'a pas besoin pour lui-même

(1) *Matth.* XXVI. 26. — (2) *Ibid.* XXV. 42, 45. — (3) *Lib.* IV. *advers. Avarit. p.* 303, 304.

» selon sa divinité; mais il a besoin par charité pour » nous : .... et quant à sa tendre compassion, il a » plus besoin que tous les autres : car chaque indi» gent n'a besoin que pour soi-même et qu'en soi» même; Jésus-Christ est le seul qui souffre et » qui mendie dans tous les pauvres en général ». Il souffre en même temps les extrémités opposées; le froid, le chaud. Non-seulement en eux est représentée la vérité des souffrances, mais la cause. Pauvres, victimes du monde : tous méritent d'être ainsi traités. Dieu choisit les pauvres; décharge sur eux sa colère et épargne les autres. Il faut y participer : à celles de Jésus-Christ en recevant; à celles des pauvres en donnant, en compatissant, empruntant leur croix, [les] aidant à la porter. Nous ne le faisons pas, nous les abandonnons; c'est notre seconde partie.

Jésus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même : ainsi les pauvres. Des hommes : *Tibi derelictus est pauper* (1) : « C'est à vous que le soin des » pauvres a été laissé ». De Dieu même : « Pour» quoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi, » et dédaignez-vous de me regarder dans le temps » de mon besoin et de mon affliction : tandis que » l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre est brûlé » : *Ut quid, Domine, recessisti longè, despicis in opportunitatibus : dum superbit impius, incenditur pauper* (2). Auparavant [le prophète avoit dit] : « Le » Seigneur est devenu le refuge du pauvre, il vient » à son secours dans ses besoins et dans son afflic-

(1) *Ps.* IX. 38. — (2) *Ps.* IX. 22, 23.

» tion » : *Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione* (1). Il ne les abandonne pas : pendant qu'il semble abandonner Jésus-Christ, il réconcilie le monde; c'est la gloire de Jésus-Christ : pendant qu'il semble oublier les pauvres, il leur prépare leur récompense; c'est ce qui doit les exciter à la patience.

Raison pourquoi on les méprise : comme impuissans à faire du bien et à faire du mal. Du bien : [qui nous en procure autant qu'eux]? « Lorsque » Tabithe fut morte, qui la ressuscita, dit saint » Jean-Chrysostôme? fut-ce les serviteurs qui l'en- » vironnoient, ou bien les pauvres qu'elle avoit as- » sistés »? *Quando mortua est Tabitha, quis eam suscitavit? servi circumsistentes, an mendici* (2)? [Et quant au mal qu'ils peuvent faire, écoutez ce que dit] l'Ecclésiastique : « Mon fils, ne privez point le » pauvre de son aumône, et ne détournez point vos » yeux de lui, de peur qu'il ne se fâche; et ne don- » nez point sujet à ceux qui vous demandent, de » vous maudire derrière vous : car celui qui vous » maudit dans l'amertume de son ame, sera exaucé » dans son imprécation; il sera exaucé par celui qui » l'a créé.... Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, » acquittez-vous de ce que vous devez, et répon- » dez-lui favorablement et avec douceur (3) ». Dieu écoute les malédictions des pauvres : il les écoute et les châtie; l'un par justice contre eux; et l'autre par justice contre nous.

Leurs murmures justes : pourquoi cette inégalité

(1) *Ps.* IX. 9. — (2) *In Epist. ad Heb. Hom.* XI, *tom.* XII, *p.* 116. — (3) *Eccli* IV. 4, 5, 6, 8.

de conditions? tous formés d'une même boue. Description de cette différence : nul moyen de justifier cette conduite, sinon en disant que Dieu a recommandé les pauvres aux riches, et leur a assigné leur vie sur leur superflu : *Ut fiat æqualitas*, a dit saint Paul (1); « afin que l'égalité soit rétablie ».

Patience : exemple de Jésus-Christ. Contribuons à leur patience en les assistant. « Recommandez » avec soin à vos enfans, disoit aux siens Tobie (2), » de faire des œuvres de justice et des aumônes ». Remarquez l'union de la justice et des aumônes.

(1) *II. Cor.* VIII. 14. — (2) *Tob.* XIV. 11.

SERMON

POUR LE SAMEDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Comment Jésus a jugé et condamné le monde avec toutes ses vanités. Mépris que son jugement doit nous inspirer de toutes les choses temporelles. De quelle manière nous devons exécuter son jugement sur nous-mêmes et contre nous-mêmes.

Nunc judicium est mundi.

C'est maintenant que le monde va être jugé. Joan. XII. 3.

Ce n'est pas ce jugement qui fera l'étonnement de l'univers, l'effroi des impies, l'attente des justes, que je dois vous représenter ; ce n'est pas ce Jésus qui viendra dans les nues du ciel, terrible et majestueux, qui paroîtra dans cette chaire : c'est Jésus jugé devant Caïphe et devant Pilate, Jésus jugé, Jésus condamné ; mais en cet état, il juge le monde, et vous le verrez sur sa croix le condamnant souverainement avec ses pompes et ses maximes. O Dieu, donnez-moi des paroles, non de celles qui flattent les oreilles et qui font louer les discours, mais de celles qui pénètrent les cœurs et qui captivent tout entendement sous l'autorité de votre Evangile. *Ave, Maria.*

Je ne sais si j'enfanterai ce que je conçois, ni si la bonne parole, que le Saint-Esprit me met dans le cœur, pourra sortir avec toute son efficace. Je suis attentif à un grand spectacle ; je découvre intérieurement Jésus sur sa croix, condamnant de ce tribunal et le monde et ses maximes : il est occupé de la pensée de sa passion prochaine ; « sa sainte » ame en est troublée » : *Anima mea turbata est :* il semble hésiter : *et quid dicam ?* « et que dirai-je » ? A la fin la force prévaut : *Pater, clarifica nomen tuum* (1) : « Mon Père, glorifiez votre nom ». Sur cela, une voix comme un tonnerre [fait entendre ces paroles] : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai » encore » : *Et clarificavi, et iterum clarificabo* (2). Au bruit de cette voix, il semble parler avec une nouvelle force, et il prononce les paroles que j'ai récitées : *Nunc judicium est mundi* (3) : « C'est maintenant que le monde va être jugé » ; nous enseignant, par ce discours, que sa croix et sa passion sont le jugement et la condamnation du monde. C'est ce jugement que je vous prêche ; et pour vous expliquer en trois mots tout ce que j'ai à vous exposer de ce jugement, je dirai quelle en a été la forme, sur quel sujet il a été prononcé, quelle en doit être l'exécution.

PREMIER POINT.

Le monde établit des maximes : elles ont toutes leur fondement sur nos inclinations corrompues ; mais le monde leur donne une certaine autorité, ou plutôt leur attribue une tyrannie contre laquelle

(1) *Joan.* XII. 27. — (2) *Ibid.* 28. — (3) *Ibid.* 31.

les chrétiens n'ont pas le courage de s'élever : ce sont comme des jugemens arrêtés, et qui passent en force de choses jugées. [Il en est ainsi] sur les vengeances, sur la fortune, etc.

Jésus-Christ veut condamner ces maximes, et la manière de les condamner est nouvelle et inouie : il se laisse juger par le monde; et par l'iniquité de ce jugement, il infirme toutes ses sentences.

De là il se voit que le monde n'a pas le principe de droiture; et c'est pourquoi ses jugemens, 1.° sont pleins de bizarreries, 2.° n'ont point de stabilité ni de consistance. Mais vous direz que c'est le peuple emporté : voyons ce que le monde juge dans les formes; écoutons le jugement des pontifes et le jugement de Pilate, ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Pilate condamne un innocent, afin d'être ami de César : il s'est trompé; sa disgrâce sera marquée dans l'histoire (*), et il y aura une tour qui deviendra fameuse par son exil. Voilà pourtant les honnêtes gens, ceux qui ont de grandes vues pour la Cour et pour la fortune : ils ont mal jugé du Fils de Dieu, et leur ambition les a corrompus, pour leur faire tremper leurs mains dans le sang du juste.

Mais les prêtres et les pontifes ont encore un objet plus haut : ils songent à sauver l'état et l'autorité

(*) Eusèbe rapporte que Pilate tomba, sous le règne de Caius, dans de si grands malheurs, qu'il fut contraint d'être lui-même son bourreau. Adon dit que Pilate se tua à Vienne en Dauphiné, où il avoit été relégué pour le reste de ses jours; et telle est encore aujourd'hui la tradition du pays. *Voyez* Euseb. *Hist. Eccles. lib.* II, *cap.* VII. Adon, *Chron. Ætat. Sext. an. Chr.* XL. Tillem. *Histoir. des Emper.* *tom.* I, *pag.* 432. *Edit. de Déforis.*

de la nation; *Et non tota gens pereat* (1); sur cela, ils sacrifient Jésus-Christ à une chimère d'intérêt public. Mais ce sang, qu'ils ont répandu, est sur eux et sur leurs enfans, selon leur parole : il les poursuit, il les accable, [comme Jésus-Christ le leur avoit annoncé] : *Ut veniat super vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram* (2) : ils mettent le comble au crime et à la vengeance [par] le dernier trait [de leur jugement]. Ainsi en jugeant Jésus-Christ, tout le monde s'est trompé. Il s'est laissé juger, et l'extravagance de ce jugement criminel et insensé a fait paroître que le monde ne sait pas juger. Jésus s'est mis au-dessus de tous les jugemens humains, regardé comme un homme, non encore comme Fils de Dieu; et c'est ce qui lui donne une autorité suprême au-dessus de tous les jugemens du monde.

Il ne juge pas avec une apparence d'autorité; il le fera un jour de cette sorte, lorsqu'il descendra dans la nue : il juge en se laissant condamner, et il remporte la victoire pendant qu'on le juge, ainsi qu'il est écrit au Psaume cinquantième : *Ut vincas cùm judicaris* (3) : « afin que vous demeuriez victorieux, lorsqu'on jugera de votre conduite ». C'est ce qui autorise son Evangile; c'est ce qui met la perfection à son innocence, à sa sainteté, à sa justice. Platon : ne vous étonnez pas si je cite ce philosophe en cette chaire, le passage que j'ai à vous rapporter, a été tant de fois cité par les chrétiens, qu'il a cessé d'être profane en passant si souvent par des mains saintes : Platon dit que le comble de la ma-

(1) *Joan.* XI. 50. — (2) *Matth.* XXIII. 35. — (3) *Ps.* L. 6.

lice, c'est de la couvrir si artificieusement qu'elle paroisse être juste (1). Ainsi la perfection de la sainteté, c'est d'être juste, sans se soucier de le paroître, sans ménager la faveur des hommes; et au contraire en reprenant tellement les vices, qu'on se fasse maltraiter et crucifier comme un criminel : fondemens cachés de la vérité future jetés dans les ténèbres du paganisme. C'est ce qui autorise Jésus-Christ, qu'il ne dit rien pour ménager la faveur des hommes. Les pharisiens le flattent; il n'en foudroie pas moins leur orgueil; et ne relâche pas, pour leurs flatteries, sa juste et nécessaire sévérité : ils le fatiguent, ils l'importunent, ils le persécutent; sa douceur ne s'en aigrit pas : « Race infidèle et maudite, amenez ici » votre fils (2) » : ils le crucifient; il prie pour eux, et sa vérité subsiste au-dessus de tant de bizarres jugemens des hommes.

Aussi paroît-il en juge; il brave la majesté des faisceaux romains par l'invincible fermeté de son silence : le titre de sa royauté est écrit au haut de sa croix; parce qu'il règne sur tout le monde par ce bois infâme, et que ce qui est folie aux gentils, devient la sagesse de Dieu pour les fidèles : pendant que le monde le condamne, il ne laisse pas d'avoir ses enfans qui le reconnoissent; la sagesse est justifiée par ses enfans. Mais il choisit un autre peuple : il étend ses bras dans la croix, « et il attire tout à lui » : *Omnia traham ad meipsum* (3). « Il mesure le monde, » dit Lactance (4), et il appelle un nombre infini de

(1) *De Republ. l.* II. — (2) *Matth.* XVII. 16. — (3) *Joan.* XII. 32. — (4) *Divin. Institut. lib.* IV, *c.* XXVI, *tom.* I, *p.* 344.

» nations qui viendront se reposer sous ses ailes » : ainsi il juge les Juifs, et se choisit un autre peuple.

« Il est prêché aux uns, dit saint Hilaire, et d'autres le reconnoissent; il naît pour ceux-ci, et il » est aimé de ceux-là; les siens le rejettent, et des » étrangers le reçoivent; ceux de sa propre maison » le persécutent, ses ennemis l'accueillent avec tendresse; les adoptifs demandent l'héritage, ceux de » sa famille le méprisent; les enfans répudient le » testament, les serviteurs le reconnoissent. Ainsi » le royaume des cieux souffre violence, et ceux qui » la font, l'emportent; parce que la gloire due à » Israël à cause de ses pères, annoncée par les prophètes, offerte par Jésus-Christ, est saisie et enlevée par la foi des nations » : *Aliis Christus prædicatur, et ab aliis agnoscitur; aliis nascitur, et ab aliis diligitur; sui eum respuunt, alieni suscipiunt; proprii insectantur, complectuntur inimici; hæreditatem adoptio expetit, familia rejicit; testamentum filii repudiant, servi recognoscunt. Itaque vim regnum cœlorum patitur, inferentesque diripiunt; quia gloria Israel à patribus debita, à prophetis nuntiata, à Christo oblata, fide gentium occupatur et rapitur* (1). Ainsi pendant que le peuple juif le juge et le condamne, il se choisit un peuple qui se soumet à ses lois, et qui consent au jugement souverain qu'il prononce du haut de sa croix, non-seulement contre les Juifs, mais encore contre le monde : *Nunc judicium est mundi.*

(1) *Comment. in Matt. n. 7, col. 664.*

SECOND

SECOND POINT.

Pour apprendre maintenant ce que Jésus a condamné dans le monde, considérez seulement ce qu'il a rejeté. [Que pouvoit-il manquer à celui qui possède] une puissance infinie, une sagesse infinie ? Ce qu'il n'a pas eu, c'est par choix ; « il a jugé la gloire » du monde indigne de lui et des siens » : *Gloriam sæculi alienam et sibi et suis judicavit.* « Il l'a rejetée, » parce qu'il la méprisoit; en la rejetant, il l'a con» damnée ; en la condamnant, il l'a comptée parmi » les pompes du diable » : *Quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit* (1). « N'aimez pas, dit saint Augus» tin (2), les choses temporelles; parce que si l'on » pouvoit les aimer bien, cet homme, que le Fils de » Dieu s'est uni, les aimeroit. Ne craignez pas les » outrages, les croix, la mort; parce que s'ils nui» soient à l'homme, cet homme, que le Fils de Dieu » s'est uni, ne les souffriroit pas » : *Nolite amare temporalia; quia si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei. Nolite timere contumelias, et cruces, et mortem; quia si nocerent homini, non ea pateretur homo quem suscepit Filius Dei.*

La beauté, la santé, la vie, si c'étoient des biens, seroit-il permis aux hommes furieux [d'en priver leurs semblables] ? mais seroit-il permis aux démons de les ravir au Sauveur ? Retranchez donc l'amour de la vie [de vos désirs, comme ne faisant point partie du bien véritable.] *Non est species ei neque*

(1) *Tertull. de Idololat. n.* 18. — (2) *De Agon. Christ. cap.* XI, *n.* 12, *tom.* VI, *col.* 251.

decor (1) : « Il est sans beauté et sans éclat » ; et vous voulez forcer la nature ; et rappeler en quelque [sorte] la jeunesse fugitive [par ces] cheveux contrefaits, ces couleurs appliquées.

La puissance, c'est ce qu'on demande ; l'élévation, [c'est ce qu'on souhaite] ; et pour cela les richesses, principaux instrumens de la puissance et de la grandeur. Jésus [veut] si peu de puissance, qu'il se soumet volontairement à la puissance des ténèbres. Pilate a puissance sur lui, et il l'a reçue d'en-haut ; pour vous faire voir qu'encore que la puissance soit un présent de Dieu, ce n'est ni des principaux, ni des plus grands ; puisqu'il le donne à un ennemi contre son propre Fils. Combien devoit craindre Pilate sa propre puissance ? combien les marques de son autorité devoient-elles le faire trembler, s'il eût pu ouvrir les yeux pour voir où l'engageroit le désir de conserver sa puissance ? Pendant que Pilate et Caïphe, et tous les ennemis de Jésus, et les démons mêmes sont si puissans contre lui, il s'est dépouillé de tout son pouvoir : *Tradebat autem judicanti se injustè* (2) : « il s'est livré à celui qui le jugeoit injus- » tement » ; sans résister, je ne dis point par des effets, mais par des paroles. Cherchez après cela la puissance, cherchez les richesses, cherchez les plaisirs ; mais démentez donc le Sauveur, qui nous a fait voir par sa croix, en s'en dépouillant, que ces choses ne sont pas des biens véritables.

La faveur des hommes : au contraire une haine implacable et envenimée. Si ses ennemis déclarés, si ses envieux lui eussent rendu le mal pour le mal,

(1) *Is.* LIII. 2. — (2) *I. Petr.* II. 23.

ils ne seroient pas innocens : en ne lui rendant pas le bien pour le bien, ils sont injustes et ingrats ; mais ils lui rendent le mal pour le bien : tant d'outrages pour tous ses bienfaits ; ah ! il n'y a plus de parole parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Peut-être que ses amis du moins lui seront fidèles : non, mes Frères : « maudit l'homme qui met sa » confiance en l'homme (1) ». Aimez vos amis dans l'ordre de la charité, mais n'y établissez pas votre confiance. Tous ses amis l'abandonnent ; celui qui mangeoit le pain avec lui, à qui il avoit commis la conduite de sa famille, c'est celui-là qui le trahit, qui le vend, qui le livre à ses ennemis : celui qu'il a choisi pour être le fondement de son Eglise le suit quelque temps, et puis après le renie ; ce commencement de fidélité, cette première chaleur de son zèle ne servant qu'à lui renouveler dans la suite la douleur d'un abandon si universel et si lâche : ne mettez donc pas votre appui sur vos amis. Jésus a perdu les siens ; que reste-t-il au Sauveur ? rien, que Dieu et son innocence ; et encore son innocence lui reste, non pour le mettre à couvert des insultes et des injustices. Dieu lui demeure, non pour le protéger sur la terre ; car au contraire c'est lui qui le livre, c'est lui qui le délaisse et l'abandonne. Il s'en plaindra bientôt par ces paroles : *Deus, Deus meus,... quare me dereliquisti* (2) ? « Mon Dieu, mon Dieu, » pourquoi m'avez-vous abandonné » ? Il ne retrouvera ce Dieu, qui l'a délaissé, que quand il rendra le dernier soupir ; alors il lui dira : *In manus tuas commendo spiritum meum* (3). « Mon Père, je remets

(1) *Jerem.* XVII. 5. — (2) *Ps.* XXI. 1. — (3) *Luc.* XXIII. 46.

» mon esprit entre vos mains » ; afin que nous entendions que la sainteté, l'innocence, Dieu même, et tous les biens véritables qu'il donne à ses serviteurs, ne leur sont pas donnés pour la vie présente ; mais qu'ils ne regardent que la vie future.

« O remède, qui pourvoit à tout, s'écrie saint Au- » gustin (1), qui réprime toutes les enflures, qui ré- » tablit tout ce qui étoit languissant, qui retranche » tout ce qui étoit superflu, qui conserve tout ce qui » est nécessaire, qui répare tout ce qui étoit perdu, » qui réforme tout ce qui étoit dépravé » : *O medicinam omnibus consulentem, omnia tumentia comprimentem, omnia tabescentia reficientem, omnia superflua resecantem, omnia necessaria custodientem, omnia perdita reparantem, omnia depravata corrigentem.* « Qui pourra désormais croire que la vie [redacted]

[redacted]

TROISIÈME POINT.

Vous vous êtes engagés à cette exécution par le saint baptême : *In morte ipsius baptizati sumus* (1) : « Nous sommes baptisés en sa mort » : en sa mort, en sa croix, en ses douleurs, en ses infamies et en ses opprobes. Il a répandu pour nous sur le monde toute l'horreur de son supplice, toute l'ignominie de sa croix, tous ses travaux, toutes les pointes de ses épines, toute l'amertume de son fiel : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (2) : « Le monde est » mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et » crucifié pour le monde ». Il faut donc exécuter le monde en nous-mêmes, et le crucifier pour l'amour de Jésus. Jésus a déshonoré le monde, il l'a crucifié.

Mais nous aimons mieux crucifier Jésus-Christ lui-même, et participer au crime des Juifs contre lui, que de suivre l'exemple du Fils de Dieu. Pourquoi l'ont-ils crucifié? sinon parce qu'il se disoit le Fils de Dieu, sans contenter leur ambition, sans les faire dominer sur toute la terre, comme ils se le promettoient de leur messie. N'est-ce pas un tel Sauveur que nous désirons qui nous sauve de la pauvreté, de la sujétion et de la douleur, etc.? et parce qu'il ne le fait pas, et qu'il ose avec cela se dire notre Sauveur, nous nous révoltons contre lui.

D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme, contre les vérités du christianisme? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont jamais pris la

(1) *Rom.* VI. 3. — (2) *Galat.* VI. 14.

peine de les examiner sérieusement : que Dieu engendre dans l'éternité, que le Fils soit égal au Père, que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que vous voudrez ; ce n'est pas ce qui les tourmente : ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qui leur plaît : à la bonne heure, que les secrets de la prédestination soient impénétrables, que Dieu en un mot soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise. Mais Jésus-Christ est venu pour leur faire haïr le monde ; c'est ce qui leur est insupportable, c'est ce qui fait la révolte, c'est ce qui fait qu'ils le crucifient. Prenez donc parti, chrétiens ; ou condamnez Jésus-Christ, ou condamnez aujourd'hui le monde : *Si Baal est Deus, sequimini illum* (1) : « Si Baal est Dieu, suivez-le ».

Mais, ô Dieu, nous n'osons plus parler de la sorte : on parloit en ces termes, quand la révérence de la religion étoit encore assez gravée dans les cœurs pour n'oser prendre parti contre Dieu, quand on sera en nécessité de se déclarer. Mais maintenant, mes Frères, si nous pressons la plupart de nos auditeurs de se déclarer entre Jésus-Christ et le monde ; Jésus perdra sa cause, le monde sera hautement suivi : tant le christianisme est aboli, tant le baptême est oublié. Je ne vous laisse donc point d'option : non, non, la cause est jugée ; il n'y a rien à délibérer : *Nunc judicium est mundi*. Il faut condamner le monde : voici les jours salutaires où vous approcherez de la sainte table ; c'est là qu'il faut condamner

(1) *III. Reg.* XVIII. 21.

le monde, « de peur, comme dit l'apôtre, que vous » ne soyez damnés avec le monde » : *Ut non cum hoc mundo damnemur* (1) : mais ne le condamnez pas à demi comme vous avez fait jusqu'à présent. Vous ne voulez pas aimer, vous voulez plaire; vous ne voulez pas être asservis, vous voulez asservir les autres et faire perdre à ceux que Jésus a affranchis par son sang, une liberté qui a coûté un si grand prix : *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium* (2) : « Les lois sont foulées aux pieds, » et l'on ne rend jamais justice ».

Non, non, le monde doit perdre sa cause en tout et partout; car jamais il n'en fut de plus déplorée. Ne me demandez donc pas jusqu'où vous devez éloigner de vous les vaines superfluités : quand vous demandez ces bornes, ce n'est pas que vous vouliez aller jusqu'où il le faut nécessairement; mais c'est que vous craignez d'en faire trop. Craignez-vous d'en faire trop, quand vous aimez trop pour vos parens, trop pour le prince, trop pour la patrie; parce qu'il y a quelque image de Dieu? [vous ne mettez] point de bornes [à l'égard de tous ces objets]; à plus forte raison [n'en devez-vous point mettre] pour Dieu même : ceux qui veulent vous donner des bornes, [ne connoissent point l'Evangile]; on vous trompe, on vous abuse. La vie chrétienne, [doit être une] continuelle circoncision : ne me demandez pas ce qu'il faut faire; commencez à retrancher quelque vanité, et le premier retranchement vous éclairera pour les autres, etc. Aimez, voilà votre règle; ayez la croix de Jésus dans votre cœur, elle fera une per-

(1) *I. Cor.* XI. 32. — (2) *Habac.* I. 4.

pétuelle circoncision ; tant qu'enfin vous soyez réduits à la pure simplicité du christianisme. O que le monde, direz-vous, seroit hideux, [si on le dépouilloit ainsi de toutes ses vanités et de tout l'éclat qui l'environne] ! c'est ce qu'objectoient les païens ; « Que les temps seroient heureux, disoient-ils, et » que le Christ auroit apporté au monde une grande » félicité, si l'on pouvoit y jouir de tous ses plaisirs » dans une parfaite assurance » ! *Si esset securitas magna nugarum, felicia essent tempora, et magnam felicitatem rebus humanis Christus adtulisset* (1).

Condamnez donc le monde sans réserve. Ainsi puissiez-vous éternellement être en Jésus-Christ : ainsi puissiez-vous célébrer avec lui une Pâque sainte. Pâque, c'est-à-dire passage : puissiez-vous donc passer, non avec le monde, mais passer avec Jésus-Christ, pour aller du monde à Dieu, jouir des consolations éternelles, que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur. *Amen.*

(1) *S. Aug. in Psalm.* CXXXVI. *n.* 9, *tom.* IV, *col.* 1518.

I.ER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Quels sont les plus grands ornemens du triomphe du Sauveur. Comment la vaine gloire corrompt la vertu en la flattant. Danger des louanges : dans quelles dispositions nous devons être à leur égard. Pourquoi ceux qui sont dominés par l'honneur, sont-ils infailliblement vicieux. Par quels moyens l'honneur met les vices en crédit. De quelle manière il nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux. Remède à une si grande insolence. Mépris que nous devons faire du jugement des hommes en voyant celui qu'ils ont porté de Jésus-Christ.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur. Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'évangile de ce jour, en saint Matthieu, ch. XXI. 5.

PARMI toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe : et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchoient au capitole avec tant de gloire, que de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivoit avoit charge de les avertir qu'ils étoient hommes : *Respice*

post te, hominem te memento. Ils ne se fâchoient pas de ce reproche : « C'étoit là, dit Tertullien (1), le » plus grand sujet de leur joie, de se voir environné » de tant de gloire, que l'on avoit sujet de craindre » pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étoient mor- » tels » : *Hoc magis gaudet tantà se glorià coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria.*

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe ; et quand je vois le pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je trouverois bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse » : *Sedens super asinam* (2). Ah ! Messieurs, qui n'en rougiroit ? Est-ce là une entrée royale ? est-ce là un appareil de triomphe ? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres, et prenez possession de leur royaume ?

Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la modestie et aux abaissemens glorieux de l'humilité chrétienne, et

(1) *Apolog. n.* 33. — (2) *Zach.* IX. 9. *Matth.* XXI. 5.

[redacted]

tâchons de prendre ces sentimens aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave.*

AUJOURD'HUI que notre Monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissémens de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Eglise commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle : et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons bientôt changée tout d'un coup en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes Frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta ;* parce que rien ne paroît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute » d'or », dit l'Ecriture (1), *Fecit statuam auream ;* parce que rien ne semble ni plus riche, ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les peuples ado» rent cette statue » : *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream* (2); tout le monde sacrifie à l'honneur : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée ? ne sont-ce pas les applaudissemens et les cris de joie qui

(1) *Daniel.* III. 1. — (2) *Ibid.* 7.

composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, Messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfans de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent; je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parois donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparoître; comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceroient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens? je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre; secondement de déguiser le vice, et de lui donner du crédit; enfin pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient

à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvoit, de ses dépouilles : voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, Messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains.

PREMIER POINT.

Donc, mes Frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse; j'ai pour témoin saint Jean-Chrysostôme, et dans un crime si atroce je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. Ce grand prédicateur nous apprend que la vertu qui aime les louanges et la vaine gloire, ressemble à une femme impudique qui s'abandonne à tous les passans : ce sont les propres termes de ce saint évêque (1), encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles : tâchons néanmoins d'entendre son sens, et de pénétrer sa pensée. Pour cela je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges : jugez-en par l'expérience. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste, un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges; en l'une et en l'autre de ces rencontres, la mo-

(1) *Hom.* XVII. *in Epist. ad Rom. n.* 4, *tom.* IX, *pag.* 627.

destie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front : on se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence. Et d'où vient cela, chrétiens? sinon par un sentiment que la raison nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'ame qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions; comme s'il y avoit du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette ame avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean-Chrysostôme une infâme prostituée : elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.

Toutefois il faut encore aller plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une ame bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne; car nous n'en connoissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez pas de peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* (1) : « Prenez bien garde » de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hom-

(1) *Matth.* VI. 1.

» mes, pour en être regardés. Ne vas point prier » dans les coins des rues, afin que les hommes te » voient; retire-toi dans ton cabinet, ferme la porte » sur toi, et prie en secret devant ton Père » : *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito* (1). « Ne sonne pas de la trompette pour » donner l'aumône; je ne t'ordonne pas seulement » de la cacher devant les hommes, mais lorsque la » droite le distribue, que la gauche, s'il se peut, » ne le sache pas » : *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua* (2).

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean-Chrysostôme (3), toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? mystère signifie un secret sacré. Autrefois quand on célébroit les divins mystères, comme il y avoit des catéchumènes qui n'étoient pas encore initiés, c'est-à-dire qui n'étoient pas du corps de l'Eglise, qui n'étoient pas baptisés, on ne leur en parloit que par énigmes. Vous le savez, vous qui avez lu les Homélies des saints Pères : ils étoient avec les fidèles pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venoit-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire à l'action du sacrifice, le diacre mettoit dehors les catéchumènes et fermoit la porte de l'église. Pourquoi? C'étoit le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier? fermez votre porte, c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous? « oignez votre face, et » lavez votre visage, de peur qu'il ne paroisse que » vous jeûniez » : *Unge caput tuum, et faciem tuam*

(1) *Matth.* VI. 6. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Hom.* XIX. *in Matth. n.* 3, *tom.* VII, *p.* 248. *Ibid. Homil.* LXXI, *n.* 4, *p.* 699, 700.

lava (1) : c'est un mystère entre Dieu et vous ; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Evangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable : on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées : elle garde le logis, et travaille sous la conduite, sous les yeux de son Père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue, *Videt in abscondito* (2) ; qui lui destine un époux ; c'est Jésus-Christ ; et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections ; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas en attendant qu'elle se laisse gâter par celle des hommes, ni cajoler par leurs douceurs. C'est pourquoi elle fuit leur compagnie, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paroît quelquefois, comme si un grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable : elle ne veut point attirer les yeux ; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père » céleste » : *Glorificent Patrem* (3). Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste ?

Que fait ici la vaine gloire ? Cette impudente, dit saint Jean-Chrysostôme (4), vient corrompre cette bonne éducation, elle entreprend de prostituer sa

(1) *Matt.* VI. 17. — (2) *Ibid.* 18. — (3) *Ibid.* V. 16. — (4) *Hom.* LXXI. *in Matt. n.* 3, *pag.* 698.

pudeur ;

pudeur; au lieu qu'elle n'étoit faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit, cùmque pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat :* elle lui enseigne à se farder, à se contrefaire, pour arrêter les spectateurs. « Ainsi cette fille si sage est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes » : *Sic à lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur.* Vive Dieu! infâme, cette innocente se gâteroit entre tes mains. O Jésus crucifié, voilà le crime que je vous défère : jugez aujourd'hui la vaine gloire, condamnez aujourd'hui l'honneur du monde qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges : jugez, jugez, ô Seigneur, et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers Frères, vous qui, écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous; au nom de Dieu, veillez sur vous-mêmes; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes pour en être vus et admirés. *Attendite,* dit-il : remarquez ces termes : « Prenez garde ». Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement : il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite :* « Prenez garde ». Ah! qu'il est difficile

aux hommes de mépriser la louange des hommes ! étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres; et par conséquent qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables !

Saint Augustin, Messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de notre Seigneur sur la montagne. « Il » est très-pernicieux, nous dit-il, de mal vivre : de » bien vivre maintenant, et ne vouloir pas que ceux » qui nous voient nous en louent, c'est se déclarer » leur ennemi; parce que les choses humaines ne » sont jamais en un état plus pitoyable, que lorsque » la bonne vie n'est pas estimée » : *Siquidem non rectè vivere, perniciosum est : rectè autem vivere, et nolle laudari, quid est aliud quàm inimicum esse rebus humanis, quæ utique tantò sunt miseriores, quantò minùs placet recta via hominum* (1)? Jusqu'ici, Messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ses paroles. « Donc, dit ce » grand docteur, si les hommes ne vous louent pas » quand vous faites bien, ils sont dans une grande » erreur; et s'ils vous louent, vous êtes vous-même » dans un grand péril » : *Si ergo inter quos vivis te rectè viventem non laudaverint, illi in errore sunt : si autem laudaverint, tu in periculo* (2). Vous êtes en effet dans un grand péril; parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser;

(1) *De Serm. Domin. in mont. l.* II, *n.* 1, *tom.* III, *part.* II, *col.* 201. — (2) *Ibid.*



en les entendant : mais vous êtes encore dans un grand péril ; parce que non-seulement l'amour de vous-même, mais encore l'amour du prochain vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnoissant ; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter, pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien ? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : et c'est là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différens motifs, chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change ; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes. *Attendite* : « Prenez garde » à vous : ô justes, voici votre péril ; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde ne vous plaisent trop, et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole ; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est assez aisé, dit » saint Augustin, de se passer des louanges, quand » on les refuse ; mais qu'il est difficile de ne s'y plaire

» pas, quand on les donne »! *Et si cuiquam facile est laude carere, dum denegatur; difficile est ea non delectari, cùm offertur* (1). Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées; mes Frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât!

Mais peut-être que vous me direz que ce n'est pas aussi un si grand crime, que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, chrétiens? que me dites-vous? quoi, vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu? Si vous n'en avez pas cru l'Evangile, au moins croyez-en le monde même. Ne voyez-vous pas par expérience qu'on refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, Messieurs, si ce n'est par un certain sentiment que celui qui aime tant les louanges, n'aime pas assez la vertu; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir; ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise. Ainsi l'empressement qu'il a pour l'honneur, fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paroître indigne de l'honneur. Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte; ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges; le monde même en a honte, les ido-

(1) *Epist.* XXII, *n.* 8, *tom.* II, *col.* 29.

lâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes Frères, doit aller plus loin; c'est une vérité de l'Evangile. Le Fils de Dieu lui apprend que bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de nous dire : Je ne recherche pas la gloire des hommes; mais il dit : « Je » ne reçois pas la gloire des hommes » : *Claritatem ab hominibus non accipio* (1). Et, si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant. *Clarifica me tu, Pater* (2) : « O Père, que ce soit vous qui me glori- » fiiez »; que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis* (3)? « Comment » pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire » les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire » qui est de Dieu seul ». Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : celle-ci doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue : il faut rechercher celle-ci, quand on ne l'a pas, et refuser l'autre, quand on la donne. Doctrine de l'Evangile, que tu es sévère! Quoi! il faut au milieu des louanges

(1) *Joan.* v. 41. — (2) *Ibid.* xv. 5. — (3) *Ibid.* v. 44.

étouffer cette complaisance secrète qui flatte le cœur si doucement. Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens. Mais comment le refuser, quand on nous le donne ? Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. Mais puis-je m'empêcher de la recevoir ? puis-je contraindre la langue de ceux qui veulent parler en ma faveur ? Laissons-les discourir à leur fantaisie ; mais disons toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio.* Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes ; c'est-à-dire je ne la reçois pas en paiement, je ne me repais pas de cette fumée : *Clarifica me tu, Pater :* « Que ce soit » vous, ô Père céleste, qui me glorifiiez ». Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connois le danger où tu me veux mettre ; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu ; tu feins de vouloir me récompenser, mais c'est pour me faire perdre ma récompense ; je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois point tes fausses douceurs ; ni tes applaudissemens, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea, audiant mansueti et lætentur* (1) : « Mon ame sera louée » en notre Seigneur ; que les gens de bien l'entendent et s'en réjouissent ». Je t'ai convaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation ; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice : c'est ma seconde partie.

(1) *Ps.* XXXIII. 2.

SECOND POINT.

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux ; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas (1), vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons ; puisque se proposant l'honneur pour leur but et leur fin dernière, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même : et jugez quel égarement. La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux ; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux ! n'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé ? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement ? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer en second lieu, que les vicieux qu'il engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte ; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir

(1) 2. 2. *Quæst.* LIII, *art.* 6.

la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut : les choses humaines ne sont pas encore si désespérées ; les vices que l'honneur du monde couronne, sont des vices plus honnêtes ; ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices ? ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui étoit destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille ; et il lui dérobe quelques-uns de ses ornemens pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, Messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chré-

[redacted]

merce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole ; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains ; c'est-à-dire c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David (1) : il l'a promise à celui qui tueroit le géant Goliath (2), il faut satisfaire le public et dégager sa parole ; mais il saura bien dans l'occasion trouver des prétextes pour la lui ôter (3). Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume (4) ; mais lui-même, qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires (5). Jehu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes ; il n'en laisse, dit l'Ecriture (6), pas un seul en vie. Voilà une belle action : « mais il marcha néanmoins, » dit l'Ecriture, dans toutes les voies de Jéroboam ; » il conserva les veaux d'or » que ce prince impie avoit élevés : *Verumtamen à peccatis Jeroboam qui peccare fecit Israel, non recessit, nec dereliquit vitulos aureos* (7). Pourquoi ne les détruisoit-il pas aussi bien que Baal et son temple ? C'est que cela nuisoit à ses affaires, et il se souvenoit de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si je laisse aller » les peuples en Jérusalem pour sacrifier à Dieu dans

(1) *I. Reg.* XVIII. 27. — (2) *Ibid.* XVII. 25. — (3) *Ibid.* XXV. 44. — (4) *Ibid.* XXVIII. 3. — (5) *Ibid.* 8. — (6) *IV. Reg.* X. 17, 25, 26, 27. — (7) *Ibid.* 29.

» son temple, ils retourneront aux rois de Juda, qui » sont leurs légitimes Seigneurs [1] ». Je bâtirai ici un autel; je leur donnerai des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume, et mettre ma couronne en péril.

Telle est, Messieurs, la vertu du monde; vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la mine et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être vicieux sans restriction? « C'est à cause, dit saint » Chrysostôme [2], que le mal ne peut subsister tout » seul : il est ou trop malin, ou trop foible; il faut » qu'il soit soutenu par quelque bien; il faut qu'il » ait quelque ornement, ou quelque ombre de la » vertu ». Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche : de tels vicieux n'ont pas de crédit; mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie; le vice peut paroître vice, et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez, si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide; tout le monde le méprise : mais il tient bonne table à ses mines, à la ville et à la campagne; cela paroît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, vous vous ven-

(1) *III. Reg.* XII. 26, *et suiv.* — (2) *Hom.* II. *in Act. Apost. n.* 5, *tom.* IX, *p.* 22.

par un assassinat; c'est une action indigne et ıteuse : mais ç'a été par un beau duel; quoique lois vous condamnent, quoique l'Eglise vous ex-ımunie; il y a quelque montre de courage; le nde vous applaudit et vous couronne, malgré les ; et l'Eglise. Enfin y a-t-il aucun vice que l'hon-ır du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait soin de se contrefaire? L'impudicité même; c'est-ire l'infamie et la honte même, que l'on appelle ıtalité quand elle court ouvertement à la débau-, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se cou-r des belles couleurs de fidélité, de discrétion, douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête ée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne d-elle pas son nom d'impudicité pour s'appeler ıtillesse et galanterie? Et quoi, cette légère tein-e a imposé si facilement aux yeux des hommes? falloit-il que ce peu de mélange pour faire chan-de nom aux choses, et mériter de l'honneur à qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en ıt pas davantage : je m'en étonnois au commence-nt; mais ma surprise est bientôt cessée, après e j'ai eu médité que ceux qui ne se connoissent int en pierreries, sont trompés par le moindre at, et que le monde se connoît si peu en vertu, e la moindre apparence éblouit sa vue : de sorte 'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et ıit de la réputation publique. Que si troublé en conscience, par les reproches qu'elle lui fait, il dénie à lui-même l'honneur que tout le monde



lui donne à l'envi ; voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même ; car ces flatteurs industrieux, ames vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans : ces flatteurs qui sont au dehors s'accordent avec celui qui parle au dedans, et qui a le secret de se faire entendre à toute heure ; ils étudient ses sentimens, et le prennent si dextrement par son foible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte ; et pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de ce qu'il est en lui-même, il se va chercher dans les discours des autres, et s'imagine être tel que la flatterie le représente » : *Oblitus sui in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit* (1). Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra, le jour de son jugement : en ce jour, il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessa-*

(1) *Pastor. part.* II, *cap.* VI, *tom.* II, *col.* 21.

vit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ (1) : Enfin il est cessé, le bruit de ces applaudissemens; ils se sont tus, ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui sembloient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisoient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens; et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs! l'Epoux paroîtra inopinément; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes; et Jésus, en qui elles mettoient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges, et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez : Eh! « donnez-nous de votre huile » : *Date nobis de oleo vestro* (2); nous désirons aussi les louanges, nous voudrions bien aussi être célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force : et il vous sera répondu : Qui êtes-vous? « On ne vous connoît » pas » : *Nescio vos* (3). Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le grand monde applaudissoit, et qui étoit si bien reçu dans toutes les compagnies. On ne sait pas ici qui vous êtes; et on se moquera de vous, en disant : *Ite, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis* (4) : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces ames mercenaires qui vendent des louanges

(1) *Is.* XXIV. 8. — (2) *Matth.* XXV. 8. — (3) *Ibid.* 12. — (4) *Ibid.* 9.

aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens; qu'ils vous en vendent encore. Quoi, ils ne parlent plus en votre faveur! au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions : toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui pallioit si bien tous vos crimes? Il s'en est allé en fumée. O que ton règne étoit court, ô honneur du monde! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence : tu n'auras point de faveur en ce jugement; parce qu'outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même; il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre sur les droits de Dieu, et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur

du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentoit seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en notre Seigneur, et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde, et nous ne craindrions pas de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme, qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment : il croit qu'on le dépouille de ses biens, quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause ; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières ; ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures : vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même. Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles ; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans comparaison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace, elle est néanmoins beaucoup plus extrême lorsqu'il s'en attribue la propriété, que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *De-*

testabilis est cordis humani superbia, quâ facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, quâ sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat (1) : « A la vérité, dit ce grand docteur, encore » que ce soit un orgueil damnable de mépriser ce » que Dieu commande, c'est une audace bien plus » criminelle de s'attribuer ce que Dieu donne ». Pourquoi ? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain ; et le second est un attentat contre sa personne, et une entreprise sur son trône : et si par le premier crime on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

Peut-être que vous croyez, chrétiens, qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagans que de vouloir s'égaler à Dieu ; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, Messieurs, il le faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun : depuis que nos premiers parens ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie, « Vous serez comme des dieux (2) », il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance. Ecoutez en effet, mes Frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes : voici ce qu'a dit le Seigneur : « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je » suis un Dieu » : *Elevatum est cor tuum, et dixisti:*

(1) *Epist.* VI, *ad Theod. cap.* VII. — (2) *Gen.* III. 5.

Deus

Deus ego sum (1). Est-il possible, Messieurs, qu'un homme s'oublie jusqu'à ce point, et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu ? Non cela ne se dit pas si ouvertement : nous voudrions bien le pouvoir dire ; mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous : Je suis un Dieu ? Les paroles suivantes nous le font entendre. « C'est, dit-il, que tu » as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (2). Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer !

Tâchons de le faire, et disons que, comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses ; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô Roi des siècles, d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même : ô source de toutes choses, ô centre !.... Mais le cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte : elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source : elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause : elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée : tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei ;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet jugeons-nous, Messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène

(1) *Ezech.* XXVIII. 2. — (2) *Ibid.* 3.

tous les esprits par ses discours; lorsqu'il ne remonte point à la cause, et qu'il croit que son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement : « Nos lèvres sont de nous-» mêmes » : *Labia nostra à nobis sunt* (1) ? et celui qui ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissemens qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur : « C'est ma main, c'est ma main, et non le » Seigneur qui a fait cette œuvre » : *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia* (2) ? et celui qui par son adresse et par son intrigue a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (3) : « Tout cela est à moi, c'est le fruit de mon » industrie, et je me suis fait moi-même » ? Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

Et bien, ô superbe, ô petit dieu, voici, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité : l'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu, et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-homme, devant ce Dieu humilié : vous avez ouï l'accusation; écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Désabu-

(1) *Ps.* XI. 4. — (2) *Deut.* XXXII. 27. — (3) *Ezech.* XXIX. 3.

sez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ. Il condamne le jugement des hommes ; nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même ; et ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fut jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences. Tout le monde généralement en a mal jugé ; c'est-à-dire les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savans et les ignorans, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugemens les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir ; et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentimens ? écoutez tous les murmures du peuple dans un seul chapitre de l'Evangile de saint Jean (1). C'est un prophète, ce n'en est pas un ; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur ; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme ? d'où est-il venu ? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit ? *Dissensio itaque facta est in turba propter eum :* O Jésus, Dieu de paix et de vérité ! « Il y eut sur votre sujet une grande dissension parmi » le peuple ». Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne

(1) *Joan.* VII. 12, *et seq.*

se contente de rien ? Jean-Baptiste est venu, retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit : « C'est un démoniaque [1] » : le Fils de l'homme est venu, mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore : « C'est un démoniaque [2] ». Entreprenez de contenter ces esprits mal faits. Voulez-vous voir, Messieurs, un désir opiniâtre de le contredire ? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palam* [3] : « Si vous êtes le Christ, » dites-le-nous clairement » ; et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider [4]. Malice obstinée, qui, étant convaincue, ne veut pas se rendre : Il est vrai, nous ne pouvons le nier, il chasse les malins esprits ; mais « c'est au nom de Béel-» zébub qui en est le prince [5] ». Une humeur fâcheuse et contrariante, qui cherche à reprendre dans les moindres choses : Quel homme est celui-ci ? « ses » disciples ne lavent pas leurs mains devant le re-» pas [6] » ; qui tourne les plus grandes en un mauvais sens : « c'est un méchant qui ne garde pas le » sabbat [7] » ; il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle le jour du repos.

Mais ce que je vous prie le plus de considérer, dans les jugemens des hommes, c'est ce changement soudain et précipité qui les fait passer en si peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur, pour le saluer par des cris de réjouissance ; ils courent après lui pour le charger d'im-

(1) *Matth.* XI. 18. — (2) *Joan.* VIII. 48. — (3) *Ibid.* X. 24. — (4) *Ibid.* 31. — (5) *Luc.* XI. 15. — (6) *Matth.* XV. 2. — (7) *Joan.* IX. 16.

précations. « Vive le Fils de David (1) » : « Qu'il » meure, qu'il meure, qu'on le crucifie (2) ». « Béni » soit le Roi d'Israël (3) » : « Nous n'avons point de » roi que César (4) ». Donnez des palmes et des rameaux verds, qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage : donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher. Tout cela se fait en moins de huit jours; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle : « Lequel des deux voulez-vous, Jésus ou Barab- » bas (5) », le Sauveur ou un voleur, l'auteur de la vie ou un meurtrier ? et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam* : « Nous ne voulons point » de celui-ci, mais donnez-nous Barabbas » : « Qu'on » l'ôte, qu'on le crucifie » ; nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'auteur de la vie.

Après cela, mes Frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation ? on me méprisera, si je ne me venge ; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnemens, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire ; mais je ne daignerois seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu cru-

(1) *Matth.* XXI. 9. — (2) *Joan.* XIX. 15. — (3) *Ibid.* XII. 13. — (4) *Ibid.* XIX. 15. — (5) *Matth.* XXVII. 11. *Joan.* XVIII. 40.

cifié ; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce Dieu rassasié, soûlé d'opprobres, osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation. C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde: et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil; taisons-nous, taisons-nous, et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur nous-mêmes » son opprobre » : *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium ejus portantes* (1). Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes ; reprochons-nous à nous-mêmes nos déréglemens et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

(1) *Heb.* XIII. 13.

DISCOURS

A M. LE PRINCE (*).

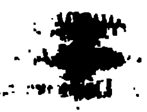
Le jour que M. le Prince me vint entendre, je parlois du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serois pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyois si environné, n'étoit que je savois qu'autant qu'il avoit de grandes qualités pour la mériter, autant avoit-il de lumières pour en connoître le foible: qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres, et grand par-dessus tous ces titres; je le reconnoissois avec les autres; mais que toutes ces grandeurs qui avoient tant d'éclat devant les hommes, devoient être anéanties devant Dieu: que je ne pouvois cependant m'empêcher de lui dire que je voyois toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et son altesse sérénissime; parce qu'elle avoit dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible; et que nonobstant la surprise

(*) Nous avons trouvé sur une feuille séparée, écrite de la main de Bossuet, ce récit qu'il a fait lui-même, après son sermon, de ce qu'il avoit dit à M. le Prince, (le grand Condé) qui étoit venu l'entendre sans qu'il l'attendît. *Edit. de Déforis.*

de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueroient pas sur un sujet si auguste, n'étoit que me souvenant au nom de qui je parlois, j'aimois mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus long-temps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changemens précipités de l'honneur et de la gloire du monde; je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osois espérer néanmoins qu'elles ne regardoient ni la personne ni la maison de son altesse : que Dieu regardoit d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions le jeune prince son fils croître avec la bénédiction de Dieu et desh ommes; qu'il seroit l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui, et qu'il se souvînt qu'il étoit sorti de saint Louis, non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre altesse, dis-je alors à M. le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle, que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyois qu'il seroit désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderoit comme l'ornement de son siècle : mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il étoit si digne de sa grande ame

oir toujours présente à l'esprit, je souhaitois à altesse une gloire plus solide que celle que les mes admirent, une grandeur plus assurée que qui dépend de la fortune, une immortalité ıx établie que celle que nous promet l'histoire, ıfin une espérance mieux appuyée que celle dont ıonde nous flatte, qui est celle de la félicité ıélle.



II.e SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES.

Ecole du Calvaire : Mystère des trois croix. Obligation que nous avons de prendre Jésus-Christ pour modèle. Quel est l'esprit de Jésus : son ardeur pour les souffrances : loi qu'il nous en fait par son exemple. Utilité des souffrances montrée dans le voleur qui se convertit à la croix. Nécessité des souffrances pour éprouver, purifier et perfectionner la vertu. Comment la croix peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Réflexions qui doivent soutenir les enfans de Dieu au milieu des afflictions.

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in autorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. **Hebr. XII. 12.**

Voici les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu, où l'Eglise représentera si vivement, par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa pas-

sion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfans à qui nous ne puissions dire ce que l'apôtre disoit aux Galates (1) : que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. Elle commence aujourd'hui à lire dans l'action de son sacrifice l'histoire de la passion de son Rédempteur : commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit, que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce, que pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelques jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale de la piété chrétienne. Il m'a semblé, chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi, et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il falloit attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix ; et j'ai cru que je parlerois foiblement, si ma voix n'étoit soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, « qui parle mieux, dit saint Paul (2), et plus fortement que celui d'Abel ».

Servons-nous donc, chrétiens, de cette occasion

(1) *Gal.* III. 1. — (2) *Heb.* XII. 24.

favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage, sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, Messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience; et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; c'est-à-dire qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat, dont parle [redacted]

Jésus-Christ crucifié : c'est là que nous renvoie
rin apôtre. Suivons son conseil; allons au Cal-
:; considérons attentivement ce qui s'y passe.
grand objet, chrétiens, qui s'y présente d'abord
rue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un
ère admirable : « Nous voyons, dit saint Au-
stin (1), trois hommes attachés à la croix; un
i donne le salut, un qui le reçoit, un qui le
rd » : *Tres erant in cruce, unus salvator, alius
ndus, alius damnandus.* Au milieu l'auteur de
âce : d'un côté un qui en profite, de l'autre
un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'ori-
l : d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre
ebelle et un adversaire sacrilége. D'un côté un
ndure avec soumission, de l'autre un qui se
lte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur
tent, et un pécheur endurci : un juste souffre
itairement, et il mérite par ses souffrances le
de tous les coupables : un pécheur souffre avec
ission et se convertit, et il reçoit sur la croix
rance du paradis : un pécheur souffre comme
belle, et il commence son enfer dès cette vie.
rnement terrible et diversité surprenante! Tous
sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux
agnons de son supplice; mais, hélas! il n'y en
un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le
acle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux
ésus, l'auteur et le consommateur de notre foi,
le verrons, chrétiens, dans trois fonctions re-
quables. Il souffre lui-même avec patience, il
onne celui qui souffre selon son Esprit, il con-

(1) *In Ps.* XXXIV, *Serm.* II, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 238.

damne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous faut méditer; parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne, le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti, le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir: il fait voir, dans le bon larron, de quelle bonté paternelle il use envers ceux qui souffrent comme ses enfans : enfin il nous montre, dans le mauvais, quels jugemens redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles. Apprenons aujourd'hui, Messieurs, apprenons de ces trois patiens, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons, dans le patient qui souffre étant juste, la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit, l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation

ı ceux qui souffrent en opiniâtres : et comme rois vérités enferment, si je ne me trompe, toute loctrine chrétienne, touchant les souffrances, ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discrs.

PREMIER POINT.

'étoit la volonté du Père céleste que les lois des ftiens fussent écrites premièrement en Jésusist. Nous devons être formés selon l'Evangile; s l'Evangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, it l'Ecriture (1), avant que de parler » : il a praıé premièrement ce qu'il a prescrit; si bien que parole est bien notre loi, mais la loi primitive, t sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, s il est premièrement notre modèle.

'our entendre solidement cette vérité fondamen:, il faut remarquer, avant toutes choses, que rand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu)ulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux nmes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous ter dans la vérité de notre nature, afin que nous iitassions dans la sainteté de ses mœurs : il a pris re chair, afin que nous prenions son esprit : enfin ıs avons été son modèle dans le mystère de l'innation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de 'ie. « Soyons, dit saint Grégoire de Nazianze (2), emblables à Jésus-Christ, parce qu'il a voulu être emblable à nous : devenons des dieux pour l'amour le lui, parce qu'il a voulu devenir homme pour 'amour de nous » : *Simus ut Christus, quoniam*

) *Act.* I. 1. — (2) *Orat.* XLI. *n.* 8, *tom.* 1, *p.* 674.

Christus quoque sicut nos : efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo. Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, Messieurs, qu'elle soit établie sur des fondemens inébranlables ; et jamais ils ne seront tels, si nous ne les cherchons dans les Ecritures.

Que dans le mystère de l'incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine épître aux Hébreux. « Il a dû, dit cet apôtre des Gentils (1), se » rendre en tout semblable à ses frères » : *Debuit per omnia fratribus similari;* et encore en termes plus clairs : « Parce que les hommes, dit-il (2), » étoient composés de chair et de sang, lui aussi » semblablement, *similiter,* a voulu participer à l'un et à l'autre » : *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem.*

Vous voyez donc manifestement que le Fils de Dieu, en venant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire ? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. « Il » n'a pas pris les anges, mais il a pris la postérité

(1) *Heb.* II. 17. — (2) *Ibid.* 14.

» d'Abraham

» d'Abraham (1) », pour plusieurs raisons, je le sais ; mais celle-ci n'est pas la moins importante. « Il » n'a pas pris les anges », parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges : « il a pris la posté- » rité d'Abraham », parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche ; « non à sa » race selon la chair, mais à la race spirituelle qui » devoit suivre les vestiges de sa foi », comme dit le même apôtre en un autre lieu (2) ; c'est-à-dire si nous l'entendons, aux enfans de la nouvelle alliance.

Par conséquent, chrétiens, nous avons en Jésus-Christ une loi vivante, et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Écriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple : jusque-là qu'il ne nous est permis d'imiter les saints qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ ; et jamais saint Paul n'auroit osé dire avec cette liberté apostolique : « Soyez mes imitateurs », s'il n'avoit en même temps ajouté, « comme je le suis » de Jésus-Christ » : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (3). Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes » devenus nos imitateurs » : *Imitatores nostri facti estis,* « et aussi, ajoute-t-il, de notre Seigneur », *et Domini* (4), afin de nous faire entendre que quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose en ce lieu une entreprise impossible ; car dans un ori-

(1) *Heb.* II. 16. — (2) *Rom.* IV. 12. — (3) *I. Cor.* IV. 16. XI. 1. — (4) *I. Thess.* I. 6.

ginal de peinture, on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême, qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire : mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous devez pratiquer les mêmes choses; et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères; ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, il a pris, dit

[redacted]

ie c'est que l'infirmité » : *Virum dolorum, et n infirmitatem* (1). Ne diriez-vous pas, chré- que cette sagesse éternelle s'est réduite, en au monde, à ne savoir plus que les afflic- Il parle, si je ne me trompe, de cette science École appelle expérimentale; et il veut dire, l'entendons, que parmi tant d'objets divers, ffrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n goûté de ce qui est doux; il n'a voulu sa- ir expérience que ce qui étoit amer et fâcheux, uleurs et les peines : *Virum dolorum et scien- ifirmitatem;* et c'est pour cette raison qu'il aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé leur de quelque supplice exquis, parce qu'il t profiter dans cette terrible science qu'il étoit apprendre en ce monde, je veux dire, la e des infirmités : *Virum dolorum et scientem itatem.*

certainement, ames saintes, il est tellement ble qu'il n'est né que pour endurer, et que à tout son emploi, tout son exercice, qu'aus- qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut près cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci aison, et il est aisé de nous en convaincre par irconstance considérable, que saint Jean a re- uée dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet ne de souffrances étant à la croix tout épuisé, mourant, considere qu'il a enduré tout ce qui prédit par les prophéties, à la réserve du breu- amer qui lui étoit promis dans sa soif : il le nde avec un grand cri, ne voulant pas laisser

(1) *Is.* LIII. 3.

perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus voyant que tout étoit accompli ; afin qu'une » parole de l'Ecriture fût encore accomplie, il dit : » J'ai soif » : *Sciens Jesus quia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura dixit : Sitio* (1). Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce juif impitoyable arrosa sa langue, après ce dernier outrage dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie ; voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, « Tout est consommé », *Consummatum est* (2) : je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrance dont vous ayez désormais à faire l'épreuve ; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines ; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet aussitôt, « baissant la tête, il rendit son » ame » : *Et inclinato capite tradidit spiritum* (3) ; mesurant la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, Messieurs ; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connoître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandoit la rédemption de notre nature ; et en voici la raison. S'il s'étoit réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeoit de sa patience, il ne nous auroit pas donné l'idée toute

(1) *Joan.* XIX. 28. — (2) *Ibid.* 30. — (3) *Ibid.*

itière de l'estime qu'il fait des afflictions; et nous urions pu soupçonner qu'il les auroit regardées lutôt comme un mal nécessaire que comme un ien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous, et de payer à son Père, par ce sacrifice, ce qu'exigeoit sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices qui ont les souffrances; et comme dit admirablement e célèbre prêtre de Carthage, « il veut se rassasier, avant que de mourir, par le plaisir d'endurer » : *aginari voluptate patientiæ discessurus volebat* (1). e diriez-vous pas, chrétiens, que selon le sentiment e ce grand homme, toute la vie du Sauveur étoit n festin, dont tous les mets étoient des tourmens; stin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé igne de son goût. Sa mort suffisoit pour notre salut; mais sa mort ne suffisoit pas à cette avidité de ouleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y indre les fouets, et cette sanglante couronne qui erce sa tête, et ce cruel appareil de supplices resque inconnus, peines nouvelles et inouies; afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Et bien, Messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, durant es jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens,

(1) *Tert. de Pat. n.* 3.

c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfans de sang, enfans de douleur, quoi, vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent. C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi, est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre, qui vous dit qu' « il a tant souffert afin que vous suiviez » son exemple, et que vous marchiez sur ses pas (1) »? n'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche, qu' « il faut être configuré à sa mort, afin de par» ticiper à sa résurrection glorieuse » : *Configuratus morti ejus; si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis* (2). Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que, pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix (3), comme lui-même a porté la sienne? et en voici la raison, qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes son corps et ses

(1) *I. Petr.* II. 21. — (2) *Philip.* III. 10 *et* 11. — (3) *Luc.* XIV. 27.

ıembres : » Nous sommes la chair de sa chair, et les os de ses os », comme dit l'apôtre (1). Et c'est ourquoi le même saint Paul ne craint point de ire (2), qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre lans tous les membres de son corps mystique, comme l a voulu endurer dans toutes les parties du corps ıaturel.

Entendons, Messieurs, un si grand mystère : enrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ ouffrant nous porte en lui-même : nous sommes, i je l'ose dire, plus son corps, que son propre corps; plus ses membres, que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communicaion chrétienne entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle le ce qui se doit accomplir en nous. Ah ! regardez le corps de Jésus; « depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien en lui de sain, ni d'entier (3) » ; out est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert le marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacriléges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores, et coule à terre à grosses gouttes : toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela veut dire, Messieurs, que l'Eglise qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang, et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Et quoi donc, pour donner du sang à Jésus, fau-

(1) *Ephes.* v. 30. — (2) *Colos.* I. 24. — (3) *Is.* I. 6.

dra-t-il ressusciter les Nérons, les Domitiens, et les autres persécuteurs du nom chrétien? faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étoient immolés innocens à la vengeance publique? Non, mes Frères; à Dieu ne plaise, mes Frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices. Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur; et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendoit nos ancêtres, il ne faut pas craindre, Messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies, ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre : s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parens, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimoit justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons, dans les saintes Lettres, que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme, je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs

tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui; non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire : s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres; s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre; travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée, que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais, sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au sauveur Jésus, que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux; je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment par saint Augustin (1), « le sang de nos ames » : lorsque nous le versons devant Dieu en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes Frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience : la nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'embarras, le monde assez d'injustices, la faveur assez d'inconstance; il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante : si bien que ce n'est pas seulement l'Evangile, mais encore le monde et la nature, qui nous imposent la loi des souffrances : il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien;

(1) *Serm.* CCCLI. *n.* 7, *tom.* V, *col.* 1356.

et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque nous verrons, chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui rejaillira de ses plaies et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnoître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois Jésus ne veut point attendre ce jour, pour nous apprendre cette vérité par expérience; et sans sortir de sa croix, il entreprend de nous montrer, par un grand exemple, quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être au contraire jusqu'à la mort l'exemple d'un entier abandonnement; ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous le découvre, Messieurs, dans ce voleur pénitent, auquel il inspire parmi les souffrances des sentimens d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche, par la promesse d'une récompense éternelle: *Hodie mecum eris* (1): « Vous serez » aujourd'hui avec moi ».

Je ne m'étendrai pas, chrétiens, à vous prouver, par un long discours, que Dieu aime d'un amour particulier les ames souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudroit n'avoir aucune teinture des principes du christianisme: mais afin qu'elle vous profite

(1) *Luc.* XXIII. 43.

en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Ecritures divines les causes de cet amour; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

Il est certain, ames saintes, qu'un cœur contrit et humilié, dans le souvenir de ses fautes, est un grand sacrifice à Dieu, et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances : car nous voyons par expérience qu'une ame dure et impénitente, qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se réveiller, à les confesser au milieu des afflictions; et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connoître manifestement, dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que sous un Dieu si bon que le nôtre l'innocence n'a rien à craindre; et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne feroit jamais de mal à personne, s'il n'y étoit forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie : *Oblitus est Deus* (1); en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine; et touché de la crainte de ses jugemens, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti :

(1) *Ps.* IX. 34.

il entend son compagnon qui blasphême, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. « Quoi, » dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment » ne t'a pas encore appris à craindre Dieu » ! *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es* (1) ! Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugemens : c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. « Pour » nous, continue ce saint patient, si nous sommes » punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mé- » rité » : *Et nos quidem digna factis recipimus* (2). Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnoît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, chré-

[redacted]

sons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi : imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, dit-il, » qu'a-t-il fait » ? *Hic verò nihil mali gessit* (1). Cette pensée adoucit ses maux : car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre ? C'est, mes Frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs ; j'entends Jésus-Christ, et nous-mêmes ; notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons ; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs : souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage, et qui nous épargne. O le sacrifice agréable ! ô l'hostie de bonne senteur ! ces sentimens forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Mais, mes Frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connoître nos crimes ; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise, c'est une vérité connue, et très-souvent répétée dans les saintes Lettres ; mais afin d'en en-

(1) *Luc.* XXIII. 41.

tendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve, et le fait connoître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusqu'à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée : car comme on ne connoît point un soldat, jusqu'à ce qu'il ait été dans le combat; ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu, elle ne se connoît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer, jusqu'à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La patience produit l'é» preuve, et l'épreuve, dit-il (1), produit l'espé» rance »; et voici la raison solide de cette sentence apostolique. C'est que la vertu véritable attend tout de Dieu; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or elle ne peut jamais reconnoître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose; cette épreuve ce sont les souffrances; par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse; et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver ? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne

(1) *Rom.* v. 4.

et de prétendre. O piété délicate, qui n'a jamais ité les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans repos! je t'entends discourir de la vie future; tu ftends à la couronne d'immortalité, mais tu ne is pas renverser l'ordre de l'apôtre : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espé-ance ». Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens e je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici e perte de biens, une insulte, une contrariété, e maladie : quoi, tu te laisses aller au murmure, uvre piété déconcertée! tu ne peux plus te soute-r, piété sans force et sans fondement! va, tu n'as nais mérité le nom d'une piété chrétienne, tu n'en ois qu'un vain simulacre; tu n'étois qu'un faux or, i brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le ı, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es opre qu'à tromper les hommes par une vaine ap-rence; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la ıreté du siècle futur.

La véritable vertu chrétienne non-seulement se nserve, mais encore se raffine et se purifie dans le ı des afflictions; et si nous nous savons connoître ous-mêmes, nous comprendrons aisément combien le a besoin d'y être épurée. Nous nous plaignons dinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime, ourquoi ce fils, pourquoi cet époux, qui faisoit ute la douceur de notre vie : quel mal faisions-ous en les aimant, puisque cette amitié est si légi-ne? Je ne veux point entendre ces plaintes dans bouche d'un chrétien; parce qu'un chrétien ne eut ignorer combien la chair et le sang se mêlent

dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde : et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savois, ô cœur humain, combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages; que tu louerois la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre ! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, certains lacets invisibles, qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans quelque amour déréglé des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage : il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela de quelle manière ? « C'est qu'il » faut, dit saint Augustin, que cet homme apprenne » en perdant ces biens, combien il péchoit en les » aimant ». Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenoient au fond de son ame, et combien il s'écartoit de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt* (1). D'ailleurs il connoîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se vouloit laisser convaincre

(1) *S. Aug. de Civit. Dei, lib.* 1, *c.* x, *tom.* VII, *col.* 11.

par

aucuns discours. Dans ce débris des biens périsles, il s'attachera plus fortement aux biens éters, qu'il commençoit peut-être à trop oublier : si ce petit mal guérira les grands, et ce feu des ictions rendra sa vertu plus pure, en la séparant mélange.

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie mi les souffrances ; par conséquent, ames saintes, u qui aime sur toutes choses la simplicité, et la union parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura n de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. is afin de le connoître par expérience, jetez les ux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre ; voyez comme il traite cet heureux voleur, dont vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, ant toutes choses, à quel degré de perfection sa rtu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce traordinaire nous fait voir en lui un modèle accmpli de patience et de vertu consommée. Vous i avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le ppe, produire enfin tous les actes d'une pénitence rfaite ; écoutez la suite de son histoire : ce n'est us un pénitent qui vous va parler ; c'est un saint une piété et d'une foi consommée. Non content avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ contre quel il voit tout le monde élevé avec tant de rage, se tourne à lui, chrétiens, et il lui adresse ses eux : « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume » : *Domine,*

memento meî cùm veneris in regnum tuum (1). Je triomphe de joie, mes Frères; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie : un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume : ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône : quelle foi, et quelle espérance ! Lorsque nous mourons, chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant; et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, Messieurs, et dans quelle rencontre de choses ? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix; « Sa foi a » commencé de fleurir, quand la foi même des apô» tres a été flétrie » : *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit* (2). Les disciples ont délaissé celui qu'ils savoient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnoît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice : « Digne certainement, » dit saint Augustin, de tenir un grand rang parmi » les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de » Jésus à faire l'office de ceux qui devoient être les » chefs de cette armée triomphante ». Vous vous étonnez, chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut; mais c'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles

(1) *Luc.* XXIII. 42. — (2) *S. Aug. de Anima et ejus orig. lib.* I, *n.* II, *tom.* X, *col.* 342.

se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen, dico tibi, hodie mecum eris in paradiso* (1) : « Je » vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec » moi dans le paradis ». Aujourd'hui ; quelle promptitude! avec moi ; quelle compagnie ! dans le paradis ; quel repos ! Que je finirois volontiers sur cette aimable promesse, et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu ! Mais il y a des ames de fer, que les douceurs de la piété n'attendrissent pas ; et il faut, pour les émouvoir, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré, chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de » haine, comme parle le saint apôtre (2), en ce jour » d'indignation et de fureur implacable ». Mais si nous voyons, dans les saintes Lettres, que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une fé-

(1) *Luc.* XXIII. 43. — (2) *Rom.* II. 5.

licité apparente ; cette même Ecriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événemens sanglans et tragiques. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab ; et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance, tant il est vrai, dit saint Augustin (1), « qu'il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais » dans quel esprit on le souffre » ; et que les afflictions que Dieu nous envoie, peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitens qui souffrent sans se convertir, commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images, ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison, « les cheminées de l'enfer » : *Ignis inferni fumariola* (2). Voulez-vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer, et un tableau animé d'une ame

(1) *De Civit. Dei, lib.* 1, *cap.* VIII, *tom.* VII, *col.* 8. — (2) *Tertull. de Pœnit. n.* 12.

condamnée ? voyez un homme qui souffre, et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence : car je remarque deux sortes de feux dans les Ecritures divines. « Il y a un feu qui purge, et un » feu qui consume et qui dévore » : *Uniuscujusque opus probabit ignis* (1).... *Cum igne devorante* (2). Ce dernier est appelé dans l'Evangile, « Un feu qui ne » s'éteint pas » ; *Ignis non extinguitur* (3) ; pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence ; c'est un feu qui nous purifie ; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume ; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les ames ; parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes : et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les ames ; parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur, que des hommes frappés de la main de Dieu, et impénitens tout ensemble : non, il n'y a rien de plus horrible, puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parloit comme d'un prodige, que Dieu avoit dissipés, et qui n'étoient

(1) *I. Cor.* III. 13. — (2) *Is.* XXXIII. 14. — (3) *Marc.* IX. 47.

pas touchés de componction; *Dissipati sunt, nec compuncti* (1) : serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; frappés, et non corrigés; abattus, et non humiliés; châtiés, et non convertis. Tel étoit le déloyal Pharaon, qui s'endurcissoit tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit, dans l'Apocalypse (2), que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordoient leurs langues, et blasphémoient le Dieu du ciel, et ne faisoient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde, pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette vie; ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphêmes; « et il semble, » dit Salvien, que leurs crimes se multipliant avec » leurs supplices, la peine même de leurs péchés » soit la mère de nouveaux désordres » : *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum* (3).

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup, et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie, aient raison d'espérer du repos en l'autre; par la

(1) *Ps.* XXXIV. 19. — (2) *Apoc.* XVI. 9. — (3) *De gubernat. Dei, lib.* VI, *n.* 13, *pag.* 140.

dureté de nos cœurs, cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du crucifié : la croix dans les uns est une grâce ; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice ; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusqu'à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances ; [craignez] qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfans de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie ; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchans, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces ; battus enfin des mêmes tempêtes. « Le Sei» gneur connoît ceux qui sont à lui (1) », et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or, et fumer la paille : « Le même mouvement, dit saint Augustin (2), fait » exhaler la puanteur de la boue, et la bonne odeur » des parfums » ; et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent, consument les méchans, purifient les justes ;

(1) *II. Timoth.* II. 19. — (2) *De Civit. Dei, lib.* I, *cap.* VIII, *tom.* VII, *col.* 8.

et quoi que l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

Prenez la médecine; la main de Dieu est invisiblement étendue [pour vous la présenter : recevez-la avec joie.] « Mes Frères, dit l'apôtre saint Jac- » ques (1), considérez comme le sujet d'une extrême » joie les diverses afflictions qui vous arrivent; sa- » chant que l'épreuve de votre foi produit la pa- » tience : or la patience doit être parfaite dans ses » œuvres et dans ses effets, afin que vous soyez par- » faits et accomplis en toute manière, et qu'il ne » vous manque rien.... Heureux celui qui souffre pa- » tiemment les tentations et les maux de cette vie; » parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il » recevra la couronne de vie que Dieu a promise à » ceux qui l'aiment ». Si la tentation vous presse, « persévérez jusques à la fin » : *Persevera usque in finem*; « parce que la tentation ne persévérera pas » toujours » : *Quia tentatio non perseverat usque in finem* (2). Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator* (3) : « Encore un peu de temps, et le pécheur ne sera » plus ». Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun : « l'infirmité fait paroître long » ce qui est court » : *Infirmitas facit diu videri quod citò est* (4). Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie*, « Aujourd'hui », dit

(1) *Jac.* I. 2, 3, 4, 12. — (2) *S. Aug. in Joan. Tract.* XLV. *n.* 13, *tom.* III, *part.* II, *col.* 600. — (3) *Ps.* XXXVI. 10. — (4) *In Ps.* XXXVI, *serm.* I, *n.* 10, *tom.* IV, *col.* 262.

[redacted]

le Fils de Dieu : ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vîte ; elle s'écoulera comme un jour d'hiver, où le matin et le soir se touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que l'ennui et l'infirmité fait paroître long ; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quand vous serez dans la vie future !

Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien ! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagé, quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure aux autres qui vous tourmentent ? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot : « Vous perdez l'utilité de vos » souffrances » : *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis* (1) : « Vous perdez l'utilité de votre misère, vous êtes » devenus misérables, et vous êtes demeurés mé- » chans ».

(1) *De Civit. Dei, lib.* I, *c.* XXXIII, *tom.* VII, *col.* 30.

III.E SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LES DEVOIRS DES ROIS.

Quelle est la source de la puissance temporelle. Sentimens d'un roi sage qui voit les peuples soumis à son empire. Combien les souverains doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu profondément gravée. Services que l'Eglise a droit d'attendre des princes chrétiens. Quels sont leurs devoirs, pour faire régner Jésus-Christ sur leurs peuples. Qualités et dispositions qui leur sont nécessaires pour rendre la justice et connoître la vérité.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse : paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'évangile de ce jour. Matth. XXI. 5.

PARMI toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe ; et j'a appris de Tertullien, que ces illustres triomphateu de l'ancienne Rome marchoient avec tant de pom

que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivoit avoit charge de les avertir qu'ils étoient hommes: *Respice post te, hominem te memento* (1).

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse »: *Sedens super asinam*. Chrétiens, qui n'en rougiroit? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne? Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe; mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines: et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la Cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le secours d'en-haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

(1) *Apol. n.* 33.

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps: il est roi par droit de conquête; et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Evangile un peuple particulier, recueilli de tous les autres peuples du monde: enfin il est roi par élection; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand Roi doit régner: sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instrumens de cette puissance: c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes; ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que seroit-ce qu'un particulier qui se mêleroit d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée: aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Ecriture, les sages avertissemens des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine.

Et d'abord pour établir mon sujet, j'ouvre l'His-

toire sainte pour y lire le sacre du roi Joas [1], fils du roi Joram. Une mère dénaturée, et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avoit été déposée, avoit dépouillé ce jeune prince, et usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, chrétiens, ce que dit le texte sacré : *Imposuerunt ei diadema, et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem :* « Ils produisirent le fils du roi devant tout le » peuple ; ils mirent sur sa tête le diadême et le té» moignage ; ils lui donnèrent la loi en sa main, et » ils l'établirent roi ». Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction : toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir le temple du cri, « Vive le Roi » : *Imprecatique sunt ei, et dixerunt : Vivat Rex* [2].

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque : car ce témoignage que l'on met sur lui avec son diadême, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience ; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie votre majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ, Roi des rois, et Jésus-

(1) *II. Par.* XXII. 10. — (2) *Ibid.* XXIII. 11.

Christ, souverain pontife, pour accomplir ces figures, met son Evangile sur votre tête et son évangile en vos mains; ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Eglise. L'Evangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne: l'Evangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Evangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance: l'Evangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par-là Votre Majesté voit assez, premièrement que Jésus-Christ veut régner sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point: et que par vous il veut régner sur vos peuples; mon second point le fera connoître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

« Les rois règnent par moi », dit la sagesse éternelle: *Per me reges regnant* (1); et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui, tous les rois règnent; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils; « et il n'y a sur la terre aucune puis-

(1) *Prov.* VIII. 15.

» sance qu'il n'ait ordonnée » : *Non est potestas, nisi à Deo*, dit l'oracle de l'Ecriture (1).

Quand il veut faire des conquérans, il fait marcher devant eux son esprit de terreur, pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : « Il les prend » par la main », dit le prophète Isaïe. « Voici ce » qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint : Je tour- » nerai devant ta face le dos des rois ennemis : je » marcherai devant toi, et j'humilierai à tes pieds » toutes les grandeurs de la terre : je romprai les » barres de fer, je briserai les portes d'airain » : *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram.... dorsa regum vertam : Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam* (2).

Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : « Je frapperai, dit-il, tout le royaume » d'Israël, je l'arracherai jusqu'à la racine, je le jet- » terai où il me plaira, comme un roseau que les » vents emportent » : *Percutiet Dominus Deus Israel, sicut moveri solet arundo in aqua : et evellet Israel,.... et ventilabit eos trans flumen* (3) : « Ou il » mêle dans les conseils un esprit de vertige, qui » fait errer l'Egypte incertaine comme un homme » enivré » : *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum,... sicut errat ebrius et vomens* (4) : en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la

(1) *Rom.* XIII. 1. — (2) *Is.* XLV. 1, 2. — (3) *III. Reg.* XIV. 15. — (4) *Is.* XIX. 14.

majesté. Et même lorsque les conseils sont modérés et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure; parce qu'il est « profond » en pensées (1), terrible en ses conseils par-dessus » les enfans des hommes (2) » ; parce que « ses con» seils étant éternels », *Consilium Domini in æternum manet* (3), et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, « ils dissipent avec une fa» cilité toute-puissante les conseils toujours incer» tains des nations et des princes » : *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum* (4).

C'est pourquoi un roi sage, un roi capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est « lui qui soumet ses peuples » sous sa puissance » : *Qui subdit populum meum sub me* (5). Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense, d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis; mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la pusisance de la mer, et qui adoucit ses vagues irritées, voyant son état si calme, qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité : « O mon Dieu, [dit-il], » vous êtes mon protecteur; c'est vous qui faites » fléchir sous mes lois ce peuple innombrable » : *Protector meus, et in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me.*

Pour établir cette puissance, qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi

(1) *Ps.* XCI. 6. — (2) *Ps.* LXV. 5. — (3) *Ps.* XXXII. 11. — (4) *Ibid.* 10. — (5) *Ps.* CXLIII. 3.

le

patriarche Joseph ne craint point de jurer par la te et par le salut de Pharaon (1), comme par une iose sacrée; et il ne croit pas outrager celui qui a t: « Vous jurerez seulement au nom du Seigneur (2) »; parce qu'il a fait dans le prince une nage mortelle de son immortelle autorité. « Vous êtes des dieux, dit David (3), et vous êtes tous enfans du Très-haut ». Mais, ô dieux de chair et de ng! ô dieux de terre et de poussière! vous mourrez mme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, core que vous mouriez, et votre autorité ne meurt is : cet esprit de royauté passe tout entier à vos iccesseurs, et imprime partout la même crainte, même respect, la même vénération. L'homme eurt, il est vrai; mais le roi, disons-nous, ne eurt jamais : l'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que de tous les mmes vivans, aucuns ne doivent avoir dans l'es-it la majesté de Dieu plus imprimée, que les rois: r comment pourroient-ils oublier celui dont ils rtent toujours en eux-mêmes une image si vive, expresse, si présente? Le prince sent en son cœur tte vigueur, cette fermeté, cette noble confiance commander : il voit qu'il ne fait que mouvoir les vres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité 1 royaume à l'autre. Et combien donc doit-il penr que la puissance de Dieu est active? Il pénètre s intrigues, les trames les plus secrètes. « Les oiseaux du ciel lui rapportent tout (4) ». Il a même çu de Dieu, par l'usage des affaires, une expérience,

(1) *Genes.* XLII. 15. — (2) *Deut.* X. 20. — (3) *Ps.* LXXXI. 6. — (4) *Eccle.* X. 20.

une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* (1). Et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchoient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables ? Mais quand il voit les peuples soumis, « obligés, dit l'apôtre (2), à lui obéir non-seulement » pour la crainte, mais encore pour la conscience »; peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret ? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler la grandeur de la Majesté divine : « O monarques, respectez votre pourpre, révérez votre propre autorité » qui est un rayon de celle de Dieu ; connoissez le » grand mystère de Dieu en vos personnes : les » choses hautes sont à lui seul ; il partage avec vous » les inférieures : soyez donc les sujets de Dieu, » comme vous en êtes les images (3) ».

(1) *Prov.* XVI. 10. — (2) *Rom.* XIII. 5. — (3) *Orat.* XXVII. *tom.* I, *pag.* 471.

Tant de fortes considérations doivent presser vi-ment les rois de mettre l'Evangile sur leurs têtes, avoir toujours les yeux attachés à cette loi supé-ure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne ur permet pas, de ne souffrir jamais que leur uissance s'égare hors des bornes de la justice chré-enne. Certes ils donneroient au Dieu vivant un op juste sujet de reproche, si parmi tant de biens 'il leur fait, ils en alloient encore chercher dans s plaisirs qu'il leur défend, s'ils employoient con-e lui la puissance qu'il leur accorde, s'ils violoient ıx-mêmes les lois dont ils sont établis les exécu-urs, les protecteurs.

C'est ici le grand péril des grands de la terre, s rois chrétiens. Comme les autres hommes, ils it à combattre leurs passions; par-dessus les autres mmes, ils ont à combattre leur propre puissance : ır comme il est absolument nécessaire à l'homme avoir quelque chose qui le retienne, les puis-nces, sous qui tout fléchit, doivent elles-mêmes se rvir de bornes : « Elles sont d'autant plus obligées de se réduire sous cette discipline sévère, qu'elles savent que le sentiment de leur pouvoir leur per-suade plus aisément de s'accorder les choses qui ne sont pas permises » : *Tantò sub majore mentis isciplina se redigunt, quantò sibi per impatientiam otestatis suadere illicita quasi licentiùs sciunt.* C'est ı, disoit un grand pape (1), toute la science de la ɔyauté; et voici dans une sentence de saint Gré-ɔire la vérité la plus nécessaire que puisse jamais ıtendre un roi chrétien. « Nul ne sait user de la

(1) *S. Greg. lib.* V. *Moral. cap.* XI, *tom.* I, *col.* 145.

» puissance, que celui qui la sait contraindre » : celui-là sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop; qui la soutient au dehors, et qui la réprime au dedans; enfin qui, se résistant à lui-même, fait par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourroit entreprendre sans attentat : *Bene potestatem exercet, qui et retinere illam noverit et impugnare* (1). Mais que cette épreuve est difficile! que ce combat est dangereux! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose! qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui-même! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate, si périlleuse, qui fait dire à un grand roi pénitent : « Je » me suis répandu comme de l'eau (2) »? Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissé aller à son poids, et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu, donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugemens et par l'autorité de votre Evangile. Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent : qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre; et ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

SECOND POINT.

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Eglise catholique; et j'entends ici par l'Eglise toute la société

(1) *S. Greg. lib.* XXVI, *cap.* XXVI, *col.* 833. — (2) *Ps.* XXI. 14.

[redacted]

du peuple de Dieu. Jésus-Christ règne dans les Etats, lorsque l'Eglise y fleurit; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette Eglise catholique. Elle a dû être établie malgré les rois de la terre; et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs. Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Eglise : *Quare fremuerunt gentes :* « Pourquoi les peuples se sont-ils émus, et ont-ils » médité des choses vaines? Les rois de la terre se » sont assemblés, et les princes ont fait une ligue » contre le Seigneur et contre son Christ (1) ». Ne voyez-vous pas, chrétiens, les empereurs et les rois frémissans contre l'Eglise naissante, qui cependant toujours humble et toujours soumise, ne défendoit que sa conscience? Dieu vouloit paroître tout seul dans l'établissement de son Eglise; car écoutez ce qu'ajoute le même Psalmiste : « Celui qui habite au » ciel, se moquera d'eux, et l'Eternel se rira de » leurs entreprises » : *Qui habitat in cœlis, irridebit eos* (2). O rois, qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans l'établissement de son grand ouvrage : il lui plaît que des pêcheurs fondent son Eglise, et qu'ils l'emportent sur les empereurs.

Mais quand leur victoire sera bien constante, et que le monde ne doutera plus que l'Eglise, dans sa foiblesse, n'ait été plus forte que lui avec toutes ses puissances, vous viendrez à votre tour, ô Empereurs, au temps qu'il a destiné; et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de

(1) *Ps.* II. 1, 2. — (2) *Ibid.* 4.

ces pécheurs : alors l'état de l'Eglise sera changé. Pendant que l'Eglise prenoit racine par ses croix et par ses souffrances, les empereurs, disoit Tertullien (1), ne pouvoient pas être chrétiens; parce que le monde, qui la tourmentoit, devoit les avoir à sa tête. « Mais maintenant », dit le saint Psalmiste; *Et nunc, reges, intelligite* (2); maintenant qu'elle est établie, et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde: commencez à ouvrir les yeux à la vérité; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Evangile: « O vous qui jugez la terre, servez le Seigneur en » crainte » : *Servite Domino in timore* (3) : dilatez maintenant son règne. Servez le Seigneur: de quelle sorte le servirez-vous? Saint Augustin vous le va dire : « Servez-le comme des hommes particuliers, » en obéissant à son Evangile, comme nous avons » déjà [dit]; mais servez-le aussi comme rois, en » faisant pour son Eglise ce qu'aucuns ne peuvent » faire, sinon les rois » : *In hoc serviunt Domino reges, in quantum sunt reges, cùm ea faciunt ad serviendum illi, quæ non possunt facere nisi reges* (4). Et quels sont ces services considérables que l'Eglise exige des rois comme rois? De se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fondement de l'Eglise. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable, et qui nous doit attacher le plus

(1) *Apolog. n.* 21. — (2) *Ps.* II. 10. — (3) *Ibid.* 11. — (4) *Ep.* CLXXXV. *n.* 19, *tom.* II, *col.* 651.

rtement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pu-
té de leur foi. Le trône que remplit notre grand
onarque est le seul de tout l'univers où, depuis la
emière conversion, jamais il ne s'est assis que des
inces enfans de l'Eglise. L'attachement de nos rois
ur le saint Siége apostolique, semble leur avoir
mmuniqué quelque chose de la fermeté inébran-
ble de cette première pierre sur laquelle l'Eglise
t appuyée : et c'est pourquoi un grand pape, c'est
int Grégoire, a donné dès les premiers siècles cet
oge incomparable à la couronne de France,
i' « elle est autant au-dessus des autres couronnes
du monde, que la dignité royale surpasse les
fortunes particulières » : *Quantò cæteros ho-
ines regia dignitas antecedit, tantò cæterarum
ntium regna regni vestri profectò culmen excel-*
:(1). Un si saint homme regardoit sans doute plus
icore la pureté de la foi, que la majesté du trône :
ais qu'auroit-il dit, chrétiens, s'il avoit vu durant
ouze siècles cette suite non interrompue de rois
itholiques? S'il a élevé si haut la race de Phara-
ond, combien auroit-il célébré la postérité de saint
ouis? et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'auroit-
dit à Louis-Auguste?

Sire, Votre Majesté saura bien soutenir de tout
n pouvoir ce sacré dépôt de la foi, le plus pré-
ieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses
ncêtres : elle éteindra dans tous ses Etats les nou-
elles partialités. Et quel seroit votre bonheur, quelle
gloire de vos jours, si vous pouviez encore gué-
ir toutes les blessures anciennes! Sire, après ces

(1) *Ep. lib.* VI. *Ep.* VI, *ad Child. Reg. tom.* II, *col.* 795.

dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels Votre Majesté lui doit des actions de grâces immenses; elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne : et peut-être; car qui sait les secrets de Dieu? peut-être qu'il a permis que Louis le juste de triomphante mémoire se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avoit formé l'hérésie, pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer toute entière par un sage tempérament de sévérité et de patience. Sire, quoi qu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions Votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre aux oracles du Saint-Esprit, et aux décisions de l'Eglise, une obéissance non feinte; afin que toute l'Eglise catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire : « Nous devons prier sans cesse pour notre » monarque très-religieux et très-chrétien, et pour » la reine sa très-digne épouse, qui est un miracle » de douceur et de piété, et pour son fils sérénissime » notre prince, notre espérance » : *Pro vita piissimi et christianissimi Domni nostri, et tranquillissima ejus conjuge, et mansuetissima ejus sobole semper orandum est* (1). Et s'il vivoit en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie, pour la reine son auguste mère, dont le zèle ardent et infatigable auroit bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape. Nous devons donc prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, « pendant le » temps desquelles, voici un éloge admirable, les » bouches des hérétiques sont fermées », et leur

(1) *Epist. lib.* IX. *Ep.* XLIX, *tom.* II, *col.* 963.

malice, leurs nouveautés n'osent se produire : *Quorum temporibus hæreticorum ora conticescunt* (1). Mais reprenons le fil de notre discours.

L'Eglise a tant travaillé pour l'autorité des rois, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnoient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. L'Eglise leur a ouvert une place plus vénérable ; elle les a fait régner dans la conscience : c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône, en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité ! Elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leur personne sacrée, un devoir de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur, non-seulement les premières pensées de rebellion, les mouvemens les plus cachés de sédition, mais encore et les plaintes et les murmures : et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine, et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importans, une juste reconnoissance obligeoit les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Eglise, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si son Eglise n'est autorisée : les monarques pieux l'ont bien reconnu ; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Ils ont fait quelque chose de plus : cette puissance sou-

(1) *S. Gregor. Epist. lib.* IX, *Ep.* XLIX, *tom.* II, *col.* 963.

veraine, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans toutes les affaires ecclésiastiques ; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il promet son assistance aux prélats, qu'il les assure de son appui dans les fonctions de leur ministère ; « afin, dit ce grand roi (1), que » notre puissance royale servant, comme il est con- » venable, à ce que demande votre autorité, vous » puissiez exécuter vos décrets » : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra autoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostrâ, perficere valeatis* (2).

Mais, ô sainte autorité de l'Eglise, frein nécessaire de la licence, et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue ? abandonnée par les uns, et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudroit un trop long discours pour exposer ici toutes ses plaies : Sire, le temps en éclaircira Votre Majesté. Cette affaire est digne que Votre Majesté s'y applique : et dans la réformation générale de tous les abus de l'Etat, qui est due à la gloire de votre règne, que l'on attend de votre haute sagesse, l'Eglise et son autorité, tant de fois blessées, recevront leur soulagement de vos mains royales. Et comme cette autorité de l'Eglise n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété, c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les peuples qui leur

(1) *Lud. Pius.* — (2) *Capit. an.* 823, *c.* IV, *tom.* I, *p.* 634. *Edit. Baluz.*

obéissent; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente.

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphêmes. Jésus-Christ est un grand roi; et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec honneur. Un roi ne permet pas dans ses Etats qu'on parle irrévéremment même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi; tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre. Et quoi donc, ô Jésus-Christ, Roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphême, même au milieu de votre empire! quelle seroit cette indignité! Ah! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon Roi. Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies; afin qu'ils n'osent paroître, et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète Amos, « que la » cabale des libertins sera renversée » : *Auferetur factio lascivientium* (1), et ce mot du roi Salomon : « Un roi sage dissipe les impies, et les voûtes des » prisons sont leurs demeures » : *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem* (2), sans égard ni aux conditions, ni aux personnes; car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence.

Non-seulement les blasphêmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. « Le roi, dit le même Salo» mon, assis dans le trône de son jugement, dissipe » tout le mal par sa présence » : *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo* (3). Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice

(1) *Am.* VI. 7. — (2) *Prov.* XX. 26. — (3) *Ibid.* 8.

du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi, chrétiens, les paroles de Salomon : il ne veut pas que le prince prenne son glaive contre tous les crimes; mais il n'y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux et bien digne de la majesté des rois : leur vie chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par l'autorité de leur exemple, par leurs vertus. Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Rien de plus grand dans les grands, que cette noble obligation de vivre mieux que les autres : car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire. Et c'est pourquoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien » méditer qu'il n'est pas dispensé des lois; mais que » lorsqu'il cesse de leur obéir, il semble en dispenser » tout le monde par l'autorité de son exemple » : *Nec legibus rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo* (1).

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jésus-Christ dans leurs Etats, c'est qu'après avoir dissipé les vices, à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu; et je ne puis mieux exprimer cette vérité, que par ces

(1) *Apolog. Dav.* II, *cap.* III, *tom.* I, *col.* 710.

beaux mots de saint Grégoire, dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice : c'est à Votre Majesté qu'il parle. « C'est pour cela, lui dit-il, que la puis- » sance souveraine vous a été accordée d'en-haut sur » tous les hommes ; afin que la vertu soit aidée ; afin » que la voie du ciel soit élargie, et que l'empire » terrestre serve à l'empire du ciel » : *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est; ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largiùs pateat; ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur* (1).

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel? il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c'est que la vertu véritable est ordinairement méprisée : car comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes : c'est pourquoi elle semble inutile au monde; et le vice paroît bien plutôt, parce qu'il est plus entreprenant : car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la Sapience : « Le juste, » disent-ils, nous est inutile » : *Inutilis est nobis* (2); il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces : il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile, on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer : c'est pourquoi ils disent : « Trompons le juste, parce qu'il

(1) *Epist. lib.* III, *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug. tom.* II, *col.* 676. — (2) *Sap.* II 12.

» nous est inutile » : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*. Elevez-vous, puissances suprêmes; voici un emploi digne de vous : voyez comme la vertu est contrainte de marcher dans des voies serrées; on la méprise, on l'accable : protégez-la : tendez-lui la main, faites-vous honneur en la cherchant, élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin, et rendez-le plus facile : pour cela, aimez la justice; qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchans; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah! chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques; c'est l'unique appui de la majesté : car qu'est-ce que la majesté? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince et sur tout son extérieur; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse : cet éclat vient de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. « Ce prince, dit l'Ecriture (1), s'assit dans le » trône de son père, et il plut à tous » : *Sedit Salomon super solium... pro patre suo, et cunctis placuit*. Voilà un prince aimable, qui gagne les cœurs par sa bonne grâce : il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté; et c'est la justice qui le donne : car après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré : « Tout Israël, dit » l'Ecriture, apprit que le roi avoit jugé, et ils crai» gnirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu étoit » en lui » : *Audivit omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapien-*

(1) *I. Paral.* XXIX. 23.

tiam Dei esse in eo (1). Sa mine relevée le faisoit aimer; mais sa justice le fait craindre, de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Ecriture, « aimez la justice (2) », et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois. Mais pour pratiquer la justice, connoissez la vérité; et pour connoître la vérité, mettez-vous en état de l'apprendre. Salomon possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait à Dieu cette prière : « Je suis, dit-il, ô Seigneur, un jeune » prince, qui n'ai point encore l'expérience, qui » est la maîtresse des rois » : *Ego autem sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum* (3). En passant, ne croyez pas qu'il parle ainsi par foiblesse de courage : il paroissoit devant ses juges avec la plus haute fermeté, et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son Etat qu'il étoit le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi, le désir de rendre justice lui met cette parole en la bouche : « Donnez donc à votre ser» viteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger » votre peuple, et discerner entre le bien et le » mal » : *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum* (4). Ce cœur docile, qu'il demande,

(1) *III. Reg.* III. 28. — (2) *Sap.* I. 1. — (3) *III. Reg.* III. 7. — (4) *Ibid.* 9.

n'est point un cœur incertain et irrésolu : car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible; mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile. Telle est la prière de Salomon.

Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. « Dieu donna, dit l'Ecriture, à Salomon » une sagesse merveilleuse et une prudence très- » exacte » : *Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis* (1). Remarquez la sagesse et la prudence : la prudence, pour bien pénétrer les faits; la sagesse, pour posséder les règles de la justice : et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important : « Dieu lui donna, dit » l'Histoire sainte, une étendue de cœur comme le » sable de la mer » : *Latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* (2). Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connoît jamais la vérité : car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit; chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et la porte, comme il l'entend, aux oreilles du souverain. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité deçà et delà, partout où l'on en découvre quelque vestige : et c'est pourquoi il ajoute, « un cœur étendu » comme le sable de la mer » ; c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités; de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel étoit le roi

(1) *III. Reg.* IV. 29. — (2) *Ibid.*

Salomon

Salomon. Ne disons pas, chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste; et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu; tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi.

O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désiroit Salomon. Ce seroit trop vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris; c'est le privilége de votre science de n'être pas exposée à la tromperie : mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche : ô Dieu! faites qu'il la trouve : car pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit, que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il est chargé (1). Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent : portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur, qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité [éternelle].

(1) *III. Reg.* XII. 4.

IV.ᴱ SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA JUSTICE.

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous : devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordres presque universels que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes et surtout les grands sont obligés de prendre pour bien connoître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paroître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.

Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous. Zach. IX. 9.

La prophétie que j'ai récitée, se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des ames dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce roi de

gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste, et qu'il est sauveur; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, Messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir, comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paroît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, Messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, Sire, votre présence, qui devroit m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connoîtroient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendoient de parler devant leur Monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étois dans

une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferois beaucoup davantage en faisant des panégyriques, qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix toute entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop long-temps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle ; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

QUAND je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police ; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres ; elle renferme chacun dans ses limites ; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et

ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires; puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitiâ firmatur solium* (1).

Faisons paroître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joel « le Docteur de la » justice », en enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ* (2).

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paroître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connoître le vrai et le faux, dans les faits qu'on lui expose; autrement elle est aveugle dans son application : enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles; la prudence l'éclaire dans les faits; la bonté lui fait supporter les misères et les foiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

(1) *Prov.* XVI. 12. — (2) *Joel*, II. 23.

PREMIER POINT.

Si je voulois remonter jusqu'au principe, il faudroit vous dire, Messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurois à vous exposer avec le grave Tertullien, que « la divine » bonté ayant fait tant de créatures, la justice di» vine les a ordonnées et rangées chacune en sa » place » : *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est..... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit* (1). C'est donc elle, qui, ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux élémens, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu : c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières, dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me seroit aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se

(1) *Adversùs Marcion. lib.* II. *n.* 12.

[redacted]

soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, Messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos ames l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde; et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Ecriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle » de donner à chacun ce qui lui appartient »; *Constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi* (1); il est aisé de connoître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertu, nous prétendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée; il est aisé de juger que

(1) *Instit. lib.* 1. *tit.* 1.

quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu, jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout-à-fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier; à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande, pour se soutenir, un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre foiblesse humaine; et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi (1); c'est-à-dire qu'on opprimera le foible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances, que contre ceux qui lui déplaisent; si un bon droit lui paroît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre, et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun; c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé : l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour

(1) *Levit.* XIX. 15.

n, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il vienne égal à tous, sans acception de personnes, ustice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste rtialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la inition de la justice; c'est pour l'opposer davan- e à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, nme vous savez, n'a point de maximes fixes; il t les inclinations, il change avec les temps, il s'ac- nmode aux affaires; tantôt ferme, tantôt relâché, ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de tice est un esprit de fermeté; parce que, pour de- iir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les s; c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'é- ant au-dessus des temps et des affections parti- ières, subsiste toujours égal, malgré le change- nt des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être me et inébranlable : mais pour descendre au dé- l de ses obligations, disons que le genre humain nt partagé en deux conditions différentes, je veux e entre les personnes publiques et les personnes ticulières, c'est le devoir commun des uns et des res de garder inviolablement la justice; mais que x qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont igés d'être fermes non-seulement à la garder, is encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourroit maintenant vous dire de quelle sorte par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de

la justice, tente sa pudeur, affoiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté. Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connoître et de condamner les injustices des autres; nous les voyons détestées par une clameur universelle : mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandoit ce grand géomètre (*), pour la remuer hors de son centre; mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvemens irréguliers que l'intérêt y fait naître? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies? mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Evangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne » faites point à autrui ce que vous ne voulez pas » qui vous soit fait (1) ». Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi par-

(*) Archimède de Syracuse.

(1) *Tob.* IV. 16. *Luc.* VI. 31.

ler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que vous tirant du pair, elle ait mis sur vos épaules avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si verè utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum* (1) : « Si c'est véritablement que vous parlez de la jus» tice, jugez donc droitement, ô enfans des hommes ». Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes, vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice; dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens : on entend partout retentir ce nom sacré; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous

(1) *Ps.* LVII. 1.

donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt : contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique, que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui; comme si ces lois que nous implorons ne servoient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres; et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques.

Fuyons un si grand excès; gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice; deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons : car, comme dit le prophète, « c'est une chose abo» minable devant le Seigneur (1) ». Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice; je veux dire, « faisons, chrétiens, comme nous voulons qu'on » nous fasse : c'est la loi et les prophètes (2) ». Gardons l'égalité envers tous; et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son

(1) *Prov.* XX. 23. — (2) *Matth.* VII. 17.

rédit, et le grand par sa puissance : gardons-la en
outes choses, et embrassons par un soin égal tout ce
[ue la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement ceraines sortes de dettes, et d'oublier tout-à-fait les ıutres. Au lieu de savoir connoître ce que doit fourıir notre source, et ensuite de dispenser sagement es eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on es fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse e reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont ›rivilégiées; et comme si ses lois étoient les plus ;aintes et les plus inviolables de toutes, on se pique l'honneur d'y être fidèle; non point pour ne trom›er pas, car au contraire, on ne rougit pas de ›rendre tous les jours des avantages frauduleux, nais du moins pour payer exactement; pendant ju'on ne craint pas de faire misérablement languir les marchands et des ouvriers, qui seuls soutiennent lepuis si long-temps cet éclat, que je puis bien ap›eler doublement trompeur et doublement em›runté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ıi même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance levant Dieu contre votre luxe : ou bien si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, le peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatigant,

à des accommodemens déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice, quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain; vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, Dieu du monde et de la Cour, le plus ancien, le plus décrié, et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde: on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? « Parcourez, dit le prophète » Jérémie, toutes les rues de Jérusalem, considérez » attentivement, et cherchez dans toutes ses places, » si vous trouverez un homme droit et de bonne foi. » S'il y en a quelqu'un qui jure par moi, en disant: » Vive le Seigneur : il se servira faussement de ce » serment même » : *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem.... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint: et hoc falsò jurabunt* (1). On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son

(1) *Jerem.* v. 1, 2.

crédit; mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, » disoit Salvien, n'étoit plus un genre de crime, » mais une façon de parler » : *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis* (1). Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différens, que la justice repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, » comme dit le prophète Isaïe : la vérité tombe par » terre, et ne peut plus percer de si grands obstacles, » ni trouver aucune place parmi les hommes » : *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longè stetit; quia corruit in platea veritas et æquitas non potuit ingredi* (2).

Dans cette corruption presque universelle que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du Monarque qui nous honore de son audience,

(1) *Salv. lib.* IV, *de Guber. Dei, n.* 14, *p.* 87. — (2) *Is.* LIX. 14.

puisse-tu être aussi heureusement accomplie, que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, Messieurs, de plus nécessaire au monde, que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ces bornes, se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider : et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions, veulent qu'on entre dans leurs sentimens? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, Messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* (1) : « Trompons, disent-ils, l'homme » juste » : remarquez cette raison ; « parce qu'il » nous est inutile » : il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est

(1) *Sap.* II. 12.

d'aucun

d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser; ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissances du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur; c'est trop peu dire, déchargez votre ame, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit le grand pape saint Grégoire, » que la puissance a été donnée à nos maîtres; afin » que ceux qui veulent le bien, soient aidés, et que » les voies du ciel soient dilatées » : *Ad hoc enim potestas super omnes homines Dominorum meorum pietati cœlitus data est; ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largiùs pateat* (1). Ainsi

(1) *Epist.* LXV. *ad Mauric. Aug. tom.* II, *p.* 676.

leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler foiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchans n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité avec une force invincible : et nous pouvons bien le publier, devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Ecriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône » du Seigneur, en la place de David son père, et il » plut à tous » : *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit* (1). Remarquons ici en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion; mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Ecriture, dans le trône

(1) *I. Par.* XXIX. 23.

u Seigneur, en la place de David son père, et il lut à tous : c'est la première peinture que nous ait le Saint-Esprit, de ce grand prince. Mais après u'il eut commencé de gouverner ses affaires, et u'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde vec grande connoissance; la même Ecriture relève on style, et parle de lui en ces termes : « Tout » Israël entendit que le roi jugeoit droitement, et » ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de » Dieu étoit en lui pour rendre justice » : *Audivit taque omnis Israel judicium quod rex judicasset, t timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse n eo ad faciendum judicium* (1). Sa mine haute et elevée le faisoit aimer; sa justice le fait craindre le cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiroient sous sa protection, et es méchans appréhendoient son bras et ses yeux, qu'ils voyoient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connoître la vérité. La sagesse de Dieu étoit en lui, et l'amour qu'il avoit pour la justice lui faisoit trouver les moyens de la bien connoître : c'est la seconde qualité que la justice demande, et j'ai promis aussi de la traiter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables, dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse, qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre l'iniquité de Sodome et de

(1) *III. Reg.* III. 28.

» Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se » sont aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai, et je » verrai s'ils ont fait selon la clameur qui est venue » contre eux jusqu'à moi, ou si leurs œuvres sont » contraires, afin que je le sache au vrai » : *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint : an non est ita, ut sciam* (1). Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles (2). Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai »; afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, Messieurs, en cette sorte que le Très-haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant : « Le cri est venu à moi », il leur montre que leur

(1) *Gen.* XVIII. 20, 21. — (2) *S. Isidor. Epist. lib.* I, *Ep.* CCCX. *S. Greg. Moral. lib.* XIX, *cap.* XXV, *tom.* I, *col.* 628.

oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout : mais en ajoutant après : « Je descen- » drai et je verrai », il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter, mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente ; il faut chercher de soi-même, et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connoître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit : il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés ; mais plutôt il faut qu'ils descendent pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai et je verrai ; c'est-à-dire qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte, où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnoître les choses de plus près, et recueillir deçà et delà les traces dispersées de la vérité ; et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu' « il avoit le cœur » étendu comme le sable de la mer » : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris* (1) ; c'est-à-dire qu'il étoit capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de poser les cir-

(1) *III. Reg.* IV. 29.

constances les plus menues, pour former un jugement droit, et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur; et parmi plusieurs graves avertissemens, il lui donne celui-ci très-considérable : « Prenez garde, lui dit-» il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous » faites, et de quel côté vous vous tournerez » : *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris* (1). De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité : entendez distinctement tout ce que vous faites, et connoissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez; « afin, dit-il, que le » Seigneur soit avec vous, et confirme toutes ses » promesses touchant la félicité de votre règne » : *Ut confirmet Dominus universos sermones suos* (2).

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon son successeur; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyoit, avoit ce malheur attaché que dans cette multitude infinie qu'il voyoit s'empresser

(1) *III. Reg.* II. 3. — (2) *Ibid.* 4.

autour de lui, il n'y en avoit presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetoit l'esprit dans l'incertitude, et fermoit d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, » vous avez fait régner votre serviteur en la place » de David mon père; et moi, je suis un petit enfant, » qui ne sais ni par où il faut commencer, ni par » où il faut sortir des affaires » : *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum* (1). Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par foiblesse : il parloit et il agissoit dans ses conseils avec la plus haute fermeté, et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son Etat, qu'il étoit le maître. Mais tout sage et tout absolu qu'il étoit, il voyoit qu'en la présence de Dieu, toute cette force n'étoit que foiblesse, et que toute cette sagesse n'étoit qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus*; et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu, à votre servi- » teur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre » peuple, et discerner entre le bien et le mal; car » autrement qui pourroit conduire cette multitude

(1) *III. Reg.* III. 7.

» infinie »? *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum* (1)?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive. C'est donc qu'il considéroit que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la foiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus* (2) : « L'insensé ne reçoit point » les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon » ce qu'il a dans le cœur ». De là vient que regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile; c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

(1) *III. Reg.* III. 9. — (2) *Prov.* XVIII. 2.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde ; et l'Ecclésiastique l'avoit bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami » fidèle, et qui raconte son droit à une oreille atten- » tive » : *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti* (1). Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine ; l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle, à qui l'on puisse demander un bon conseil ; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui écoute et » l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui les a faits » : *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* (2). Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs ; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un : mais il semble que la justice voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également, qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est, que les personnes publiques recherchent la vé-

(1) *Eccli.* XXV. 12. — (2) *Prov.* XX. 12.

rité ; avec quelle force, et de quelle voix ne faudroit-il pas nous élever contre ceux qui entreprendroient de l'obscurcir par leurs faux rapports ? Qu'attentez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre ? quoi, vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre ! vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres ; et non contens de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes ; vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince. Ah ! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinemens d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics ; car le vrai trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, Messieurs, comme vous parlez, surtout dans la Cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air » : *Sermo obscurus in vacuum non ibit* (1). Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles ; et il n'y a rien de plus criminel, que

(1) *Sap.* I. 11.

de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, chrétiens, qu'il faudroit vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament, et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria* (1). La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me seroit aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement notre nature ayant tant de foible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudroit et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent, la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en

(1) *Terent. Heautontimorum. Act.* IV, *Scen.* IV.

faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses (1). Comme la foiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'apôtre : « Supportez-vous » mutuellement en charité (2), et, Portez le fardeau » les uns des autres » : *Alter alterius onera portate* (3); et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentimens et à leurs humeurs; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les foiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'Histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevoient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domûs Israel clementes sint* (4) : « Les rois de la maison d'Israël » ont la réputation d'être clémens ». Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus

(1) *Eph.* IV. 2. — (2) *Colos.* III. 13. — (3) *Gal.* VI. 2. — (4) *III. Reg.* XX. 31.

à son aise, et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultûs regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*, dit le sage Salomon (1); c'est-à-dire « La sérénité du visage du » prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clémence est » semblable à la pluie du soir ». A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avoit desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter, que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce seroit la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir seroit le pardon accordé aux fautes; et ainsi Salomon nous feroit entendre, que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent; pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, Messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner, sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par

(1) *Prov.* XVI. 15.

les circonstances particulières. Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'ames que Jésus-Christ a rachetées; peut-on être chrétien, et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affoiblir les résolutions (*)? Je ne puis presque plus retenir mon cœur; et si je ne songeois où je suis, je me laisserois épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une foiblesse; mais dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quel-

(*) Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. *Edit. de Déforis.*

quefois il oublie et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenoit obligé, dit saint Ambroise, quand on le prioit de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeoit avec Salomon, qu' « il étoit plus beau et plus » glorieux de surmonter sa colère, que de prendre » des villes et de défaire des armées (1); et c'est alors, » dit le même Père, qu'il étoit plus porté à la clé» mence, quand il se sentoit ému par un plus vif » ressentiment » : *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cùm rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, cùm fuisset commotio major iracundiæ* (2).

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes; à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentimens : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Pardonne, dit le Fils de Dieu (3) : je » ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante» sept fois »; c'est-à-dire pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la Cour : c'est là que les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousseroit pas par ressentiment, on se sentiroit obligé de le faire

(1) *Prov.* XVI. 32. — (2) *Orat. de obit. Theod. n.* 13, *tom.* II, *col.* 1201. — (3) *Matth.* XVIII. 22.

par politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre sur la fin de ce discours cette maxime anti-chrétienne, que je pourrois peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes Frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère que nous avons trop méritée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes; et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté; c'est de supporter les foiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande; c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il

a

a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation que d'exiger une dette ; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avoit bien compris cette vérité, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour être le gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étoient les droits de sa charge, mais encore quelles étoient les forces du peuple : « Il vit que les » capitaines généraux, qui l'avoient précédé dans » cet emploi, avoient trop foulé ce pauvre peuple » : *Duces gravaverunt populum;* « mais surtout, comme » il est assez ordinaire, que leurs ministres insolens » l'avoient entièrement épuisé » : *Sed et ministri eorum depresserunt populum* (1). Voyant donc ce peuple qui n'en pouvoit plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avoient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devoit remettre, comme porte le texte sacré (2), beaucoup des droits qui lui étoient dus légitimement : et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon » Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à propor» tion des grands avantages que j'ai causés à ce peu» ple » : *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundùm omnia quæ feci populo huic* (3). C'est l'u-

(1) *II. Esd.* v. 14, 15. — (2) *Ibid.* 10, 18. — (3) *Ibid.* 19.

nique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels : et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face (1), a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage ; et croyons que les princes qui ont le cœur grand, sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles : mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré ; en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien : car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse ; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup

(1) *I. Cor.* I. 29.

d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnoître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu » seul est la bonté véritable » : *Nemo bonus, nisi unus Deus* (1). En lui seul abonde le bien; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes; et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon : ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui; nous n'estimons que les biens du monde; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfans est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes, soient les plus illustres présens du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles : voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présens indifféremment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles : voyez

(1) *Marc.* x. 18.

que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses, qu'il soit digne de ses enfans de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfans. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses ; c'est ravilir la majesté, que de demander au Très-grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous donner; et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes Frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre ; ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, Sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté; afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ : un roi juste qui rétablisse les lois ; un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

I.ER SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Trois sortes d'ennemis auxquels le pécheur a mérité d'être livré par son crime Jésus laissé à lui-même, abandonné à la malice des Juifs, accablé de tout le poids de la justice de son Père pour nous délivrer de ces trois sortes d'ennemis. Honte et douleur, suites naturelles de chaque péché, et causes de son agonie : avec quelle violence il éprouve ces deux sentimens. Tout l'usage de sa puissance, même naturelle, suspendu, pour laisser à ses ennemis plus de liberté de le faire souffrir. Combien inconcevable la douleur, l'oppression et l'angoisse que son ame endure sous la main de Dieu qui le frappe.

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm.

Dieu a mis en lui seul l'iniquité de nous tous. Isai. LIII. 6.

Il n'appartient qu'à Dieu de nous parler de ses grandeurs; il n'appartient qu'à Dieu de nous parler aussi de ses bassesses. Pour parler des grandeurs de Dieu, nous ne pouvons jamais avoir des conceptions assez hautes; pour parler de ses humiliations, nous n'oserions jamais en avoir des pensées assez basses : et dans l'une et dans l'autre de ces deux choses, il faut que Dieu nous prescrive jusqu'où nous devons

porter la hardiesse de nos expressions. C'est en suivant cette règle, que je considère aujourd'hui le divin Jésus comme chargé et convaincu de plus de crimes, que les plus grands criminels du monde. Le prophète Isaïe l'a dit dans mon texte; et c'est pourquoi parlant du Sauveur, « Nous l'avons vu, dit-il, comme » un lépreux » : *Et nos putavimus eum quasi leprosum* (1); c'est-à-dire non-seulement comme un homme tout couvert de plaies, mais encore comme un homme tout couvert de crimes, dont la lèpre étoit la figure. O saint et divin lépreux! ô juste et innocent accablé de crimes! je vous regarderai dans tout ce discours courbé et humilié sous ce poids honteux, dont vous n'avez été déchargé, qu'en portant la peine qui leur étoit due.


[redacted]

mes Frères, ce sentiment qui soutenoit la constance des saints martyrs; et dans ces tourmens inouis qu'une fureur ingénieuse inventoit contre eux, quand ils méditoient en eux-mêmes qu'ils souffroient comme chrétiens, c'est-à-dire comme saints et comme innocens, ce doux souvenir charmoit leurs douleurs, et répandoit dans leurs cœurs et sur leurs visages une sainte et divine joie.

Jésus, l'innocent Jésus n'a pas joui de cette douceur dans sa passion; et ce qui a été donné à tant de martyrs, a manqué au Roi des martyrs. Il est mort, il est mort, et on lui a, pour ainsi dire, peu à peu arraché sa vie avec des violences incroyables; et parmi tant de honte et tant de tourmens, il ne lui est pas permis de se plaindre, ni même de penser en sa conscience qu'on le traite avec injustice. Il est vrai qu'il est innocent à l'égard des hommes; mais que lui sert de le reconnoître, puisque son Père, d'où il espéroit sa consolation, le regarde lui-même comme un criminel? c'est Dieu même qui a mis sur Jésus-Christ seul les iniquités de tous les hommes. Le voilà, cet innocent, cet Agneau sans tache, devenu tout à coup ce bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Ce n'est plus ce Jésus qui disoit autrefois si assurément: « Qui de vous me » reprendra de péché (1) »? il n'ose plus parler de son innocence: il est tout honteux devant son Père: il se plaint d'être abandonné; mais au milieu de ces plaintes, il est contraint de confesser que cet abandonnement est très-équitable.

(1) *Joan.* VIII. 46.

Vous me délaissez, ô mon Dieu : eh! mes péchés l'ont bien mérité : *Longè à salute mea verba delictorum meorum* (1) : C'est en vain que je vous prie de me regarder ; les crimes dont je suis chargé ne permettent pas que vous m'épargniez : *Longè à salute mea*. Frappez, frappez sur ce criminel ; punissez mes péchés, c'est-à-dire les péchés des hommes, qui sont véritablement devenus les miens. Ne croyez pas, mes Frères, que ce soit ici une vaine idée : non, le mystère de notre salut n'est pas une fiction ; le délaissement de Jésus-Christ n'est pas une invention agréable : cet abandonnement est effectif ; et si vous voulez être convaincus qu'il est traité véritablement comme un criminel, prêtez seulement l'oreille au récit de sa passion douloureuse.

Le pécheur a mérité par son crime d'être livré aux mains de trois sortes d'ennemis : le premier ennemi, c'est lui-même ; son premier bourreau, c'est sa conscience. « Il est nécessaire, dit saint Augus» tin, que le pécheur soit tourmenté, en se servant » à lui-même de bourreau » : *Torqueatur necesse est, sibi seipso tormento* (2). Ce n'est pas assez de lui-même : il faut en second lieu, chrétiens, que les autres créatures soient employées pour venger l'injure de leur Créateur. Mais le comble de sa misère, c'est que Dieu arme contre lui sa main vengeresse, et brise une ame criminelle sous le poids intolérable de sa vengeance. O Jésus ! ô Jésus ! Jésus que je n'oserois plus nommer innocent, puisque je vous vois chargé de plus de crimes, que les plus grands malfaiteurs ; on vous va traiter selon vos mérites. Au

(1) *Ps.* XXI. 1. — (2) *In Psal.* XXXVI, *Serm.* II, *n.* 10, *tom.* IV, *col.* 270.

jardin des Olives, votre Père vous abandonne à vous-même : vous y êtes tout seul, mais c'est assez pour votre supplice; je vous y vois suer sang et eau. De ce triste jardin, où vous vous êtes si bien tourmenté vous-même, vous tomberez dans les mains des Juifs, qui soulèveront contre vous toute la nature. Enfin vous serez attaché en croix, où Dieu, vous montrant sa face irritée, viendra lui-même contre vous avec toutes les terreurs de sa justice, et fera passer sur vous tous ses flots. Baissez, baissez la tête : vous avez voulu être caution, vous avez pris sur vous nos iniquités; vous en porterez tout le poids; vous payerez tout du long la dette, sans remise, sans miséricorde.

Il le veut bien, il n'est que trop juste : mais, hélas! de son chef il ne devoit rien : mais, hélas! c'est pour vous, c'est pour moi qu'il paye. Joignons-nous ensemble, mes Frères, et faisons quelque chose à la décharge de ce pleige (*) innocent et charitable. Eh! nous n'avons rien à donner, nous sommes entièrement insolvables; c'est lui seul qui doit tout porter sur ses épaules. Et du moins donnons-lui des larmes, et donnons-lui du moins des soupirs, et laissons-nous du moins attendrir par une charité si bienfaisante. Vous en allez entendre l'histoire; et plût à Dieu, mes Frères, qu'elle soit interrompue par nos larmes, qu'elle soit entrecoupée par nos sanglots.

PREMIER POINT.

Mes Frères, la première peine d'un homme pécheur, c'est d'être livré à lui-même; et certainement

(*) Vieux terme de pratique, qui signifie *celui qui sert de caution*.

il est bien juste. Le péché, dit saint Augustin [1], traîne son supplice avec lui; quiconque le commet, s'en punit le premier lui-même : témoin ce ver qui ne meurt jamais; témoin ces troubles, ces inquiétudes d'une conscience agitée. Tout cela suffit pour nous faire entendre que le pécheur est lui-même son supplice; et si nous ne sentons pas cette peine durant le cours de cette vie, Dieu nous la fera sentir un jour dans toute son étendue. Mais ne nous arrêtons pas aujourd'hui à toutes ces propositions générales, et faisons-en l'application à l'état de Jésus souffrant.

Enfin le temps étant arrivé auquel il devoit paroître comme criminel, Dieu commence à lui faire sentir le poids des péchés, par la peine qu'il se fait lui-même. Durant tout le cours de sa vie, il parle de sa passion avec joie, il désire continuellement cette heure dernière ; c'est ce qu'il appelle son heure [2] par excellence, comme celle qui est la fin de sa mission, et qu'il attend par conséquent avec plus d'ardeur. Mais il ne faut pas, chrétiens, que son esprit soit toujours tranquille : c'est une secrète dispensation de la Providence divine, qu'il aille à la mort avec tremblement; parce qu'il y doit aller comme un criminel, parce qu'il doit s'affliger, se troubler lui-même. C'est pourquoi sentant approcher ce temps : « Maintenant, dit-il, mon ame est » troublée » : *Nunc anima mea turbata est* [3] : c'est-à-dire, jusqu'à cette heure elle n'avoit encore senti aucun trouble ; maintenant que je dois paroître comme criminel, il est temps qu'elle soit troublée.

(1) *Enarr. in Psal.* XLV. *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 400. — (2) *Joan.* XIII. 1. — (3) *Joan.* XII. 27.

Aussi est-il troublé sans mesure par quatre passions différentes; par l'ennui, par la crainte, par la tristesse, et par la langueur : *Cœpit tædere, et pavere, et contristari, et mœstus esse* [1].

L'ennui jette l'ame dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable, et que tous les momens en sont à charge : la crainte ébranle l'ame jusqu'aux fondemens, par l'image de mille tourmens qui la menacent : la tristesse la couvre d'un nuage épais qui fait que tout lui semble une mort : et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement, et comme un abattement de toutes les forces. Voilà l'état du Sauveur des ames allant au jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Evangile. Ah! qu'il commence bien à faire sa peine! Mais en effet ce n'est encore ici qu'un commencement : et avant que de passer outre dans le récit de son histoire, pour vous faire vivement comprendre combien ce supplice est terrible, il nous faut répondre en un mot à une fausse imagination de quelques-uns, qui se persuadent que la constance inébranlable du Fils de Dieu, soutenue par cette force divine, a empêché que ses passions n'aient violemment agité son ame.

Une comparaison de l'Ecriture éclaircira cette objection, qui est presque dans l'esprit de tout le monde. Elle compare souvent la douleur à une mer agitée : et en effet la douleur a ses eaux amères, qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'ame; elle a ses vagues impétueuses, qu'elle pousse avec violence; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on

(1) *Matth.* XXVI. 37. *Marc.* XIV. 33.

la croit appaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Ainsi la douleur ressemble à la mer; et le prophète dit expressément de celle du Fils de Dieu dans sa passion : *Magna est sicut mare contritio tua* (1) : « Ah ! votre douleur est comme une » mer ». Comme donc sa douleur ressemble à la mer, il est en son pouvoir, chrétiens, de réprimer la douleur en la même sorte que je lis dans son Evangile qu'il a autrefois dompté les eaux. Quelquefois la tempête s'étant élevée, il a commandé aux eaux et aux vents, « et il se faisoit, dit l'évan» géliste, une grande tranquillité » : *Facta est tranquillitas magna* (2). Mais d'autres fois il en a usé d'une autre manière, et plus noble et plus glorieuse : il a lâché la bride aux tempêtes, et il a permis aux vents d'agiter les ondes, et de pousser, s'ils pouvoient, les flots jusqu'au ciel. Cependant il marchoit dessus avec une merveilleuse assurance (3), et fouloit aux pieds les flots irrités.

C'est en cette sorte, Messieurs, que Jésus traite la douleur dans sa passion : il pouvoit commander aux flots, et ils se seroient appaisés : il pouvoit d'un seul mot calmer la douleur, et laisser son ame sans trouble; mais il ne lui a pas plu de le faire. Lui, qui est la sagesse éternelle, qui dispose et fait toutes choses selon le temps ordonné, se voyant arrivé au temps des douleurs, a bien voulu leur lâcher la bride, et les laisser agir dans toute leur force. Il a marché dessus, il est vrai, avec une contenance assurée, mais cependant les flots étoient soulevés; toute son ame en étoit troublée, et elle sentoit jus-

(1) *Thren.* II. 13. — (2) *Marc.* IV. 39. — (3) *Matth.* XIV. 25.

qu'au vif, jusqu'à la dernière délicatesse, si je puis parler de la sorte, tout le poids de l'ennui, toutes les secousses de la crainte, tout l'accablement de la tristesse. Ne croyez donc pas, chrétiens, que la constance que nous adorons dans le Fils de Dieu, ait rien diminué de ses douleurs : il les a toutes surmontées, mais il les a toutes ressenties : il a bu jusqu'à la lie tout le calice de sa passion, il n'en a pas laissé perdre une seule goutte : non-seulement il l'a bu, mais il en a senti, il en a goûté, il en a savouré goutte à goutte toute l'amertume. De là cette crainte et cet ennui ; de là cet abattement et cette langueur qui le presse si violemment, qu'il est contraint de dire à ses apôtres : « Mon ame est triste jusqu'à la » mort ; demeurez ici, ne me quittez pas » : *Sustinete hic, et vigilate mecum* (1). Vous reconnoissez, chrétiens, que c'est le discours d'un homme accablé d'ennui : et d'où lui vient cet accablement ? C'est le poids de nos péchés qui le presse, et qui à peine lui permet de respirer.

Et en effet, chrétiens, laissons les raisonnemens et les paroles étudiées, et appliquons nos esprits sérieusement sur cet étrange spectacle que le prophète nous représente. « Nous avons tous erré » comme des brebis ; chacun s'est égaré en sa voie, » et le Seigneur a mis en lui seul l'iniquité de nous » tous (2) ». Représentez-vous ce divin Sauveur sur lequel tombent tout à coup les iniquités de toute la terre ; d'un côté, les trahisons et les perfidies ; de l'autre, les impuretés et les adultères ; de l'autre,

(1) *Math.* XXVI. 38. — (2) *Isai.* LIII. 6.

les impiétés et les sacriléges, les imprécations et les blasphêmes, enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable ! tout cela vient inonder sur Jésus-Christ : de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrens de péchés qui viennent fondre sur sa personne : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (1). Un homme à la chute de plusieurs torrens; ils le poussent, ils le renversent, ils l'accablent : *Conturbaverunt me.* Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le ciel; tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de ses crimes, c'est-à-dire des nôtres qui sont véritablement devenus les siens.

Pécheur superbe et opiniâtre, regarde Jésus-Christ en cette posture : parce que tu marches la tête levée, Jésus-Christ a la face contre terre; parce que tu secoues le joug de la discipline, et que tu trouves la charge du péché légère, voilà Jésus-Christ accablé sous sa pesanteur; parce que tu te réjouis en péchant, voilà Jésus-Christ que le péché met dans l'agonie : *Et factus in agonia prolixiùs orabat* (2). Il faut considérer, chrétiens, ce que c'est que cette agonie; et afin de le bien comprendre, en insistant toujours aux mêmes principes, disons que chaque péché attire deux choses, la honte et la douleur, qui en sont comme les suites naturelles. La honte lui est due, parce qu'il s'est élevé déraisonnablement : la douleur lui est due, parce qu'il s'est plu où il ne falloit pas : et voici l'innocent Jésus, qui, transpor-

(1) *Ps.* XVII. 5. — (2) *Luc.* XXII. 43.

tant en lui nos péchés, a pris aussi ces deux sentimens dans toute leur véhémence; et c'est la cause de son agonie.

La honte en premier lieu vient couvrir sa face; la honte l'abat contre terre : mais ce qui est le plus remarquable, la honte le rend tremblant devant son Père; il ne lui parle plus avec cette douce familiarité, avec cette confiance d'un Fils unique qui s'assure sur la bonté de son Père. Père, père, « s'il est » possible » : et qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ? *Si possibile est* (1). Eh bien ! Père, tout vous est possible, si vous voulez. Si vous voulez : et peut-il ne pas vouloir ce que lui demande un Fils si chéri ? Toutefois écoutez la suite : « Détournez de moi ce » calice; et toutefois faites, mon Père, non ma vo- » lonté, mais la vôtre ». O Jésus, ô Jésus, est-ce là le langage d'un Fils bien-aimé ? et vous disiez autrefois si assurément : « Mon Père, tout ce qui est à » vous, est à moi, tout ce qui est à moi, est à vous (2) » : et lorsque vous priiez autrefois, vous commenciez par l'action de grâces : « O Père, je vous remercie » de ce que vous m'avez écouté; et je le savois bien » que votre bonté paternelle m'écoute toujours (3) ». Pourquoi parlez-vous d'une autre manière ? pourquoi entends-je ces tristes paroles : « Non ma vo- » lonté, mais la vôtre » ? depuis quand cette opposition entre la volonté du Père et du Fils ?

Ne voyez-vous pas qu'il parle en tremblant, comme chargé des péchés des hommes ? La honte des crimes dont il est couvert combat cette liberté filiale. Quelle gêne ! quelle contrainte à ce Fils unique !

(1) *Matth.* xvi. 39. — (2) *Joan.* xvii. 10. — (3) *Ibid.* xi. 41, 42.

Factus in agonia prolixiùs orabat : « Etant en ago» nie, il prioit long-temps ». Autrefois un mot suffisoit pour être assuré de tout emporter : il disoit en un mot : « Père, je le veux » : *Volo*, *Pater* (1). Il a été un temps qu'il pouvoit hardiment parler de la sorte ; maintenant que le Fils unique est couvert et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus en user si librement : il prie, et il prie avec tremblement : il prie, et priant long-temps il boit tout seul à longs traits toute la honte d'un long refus. Taisez-vous, taisez-vous, caution des pécheurs ; il n'y a plus que la mort pour vous.

La seconde cause de son agonie, c'est la douleur qu'il ressent des péchés qu'il porte ; douleur si tuante et si accablante, qu'elle passe infiniment l'imagina-

[redacted]

elle s'augmente jusqu'à l'infini. Il regrette tous nos péchés, comme s'il les avoit commis lui-même, parce qu'il en est chargé devant son Père : il les compte et les regrette tous en particulier, parce qu'il n'y en a aucun qui n'ait sa malice particulière : il les regrette autant qu'ils le méritent, parce qu'il en doit faire le paiement, et un paiement rigoureux ; or la douleur fait partie de ce paiement : nulle consolation dans cette douleur, parce que la consolation l'eût diminuée, et elle étoit due toute entière. Jugez, jugez de l'accablement. Ah ! disoit autrefois David : « Mes péchés m'ont saisi de toutes parts ; le nombre » s'en est accru par-dessus les cheveux de ma tête, » et mon cœur m'a abandonné » : *Comprehenderunt me iniquitates meæ ; multiplicatæ sunt super capillos capitis mei, et cor meum dereliquit me* (1). Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, accablé par l'infinité de nos péchés ? Pauvre cœur, où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent ?

Je ne crains point de vous assurer qu'il y avoit assez de douleur pour lui donner le coup de la mort. « Mon ame est triste jusqu'à en mourir (2) » : et il a voulu nous le faire entendre par une marque bien évidente. Cette sueur étrange et inouie, qui depuis la tête jusqu'aux pieds a fait ruisseler par tout son corps des torrens de sang, n'est-ce pas pour nous en convaincre ? Je ne recherche point de cause naturelle de cette sueur ; elle est divine et miraculeuse, et la nature ne peut pas faire un effet semblable : mais le

(1) *Ps.* XXXIX. 16, 17. — (2) *Matth.* XXVI. 38.

Fils de Dieu l'a permise, afin que nous fussions convaincus que, sans le secours d'aucun autre instrument, la seule douleur de nos crimes suffisoit pour verser son sang, pour épuiser sans ressource les forces du corps, en renverser l'économie, et rompre enfin tous les liens qui retiennent l'ame. Il seroit donc mort, chrétiens; il seroit mort très-certainement par le seul effort de cette douleur, si une puissance divine ne l'eût soutenu, pour le réserver à d'autres supplices : mais ne devant point aller jusqu'à la mort, il est allé du moins jusqu'à l'agonie : *Factus in agonia.*

Et quelle a été cette agonie, différente infiniment de celle que nous voyons dans les autres hommes? Là une ame, qui fait effort pour n'être point séparée du corps, en est arrachée par violence; et ici l'ame, prête à en sortir, y est retenue par autorité. L'ame combat dans les moribonds, pour ne point quitter cette chair qu'elle aime : la mort ayant déjà gagné les extrémités, l'ame se retire au dedans; poussée de toutes parts, elle se retranche enfin dans le cœur; et là elle se soutient, elle se défend, elle lutte contre la mort, qui la chasse enfin par un dernier coup. Et voici qu'au contraire dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des fleuves de sang, l'ame est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure. Vivez donc, ô pauvre Jésus, vivez pour d'autres tourmens qui vous attendent : réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent, et au traître Judas, qui est à leur tête. C'est assez d'avoir montré aux

pécheurs, que le péché suffisoit tout seul pour vous donner le coup de la mort.

L'eussiez-vous cru, pécheur; eussiez-vous cru que votre péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Si nous ne voyions défaillir le divin Jésus qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis, ayant en nous-mêmes, au dedans de nos cœurs, une cause de mort si certaine? Le péché suffisoit pour la mort d'un Dieu; et comment pourroient subsister des hommes mortels, ayant ce poison dans les entrailles? Non, non, nous ne vivons plus que par miracle : cette même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'ame du Sauveur, c'est la même qui retient la nôtre par une semblable merveille; mais avec cette différence, qu'elle nous conserve la vie pour nous épargner des tourmens; et qu'elle ne la soutient en notre Sauveur, que pour lui faire éprouver de nouveaux supplices, que je vais vous représenter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est écrit, dans le livre de la Sagesse (1), que toutes les créatures s'éleveront avec Dieu contre les pécheurs; et c'est le second fléau dont il menace ses ennemis. Notre saint, notre charitable, notre mi-

(1) *Sap.* v. 21.

séricordieux criminel a déjà essuyé la première peine : il s'est déjà tourmenté lui-même ; le voici au second degré de la vengeance divine, et il va être persécuté par un concours presque universel de toutes les créatures : où vous remarquerez, s'il vous plaît, Messieurs, que mon intention n'est pas de vous dire que toutes les créatures en particulier aient été employées contre Jésus-Christ : ce n'est pas ainsi qu'il le faut entendre ; mais voici quelle est ma pensée. Je prétends considérer en Jésus-Christ un abandonnement général à toute sorte d'insultes, si cruelles et si outrageuses qu'elles puissent être, de quelque côté qu'elles puissent venir, fût-ce des mains les plus misérables.

Pour concevoir une forte idée de ce second genre de supplice, qui a été une source de maux infinis ; il faut poser avant toutes choses, que Jésus considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur s'étant séparé de Dieu, qui est son appui, tombe dans la dernière foiblesse ; au moment qu'il a été résolu qu'il se mettroit en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole : « Vous » venez à moi comme à un voleur : j'étois tous les » jours dans le temple, et vous ne m'avez pas ar» rêté ; mais c'est que voici votre heure et la puis» sance des ténèbres (1) ». Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servoit de sa puissance : main-

(1) *Luc.* XXII. 52, 53.

tenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne. Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager : *Nunc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine, elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu; tout est lié, jusqu'à sa langue : il ne répond pas quand on l'accuse; il ne murmure pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la foiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures; mais « on » n'entend pas seulement sa voix » : *Non aperuit os suum* (1) : bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti* (2).

(1) *Is.* LIII. 7. — (2) *Is.* L. 6.

Que fait-il donc dans sa passion? le voici en un mot dans l'Ecriture : *Tradebat autem judicanti se injustè :* « Il se livroit, il s'abandonnoit à celui qui » le jugeoit injustement » : et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem* (1); il se donne à eux, pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules : on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu : Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence : on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même : cette face autrefois si majestueuse, qui ravissoit en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille : on lui arrache les cheveux et la barbe; il ne dit mot, il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps-de-garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines; *Tradebat autem judicanti se injustè;* il la reçoit : et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs; mettez, voilà les épaules : donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens

(1) *I. Pet.* II. 23.

[redacted]

ce roseau en forme de sceptre; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main qu'on la cloue; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats; revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat: *Tradebat autem;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Et bien, chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable? cet amas terrible de maux inouis, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas pour vous émouvoir? Quoi, je vois encore vos yeux secs! quoi, je n'entends point encore de sanglots! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? faut-il que j'en fasse paroître successivement tous les différens personnages; un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphêment son nom, un juge qui reconnoît et qui condamne néanmoins son innocence? faut-il que je vous dépeigne notre criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en

sa tête toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps? Mais le jour nous auroit quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable: abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de douleurs: *Ecce homo, ecce homo* (1): « Voilà l'homme ». Et qui est-ce? un homme, ou un ver de terre? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée? On vous le dit; c'est un homme: *Ecce homo:* « Voilà » l'homme ». Le voilà, l'homme de douleurs; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus, qui vous pourroit reconnoître? « Nous l'a- » vons vu, dit le prophète, et il n'étoit plus recon- » noissable » : bien loin de paroître Dieu, il avoit même perdu l'apparence d'homme, et « nous l'avons » cherché même en sa présence » : *et desideravimus eum* (2). Est-ce lui, est-ce lui? est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu, » et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté »? *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi* (3). C'est lui, n'en doutez pas: voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous falloit pour expier nos iniquités : il nous falloit un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que

(1) *Joan.* XIX. 5. — (2) *Isai.* LIII. 2. — (3) *Ps.* LXXIX. 18.

nos crimes avoient effacée : il nous falloit cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra :* « Il a été » blessé pour nos péchés, il a été froissé pour nos » crimes; et nous sommes guéris par la lividité de » ses plaies » : *et livore ejus sanati sumus* (1).

O plaies, que je vous adore! flétrissures sacrées, que je vous baise! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré; ô sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang : *Terra, ne operias sanguinem meum* (2) : « Terre, ne couvre pas mon » sang », disoit Job : mais qu'importe du sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos ames qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient : « Son » sang soit sur nous et sur nos enfans (3) ». Il y sera, race maudite; tu ne seras que trop exaucée : ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement; qu'il soit sur nous pour notre salut, que je me lave de ce sang, que je sois tout couvert de ce sang; que le vermeil de ce beau sang empêche mes crimes de paroître devant la justice divine.

Il n'est pas temps encore de se plonger dans ce bain salutaire; il faut que le sang du divin Jésus

(1) *Isai.* LIII. 5. — (2) *Job.* XVI. 19. — (3) *Matth.* XXVII. 25.

coule pour cela à plus gros bouillons.
croix, chrétiens; c'est là où nous pou
plonger dans un déluge du sang de Jés
que tous les ruisseaux sont lâchés, et se
si violemment, qu'ils laissent enfin la s
Allons donc à la croix, mes Frères; on
attacher le divin Jésus, et on l'a déjà
ses épaules. C'est en ce lieu, chrétiens
puis vous dissimuler que je sens mon am
quand je vois mon divin Sauveur porte
sur ses épaules l'infâme instrument de s
Ce qui me touche le plus vivement, c'est q
les circonstances que nous avons vues,
ce me semble, aucune où il paroisse plus
Etre attaché à la croix, c'est souffrir le
malfaiteurs; mais porter soi-même sa cro
fesser publiquement que l'on en est digne
bien mérité la mort, pour être contraint
soi-même au gibet le malheureux instru
ment que cette infamie, que l'on ajou
plice des criminels, c'étoit une espèce d
norable, et comme un aveu public de

O Jésus, innocent Jésus, faut-il que
siez que vous avez mérité ce dernier su
faut, il le faut, mes Frères. Les homm
tent des crimes qu'il n'a pas commis;
mis sur lui nos iniquités, et voilà qu'il
amende honorable à la face du ciel et
Aussitôt qu'il voit cette croix, où il de
être attaché : O mon Père, dit-il, ell
due, non à cause des crimes que les Ju
sent, mais à cause de ceux dont vous

Viens, ô croix, viens que je t'embrasse : il est juste que je te porte, puisque je t'ai si bien méritée. Il la charge sur ses épaules, dans ce sentiment; il ramasse toutes ses forces pour la traîner jusqu'au Calvaire : en la chargeant sur ses épaules, il se charge et se revêt de nouveau de tous les crimes du monde, pour les aller expier sur ce bois infâme.

Çà, y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé? qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens; et pendant que nos continuelles désobéissances, nos crimes, nos ingratitudes traînent Jésus-Christ au supplice, et sont toutes entassées sur ses épaules, que chacun vienne reconnoître la part qu'il a dans ce fardeau. Hélas! moi misérable, de combien en ai-je augmenté le poids? ah! combien de crimes et d'ingratitudes ai-je entassées sur ses épaules? Pleurons, pleurons, mes Frères, en voyant chacun de nous cette charge infâme dont nous accablons le Sauveur : tous nos péchés sont sur lui, tous lui pèsent, tous lui sont à charge; mais ceux dont le poids est insupportable, ce sont ceux dont nous ne faisons point pénitence.

TROISIÈME POINT.

Il falloit que tout fût divin dans ce sacrifice : il falloit une satisfaction digne de Dieu, et il falloit qu'un Dieu la fît; une vengeance digne de Dieu, et que ce fût aussi Dieu qui la fît. Etre attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchi-

rées de tout le poids de son corps affaissé et abattu; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées, et par la perte du sang, et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un, furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphèmes : c'est à peu près, mes Frères, ce que notre foible imagination peut se représenter de plus terrible en Jésus-Christ crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourmens dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'ame du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe. Figurez-vous donc, chrétiens, que tout ce que vous avez entendu, n'est qu'un foible préparatif : le grand coup du sacrifice de Jésus-Christ, qui abat cette victime publique de tous les pécheurs aux pieds de la justice divine, devoit être frappé sur la croix, et venir d'une plus grande puissance que de celle des créatures.

En effet, il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures; et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que foiblement : à lui seul appartient de faire, comme il faut, justice aux pécheurs; et lui seul a le bras assez puissant pour les

traiter selon leur mérite. « A moi, à moi, dit-il, la » vengeance : eh ! je leur saurai bien rendre ce qui » leur est dû » : *Mihi vindicta, et ego retribuam* (1). Il falloit donc, mes Frères, qu'il vînt lui-même contre son Fils avec tous ses foudres : et puisqu'il avoit mis en lui nos péchés, il y devoit mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, chrétiens ; n'en doutons pas. C'est pourquoi le même prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante : *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (2) : Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *Voluit conterere;* c'est par un dessein prémédité. Jugez, Messieurs, où va ce supplice : ni les hommes, ni les anges ne le peuvent jamais concevoir.

Saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place en la croix, Jésus-Christ devenu péché pour nous (3), comme il parle ; il ne craint point de nous dire que « Jésus-Christ a » été fait pour nous malédiction (4) » (le grec porte, exécration), et cela de la part de Dieu : car il est écrit dans la loi, et c'est Dieu même qui l'a prononcé : « Maudit de Dieu est celui qui est pendu » sur le bois (5) ». Et saint Paul nous apprend, Messieurs, que cette parole étoit prophétique, et regardoit principalement le Fils de Dieu, qui étoit la fin

(1) *Rom.* XII. 19. — (2) *Isai.* LIII. 10. — (3) *II. Cor.* V. 21. — (4) *Gal.* III. 13. — (5) *Deut.* XXI. 23.

écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala* (1) : « Le visage de Dieu sur ceux qui font mal » ; c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé ; il le regarde, non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible « qui allume » le feu devant soi » : *Ignis in conspectu ejus exardescet* (2), dont il porte l'effroi dans les consciences : il le regarde enfin comme un pécheur, et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés ? Visage de mon Père, où êtes-vous ? visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité. *Deus, Deus meus !* O bonté ! ô miséricorde ! ah ! que vous vous êtes retirée bien loin ! *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (3) ?

Troisièmement, Messieurs, la malédiction de Dieu va pénétrant dans le fond de son ame : il n'appartient qu'à lui de l'aller chercher jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures ; Dieu seul en la faisant se l'est réservé ; mais aussi, quand il veut, « il la » renverse, dit-il, jusqu'aux fondemens » : *Commovebit illos à fundamentis* (4). Cela s'appelle dans l'Ecriture, briser les pécheurs : *Dominus conteret scelestos et peccatores* (5). Et pour donner la perfection au sacrifice que devoit le divin Jésus à la justice divine, il falloit qu'il fût encore froissé de ce dernier coup : et c'est ce que le prophète a voulu

(1) *Ps.* XXXIII. 17. — (2) *Ps.* XLIX. 3. — (3) *Matth.* XXVII. 46. — (4) *Sap.* IV. 19. — (5) *Isai.* I. 28.

dire

dire dans ce passage qui s'entend de lui à la lettre : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (1) : « Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité ». N'attendez pas, mes Frères, que je vous représente ce dernier supplice; mais concevez seulement qu'il falloit que le Fils de Dieu sentît en lui-même une oppression bien violente, pour s'écrier comme il fit : « Et pourquoi, mon Père, m'abandonnez-» vous » ? il falloit pour cela que la divinité de Jésus-Christ se fût comme retirée en elle-même; ou que ne faisant sentir sa présence que dans une certaine partie de l'ame, ce qui n'est pas impossible à Dieu, qui sait diviser l'esprit d'avec l'ame, *Divisionem animæ ac spiritûs* (2), elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; ou que, par quelque autre secret inconnu aux hommes, ou par un miracle, comme tout est extraordinaire en Jésus-Christ, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation où l'homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. De quelle sorte tout cela s'est fait, ne le demandez pas à des hommes : tant y a qu'il est infaillible qu'il n'y avoit que le seul effort d'une angoisse inconcevable qui pût arracher du fond de son cœur cette étrange plainte qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti* (3) ? C'est le mystère.

Pendant ce délaissement, Dieu étoit opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés : en même temps qu'il

(1) *Isai.* LIII. 10. — (2) *Hebr.* IV. 12. — (3) *Ps.* XXI. 1.

frappoit, il ouvroit les bras aux hommes : il rejetoit son Fils, et il nous ouvroit ses bras : il le regardoit en colère, et il jetoit sur nous un regard de miséricorde : *Pater*, pour nous ; *Dimitte Deus*, pour lui. Sa colère se passoit en se déchargeant ; il frappoit son Fils innocent luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisoit à la croix, jusqu'à tant que le Fils de Dieu, lisant dans les yeux de son Père, qu'il étoit entièrement appaisé, vit enfin qu'il étoit temps de quitter le monde. Je pourrois ici, chrétiens, vous faire une vive peinture d'un Jésus mourant et agonisant, défaillant peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toujours ouverte et livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante, jusqu'à ce qu'enfin l'ame se retire, et laisse le corps froid et immobile : ce récit pourroit peut-être émouvoir vos cœurs : mais il ne faut pas travailler à vous attendrir par de vaines imaginations.

Jésus n'est pas mort de la sorte : il fait l'un après l'autre ce qu'il a à faire. Il parcourt toutes les prophéties, pour voir s'il reste encore quelque chose : il se retourne à son Père, pour voir s'il est appaisé. Voyant enfin la mesure comble, et qu'il ne restoit plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommande son esprit à Dieu ; puis élevant sa voix, avec un grand cri qui épouvanta tous les assistans, il dit hautement : « Tout est consommé (1) », et remet volontairement son ame à son Père, d'une action libre et forte ; pour accomplir, mes Frères, ce qu'il avoit dit, que « nul ne la lui ôte par force,

(1) *Joan.* XIX. 30.

» mais qu'il la donne lui-même de son plein gré (1) »; et ensemble pour nous faire entendre que vraiment il ne vivoit que pour nous, puisque, notre paix étant faite, il ne veut plus rester un moment au monde. Ainsi est mort le divin Jésus, nous montrant combien il est véritable « qu'ayant aimé les siens, il » les a aimés jusqu'à la fin (2) ». Ainsi est mort le divin Jésus, « pacifiant par ses souffrances le ciel et » la terre (3) ». Il est mort, il est mort, et son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes.

Et je le dis, et je le répète, et vous n'êtes pas encore attendris : et moi, pécheur, qui vous parle, plus dur et plus insensible que tous les autres, je puis vous parler encore ! Il n'en est pas ainsi de ces personnes pieuses qui assistent à la mort du Sauveur Jésus : la douleur les saisit, de sorte qu'elle étouffe jusqu'aux sanglots, qu'elle ne leur permet pas même les soupirs. O Marie, divine Marie ! ô de toutes les mères la plus désolée ! qui pourroit ici exprimer de quels yeux vous vîtes cette mort cruelle ? Tous les coups de Jésus sont tombés sur vous, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée : votre accablement incroyable vous ayant en quelque sorte rendue insensible, le dernier adieu qu'il vous dit renouvela toutes vos douleurs, et rouvrit violemment toutes vos blessures : vous étiez en cela plus inconsolable, que, bien loin de diminuer ses afflictions, vous les redoubliez en les partageant ; et que vos douleurs mutuelles s'accroissoient ainsi sans mesure, et se multiplioient jusqu'à l'infini,

(1) *Joan.* x. 18. — (2) *Ibid.* XIII. 1. — (3) *Coloss.* I. 20.

pendant que les flots qu'elles élevoient se repoussoient les uns sur les autres par un flux et reflux continuel. Mais quand vous lui vites rendre les derniers soupirs, c'est alors que vous ne pouviez plus supporter la vie, et que votre ame le voulant suivre, laissa votre corps long-temps immobile.

Ce n'est pas pour cette Vierge, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour elle : il n'est pas nécessaire que vous ébranliez tous les fondemens de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les élémens de les remettre dans leur première confusion. Après la mort de son Fils, tout le monde lui paroît couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque endroit qu'elle se tourne, ses yeux ne découvrent partout qu'une ombre de mort. Elle n'est pas la seule qui en est émue : et pour ne point parler des tombeaux qui s'ouvrent et des rochers qui se fendent, les cœurs des spectateurs, plus durs que les pierres, sont excités par cette mort à componction. J'entends un centenier qui s'écrie : « Très-certainement cet homme » étoit juste (1) ». Tous ceux qui assistoient à ce spectacle, s'en « retournoient, dit saint Luc, bat» tant leur poitrine » : *Percutientes pectora sua revertebantur* (2).

Qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs. Ah! toutes nos églises sont aujourd'hui un Calvaire : qu'on nous voie sortir d'ici battant nos poitrines. Faisons résonner tout ce Cal-

(1) *Luc.* XXIII. 47. — (2) *Ibid.* 48.

vaire de nos cris et de nos sanglots; mais que ce ne soit pas Jésus-Christ tout seul qui en fasse le sujet. Ne pleurez pas sur moi, nous dit-il; je n'ai que faire de vos soupirs, ni de votre tendresse inutile. Pleurez, pécheurs, pleurez sur vous-mêmes : et pourquoi pleurer sur nous-mêmes? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (1)? « Si on fait » ceci dans le bois verd, que sera-t-il fait au bois » sec »? Si le feu de la vengeance divine a pris si fortement et si tôt sur ce bois verd et fructueux; bois aride, bois déraciné, bois qui n'attends plus que la flamme, comment pourras-tu subsister parmi ces ardeurs dévorantes? etc. (*)

(1) *Luc.* XXIII. 31.

« (*) *Vidimus eum, et non erat aspectus.* Is. LIII. 2.
» Jésus-Christ défiguré, plus reconnoissable : au jardin
» des Olives, par la perte de son repos : entre les mains
» des Juifs, par la perte de sa puissance : en la croix, par
» l'abandonnement de son Père ».

Ces paroles, que Bossuet a écrites à la fin de son sermon, renferment le plan d'un autre discours sur la passion. *Edit. de Déforis.*

IIE SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Comment Jésus-Christ crucifié nous apprend à discerner ce qui est digne de notre mépris. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu que sa croix fût plus un mystère d'ignominie que de douleur. Grandeur du prix auquel il nous a achetés. Estime que nous devons concevoir de nous-mêmes en qualité de chrétiens : obligation où nous sommes de vivre pour le Sauveur. Victoire qu'il remporte sur la justice de son Père par sa contrition et son obéissance profonde. De quelle manière nous devons nous unir à sa douleur qui déplore nos crimes, et à son obéissance qui les répare.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas jugé que je susse autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et lui crucifié. I Cor. II. I.

Quelque étude que nous ayons faite pendant tout le cours de notre vie, et quelque soin que nous ayons pris d'enrichir nos entendemens par la connoissance du monde et des affaires, ou par celle des arts et de la nature; il faut aujourd'hui, chrétiens, que nous fassions sur le Calvaire profession publique d'une

sainte et bienheureuse ignorance, en reconnoissant avec l'apôtre, devant Dieu et devant les hommes, que toute la science que nous possédons est réduite à ces deux paroles : « Jésus, et lui crucifié ». Mais nous ne devons point rougir de cette ignorance; puisque c'est elle qui a triomphé des vaines subtilités de la sagesse du monde, et qui a fait que tout l'univers révère en ce jour sacré, comme le plus grand de tous les miracles, le plus grand et le plus étrange de tous les scandales.

Mais je me trompe, Messieurs, d'appeler du nom d'ignorance la simplicité de notre foi : il est vrai que toute la science du christianisme est réduite aux deux paroles que j'ai rapportées; mais aussi elles renferment les trésors immenses de la sagesse du ciel, qui ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugemens, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, en un mot un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne.

C'est, mes Sœurs, ce qui m'a donné la pensée de vous prêcher aujourd'hui ce grand et admirable mystère, dont saint Paul nous a parlé dans mon texte; la doctrine de vérité en Jésus souffrant; la science du chrétien en la croix. O croix, que vous donnez de grandes leçons! ô croix, que vous répan-

dez de vives lumières! mais elles sont cachées aux sages du siècle : nul ne vous pénètre, qu'il ne vous révère; nul ne vous entend, qu'il ne vous adore : le degré pour arriver à la connoissance, c'est une vénération religieuse. Je vous la rends de tout mon cœur, ô croix de Jésus, en l'honneur de celui qui vous a consacrée par son supplice, dont le sang, les opprobres et l'ignominie vous rendent digne d'un culte et d'une adoration éternelle. Joignons-nous, ames saintes, dans cette pensée, et disons avec l'Eglise : *O Crux, ave.*

Si le pontife de l'ancien Testament, lorsqu'il paroissoit devant Dieu, devoit porter sur sa poitrine, comme dit le Saint-Esprit dans l'Exode, « La doc» trine et la vérité (1) », dans des figures mystérieuses; à plus forte raison le Sauveur, qui est la fin de la loi et le Pontife de la nouvelle alliance, ayant toujours imprimées sur sa personne sacrée la doctrine et la vérité, par l'exemple de sa sainte vie et par ses actions irrépréhensibles, les doit porter aujourd'hui d'une manière bien plus efficace dans le sacrifice de la croix, où il se présente à son Père pour commencer véritablement les fonctions de son sacerdoce. Approchons donc avec foi, chrétiens, et contemplons attentivement ce grand spectacle de la croix, pour voir la doctrine et la vérité gravées sur le corps de notre pontife, en autant de caractères qu'il a de blessures, et tirer tous les principes de notre science, de sa passion douloureuse.

Mais pour apprendre avec méthode cette science

(1) *Exod.* XXVIII. 30.

divine, considérons en notre Sauveur ce qu'il a perdu dans sa passion, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis : car il a dû y perdre quelque chose, parce que c'étoit un sacrifice; il a dû y acheter quelque chose, parce que c'étoit un mystère de rédemption; il a dû y conquérir quelque chose, parce que c'étoit un combat : et pour accomplir ces trois choses, je dis qu'il se perd lui-même, qu'il achète les ames, qu'il gagne le ciel. Pour se détruire lui-même, il se livre aux mains de ses ennemis; c'est ce qui consomme la vérité de son sacrifice : en se livrant de la sorte, il reçoit les ames en échange; c'est ce qui achève le mystère de la rédemption : mais ces ames, qu'il a rachetées de l'enfer, il les veut placer dans le ciel, en surmontant les oppositions de la justice divine qui les en empêche; et c'est le sujet de son combat. Ainsi vous voyez en peu de paroles toute l'économie de notre salut dans le mystère de cette journée. Mais qu'apprendrons-nous pour régler nos mœurs dans cet admirable spectacle? Tout ce qui nous est nécessaire pour notre conduite : nous apprendrons à perdre avec joie ce que Jésus-Christ a perdu, c'est-à-dire les biens périssables; à conserver précieusement ce que Jésus-Christ a acheté; vous entendez bien que ce sont nos ames : à désirer avec ardeur ce que Jésus-Christ nous a conquis par tant de travaux; et je vous ai dit que c'étoit le ciel. Quitter tout pour sauver son ame en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme? et ne la voyez-vous pas toute ramassée en mon Sauveur crucifié? Mais vous le verrez

bien plus clairement, quand j'aurai établi par ordre ces trois vérités proposées, qui feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, qu'il y ait un homme assez insensé pour ne pas aimer les biens éternels, s'il avoit pu se résoudre à mépriser les biens périssables. Sans doute notre inclination iroit droitement à Dieu, si elle n'étoit détournée par les attaches diverses que les sens font naître pour nous arrêter en chemin : d'où il est aisé de conclure, que le premier pas dans la droite voie, et aussi le plus difficile, c'est de mépriser les biens qui nous environnent ; et par une suite infaillible, que le fondement le plus nécessaire de la science dont nous parlons, c'est de savoir discerner au juste ce qui est digne de notre mépris.

Mais comme pour acquérir cette connoissance par la force du raisonnement, il faudroit un travail immense, Dieu nous ouvre un livre aujourd'hui où toutes les questions sont déterminées. En ce livre, les décisions sont indubitables, parce que c'est la sagesse de Dieu qui les a écrites : elles y sont claires et intelligibles, parce qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir : enfin elles sont ramassées en abrégé, parce que, sans partager son esprit en des études infinies, il suffit de considérer Jésus-Christ en croix.

Et il n'est pas nécessaire de faire de grandes présuppositions, comme dans les écoles des philosophes, ni de conduire les esprits à la vérité par un long cir-

cuit de conclusions et de principes ; il n'y a qu'une chose à présupposer, qui n'est ignorée d'aucun des fidèles : c'est que celui qui est attaché à ce bois infâme, est la sagesse éternelle, laquelle par conséquent a pesé les choses dans une juste balance.

Et certainement, chrétiens, si nous voulons en juger par les effets, le Fils de Dieu a toujours estimé ce qui méritoit de l'estime : la foi de la Cananée et [celle] du Centenier ont trouvé en sa bouche leur juste louange (1). Non-seulement il a distingué le mal et le bien, mais il a fait à point nommé le discernement entre le plus et le moins : par-là il a su connoître la juste valeur du denier de la pauvre veuve (2); et de peur de rien oublier, il a mis le prix jusqu'au verre d'eau qui se donne pour son service (3) : enfin tout ce qui a quelque dignité, est pesé dans sa balance jusqu'au dernier grain. Qui ensuite ne conclura pas, que ce qu'il a rejeté avec mépris, n'étoit digne par conséquent d'aucune estime ?

Que si vous voulez savoir maintenant quelles sont les choses qu'il a méprisées, il n'est pas besoin que je parle : ouvrez vous-mêmes le livre, lisez de vos propres yeux ; les caractères en sont assez grands et assez visibles ; les lettres en sont de sang, pour frapper la vue avec plus de force : on a employé le fer et la violence, pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié.

Toute la peine, Messieurs, c'est que dans ce déluge de maux infinis qui viennent fondre sur notre Sauveur, on ne sait sur quoi arrêter la vue : mais

(1) *Matth.* xv. 28. viii. 10. — (2) *Marc.* xii. 43. — (3) *Matth.* x. 42.

pour fixer nos regards, deux choses principalement sont capables de nous faire entendre l'état où il est réduit. C'est que dans cette heure destinée à ses souffrances, pour les faire monter jusqu'au comble; Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et resserre dans le même temps toute la puissance de son Fils: il déchaîne contre sa personne toute la fureur des enfers, et il retire de dessus lui toute la protection du ciel. Il veut être traité de la sorte, pour rompre avec violence les [liens] qui nous empêchent d'aller au bien véritable; « et afin que nous pussions » acquérir le bien que nous désirons, il nous a ap» pris en souffrant, à mépriser ce que nous crai» gnons » : *Et ut possemus bonum assequi quod optamus, perpetiendo docuit contemnere quod timemus*. Ses ennemis sont en état de tout oser, et lui réduit dans le même temps à la nécessité de tout souffrir.

Le souvenir de ses bienfaits miraculeux, qu'il avoit répandus à pleines mains sur ce peuple ingrat, devoit apparemment, chrétiens, sinon calmer tout-à-fait, du moins tempérer un peu l'excès de leur haine; mais c'est la haine au contraire qui efface la mémoire de tous les bienfaits; et je ne m'en étonne pas. L'un des plus grands supplices du Fils de Dieu devoit être l'ingratitude des siens: c'est pourquoi les douleurs de sa passion commencent par la trahison d'un de ses apôtres. Après ce premier effet de la perfidie, tous ses miracles et tous ses bienfaits vont être couverts d'un épais nuage : toute la mémoire en est abolie; l'air ne retentira que de ces cris furieux :

C'est un scélérat, c'est un imposteur; il a dit qu'il détruiroit le temple de Dieu : et là-dessus la vengeance aveugle se précipite aux derniers excès; elle ne peut être assouvie par aucun supplice. « Méchans, » dit saint Augustin (1), quand ils lui rendroient le » mal pour le mal, ils ne seroient pas innocens; » s'ils ne lui rendent pas le bien pour le bien, ils » seront ingrats : mais pour le bien ils lui rendent le » mal », pour de tels bienfaits, de si grands outrages; il n'y a plus de nom parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Mais afin que nous entendions combien Jésus-Christ méprise tout ce que peut lui arracher la haine des hommes, et tout ce qu'elle peut lui faire souffrir; en même temps que ses ennemis sont en la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Chrétiens, réveillez vos attentions; c'est ici que le mystère commence.

Pour en concevoir une forte idée, je vous prie de considérer que l'heure dernière étant venue, en laquelle il avoit été résolu que le Fils de Dieu se mettroit en un état de victime, il suspendit aussitôt tout l'usage de sa puissance; parce que l'état de victime étant un état de destruction, il falloit qu'il fût exposé sans force et sans résistance à quiconque méditeroit de lui faire injure : et c'est ce qu'il a voulu nous faire connoître par ces paroles mémorables qu'il adresse aux Juifs dans le moment de sa capture : « Vous venez à moi comme à un voleur; cependant » j'étois tous les jours au milieu de vous, enseignant

(1) *In Psal.* XXXVII, *n.* 25, *tom.* IV, *col.* 307.

» au temple, et vous ne m'avez point arrêté; mais » c'est que c'est ici votre heure et la puissance des » ténèbres » : *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (1). Jusque-là, malgré leur fureur, ils ne pouvoient rien contre sa personne, parce que sa volonté toute-puissante leur lioit les mains : mais il est maintenant du conseil de Dieu, qu'il resserre volontairement et qu'il retire en lui-même toute sa puissance, pour donner la liberté toute entière à la puissance opposée.

Il faut ici observer que cette suspension surprenante de la puissance du Fils de Dieu, ne restreint pas seulement sa puissance extraordinaire et divine; mais que, pour le mettre plus parfaitement en l'état d'une victime qu'on va immoler, elle resserre la puissance même naturelle, et en empêche tellement l'usage, qu'il n'en reste pas la moindre apparence. Qui ne peut résister à la force, se peut quelquefois sauver par la fuite; qui ne peut éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte la juste défense, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Mais Jésus ne se laisse pas cette liberté : tout est lié en lui jusqu'à la langue; il ne répond pas quand on l'accuse; il ne se plaint pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement, triste et unique recours de la foiblesse opprimée, par lequel elle tâche d'attendrir les cœurs, et d'empêcher par la pitié ce qu'elle n'a pu arrêter par la force; il ne plaît pas à mon Sauveur de se le permettre : bien loin de s'emporter jusqu'aux murmures, on n'entend pas

(1) *Luc.* XXII. 52, 53.

même le son de sa voix ; « il n'ouvre pas seulement » la bouche » : *Non aperuit os suum* (1). O exemple de patience, mal suivi par les chrétiens, qui se vantent d'être ses disciples ! Il est si abandonné aux insultes, qu'il ne pense pas même avoir aucun droit de détourner sa face des coups. Un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque foible effort pour se retirer ; et Jésus, comme une victime qui attend le coup, n'en veut pas seulement diminuer la force par le moindre mouvement de tête : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus* (2). Ce visage autrefois si majestueux, qui ravissoit en admiration le ciel et la terre, il le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avise une canaille furieuse. Pour quelle raison, chrétiens ? Parce qu'il est dans un état de victime, toujours attendant le coup ; c'est-à-dire dans un état de dépouillement qui l'expose nu et désarmé, pour être en butte à toutes les insultes, de quelque côté qu'elles puissent venir, même des mains les plus méprisables.

L'étrange abandonnement de cette victime dévouée nous est très-bien expliqué par un petit mot de saint Pierre, en sa première épître canonique, où remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il dit qu' « il ne rendoit point opprobres pour opprobres, ni malédiction pour malédiction, et qu'il » n'usoit ni de plaintes, ni de menaces » : *Cùm pateretur, non comminabatur*. Que faisoit-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion ? Voici une belle parole : *Tradebat autem judicanti se injustè* (3) : « Il se livroit, il s'abandonnoit à celui qui le jugeoit

(1) *Is.* LIII. 7. — (2) *Is.* L. 6. — (3) *I. Petr.* II. 23.

» injustement » : et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprenoient de lui faire insulte : *Tradebat autem ;* il se donne à eux pour faire de lui à leur volonté. Un perfide le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; on veut qu'il porte sa croix, il tend les épaules ; on lui arrache le poil, « c'est un agneau, dit » l'Ecriture (1), qui se laisse tondre ». Mais attendez-vous, chrétiens, que je vous représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie ? faut-il que j'en fasse paroître successivement tous les différens personnages ? un Malchus qui lui frappe la joue ; un Hérode qui le traite comme un insensé ; un pontife qui blasphème contre lui ; un juge qui reconnoît et qui condamne néanmoins son
[redacted]

sensé ; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem judicanti se ;* il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine, et dans une cruauté malicieuse.

Après cela, chrétiens, que reste-t-il autre chose, sinon que nous approchions pour lire ce livre ? Contemplez Jésus à la croix : voyez tous ses membres brisés et rompus par une suspension violente : considérez cet homme de douleurs, qui, ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu par la perte du sang et par un travail inconcevable ; qui, parmi ces douleurs immenses, ne semble élevé si haut, que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable.

Après ces décisions si sanglantes contre tous les biens de la terre, le monde a-t-il encore quelque attrait caché qui puisse mériter votre estime ? Non, sans doute : il n'a plus d'éclat. Saint Paul a raison de dire « qu'il est mort maintenant et crucifié (1) ». Jésus a répandu sur sa face toute l'horreur de sa croix : dans le moment de sa mort, il fit retirer le soleil, et couvrit de ténèbres pour un peu de temps le monde, qui est l'ouvrage de Dieu ; mais il a obscurci pour jamais tout ce qui brille, tout ce qui surprend, tout ce qui éblouit dans ce monde de vanité et d'illusion, qui est le chef-d'œuvre du diable ;

(1) *Gal.* VI. 14.

il l'a détruit principalement dans la partie la plus éclatante, dans le trophée qu'il érige, dans l'idole qu'il fait adorer, je veux dire dans le faux honneur.

C'est pourquoi son supplice, quoique très-cruel, est encore beaucoup plus infâme : sa croix est un mystère de douleurs; mais encore plus d'opprobres et d'ignominies. Aussi l'apôtre nous dit, qu' « il a » souffert la croix en méprisant la honte et l'igno- » minie » : *Sustinuit crucem confusione contemptâ* (1). Et il semble même réduire tout le mystère de sa passion à cette ignominie, lorsqu'il ajoute que Moïse jugea que « l'ignominie de Jésus-Christ étoit un plus » grand trésor, que toutes les richesses de l'Egypte »: *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi* (2). Rien de plus infâme que le supplice de la croix, mais comme l'infamie en étoit [redacted]

et moqueurs : cruels, parce qu'ils sont envieux ; moqueurs, parce qu'ils sont superbes : car on voit assez, sans que je le dise, que l'exercice, le plaisir de l'envie, c'est la cruauté ; et que le triomphe de l'orgueil, c'est la moquerie. C'est pourquoi, en cette journée où règnent les esprits moqueurs et cruels, il se fait un si étrange assemblage de dérision et de cruauté, qu'on ne sait presque laquelle y domine : et toutefois la risée l'emporte ; parce qu'étant l'effet de l'orgueil qui règne dans ces esprits malheureux, au jour de leur puissance et de leur triomphe, ils auront voulu donner la première place à leur inclination dominante. Aussi étoit-ce le dessein de notre Seigneur, que ce fût un mystère d'ignominie ; parce que c'étoit l'honneur du monde qu'il entreprenoit à la croix, comme son ennemi capital : et il est aisé de connoître que c'est la dérision qui prévaut dans l'esprit des Juifs ; puisque c'est elle qui a inventé la plus grande partie des supplices. J'avoue qu'ils sont cruels et sanguinaires ; mais ils se jouent dans leur cruauté, ou plutôt la cruauté est leur jeu.

Il le falloit de la sorte, afin que le Fils de Dieu « fût soûlé d'opprobres », comme l'avoit prédit le prophète (1) ; il falloit que le roi de gloire fût tourné en ridicule de toutes manières, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre ; il falloit pousser la raillerie jusque sur la croix, insulter à sa misère jusque dans les approches de la mort, enfin inventer pour l'amour de lui une nouvelle espèce de comédie, dont la catastrophe fût toute sanglante.

Que si l'ignominie de notre Seigneur est la prin-

(1) *Thren.* III. 30.

cipale partie de sa passion, c'est celle par conséquent dont il y a plus d'obligation de se revêtir. *Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes.* Et toutefois, chrétiens, c'est celle que l'on veut toujours retrancher : dans les plus grandes disgrâces, on est à demi consolé, quand on peut sauver l'honneur et les apparences. Mais qu'est-ce que cet honneur, sinon une opinion mal fondée? et cette opinion trompeuse ne s'évanouira-t-elle jamais en fumée, en présence des décisions claires et formelles que prononce Jésus-Christ en croix? Nous sommes convenus, Messieurs, que le Fils de Dieu a pesé les choses dans une juste balance; mais il n'est plus question de délibérer; nous avons pris sur nous toute cette dérision et tous ces opprobres; nous avons été baptisés dans cette infamie : *In morte ip-*

[redacted]

sibles et des prétextes artificieux, pour excuser les usurpations de ce tyran, et même pour autoriser jusqu'à ses dernières violences; tant la discipline est corrompue, tant le sentiment de la croix est éteint et aboli parmi nous. Chrétiens, lisons notre livre : que la croix de notre Sauveur dissipe aujourd'hui ces illusions; ne sacrifions plus à l'honneur du monde, et ne vendons pas à Satan, pour si peu de chose, nos ames qui sont rachetées par un si grand prix : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'EST une chose assez surprenante, que dans cette vanité qui nous aveugle, et qui nous fait adorer toutes nos pensées, il faille nous donner des leçons pour nous apprendre à nous estimer, et à faire cas de nous-mêmes. Mais c'est que l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connoît rien; ou plutôt l'homme est un grand prodige, et un amas confus de choses contraires et mal assorties : il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentimens.

Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours, et ne veut pas se connoître; il s'admire, et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même, fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche; et cependant, par le plus indigne de tous les mépris, il prodigue son ame sans peine, et ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable.

Cette ame est en effet un trésor caché, c'est un or très-fin dans de la boue, c'est une pierre précieuse

parmi les ordures. La terre et la mortalité dont elle est couverte, empêchent de remarquer sa juste valeur. C'est pour cela qu'il a plu à Dieu que le mystère de notre salut se fît par échange; afin de nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes, par la considération de notre prix. Ce n'est donc point dans les livres des philosophes que nous devons prendre une grande idée de l'honneur de notre nature. La croix nous découvre par un seul regard tout ce qui se peut lire sur cette matière. O ame, image de Dieu, viens apprendre ta dignité à la croix : Jésus-Christ se donne lui-même pour te racheter. « Prends courage, dit saint Augustin (1), ame » raisonnable, et considère combien tu vaux » : *O anima, erige te, tanti vales.* « Si tu parois vile et » méprisable à cause de la mortalité qui t'environne,

[redacted]

Vous savez assez, chrétiens, que le démon avoit surmonté les hommes, et qu'ils étoient devenus par conséquent sa proie : « car quiconque est vaincu est » esclave de celui qui l'a vaincu » : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (1). Dieu même l'avoit ainsi prononcé par un ordre admirable de sa justice : car, comme dit excellemment saint Augustin, « quoiqu'il ne fasse pas les ténèbres, néanmoins » il les range et il les ordonne ; et il aime tellement » la justice, qu'il veut que la disposition en paroisse » même dans les ruines des péchés » : *Non deserit ordinandas ruinas peccantium* (2). C'est pourquoi le démon nous ayant vaincus, parce que nous nous étions vendus lâchement à lui ; Dieu a voulu suivre cette loi, qu'on devient le bien de son conquérant, et qu'on appartient sans réserve à celui à qui l'on se donne sans condition : et selon cette règle de justice, Dieu nous adjugea à notre vainqueur, et ordonna, par une juste sentence, que nous fussions livrés entre ses mains.

Lorsque Dieu touché de miséricorde, voulut nous affranchir de ce joug de fer, « il n'usa pas, dit saint » Augustin (3), de sa souveraine puissance », et en voici la raison. Il voulut faire comprendre à l'homme, qui s'étoit vendu à si bas prix, combien il valoit. Et d'ailleurs c'est que Dieu s'étoit proposé dans l'ouvrage de notre salut d'aller par les voies de la justice ; et comme nous étions passés dans la possession de notre ennemi, en vertu d'une sentence très-

(1) *II. Petr.* II. 19. — (2) *De lib. Arb. lib.* III, *n.* 29, *tom.* I, *col.* 622. — (3) *De Trinit. lib.* XIII, *n.* 17, *et seq. tom.* VIII, *col.* 938, *et seq.*

[redacted]

juste, il falloit nous retirer par les formes. O Jésus, voici votre ouvrage : ô Jésus, voici le miracle de votre charité estimable. C'est pourquoi vous avez vu, chrétiens, qu'il se livre volontairement à la puissance des ténèbres, et à la fureur de l'enfer. « Il attire, disent les saints Pères (1), notre en» nemi au combat, en lui cachant sa divinité ». Cet audacieux s'approcha et voulut l'assujettir sous sa servitude; mais aussitôt qu'il eut mis la main sur celui qui ne devoit rien à la mort, parce qu'il étoit innocent; Dieu, qui dans l'œuvre de notre salut vouloit faire triompher sa miséricorde, par l'ordre de sa justice, rendit en notre faveur ce jugement, par lequel il fut dit et arrêté, que le diable pour avoir pris l'innocent, seroit contraint de lâcher les pécheurs : il perdit les coupables qui étoient à



[redacted]

mais aussi bien plus rigoureuse : car quiconque lui est redevable ne peut s'acquitter que par sa mort, et ne peut la payer que par son supplice.

Non, mes Frères, nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu par son crime. Les théologiens le prouvent fort bien par des raisons invincibles; mais il suffit de vous dire que c'est une loi prononcée au ciel, et signifiée à tous les mortels par la bouche du saint Psalmiste; *Non dabit Deo placationem suam, nec pretium redemptionis animæ suæ* (1) : « Nul ne peut se » racheter lui-même, ni rendre à Dieu le prix de » son ame ». Il peut s'engager à sa justice; mais il ne peut plus se retirer de la servitude, il ne peut payer que par son supplice, par sa mort.

En vain le genre humain, effrayé par le sentiment de son crime, cherche des victimes et des holocaustes pour les subroger en sa place; dussent-ils désoler tous leurs troupeaux par des hécatombes, et les immoler à Dieu devant ses autels, il est impossible que la vie des bêtes paie pour la vie des hommes; la compensation n'est pas suffisante : et c'est pourquoi cette maxime de l'apôtre est toujours d'une éternelle vérité, « qu'il n'est pas possible que » les péchés soient ôtés par le sang des taureaux et » des boucs » : *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* (2). Si bien que ceux qui les immoloient, faisoient bien à la vérité une reconnoissance publique de ce que méritoient leurs crimes, mais ils n'en avançoient pas l'expiation. « Aussi, dit le même apôtre (3), ils multiplioient

(1) *Ps.* XLVIII. 7, 8. — (2) *Hebr.* X. 4. — (3) *Ibid.* 1.

» sans fin leurs holocaustes, et toujours leurs pé-
» chés demeuroient sur eux ». Puis donc qu'il n'y avoit parmi nous aucune ressource, que restoit-il autre chose, sinon que Dieu réparât lui-même l'injustice de notre crime par la justice de notre peine, et satisfît à sa juste vengeance par notre juste punition?

Dans cette cruelle extrémité que devenions-nous, chrétiens, si le Fils unique de Dieu n'eût proposé cet heureux échange, prophétisé par David, et rapporté par le saint apôtre (1)? « O Père, les holo-
» caustes ne vous ont pas plu » : c'est en vain que les hommes tâchent de subroger en leur place d'autres victimes, elles ne vous sont pas agréables; mais j'irai moi-même me mettre en leur place : tous les hommes sont dûs à votre vengeance; mais une victime de ma dignité peut bien remplir justement la place même d'une infinité de pécheurs; *Tunc dixi : Ecce venio.*

Là se vit ce spectacle de charité, spectacle de miséricorde, auquel nous ne devrions jamais penser sans verser des larmes. Un Fils uniquement agréable, qui se met en la place des ennemis! L'innocent, le juste, la sainteté même, qui se charge des crimes des malfaiteurs! celui qui étoit infiniment riche, qui se constitue caution pour les insolvables!

Mais, ô Père, consentirez-vous à cet échange? pourrez-vous voir mourir votre Fils, pour donner la vie à des étrangers? Un excès de miséricorde lui fera accepter cette offre; son Fils devient sa victime en la place de tous les mortels. Mais que n'use-t-il entièrement de miséricorde? Je vous l'ai déjà dit,

(1) *Ps.* XXXIX. 9, 10. *Hebr.* X. 5 *et suiv.*

c'est qu'il veut faire triompher la miséricorde dans l'ordre de justice : premièrement, chrétiens, afin de glorifier ces deux attributs dans le mystère de notre salut, qui est le chef-d'œuvre de sa puissance : mais la raison la plus importante, c'est qu'il lui plaît de montrer ainsi son amour aux hommes; *Sic Deus dilexit mundum* (1) : « Dieu a tant aimé le » monde ».

En effet, qui seroit capable de bien pénétrer cette charité immense de Dieu envers nous? Donner l'héritier pour les étrangers! donner le naturel pour les adoptifs! Epanchons nos cœurs, ames saintes, dans une pieuse méditation de ces paroles si tendres, et de cet échange si merveilleux. C'est déjà une bonté incomparable que Dieu ait voulu adopter des hommes mortels : car, comme remarque excellemment saint Augustin (2), les hommes ne recourent à l'adoption, que lorsqu'ils n'espèrent plus d'enfans véritables : si bien qu'elle n'est établie que pour venir au secours et suppléer au défaut de la nature qui manque. Et néanmoins, ô miséricorde! Dieu a engendré dans l'éternité un Fils, qui contente parfaitement son amour, comme il épuise entièrement sa fécondité; et néanmoins, ô bonté incompréhensible! lui qui a un Fils si parfait; par l'immensité de son amour, par les richesses infinies d'une charité surabondante, il donne des frères à ce premier né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. Il fait quelque chose de plus au Calvaire : non-seulement il joint à son propre Fils des enfans qu'il adopte par miséricorde;

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Serm.* LI, *n.* 26, *tom.* V, *col.* 296, *et seq.*

mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs. Qui voudroit adopter à ce prix, et donner son fils pour des étrangers? et néanmoins c'est ce que fait le Père éternel : *Sic Deus dilexit mundum*. Pesons un peu ces paroles : « Il a tant aimé le monde », dit le Fils de Dieu : voilà le principe de l'adoption ; « qu'il a » donné son Fils unique » : voilà le Fils unique livré à la mort ; paroissez maintenant, enfans adoptifs : « Afin que ceux qui croient ne périssent pas ; » mais qu'ils aient la vie éternelle » : ne voyez-vous pas l'échange admirable ? Il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfans d'adoption. Cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère. Comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfans que lorsque l'on a perdu les véritables, un amour saintement inventif lui avoit heureusement inspiré pour nous ce conseil de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils, pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer dans ses droits.

Par conséquent, ô enfans adoptifs, que vous coûtez au Père éternel ! mais que vous êtes chers et estimables à ce Père, qui donne son Fils, et à ce Fils qui se donne lui-même pour vous ! voyez à quel prix il vous achète. Un grand prix, dit le saint apôtre, un prix infini : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* (1) : « Vous êtes achetés d'un prix, » c'est-à-dire, d'un prix infini et inestimable ; ne » vous rendez pas esclaves des hommes ». Un de vos

(1) *I. Cor.* VII. 23.

amis vous aborde, un de ces amis mondains qui vous aiment pour le siècle et les vanités : il vous veut donner un sage conseil; comme il vous honore, dit-il, et qu'il vous estime, il désire votre avancement; c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malicieuse, d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de la conscience : prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclaves des hommes. Vous avez un autre homme qui vous estime; cet homme c'est Jésus-Christ, qui est aussi votre Dieu : c'est lui qui vous estime véritablement, parce qu'il vous a acheté au prix de son sang : parce que cet ami vous estime, il veut vous engager dans le siècle; parce que Jésus vous estime, il veut vous élever au-dessus du siècle : vous promettez beaucoup, vous dit-il, et l'estime qu'il fait de vous fait qu'il voudroit vous voir dans le monde en la place dont vous êtes digne; mais Jésus, qui vous estime véritablement, ne voit rien dans le monde qui vous mérite. Car que voyez-vous dans le monde qui puisse contenter une ame pour laquelle Jésus-Christ se donne? Quand on vous représente ce que vous valez, n'entrez pas tout seul dans la balance, pesez-vous avec votre prix, et vous trouverez que rien n'est digne de vous, que ce qui est digne aussi de Jésus-Christ même. *Pretio empti estis :* ne vous rendez pas esclave de la complaisance, ne vous donnez pas à si bas prix, ne vous vendez pas pour si peu de chose. « Non, non, mes Frères, dit saint Augustin,
» ne soyons pas vils à nous-mêmes, nous qui sommes
» si précieux au Père, qu'il nous achète au Calvaire

» du sang de son Fils; et encore n'étant pas content » de nous le donner une fois, il nous le verse tous » les jours sur ces saints autels » : *Tam caros æstimat, ut nobis quotidie Unigeniti sui pretiosissimum sanguinem fundat* (1).

Entrons aujourd'hui sérieusement dans une grande estime de ce que nous sommes en qualité de chrétiens, et que cette pensée nous retienne dans nos crimes les plus secrets. Si vous aviez un témoin, ses yeux vous inspireroient de la retenue. Si vous perdez de vue Dieu qui vous regarde, songez du moins à vous-même, après le prix que vous coûtez au Sauveur. Comptez-vous dorénavant pour quelque chose; ayez honte de vous-même, à cause de vous-même; respectez vos yeux et votre présence : *Unusquisque dignum se existimet coram quo si delictum cogita-*

[redacted]

savons entendre les lois de cet échange mystérieux. « Ce n'a point été par des choses corruptibles comme » de l'or ou de l'argent, que vous avez été rachetés » de la vanité paternelle et héréditaire de votre » première vie; mais par le précieux sang de Jésus-» Christ, comme de l'Agneau sans tache » : *Non enim corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione; sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi* (1). Nous avons déjà dit, Messieurs, que l'achat n'est pas une perte, mais un échange; vous me donnez, et je donne : je me dessaisis, en achetant, de ce que je donne; mais néanmoins je ne le perds pas, parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne, et en fait le remplacement : lois du commerce qui ne peuvent être renversées, sans ruiner tous les fondemens de la société humaine. Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que l'Ecriture nous dit si souvent, que Jésus-Christ s'est donné pour nous. Il ne nous achète pas, dit saint Pierre, ni par or ni par argent, ni par des richesses mortelles; car étant maître de tout l'univers, cela ne lui coûtoit rien : mais parce qu'il nous vouloit acheter beaucoup pour marque de son estime, il a voulu qu'il lui en coûtât; et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini; il a voulu se donner lui-même : par conséquent nous lui tenons lieu de sa chair, de son sang, de sa propre vie; et par conséquent, lorsque nous nous retirons de lui, nous [lui] faisons la même injure, que si nous lui arrachions un de ses membres. Nous portons sa

(1) *I. Petr.* I. 18, 19.

croix sur nos fronts, nous sommes teints de son sang; n'effaçons pas les marques d'une si glorieuse servitude ; consacrons au Sauveur toute notre vie, puisqu'il l'a si bien achetée, et ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux. Car comme il ne nous achète que comme Sauveur, il ne nous achète que pour nous sauver ; et il va combattre à toute outrance, si je puis parler de la sorte, contre la justice de son Père, pour nous gagner le ciel qu'elle nous ferme.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a rien qui attache les attentions, comme le spectacle d'un grand combat qui décide des intérêts de deux puissances opposées : les voisins intéressés le considèrent avec tremblement ; et les plus [redacted]

» une rédemption éternelle » : ***Per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æternâ redemptione inventâ*** (1).

C'est ici la principale partie de la passion du Sauveur, et c'est, pour ainsi dire, l'ame du mystère; mais c'est un secret incompréhensible. Un Dieu qui se venge sur un Dieu, un Dieu qui satisfait à un Dieu; qui pourroit approfondir un si grand abîme? Les bienheureux le voient, et ils en sont étonnés; mais qu'en peuvent penser les mortels? Disons néanmoins, Messieurs, selon notre médiocrité, ce qu'il a plu à Dieu que nous en sussions par son Ecriture divine, et apprenons premièrement du divin apôtre quelles armes tient en main le Père, quand il marche contre son Fils. Il est armé de son foudre, je veux dire de cette terrible malédiction qu'il lance sur les têtes criminelles. Quoi, ce foudre tombera-t-il sur le Fils de Dieu? Ecoutez l'apôtre saint Paul: « Il est fait pour nous malédiction »; ***Factus pro nobis maledictum*** (2) : le grec porte exécration.

Pour entendre le sens de l'apôtre, vous voyez qu'il faut méditer avant toutes choses quelle est la force, quelle est l'énergie de la malédiction divine; mais il faut que Dieu l'explique lui-même par la bouche du divin Psalmiste. ***Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus et sicut oleum in ossibus ejus*** (3) : « La malédic-» tion l'environne comme un vêtement, elle entre » comme de l'eau dans son intérieur, et pénètre » comme de l'huile jusqu'à ses os ». Voilà donc trois

(1) *Hebr.* IX. 12. — (2) *Gal.* III. 13. — (3) *Ps.* CVIII. 17.

effets terribles de la divine malédiction. Elle environne les pécheurs par le dehors; elle entre jusqu'au dedans, et s'attache aux puissances de leur ame : mais elle passe encore plus loin; elle pénètre, comme de l'huile, jusqu'à la moelle de leurs os : elle perce jusqu'au fond de leur substance. Jésus chargé des péchés des hommes, en qualité de répondant et de caution, est frappé de ces trois foudres, ou plutôt de ces trois dards du foudre de Dieu. Expliquons ceci en peu de paroles, autant que le sujet le pourra permettre.

L'un des priviléges des justes, c'est que Dieu les assure, dans les saintes Lettres, que sa miséricorde les environne. « Celui qui espère au Seigneur, sera » environné de sa miséricorde » : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* (1). Il veut par-là que nous entendions, qu'il fait, pour ainsi dire, la garde autour d'eux, pour détourner de sa main les coups qui menacent leurs têtes; qu'il bride la puissance de leurs ennemis, et qu'il les met à couvert de toutes les insultes du dehors, sous l'aile de sa protection.

Ainsi le premier degré de malédiction, c'est que Dieu retire des pécheurs cette protection extérieure, et les laisse par conséquent exposés à un nombre infini d'accidens fâcheux, qui menacent de toutes parts la foiblesse humaine. Je vous ai déjà fait voir, chrétiens, que Jésus a été réduit à ce triste état par la volonté de son Père; qu'il s'y est assujetti volontairement en qualité de victime; et comme ce que j'aurois à dire sur ce sujet, tomberoit à peu près

(1) *Ps.* XXXI. 10.

dans le même sens de ma première partie, pour ne vous point accabler par des redites dans un discours déjà assez long, je remarquerai seulement cette circonstance.

C'est que la protection de Dieu sur les justes leur est promise, principalement dans le temps des afflictions; parce que Dieu, comme un bon ami, se plaît de faire paroître à ses serviteurs, dans le temps des adversités, la fidélité de ses soins. De là vient que, lorsqu'il semble les abandonner, il fait luire sur eux ordinairement par certaines voies imprévues, qui ne manquent jamais à sa providence, quelque marque de sa faveur. Jésus n'en voit pas la moindre étincelle; si bien qu'en se plaignant que Dieu le délaisse (1), dans les termes du Roi prophète, il pouvoit encore ajouter ce qu'il dit en un autre lieu (2) : *Ut quid, Domine, recessisti longè?* « O » Dieu! pourquoi vous êtes-vous retiré si loin »; qu'il semble que je vous perde de vue? *Despicis in opportunitatibus :* « Vous, qui vous glorifiez d'être » si fidèle, vous me dédaignez dans l'occasion, lors» que j'ai le plus besoin de votre secours »; *Despicis in opportunitatibus :* et quelle est cette occasion? *In tribulatione :* « O Dieu! vous me méprisez dans l'ex» trémité de mes angoisses ».

Voilà l'état du Sauveur. Mais disons ici en passant aux enfans de Dieu qui semblent abandonnés parmi leurs ennuis, qu'ils considèrent Jésus, qu'ils sachent que Dieu, cet ami fidèle, ne nous manque jamais aux occasions: mais ce n'est pas à nous de les lui prescrire; elles dépendent de l'ordre de ses décrets,

(1) *Ps.* XXI. 1. — (2) *Ps.* IX. 22.

et non de l'ordre des temps : il suffit que nous soyons assurés qu'il viendra infailliblement à notre secours, pourvu que nous ayons la force d'attendre.

Après ce mot de consolation que nous devions, ce me semble, aux affligés, revenons maintenant au Fils de Dieu, et voyons la divine malédiction qui commence à pénétrer son intérieur, et le frappe dans les puissances de l'ame ; suivons toujours l'Ecriture sainte et ne parlons point sans la loi.

J'ai appris de cette Ecriture que Dieu a un visage pour les justes, et un visage pour les pécheurs : le visage qu'il a pour les justes est un visage serein et tranquille, qui dissipe tous les nuages, qui calme tous les troubles de la conscience ; un visage doux et paternel, « qui remplit l'ame d'une sainte » joie » : *Adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo* (1). O Jésus ! il étoit autrefois pour vous : autrefois ; mais maintenant la chose est changée. Il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs ; un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala* (2) : « Le visage de Dieu sur » ceux qui font mal » ; visage terrible et épouvantable, le visage de la justice irritée, dont Dieu étonne les réprouvés. Ah ! si nous pouvions ouvrir les yeux pour considérer ce visage ! Jésus lui-même en est étonné, parce qu'il porte l'image d'un criminel. Voyez en l'image et en la peinture ce que c'est qu'un crime réel, ce que c'est qu'un pécheur véritable. *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (3) ? « Si le bois verd est ainsi traité, que sera-ce du bois » sec » ? O grâce ! ô rémission ! ô salut des hommes !

(1) *Ps.* XV. 11. — (2) *Ps.* XXXIII. 17. — (3) *Luc.* XXIII. 31.

que vous coûtez à Jésus ! Son Père lui paroît avec ce visage ; il lui montre cet œil enflammé ; il lance contre lui ce regard terrible, « qui allume le feu » devant lui » : *Ignis in conspectu ejus exardescet* (1). Il le regarde enfin comme un criminel, et la vue de ce criminel lui fait en quelque sorte oublier son Fils.

Mon Sauveur en est étonné. Voyez comme il entre aussi dans ce sentiment, et comme il prend en vérité l'état de pécheur. Ah ! c'est ici mon salut. Je me plais de m'occuper dans cette pensée : j'aime à voir que mon Sauveur prend mes sentimens ; parce que c'est en cette manière qu'il me donne la liberté de prendre les siens : parce qu'il parle à Dieu comme un pécheur, ah ! c'est ce qui me donne la liberté de parler comme un innocent. Je remarque donc, ames saintes, que dès le commencement de sa passion, il ne parle plus à Dieu qu'en tremblant : lui qui priant autrefois commençoit sa prière par l'action de grâces (2), assuré d'être toujours ouï ; lui qui disoit si hardiment, « Père, je le veux (3) » ; dans le jardin des Olives il commence à tenir un autre langage. « Père, dit-il, s'il est possible ; Père, si » vous voulez, détournez de moi ce calice : non ma » volonté, mais la vôtre (4) ». Est-ce là le discours d'un Fils bien-aimé ! Eh ! vous disiez autrefois si assurément : « Tout ce qui est à vous, est à moi ; » tout ce qui est à moi, est à vous (5) ». Il a été un temps qu'il pouvoit parler de la sorte : maintenant que le Fils unique est caché et enveloppé sous le

(1) *Ps.* XLIX. 4. — (2) *Joan.* XI. 41, 42. — (3) *Joan.* XVII. 24. — (4) *Matth.* XXVI. 39. *Luc.* XXII. 42. — (5) *Joan.* XVII. 10.

pécheur, il n'ose plus lui parler avec cette liberté première, il prie avec tremblement ; et enfin, dans la suite de sa passion, se voyant toujours traité comme un criminel, ne découvrant plus aucuns traits de la bonté de son Père, il n'ose plus aussi lui donner ce nom; et pressé d'une détresse incroyable, il ne l'appelle plus que son Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, » pourquoi m'avez-vous abandonné » ? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (1) ?

Mais la cause principale de cette plainte, c'est que la colère divine, après avoir occupé toutes ses puissances, avoit produit son dernier effet, en perçant et pénétrant jusqu'au fond de l'ame. Je n'aurois jamais fini ce discours, si j'entreprenois de vous expliquer combien ce coup est terrible. Il suffit que vous remarquiez qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'aller chercher l'ame jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures : Dieu seul, en la faisant, se l'est réservé ; et c'est par-là qu'il la prend, « quand il veut la ren» verser par les fondemens », selon l'expression prophétique : *Commovebit illos à fundamentis* (2). C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture, « briser les pé» cheurs » ; *Deus conteret eos* (3). Voyez ici combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : c'est pour cela que Dieu a suivi cette voie de justice. Isaïe l'a dit clairement dans ce beau chapitre, qui s'entend de Jésus-Christ à la lettre, « Le Seigneur l'a voulu briser » ; *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (4) : et pour achever

(1) *Matth.* XXVII. 46. — (2) *Sap.* IV. 19. — (3) *Job.* XXXIV. 24. — (4) *Is.* LIII. 10.

la perfection de son sacrifice, il falloit qu'il fût encore froissé par ce dernier coup.

Je ne crains point de dire que tous les autres tourmens de notre Sauveur, quoique leur rigueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre et une peinture en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre son ame très-sainte, sous la main de Dieu qui la froisse.

De quelle sorte le Fils de Dieu a pu ressentir ce coup de foudre, c'est un secret profond qui passe de trop loin notre intelligence; soit que sa divinité se fût comme retirée en elle-même; soit que ne faisant sentir sa présence qu'en une certaine partie de son ame, ce qui n'est pas impossible à Dieu, « dont » la vertu pénétrante, comme dit saint Paul (1), va » jusqu'aux divisions les plus délicates de l'ame » d'avec l'esprit », elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; soit que, par quelque autre miracle inconnu et inconcevable aux mortels, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation où l'homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. Quoi qu'il en soit, et de quelque sorte que se soit accompli un si grand mystère en la personne de Jésus-Christ, toujours est-il assuré qu'il n'y avoit que le seul effort d'une détresse incompréhensible, qui pût arracher du fond de son cœur cette plainte étrange qu'il fait à son Père; *Quare me dereliquisti?* « Pourquoi m'avez- » vous abandonné »?

(1) *Heb.* IV. 12.

Le croirions-nous, chrétiens, si l'Ecriture divine ne nous l'apprenoit, que pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisoit à son Fils, le mystère de notre paix se négocioit ? On avançoit pas à pas la conclusion d'un si grand traité; et « Dieu » étoit en Christ, se réconciliant le monde (1) ». Comme on voit quelquefois dans un grand orage, le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu jusqu'à ce qu'il reprend enfin sa première sérénité, calmé et appaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation; ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfans d'Adam cette face bénigne et riante : et

[redacted]

sance. Car comme elle avoit pour objet le péché des hommes, et qu'il falloit en détruire la coulpe et la peine, il a opposé à la coulpe une douleur immense des crimes; *Magna est velut mare contritio tua* (1); et satisfait à la peine par une obéissance infatigable, déterminée à tout endurer. Disons l'un et l'autre en peu de paroles; c'est la moralité de ce discours.

Je dis premièrement, chrétiens, que se trouvant chargé, investi, accablé des péchés du monde, il les envisage tous en détail; il les pèse à cette juste balance de sa divine sagesse; il les confronte aux règles immuables, dont elles violent l'équité par leur injustice; et connoissant parfaitement, pénétrant profondément leur énormité, par l'opposition aux principes, il gémit sur tous nos désordres, avec toute l'amertume, que chacun mérite. Ah! disoit autrefois David : « Mes iniquités m'ont saisi et environné » de toutes parts, elles se sont multipliées plus que » les cheveux de ma tête »; et pendant que je m'applique à les déplorer, « mon cœur tombe en défail» lance », ne pouvant fournir à tant de larmes : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, multiplicatæ sunt super capillos capitis mei; et cor meum dereliquit me* (2). Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, environné et saisi par l'infinité de nos crimes? Où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

En unité de cette douleur par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs devant lui, par l'esprit de componction : car qu'attendons-

(1) *Thren.* II. 13. — (2) *Ps.* XXXIX. 16, 17.

souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise. Il a soutenu tout le grand effort pour payer nos dettes; il nous a laissé de moindres épreuves, mais néanmoins nécessaires pour entrer en conformité de son esprit, et être honoré de sa ressemblance.

Approchons du sacrement de la pénitence avec un esprit généreux, résolus de satisfaire à la justice divine par une pénitence ferme et vigoureuse. La satisfaction nous doit rendre conformes à Jésus crucifié : mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre chair déchirée, votre corps tout couvert de plaies, votre ame percée de tant de douleurs; je dis aussitôt en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre sont-ils capables de me crucifier avec vous ? ne faut-il point d'autres clous pour [redacted]

pleurons amèrement nos iniquités; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; mourons enfin au péché avec Jésus-Christ : c'est lui-même qui nous le demande.

Jésus, qui n'a jamais cessé d'exhorter les hommes à se repentir de leurs crimes, jusqu'à l'extrémité de son agonie, ramasse ses forces épuisées : il fait un dernier effort, lui dont le cri a été ouï du Lazare jusqu'au tombeau; « dont les morts entendront la voix, » et ceux qui l'entendront vivront » : *Mortui audient vocem Filii Dei; et qui audierint, vivent* (1). Ecoutez ce grand cri qu'il fait en mourant, qui étonne le Centenier qui le garde, qui arrête tous les yeux des spectateurs, qui étonne toute la nature, et que le ciel et la terre écoutent par un silence respectueux : c'est qu'il vous invite à la pénitence; il vous avertit de sa mort prochaine, afin que vous mouriez avec lui. Il va mourir, il baisse la tête, ses yeux se fixent, il passe, il expire : c'en est fait; il a rendu l'ame. Et bien sommes-nous morts avec lui? allons-nous commencer une vie nouvelle par la conversion de nos mœurs? puis-je l'espérer, chrétiens? quelle marque m'en donnerez-vous? Ah! ce n'est pas à moi qu'il la faut donner : donnez-la au sauveur Jésus, qui vous la demande. Ne sortez point de ce temple sans lui confesser vos péchés dans l'amertume de vos cœurs : entrez dans les sentimens de sa mort par les douleurs de la pénitence; et vous participerez bientôt au bonheur de sa résurrection glorieuse. *Amen.*

(1) *Joan.* v. 25.

IIIE SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Fermeté immobile, magnificence et équité du testament de Jésus. Nécessité de l'effusion de son sang : avec quelle ardeur et quelle profusion il le répand. Motifs que sa passion nous fournit d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie et d'un généreux détachement de la créature. Raisons des souffrances qu'il endure et [redacted]

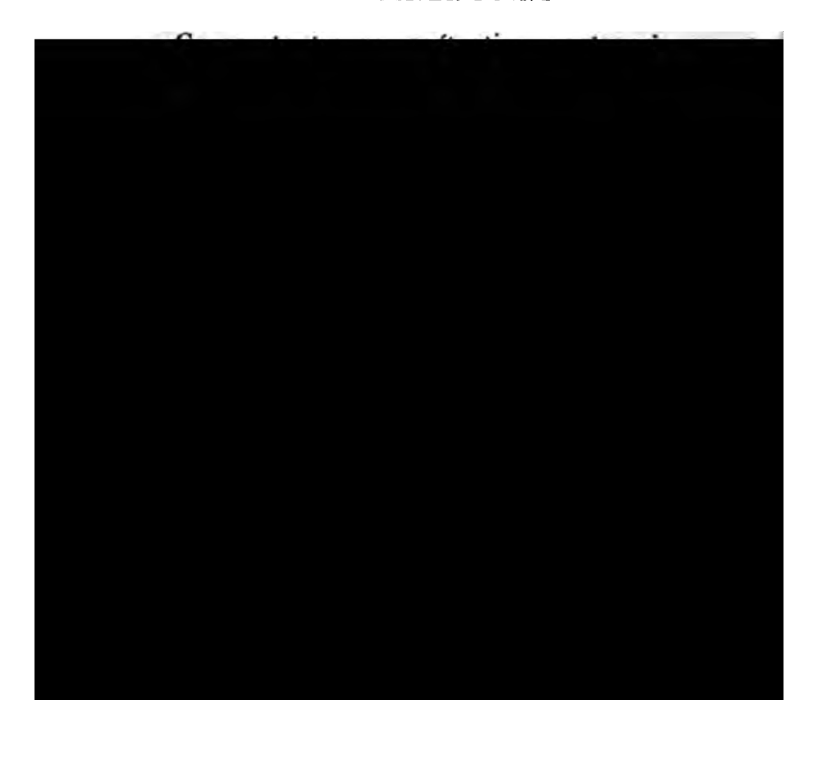
lettres; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testateur. Heureux ceux qui peuvent entendre cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur, et qu'il a confirmée par sa mort cruelle! Nul ne peut connoître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce testament est ouvert à tous : et les Juifs et les gentils voient le sang et les plaies de Jésus crucifié; « mais » ceux-là n'y voient que scandale, et ceux-ci n'y » voient que folie (1) ». Il n'y a que nous, chrétiens, qui apprenons de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ses blessures est le sang du nouveau testament; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter, que pour voir nous-mêmes dans la passion du Fils de Dieu la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses, quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos ames.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde en premier lieu si le testament est bon et valide: on regarde en second lieu de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers : et on regarde en troisième lieu ce qu'il leur ordonne. Appliquons ceci, chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique, par le sang et par la mort du testateur : voyons la magnificence de ce testament, par les biens que Jésus-Christ nous y laisse : voyons l'équité de ce testament, par les choses qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le

(1) *I. Cor.* I. 23.

monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion : pour cela, je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus l'a écrit de son propre sang : combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes : combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances : voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion ; et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité : c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.


[redacted]

[redacted]

testamens qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur, celui de notre Sauveur a ceci de particulier, qu'il devoit être écrit de son propre sang, et ratifié par sa mort, et par sa mort violente. Dure condition qui est imposée à ce charitable Testateur; mais condition nécessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine Epître aux Hébreux. « Un testament, dit ce grand apôtre (1), n'a » de force que par le décès de celui qui teste : tant » qu'il vit le testament n'a pas son effet; de sorte » que c'est la mort qui le rend fixe et invariable » : c'est la loi générale des testamens. « Il falloit donc, » dit l'apôtre, que Jésus mourût; afin que le nou» veau Testament, qu'il a fait en notre faveur, fût » confirmé par sa mort ». Une mort commune ne suffisoit pas; il falloit qu'elle fût tragique et sanglante; il falloit que tout son sang fût versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il nous pût dire aujourd'hui : « Ce sang, que vous voyez répandu pour la » rémission des péchés, c'est le sang du nouveau » Testament » qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse; *Hic est enim sanguis meus novi Testamenti,... in remissionem peccatorum* (2).

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avoit reçu d'en-haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ses biens, que sous une condition si onéreuse; je vous répondrai en un mot, que nos péchés l'exigeoient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner, mais nous n'étions pas capables de rien recevoir; notre crime nous rendoit infâmes, et

(1) *Heb.* IX. 16, 17. — (2) *Matth.* XXVI. 28.

entièrement incapables de recevoir aucun bien : car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur de criminels condamnés, tels que nous étions par une juste sentence. Il falloit donc auparavant expier nos crimes : c'est pourquoi le charitable Jésus, voulant nous donner ses biens qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang qui nous lave ; afin qu'étant purifiés, nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sauveur, allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire ; et répandez partout avec abondance ce sang du nouveau testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis.

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-



seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes Frères, recevoir ce sang : « Ah! terre, » ne le cache pas »; *Terra, ne operias sanguinem istum* (1) : c'est pour nos ames qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

Mais cette sueur inouie me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avoit d'expier nos crimes, il s'étoit abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès : il les voyoit tous en particulier, et s'en affligeoit sans mesure, comme si lui-même les avoit commis; car il en étoit chargé devant Dieu. Oui, mes Frères, nos iniquités venoient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvoit bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (2) : « Les torrens des pé» chés m'accablent ». De là ce trouble où il est entré, lorsqu'il dit : « Mon ame est troublée (3) » : de là ces angoisses inexplicables qui lui font prononcer ces mots dans l'excès de son accablement : « Mon » ame est triste jusqu'à mourir » : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (4). Car en effet, chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui auroit donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son ame, pour se réserver à de plus grands maux, et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devoit, pour ainsi dire, sa mort au Calvaire;

(1) *Job.* XVI. 19. — (2) *Ps.* XVII. 5. — (3) *Joan.* XII. 27. — (4) *Matth.* XXVI. 38.

il laisse néanmoins déborder son sang, pour nous convaincre, mes Frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvoient lui donner la mort. L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur, que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Ah! si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a pour persécuteurs que nos péchés, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au dedans du cœur, une cause de mort si

paru, nous verrons partout des traces sanglantes qui nous marqueront les chemins; et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet et les corps-de-garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirois jamais ce discours, si j'entreprenois de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé : il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avoit reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontairement à tout l'usage de la sienne; si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et il resserre en même temps toute la puissance de son Fils : pendant qu'il déchaîne contre lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du ciel; afin que ses souffrances montent jusqu'au comble, et qu'il s'expose lui-même nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque auroit envie de lui faire insulte.

Après cela, chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante, et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable

dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps, à plusieurs reprises, toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus! que de sang vous coûtez à cet homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut!

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament; il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix. Mes Frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit : méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre : contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par [redacted]

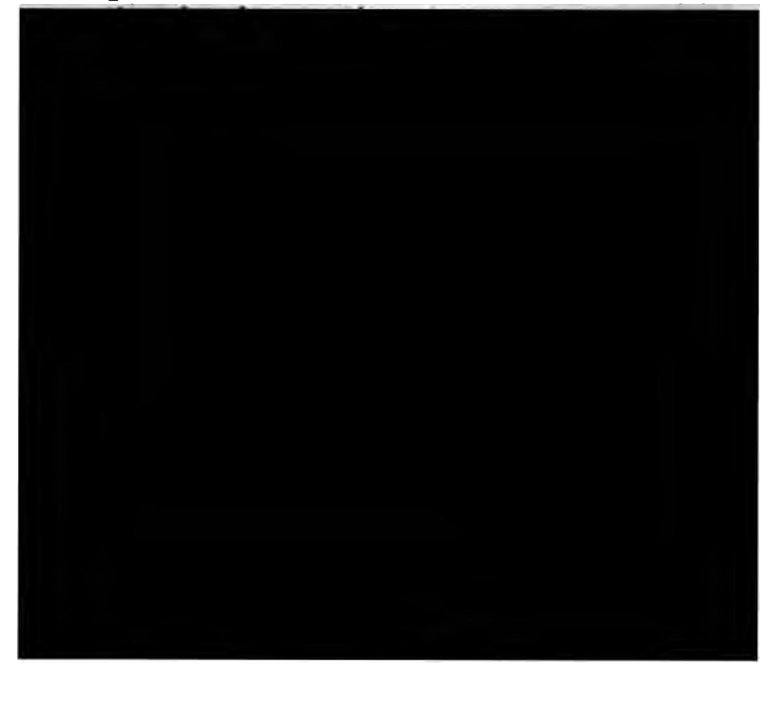
componction, une émotion de pénitence : ceux qui demeurèrent au pied de sa croix et qui lui virent rendre les derniers soupirs, « s'en retournèrent, dit » saint Luc, frappant leur poitrine (1) ». Jésus-Christ mourant d'une mort cruelle, et versant sans réserve son sang innocent, avoit répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs; faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos péchés; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; portons en nous la mort de Jésus-Christ; rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son testament : il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider. Je me trompe; il en reste encore : il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat, percez son côté; un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure : voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus; c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes ! mais, mes Frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence; mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les ames. Chrétiens, j'entends le mystère : je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur prodiguant tant de sang

(1) *Luc.* XXIII. 48.

avant sa mort, nous en gardoit encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort, faisoit le prix de notre salut ; celui qu'il répand après, nous en montre l'application par les sacremens de l'Eglise. Disposons-nous donc, chrétiens, à nous appliquer le sang de Jésus, ce sang du nouveau Testament, en méditant qu'il nous est donné pour la rémission de nos crimes : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine ; et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les



grat : tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-Christ; nous crions qu'on l'ôte, qu'on le crucifie; nous-mêmes, nous le crucifions de nos propres mains, « et nous foulons aux pieds, dit le saint » apôtre[1], le sang du nouveau Testament répandu » pour laver nos crimes ».

Mais l'attache aveugle à la créature, au préjudice du Créateur, a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible; c'est d'avoir été délaissé de Dieu; car écoutez comme il parle : « Mon Dieu, mon » Dieu, dit Jésus, pourquoi m'avez-vous aban-» donné (2) » ? Arrêtons ici, chrétiens; méditons la force de cette parole, et la grâce qu'elle porte en nous, pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inoui qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte ame de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre toute entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours, ô Jésus? Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père; et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances.

(1) *Hebr.* x. 29. — (2) *Matth.* xxvii. 46.

Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice; de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice. Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serois accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter : il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie, et son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie, et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre, et que son Père ne s'appaise pas. Il ne [redacted]

un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, chrétiens, dans les horreurs salutaires du délaissement de Jésus; comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu, et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature; elle y règne, elle en exclut Dieu: c'est pour cela que cet ouvrage est extrême; puisque c'est pour le réparer que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu, chrétiens, et recevons aujourd'hui la grâce de réunion avec Dieu que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons dans la passion de notre Sauveur tous les motifs particuliers que nous avons de nous détacher de la créature. Il faut donc savoir, chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité, qui a fait dire à saint Jean, non-seulement que « le monde est malin, » mais qu'il n'est autre chose que malignité [1] ». Mais pour haïr davantage ce monde malin, et rompre les liens qui nous y attachent; il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice et tout son venin. Venez donc connoître le monde en la passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de

(1) *I. Joan.* v. 19.

leur probité et de leur injustice : tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction et en croix ; et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes Frères, tout se tourne en croix ; et premièrement les amis : ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par foiblesse, ou ils nous secourent à contre-temps, selon leur humeur, et non pas selon nos besoins ; et toujours ils nous accablent.

Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avoit appelé parmi ses apôtres ; Jésus l'avoit honoré de sa confiance particulière, et l'avoit établi le dispensateur de toute son économie : cependant, ô malice du cœur humain ! ce n'est point ni un ennemi ni un étranger, c'est Judas, ce cher

le livre à ses ennemis : c'est l'image parfaite d'un flatteur, qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui, comme parle l'apôtre saint Pierre. « Ce sont » ceux-là, dit ce grand apôtre, qui, poussés par leur » avarice, avec des paroles feintes, trafiquent de » nous » : *In avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur* (1) : toutes leurs louanges sont des piéges ; toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions : ils s'allient avec Judas : « que me donnerez-vous, et je vous le mettrai » entre les mains (2) » ? Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête : savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que par cette immense profusion de louanges, qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect ? Qui ne te haïroit, ô flatterie, corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassemens et tes baisers empoisonnés, puisque c'est toi qui livre le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables ?

Mais après avoir vu, Messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui semblent les plus assurés : foiblesse, méconnoissance, secours en paroles, abandonnement en effet ; c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le

(1) *II. Petr.* II. 3. — (2) *Matth.* XXVI. 15.

quittent par une fuite honteuse (1). O Cour, à qui je prêche cet évangile, ne te reconnois-tu pas toi-même dans cette histoire ? n'y reconnois-tu pas tes faveurs trompeuses, et tes amitiés inconstantes? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque apparence d'amitié trompeuse et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la foiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble le plus secourante. C'est le foible des amis du monde de nous vouloir aider selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage celui qui ne vouloit être défendu que par sa propre inno-

[redacted]

tance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittoit au premier abord; le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme! qu'il est intrépide! il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner : il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changemens, accablante dans ses secours à contre-temps, et dans ses commencemens de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes, par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes; et n'ayons ni d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourmens, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouie que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'ame d'images funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur,

comme un scélérat : en telle sorte, mes Frères, que nous voyons régner dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le falloit de la sorte; il falloit que mon Sauveur « fût rassasié d'opprobres », comme avoit prédit le prophète (1); afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre, ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu ? Ne voyez-vous pas, railleurs à ou-

passion une nouvelle espèce de comédie, dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintes de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.

« Mes Frères, dit le saint apôtre (1), nous sommes » baptisés en sa mort »; et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Et quoi, tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur? et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole, et tant de sang, et tant d'ames que Jésus-Christ a rachetées? Ah! Sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Eglise, et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

Je voulois encore vous représenter ce que font les indifférens; et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardoient pas encore, à qui sa venue et son Evangile étoient alors indifférens, épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence, se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas as-

(1) *Rom.* VI. 3.

sez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique: toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affoiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux piéges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'Etat, le nom et la majesté de César, qui n'y pensoit pas, que Pilate reconnoissant l'innocence, et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de la condamner. O que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'Etat! ô que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feroient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées; parce qu'elles les appuient, ou du moins qu'elles négligent de les réprimer! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois; et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son Empire.

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable foiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avoit quelque probité et quelque justice: il avoit même quelque force et quelque vigueur; il étoit capable de résister aux persuasions des pontifes

et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paroisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'étoit beaucoup, ce me semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas, et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa foiblesse a le même effet qu'auroit la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; ce qu'auroit pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paroît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus qui n'avez rien par dessus les vices, qu'une foible et misérable apparence!

Qu'il me seroit aisé, chrétiens, de vous faire voir en ce lieu que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate; c'est-à-dire, un amour imparfait de la vérité et de la justice! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs; mais foiblement et nonchalamment. On demande à la façon de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité (1) »? et aussitôt on

(1) *Joan.* XVIII. 38.

se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme; mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer toute entière; parce que cette connoissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de foibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus donc étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ces défauts et ces foiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature, assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devoient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée, et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. « Père, dit-il, pardonnez-leur; » car ils ne savent pas ce qu'ils font (1) ». Non content de pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse, elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde y aura-t-il quelque ame assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce

(1) *Luc.* XXIII. 34.

qu'on nous a fait souffrir par foiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice ? Ah ! pardon, mes Frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission ; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit dans tout ce discours de ce que l'amour déshonnête avoit fait souffrir au divin Jésus. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son ame innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : « Vous connoissez les » opprobres dont ils m'ont chargé » : *Tu scis improperium meum* (1). Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte ame ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon ame est troublée (2) ». Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur ; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens, a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : « Je suis un » ver et non pas un homme (3) ». Donc ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus ? Mais il faut aujourd'hui, mes Frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang, et dans les souffrances de Jésus-

(1) *Ps.* LXVIII. 23. — (2) *Joan.* XII. 27. — (3) *Ps.* XXI. 6.

Christ : c'est, Messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament.

TROISIÈME POINT.

Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression : car ne croyez pas qu'il ait tant souffert, pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son esprit, et être honorés de sa ressemblance.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit, que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié (1). Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre ame percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Eglise imposoit autrefois à ses enfans par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par

(1) *De Satisfact. necess. Sess.* XIV, *cap.* VIII.

l'effort d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse : car que signifie ce grand cri avec lequel il expire ? Ah ! mes Frères, il agonisoit, il défailloit peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante : cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence : il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute la nature, et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux : il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort ? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant, qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir ; il baisse la tête, ses yeux se fixent ; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'ame. Sommes-nous morts avec lui ? sommes-nous morts au péché ? allons-nous commencer une vie nouvelle ? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances ? Qui me donnera, chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction ? Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, Messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié : j'ai une autre peinture à vous proposer ; peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres, mes Frères, dans les-

quels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore pour notre malheur Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devroient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens. Voilà donc Jésus délaissé; voici quelque chose de plus. Jésus se plaint par son prophète de ce que « l'on a ajouté à la douleur de ses » plaies »; *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (1); « de ce que dans sa soif extrême on lui » a donné du vinaigre (2) ». N'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable? Ah! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissemens de nos misérables Frères? et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités?

Sire, Votre Majesté les connoît; et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que Votre Majesté ne se lasse pas; puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler

(1) *Ps.* LXVIII. 31. — (2) *Ibid.* 26.

les secours, et égaler, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples : et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités; afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le ciel lui promet si ouvertement? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux : ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*

IV.ᴱ SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Profondeur du mystère de la croix. Pourquoi tant de crimes concourent au supplice du Sauveur. Notre envie, première cause de toutes les indignités qu'il souffre. Jusqu'où va son obéissance : comment nous devons imiter sa patience. De quelle manière Dieu pré- [redacted]

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum (1).

En effet il est véritable que la sagesse divine ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ étendant les bras nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugemens, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, enfin un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète Isaïe se plaint dans mon texte que cette mort n'est pas méditée; « Le juste meurt, nous dit-il, et » personne n'y pense en son cœur ». C'est en vain que la sainte Eglise appelle aujourd'hui tous ses enfans à la croix : tous en révèrent l'image; peu en contemplent le mystère; aucun presque ne s'en applique la vertu : de sorte que le plus saint de tous les spectacles, et celui qui est le plus capable de toucher les cœurs, n'a pas de force pour changer les nôtres.

Qui me donnera, chrétiens, que je puisse aujourd'hui vous rendre attentifs à la croix de Jésus-Christ; que je puisse graver dans vos cœurs un souvenir éternel de sa passion, et vous découvrir les secrets qu'elle enferme pour votre salut! Mais, mes Frères, nul n'est capable d'entendre le mystère de la croix, si auparavant il ne l'adore; et le degré nécessaire pour

(1) *I. Cor.* II. 2.

pénétrer ses grandeurs, c'est de révérer ses bassesses.

Donc, ô croix du sauveur Jésus, qui nous fais voir aujourd'hui le plus grand de tous les miracles dans le plus grand de tous les scandales! ô croix, supplice du juste, et asile des criminels; ouvrage de l'injustice, et autel de la sainteté; qui nous ôtes Jésus-Christ, et qui nous le donnés; qui le fais notre victime et notre monarque; et enfermes dans le mystère du même écriteau la cause de sa mort et le titre de sa royauté; reçois nos adorations, et fais-nous part de tes grâces et de tes lumières. Je te rends, ô croix de Jésus, cette religieuse adoration que l'Eglise nous enseigne; et pour l'amour de celui dont le supplice t'honore, dont le sang te consacre, dont les opprobres te rendent digne d'un culte éternel, je te dis avec cette même Eglise : *O Crux, ave.*

[redacted]

ce titre vraiment auguste; c'est celui qui ayant paru au temps destiné, a dit hautement à tous les hommes : « Qui de vous me reprendra de péché [1] » ? et pour tout dire en un mot, qui étant Dieu et homme tout ensemble, est saint d'une sainteté infinie, et appelé pour cette raison « le Saint des saints [2] ». Cependant une cabale impie s'est liguée malicieusement contre lui; elle a trouvé le moyen de corrompre un disciple perfide, d'animer un peuple infidèle, d'intimider un juge trop foible et malheureusement politique, et de faire concourir toutes les puissances du monde au supplice de l'innocent et du saint qu'on attache à un bois infâme au milieu de deux scélérats : *Et cum iniquis reputatus est* [3].

Mais tandis que les Juifs ingrats traitent leur Sauveur en cette sorte; lui cependant, qui reconnoît l'ordre de son Père dans leur haine aveugle et envenimée, et qui sait que c'est leur heure et la puissance des ténèbres, ne se sert ni de son pouvoir infini ni de sa sagesse pour les confondre : il ne fait que baisser la tête; et bien loin d'appeler à son secours des légions d'anges, lui-même n'allègue rien pour sa justification. Bien plus, il ne se plaint pas même de ses ennemis. On a vu les innocens affligés faire de funestes imprécations contre leurs persécuteurs; celui-ci, le plus juste sans comparaison et le plus indignement traité, ni ne dit rien de fâcheux, ni n'invoque contre les Juifs, qui le persécutent, le ciel témoin de son innocence : au contraire il n'ouvre la bouche que pour demander leur grâce; et non content de leur pardonner pendant qu'ils le

(1) *Joan.* VIII. 46. — (2) *Dan.* IX. 24. — (3) *Isai.* LIII. 12.

font mourir inhumainement, il offre encore pour eux ce sang que répandent leurs mains sacriléges ; tant sa bonté est inépuisable.

C'est ainsi que pendant que les méchans osent tout contre le Juste, non-seulement il souffre tout par obéissance, mais encore il pardonne tout par miséricorde. O le saint et admirable spectacle ! qu'a jamais vu le ciel et la terre qui mérite davantage d'être regardé, qu'une telle persécution si injustement entreprise, si humblement soutenue, si miséricordieusement pardonnée ? Ouvrons donc les yeux, chrétiens ; et pour obéir au prophète, qui nous presse avec tant de force de penser à la mort du Juste, considérons attentivement avec quelle malice on le persécute, avec quelle obéissance il se soumet, avec quelle bonté il pardonne. Mais puisque tout se

[redacted]

Judas qui le trahit, plus que les Juifs qui l'accusent, plus que Pilate qui le condamne, plus que les soldats qui le crucifient. Mais c'est d'une autre manière, que je prétends considérer notre crime dans la passion du Sauveur. Je veux vous y faire voir les diverses dispositions de ceux qui ont concouru à persécuter l'innocent, et dans ces dispositions les inclinations et les mœurs des hommes, afin que chacun puisse reconnoître la malignité qu'il porte en son cœur. Pour cela il faut remonter jusques au principe, et remarquer, chrétiens, que ç'a été un conseil de Dieu que Jésus-Christ, qui devoit mourir pour le péché, mourût aussi par le péché même : je veux dire qu'étant la victime et la commune propitiation de tous les crimes du monde (1), il est aussi arrivé que presque tous les crimes ont part à sa mort et à son supplice. C'est pourquoi nous y voyons concourir l'envie, la cruauté, la dérision, les blasphêmes, les artifices, les faux témoignages, l'injustice et la perfidie; enfin il a éprouvé tout ce qu'il y a de plus furieux, de plus injuste et de plus malin dans le cœur de l'homme.

Que si vous me demandez quelle a été la cause de ce conseil, et pourquoi tant de crimes ont concouru au supplice du Sauveur des ames; je vous dirai, chrétiens, c'est que le Fils de Dieu nous est proposé comme celui qui non-seulement doit expier les péchés et la malice du monde, mais encore la faire haïr. Il y a dans la créature un fond de malignité infinie, qui fait dire à l'apôtre saint Jean, non-seulement que le monde est malin, mais encore « qu'il

(1) *I. Joan.* II. 2.

« n'est autre chose que malignité » : *Mundus totus in maligno positus est* (1). [Elle s'est] produite contre Jésus-Christ pour deux raisons : il est venu combattre la malignité du monde ; il a été nécessaire qu'il la fît déclarer toute entière, afin de faire éclater l'opposition éternelle de lui et du monde : c'est pourquoi elle a, pour ainsi dire, marché contre lui comme en bataille rangée, et déployé contre lui tout ce qu'elle a de malices.

Secondement [il est venu] expier [les péchés], nous donner les moyens de les connoître, et les motifs de les haïr. Mais rien ne nous peut faire haïr davantage la malignité du monde, que de lui voir répandre contre le Sauveur tout ce qu'elle a de venin. C'est pour cela qu'il a fallu que tout ce qu'il y a de plus secret, tout ce qu'il y a de profondeur dans la [redacted]

[redacted]

prit humain : enfin venez voir ce qu'il faut souffrir de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes; de leur appui, de leur abandon; de leurs vertus et de leurs vices; de leur probité et de leur injustice. Tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction; et Jésus-Christ nous en est un illustre exemple (*). . . . .

. . . .

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourmens, mille afflictions, mille calomnies. Mais avant que de vous parler de toutes ces indignités, regardons-en la première cause qui étoit une noire envie. C'est la plus basse, la plus odieuse, la plus décriée de toutes les passions; mais peut-être la plus commune, et dont peu d'ames sont tout-à-fait pures. Apprenons donc à la détester et à la déraciner jusqu'aux moindres fibres; puisque c'est elle qui a inventé et exécuté tout ce qui a été entrepris contre le Juste. Les hommes se piquent d'être délicats; et la flatterie de notre amour-propre nous fait si grands à nos yeux, que nous prenons pour un attentat la moindre apparence de contradiction, et nous nous emportons si peu qu'on nous blesse.

Mais ce qu'il y a en nous de plus déréglé, c'est que même, tant nous sommes tendres, on nous fâche

(*) Voyez, pour remplir cette lacune, le sermon précédent, depuis la page 492 jusqu'à la page 501. Il est à croire que Bossuet se proposoit d'emprunter de ce même sermon ce qui manque ici, puisqu'il y renvoie dans un autre endroit du manuscrit. (*Edit. de Versailles.*)

... hypocrisie,
rice. « O envie, dit excell
» de Nazianze (1), tu es la p
» juste de toutes les passions
» parce que tu affliges les inn
» tout ensemble, parce que t
» injuste encore une fois, par
» tout le genre humain; mais
» nement, que tu commences
» par le cœur où tu es conçu
Juifs et les pharisiens, tourme
cette lâche passion, s'emporten
contre le Sauveur, et joignent
cabler, tout ce que la dérision
et la cruauté de plus sanguinair

C'est une chose inouie que la
se joignent dans toute leur force
reur du sang répandu remplit l'
bres qui rabattent cette joie malic
la moquerie. Cependant ...

parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie, dans le dernier emportement de la cruauté.

SECOND POINT.

Saint Augustin a remarqué comme trois principes de la mort de notre Seigneur. « Jésus-Christ, dit ce » saint évêque (1), a été livré au dernier supplice » par trois sortes de personnes; par son Père, par » ses ennemis, par lui-même ». Il a été livré par son Père; c'est ce qui fait dire à l'apôtre que « Dieu » n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a li- » vré pour nous tous » : *Pro nobis omnibus tradidit eum* (2). Il a été livré par ses ennemis : Judas l'a livré aux Juifs; *Ego vobis eum tradam* (3); les Juifs l'ont livré à Pilate; *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi* (4); « Pilate l'a livré aux soldats pour le cruci- » fier »; *Tradidit eum militibus ad crucifigendum* (5). Non-seulement, chrétiens, il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même; et saint Paul en est touché jusqu'au fond de l'ame, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : « Je » vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est » livré lui-même pour moi » ; *Et tradidit semetipsum pro me* (6). Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien différens. Son Père l'a livré par un sentiment de justice, Judas par un motif d'intérêt, les Juifs par l'instinct d'une noire envie, Pilate par lâcheté, lui-même enfin par obéissance.

Mais pour entendre jusqu'où va son obéissance,

(1) *In Epist. Joan. Tract.* VII, *n.* 7, *tom.* III, *part.* II, *col.* 874, 875. — (2) *Rom.* VIII. 32. — (3) *Matth.* XXVI. 15. — (4) *Ibid.* XXVII. 2. — (5) *Ibid.* 26. — (6) *Gal.* II. 20.

pour lesquels il a rép
éternel fait deux choses étc
son Fils toute la puissance
en même temps retirer de lu
ciel. Jusqu'à ce jour, chréti
tenté vainement, tantôt de
prendre : ils pouvoient bien
exécuter contre sa personne,
fût donné d'en-haut. Mais D
lâché la main, vous avez vu en
passions excitées, toutes les pu
les furies déchaînées contre Jé
forts seroient vains, et que cet
roit impuissante, si le Fils de
Il ne le fait pas, chrétiens : il vo
il adore l'ordre de son Père;
laisse à la malice des Juifs une p
contre sa personne : si bien qu
ennemis sont dans la dispositio
réduit lui-même volo

C'est ce que l'apôtre saint Pierre nous explique excellemment en un petit mot dans sa première Epître canonique (1), où remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il remarque « qu'il ne rendoit » point ni opprobres pour opprobres, ni malédic- » tion pour malédiction, ni menaces pour menaces ». Que faisoit-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion? l'apôtre saint Pierre nous l'expliquera dans une seule parole : *Tradebat autem judicanti se injustè :* « Il se livroit, il s'abandonnoit à celui » qui le jugeoit injustement ». Et ce qui se dit de son juge, se doit entendre de la même sorte de tous ceux qui entreprennent de lui faire insulte : il se livre tout-à-fait à eux pour faire de lui à leur volonté. C'est pourquoi il ne refuse pas sa divine bouche aux perfides baisers de Judas; il tend volontairement aux coups de fouet ses épaules innocentes; il donne lui-même ses mains, qui ont opéré tant de miracles, tantôt aux liens et tantôt aux clous; et présente ce visage, autrefois si majestueux, à toutes les indignités dont s'avise une troupe furieuse. Il est écrit expressément, « qu'il ne détournoit pas seule- » ment sa face » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (2). Victime humblement dévouée à toute sorte d'excès, il ne fait qu'attendre le coup sans en vouloir seulement éluder la force par le moindre mouvement de tête. Venez donc, ô Juifs et Romains, magistrats et particuliers, peuples et soldats, venez cent fois à la charge; multipliez sans fin vos outrages, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indi-

(1) *I. Petr.* II. 23. — (2) *Is.* L. 6.

gnités : mon Sauveur ne résiste pas, et respecte en votre fureur l'ordre de son Père. Ainsi son innocence est abandonnée au débordement effréné de votre licence, et à la toute-puissance, si je puis l'appeler ainsi, de votre malice.

Si jamais il vous arrive, Messieurs, de tomber entre les mains de vos ennemis, d'être décriés par leurs médisances, enveloppés dans leurs artifices, accablés par leur puissance et par leur crédit, souvenez-vous du Juste que vous voyez succomber aujourd'hui sous la malice obstinée de ses envieux. C'est là, je le confesse, la plus rude épreuve de la patience : on cède plus facilement dans les autres maux où la malice des hommes ne se mêle pas; mais quand la malignité de nos ennemis est la cause de nos disgrâces, on a peine à trouver de la patience. Et la raison, chrétiens, c'est que par exemple dans les maladies un certain cours naturel des choses nous découvre plus clairement l'ordre de Dieu, auquel notre volonté quoique indocile voit bien néanmoins qu'il faut se rendre. Mais cet ordre qui nous est montré dans les nécessités naturelles, nous est caché au contraire par la malice des hommes. Lorsque nous sommes circonvenus par des fraudes, par des injustices, par des tromperies; lorsque nous voyons que « nos ennemis nous ont comme assiégés et environnés » par des paroles de haine », ainsi que parle le divin Psalmiste; *Sermonibus odii circumdederunt me et expugnaverunt me gratis* (1), [que] les sorties pour nous échapper, les avenues pour nous secourir [sont fermées par] une circonvallation d'iniquité, et que

(1) *Ps.* CVIII. 2.

de quelque côté que nous nous tournions, leur malice a pris les devans, et nous a fermés de toutes parts, alors il est malaisé de reconnoître l'ordre d'un Dieu juste parmi tant d'injustices qui nous pressent; et comme rien ne nous paroît que la malice des hommes qui nous trompent et qui nous oppriment, notre cœur croit avoir droit de se révolter; et c'est là qu'on se sent poussé aux derniers excès.

O Jésus crucifié par les impies! ô juste persécute de la manière du monde la plus outrageuse! venez ici à notre secours, et faites-nous voir l'ordre de Dieu dans les maux que nous endurons par la malice des hommes. En effet qu'est-il jamais arrivé au monde par un ordre plus manifeste de la providence de Dieu que la passion de son Fils? et quel événement a-t-on jamais vu où la malice, où la perfidie, où tous les crimes aient plus de part? C'est là, si nous l'entendons, la cause de ce grand combat de Jésus-Christ contre la justice de son Père. « O Père, lui dit-il » avec tant d'ardeur dans le jardin des Olives, que » ce calice passe loin de moi ». A la vérité, chrétiens, étant homme comme nous et de même complexion, il avoit une horreur naturelle de la mort et des tourmens: mais je ne me tromperai pas en [illegible] assurant que c'est quelque chose de plus rigou[illegible] qui lui fait faire cette prière avec tant d'instance. C'est qu'il voyoit dans le calice de sa passion non-seulement des douleurs extrêmes, mais encore des injustices inouies: c'est ce qui en fait la grande amertume, c'est ce qui cause le plus d'horreur à sa sainte ame; et rien ne l'afflige tant dans ses plaies, que lorsqu'il voit qu'il n'en reçoit point que par au-

tant de sacriléges. O mon Père, ce n'est pas ainsi que je voudrois être couvert des péchés du peuple : oh ! je ne refuse pas les douleurs : eh ! mon Père, s'il se pouvoit que je souffrisse sans tant de crimes de la part de mes ennemis, mes peines seroient supportables : mais faut-il qu'avec tant de tourmens, je boive encore, pour ainsi dire, tant d'iniquités, et que je me voie l'unique sujet de tant d'horribles blasphêmes, de tant de violences furieuses ? *Pater, si possibile est, transfer calicem istum à me* : « O Père, s'il est » possible, délivrez-moi du moins de cette amer» tume ; et toutefois, ajoute-t-il, non ma volonté, » mais la vôtre » : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat* (1). Quoi donc, la volonté du Père céleste est-elle dans la trahison de Judas, dans la fureur des pontifes, et dans tous les autres crimes énormes dont je vous ai fait tant de fois le dénombrement ?

C'est ici qu'il nous faut entendre avec le grand saint Augustin (2), que Dieu préside, même aux mauvais conseils : il les bride, il les pousse, il lâche la main, il les tient domptés et captifs ; et malgré les mauvaises intentions il les conduit à ses fins cachées : [sans cela], Dieu tout-puissant et tout bon ne permettroit pas tant de péchés. Il ordonne les ténèbres aussi bien que la lumière ; c'est-à-dire, qu'il rapporte aux desseins secrets de sa providence, non moins les complots criminels que les actions vertueuses ; et quelque effort que les méchans fassent pour se retirer

(1) *Matth.* XXVI. 39. *Luc.* XXII. 42. — (2) *Lib. de Grat. et lib. Arbitr. n.* 41, 42, *tom.* X, *col.* 740, 741. *Serm.* CXXV. *n.* 5, *tom.* V, *col.* 608, 609.

de lui, ils retombent d'un autre côté dans l'ordre de sa providence [et de sa] sagesse.

Ainsi osez tout, ô méchans esprits; attaquez, pressez, accablez, aiguisez vos langues malignes, enfoncez bien avant vos dents venimeuses, assouvissez par vos médisances cette humeur malfaisante qui vous domine : le fidèle doit vivre en repos; parce que vous pouvez bien entreprendre, mais vous ne pouvez rien opérer que ce que Dieu veut. Vous lancez vos traits empoisonnés; mais ils ne portent pas toujours où votre main les adresse, et Dieu saura bien, quand il lui plaira, non-seulement les détourner, mais encore les repousser contre vous. Il ne faut donc pas nous troubler pour la malice des hommes : Jésus persécuté et obéissant nous y fait reconnoître l'ordre de son Père.

Prenons garde seulement, Messieurs, à n'aigrir pas nos maux par l'impatience, et à n'irriter pas Dieu par nos murmures; allons toujours constamment par les droites voies : si cependant nos ennemis l'emportent sur nous, si les desseins équitables sont les moins heureux, et que la malice prévale contre la simplicité, ne perdons pas pour cela notre confiance; ne croyons pas que nous succombions sous l'effort d'une main mortelle; regardons d'où est parti l'ordre souverain, et disons à nos ennemis comme le Sauveur faisoit à Pilate : « Vous ne pourriez rien » contre moi, s'il ne vous étoit donné d'en-haut » : *Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (1).

C'est ce qui doit éteindre en nos cœurs tous les sentimens de vengeance : car la malice de nos enne-

(1) *Joan.* XIX. 11.

mis, toute odieuse qu'elle est, ne laisse pas d'être l'instrument d'une main divine pour nous exercer ou pour nous punir. Il faut que cette pensée désarme notre colère; et celui-là est trop hardi qui voyant paroître la main de Dieu, et l'ordre d'un tel souverain, songe encore à se venger, et non à s'abaisser et se soumettre. Ainsi regardons, Messieurs, non ce que les hommes ont fait contre nous, mais qui est celui « qui leur a donné la puissance de nous nuire »; *Datum est illis ut nocerent* (1) : alors nos ressentimens n'oseront paroître; une plus haute pensée nous occupera; et par respect pour l'ordre de Dieu nous serons prêts non-seulement à souffrir, mais encore à pardonner : Jésus-Christ crucifié nous en a donné l'exemple.

TROISIÈME POINT.

Vous avez vu, chrétiens, toute la malignité de la créature déclarée ouvertement contre lui; vous avez vu le Juste accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devoient leur protection à son innocence, par la foiblesse des uns, par la cruelle fermeté des autres : il n'oppose rien à tous ces outrages qu'un pardon universel qu'il accorde à tous et qu'il demande pour tous à son Père: « O Père, dit-il, pardonnez-leur; car ils ne savent » ce qu'ils font » : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt* (2). Vous voyez que non content de leur pardonner, sa divine bonté les excuse : il plaint leur ignorance plus qu'il ne blâme leur malice; et ne pouvant excuser la malice même, il offre pour l'expier la mort qu'ils lui font souffrir, et « les

(1) *Apoc.* VII. 2. — (2) *Luc.* XXIII. 34.

[redacted]

» rachète du sang qu'ils répandent »; *Ipso redempti sanguine quem fuderunt* (1).

A la vue d'un tel excès de miséricorde, aurons-nous l'ame assez dure pour ne vouloir pas aujourd'hui, et excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par la foiblesse, et pardonner de bon cœur tout ce qu'on nous a fait souffrir par la malice? Chrétiens, ceux qui nous haïssent et nous persécutent ne savent en vérité ce qu'ils font. Ils se font plus de mal qu'à nous : leur injustice nous blesse, mais elle les tue; ils se percent eux-mêmes le sein pour nous effleurer la peau. Ainsi nos ennemis sont des furieux qui ne savent ce qu'ils font; qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent. Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances, et que ne tâchons-nous plutôt à les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur? Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions : bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et nous ravilir, si nous ne nous piquions d'être délicats si peu qu'on nous blesse. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentimens : nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse, qui ne se remue pas par dé-

(1) *S. August. in Joan. Tractat.* XCII, *n.* 1, *tom.* III, *part.* II, *col.* 724.

dain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage : tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instrumens de colère, de la patience même et de la pitié.

Chrétiens, que ce saint jour ne se passe pas sans que nous donnions nos ressentimens à Jésus-Christ crucifié : ne pensons pas inutilement à la mort du Juste et à ses bontés infinies. Pardonnons à son exemple à nos ennemis; et songeons qu'il n'y a point de pâque pour nous sans ce pardon nécessaire. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la Cour : les vengeances y sont infinies; et quand on ne les pousseroit pas par ressentiment, on se sentiroit obligé de le faire par politique. On croit qu'il est utile de se faire craindre; et on pense qu'on s'expose trop quand on est d'humeur à souffrir. Et peut-être qu'on supporteroit cette maxime antichrétienne, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde : mais notre grand intérêt c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager un Dieu qui ne pardonne jamais qu'à ceux qui pardonnent sincèrement, et n'accorde sa miséricorde qu'à ce prix. Notre aveuglement est extrême, si nous ne sacrifions à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnez donc, chrétiens; mais après la grâce accordée, qu'il n'y ait plus de froideur : je vous le dis devant Dieu, et Jésus-Christ crucifié me sera un témoin fidèle que je dis la vérité. La manière de pardonner qu'on introduit dans le monde est une dérision manifeste de son Evangile : amis, pourvu qu'on ne se voie pas; on ne veut point revenir des pre-

[redacted]

miers ombrages. Pardonner comme Jésus-Christ a pardonné; tâcher de rétablir la confiance perdue; rappeler le cœur aliéné; et rallumer la charité toute éteinte, par des bienfaits effectifs : *Benefacite* (1). Ne me demandez point d'autre raison; le mystère me rappelle. Décidons une fois ce que l'Evangile a décidé : le sang de Jésus-Christ, son exemple, pour toute raison : autrement nulle communion avec Jésus-Christ, nulle société à la croix, et nulle part à la grâce qu'il a demandée pour nous à son Père.

Car, mes Frères, vous n'ignorez pas que nous avons tous été compris dans la prière qu'il a faite. Jésus-Christ étoit attaché à un bois infâme, levant à Dieu ses mains innocentes, et sembloit n'être élevé si haut que pour découvrir un peuple infini qui se moque de ses maux, qui remue la tête, et fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Mais sa vue porte bien plus loin : il voit tous les hommes avec tous leurs crimes : il nous a vu chacun en particulier. En ce jour, « je vous ai vu, dit-il, et » je vous ai appelé par votre nom (2) ». Il est frappé de tous nos péchés non moins que de ceux des Juifs qui le persécutent : il ne nous trouve ni moins aveugles ni moins inconsidérés dans nos passions; et touché de compassion, il déplore notre aveuglement plutôt qu'il ne blâme notre malice. Il se tourne donc à son Père, et lui demande avec larmes qu'il ait pitié de notre ignorance. En effet les hommes qui pèchent sont doublement aveugles : ils ne savent ni ce qu'ils font ni où ils s'engagent; et permettez-moi,

(1) *Matth.* V. 44. — (2) *Is.* XLIII. 1.

chrétiens, de considérer ici notre aveuglement dans celui des malheureux Juifs.

Ils sont misérablement aveugles; puisqu'après tant de signes et tant de miracles, ils ne veulent pas considérer la dignité de celui sur lequel ils mettent leurs mains sacriléges. Mais voici le dernier excès; c'est, Messieurs, qu'ayant à choisir entre Jésus et Barabbas, « ils renient, comme dit saint Pierre (1), le » Juste et le Saint; ils délivrent le meurtrier, et » font mourir l'Auteur de la vie ». Il n'est pas nécessaire que je parle ici : c'est déjà une chose horrible de voir qu'ils ont mis leur Sauveur en croix; mais si nous venons à considérer de qui il remplit la place, il n'y a rien qui puisse égaler l'indignité de ce choix. Mais soit que nous nous indignions contre l'injustice des Juifs, soit que nous nous étonnions d'un si étrange aveuglement, jetons les yeux sur nous-mêmes : il n'est pas nécessaire que je parle ici; que chacun se juge en sa conscience. Que quittons-nous? que choisissons-nous? que préférons-nous à Jésus-Christ? que faisons-nous non-seulement vivre, mais régner en sa place? pour qui est-ce que notre cœur se déclare? et qu'est-ce qui nous fait dire : « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie (2) »? et [nous] crucifions Jésus-Christ encore une fois (3). Quel est donc notre aveuglement? et après cet indigne choix, quelle espérance nous resteroit de notre salut, si Jésus-Christ n'avoit prié à la croix pour ceux qui ne savent ce qu'ils font?

Mais nous pensons encore moins à quoi nous nous engageons, et quelle vengeance nous attirons

(1) *Act.* III. 14, 15. — (2) *Joan.* XIX. 15. — (3) *Hebr.* VI. 6.

ur nos têtes par cette outrageuse préférence. Les Juifs contentent leur haine; et pendant qu'ils répandent le sang innocent avec une si furieuse inhumanité, ils ont encore l'audace de dire : « Son sang » soit sur nous et sur nos enfans (1) ». Ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent; et ne pensent pas, es malheureux, que pendant qu'ils assouvissent leur passion, ils avancent leur jugement, leur dernière ruine. Race maudite et déloyale, ce sang sera sur toi selon ta parole : ce sang suscitera contre toi des ennemis implacables qui abattront tes murailles et tes forteresses, et renverseront jusqu'aux fondemens ce temple l'ornement du monde. Ils ne savent pas, ls n'entendent pas; et enchantés par leur passion, ls ne voient point la colère qui les menace. Et nous également enivrés par nos passions insensées, nous ne regardons point le jour de Dieu, jour de ténèbres, jour de tempête, jour d'indignation éternelle (2); et nous ne considérons pas de quelle sorte nous pourrons porter les coups incessamment redoublés de cette main souveraine. Jésus-Christ succombe sous ce poids terrible : il s'afflige, il se trouble, il sue sang et eau; il se plaint d'être délaissé; il ne trouve point de consolation.

Tel est, Messieurs, un Jésus sous l'effroyable pressoir de la justice divine. Les femmes de Jérusalem sont émues de compassion voyant l'excès de ses maux et de ses douleurs ; mais écoutez comme il leur parle : « Ne pleurez point sur moi, leur dit-il; mais pleurez » sur vous-mêmes et sur vos enfans (3) ». Déplorez la calamité qui vous suit de près : car « si on fait

(1) *Matth.* XXVII. 25. — (2) *Joel.* II. 1, 2. — (3) *Luc.* XXIII. 28.

» ainsi au bois verd, que fera-t-on au bois sec (1) »? Chrétiens, qui vous étonnez de voir Jésus-Christ traité si cruellement, étonnez-vous de vous-mêmes et des supplices que vous attirez sur vos têtes criminelles. Si la justice divine n'épargne pas l'innocent, parce qu'il a répondu pour les pécheurs, que doivent attendre les pécheurs eux-mêmes, s'ils méprisent la miséricorde qui leur est offerte? Si ce bois verd, ce bois vivant, si Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'est pas épargné; pécheur, bois aride, bois déraciné, qui n'est plus bon que pour le feu éternel, que dois-tu attendre? C'est ce que nous ne voyons pas; et Jésus touché de compassion des misères qui nous attendent : O Père, ayez pitié de ces insensés qui courent en aveugles à leur damnation, en riant, en battant des mains, en s'applau-

[redacted]

teurs, où toute l'Eglise nous crie : « Mes Frères, » nous vous conjurons pour Jésus-Christ, de vous » réconcilier avec Dieu (1) ». Qui de nous n'est pas résolu durant ces saints jours d'approcher de la sainte table ? O sainte résolution ! mais trouvez bon néanmoins que je vous arrête pour vous dire avec l'apôtre : *Probet autem seipsum homo* (2) : « que l'homme » s'éprouve soi-même ». L'action que vous allez faire est la plus sainte, la plus auguste, la plus importante du christianisme : il ne s'agit de rien moins que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie, de porter la miséricorde ou la mort toute présente dans ses entrailles. Le mystère de l'eucharistie, c'est le mémorial sacré de la passion de Jésus : il y est encore sur le Calvaire ; il y répand encore pour notre salut le sang du nouveau Testament ; il y renouvelle, il y représente, il y perpétue son saint sacrifice.

Nous avons remarqué, mes Frères, dans la passion le crime de ses ennemis, et sa sainteté infinie : maintenant il est question en communiant [de savoir] à laquelle de ces deux choses vous aurez part ? Seracce à la sainteté de la victime, ou aux crimes de ceux qui l'immolent ? sera-ce pour perpétuer la violence, ou la soumission ; les outrages, ou l'obéissance ; la trahison de Judas, ou [la fidélité du Sauveur] ? Dieu ne venge rien plus terriblement que la profanation de ses saints mystères. Dans une action dont les suites sont si importantes, l'apôtre a raison de nous arrêter, et de nous ordonner une sainte épreuve :

(1) *II. Cor.* v. 20. — (2) *I. Cor.* xi. 28.

donc à la vue de ce saint autel que chacun s'éprouve soi-même et rentre dans les replis de sa conscience. Oubliez-donc toutes vos affaires : car quels soins ne doivent céder à celui de se rendre digne de Jésus-Christ ? et peut-on imaginer quelque chose qu'il soit ni plus utile de bien recevoir, ni plus dangereux de profaner que son mystère adorable ?

Songez-vous à corriger votre vie, à restituer le bien mal acquis, à réparer les injustices que vous avez faites ? Je ne puis pas vous en faire ici le dénombrement : songez seulement à celles du jeu si fréquentes, si peu méditées, si peu réparées. Je tremble pour vous, quand je considère les avantages frauduleux que vous prenez et que vous donnez, les ruines qui s'en ensuivent, et le repos malheureux que je vois sur ce sujet dans les consciences. Il semble qu'on se persuade que tout est jeu dans le jeu ; mais il n'en est pas de la sorte. Les injustices ne sont pas moins grandes, ni les restitutions moins obligatoires ; sans que j'y puisse remarquer d'autres différences sinon qu'on y pense moins, et que les fraudes et voleries sont plus ordinaires et plus manifestes. Pensez-y donc, chrétiens : si ce n'est qu'avec vos richesses vous vouliez encore jouer votre ame, ou plutôt non tant la jouer que la perdre très-assurément, d'une manière bien plus hardie que vous ne faites vos biens. Le grand saint Ambroise s'étonne de la hardiesse des grands joueurs, « Qui peut-être changent, dit ce grand homme (1), » à tous momens de fortune ; tantôt riches, tantôt

(1) *Lib. de Tob. cap.* XI, *tom.* I, *col.* 602, 603.



» ruinés, selon qu'il plaît au hasard ». Ne vous étonnez pas, chrétiens, si nous descendons à ces bassesses; et si vous trouvez peut-être que c'est trop rabaisser nos discours, jugez donc combien il est plus indigne de rabaisser jusque-là votre conscience. Mais je ne finirois jamais ce discours, si je voulois faire avec vous tout votre examen : *Probet autem se ipsum homo :* « Que l'homme s'éprouve soi-même ». Si vous vous mettez à l'épreuve, connoissez votre foiblesse, et défiez-vous de vos forces... de cette même bouche dont nous consacrons les divins mystères, recevez-les saintement : ne faites point vos pâques par un sacrilége.

I.ER SERMON
POUR
LE JOUR DE PÂQUE.

De quelle manière le péché nous est devenu naturel : combien ses mauvaises inclinations sont inhérentes à notre ame. Comment Jésus-Christ est-il mort au péché pour nous en guérir. Obligation que nous avons de porter en nous la ressemblance de sa mort : renouvellement continuel qu'elle nous prescrit. Quelle doit être la joie des chrétiens dans le temps pascal. La source, les progrès et les âges divers de la vie des justes : paix parfaite et bonheur du dernier âge. Comment nos corps mêmes seront vivifiés.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus désormais, la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. Rom. VI. 9, 10.

QUAND je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes, qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre, et à quel-

ques vieux ossemens. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monumens et de mausolées. Que nous profite après tout cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux, et les marques de notre néant plus illustres ? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps, elle l'a étendu sur la terre, sans mouvement et sans vie : elle n'a pas pu le corrompre; et nous lui pouvons adresser aujourd'hui cette parole que Job disoit à la mer : « Tu iras jusque-là, et ne passeras pas plus » outre : cette pierre donnera des bornes à ta furie »; et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus tes efforts : *Usque huc venies, et non procedes amplius, hîc confringes tumentes fluctus tuos* (1).

C'est pourquoi notre Seigneur Jésus, après avoir subi volontairement une mort infâme, il veut après cela que « son sépulcre soit honorable », comme dit le prophète Isaïe : *Erit sepulcrum ejus gloriosum* (2). Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le ventre de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui : davantage, il faut à son corps cent livres de baume du plus précieux, et un linge très-fin et très-blanc pour l'envelopper. Et après que, durant le cours de sa vie, « il s'est rassasié de douleurs et d'opprobres »; *Saturabitur opprobriis*, nous dit le prophète (3);

(1) *Job.* XXXVIII. 11. — (2) *Is.* XI. 10. — (3) *Thren.* III. 30.

vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture : n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il se préparoit un lit plutôt qu'un sépulcre ? Il s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue (*) : mais tout d'un coup il s'est éveillé, et se levant il vient éveiller la foi endormie de ses apôtres.

Aujourd'hui les trois pieuses Maries étant accourues dès le grand matin pour chercher leur bon Maître dans ce lit de mort : « Que cherchez-vous

(*) Il faut qu'il y dorme, et qu'il repose encore quelque temps jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue. Nous aurons jusqu'à la nuit quelque reste de tristesse ; *Ad vesperum demorabitur fletus* : mais demain dès le matin sa résurrection nous comblera d'une sainte réjouissance ; *et ad matutinum lætitia* (1). Que ferons-nous donc ainsi partagés entre la tristesse et la joie ? si nous ne parlons que de sa résurrection, notre douleur sans doute s'en trouvera offensée : que si nous nous contentons de nous entretenir de sa mort, notre espérance ne sera pas satisfaite. Joignons-les toutes deux, chrétiens ; et voyons les obligations que l'une et l'autre nous impose.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : nous savons que l'amertume de vos douleurs est bien adoucie : bientôt vous apprendrez que votre Fils aura pris une nouvelle naissance : et vous ne porterez point d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il aura été comme sa seconde mère : au contraire, vous n'en recevrez pas moins de joie que lorsque l'ange, etc.

Bossuet avoit d'abord ainsi disposé l'exorde de son sermon pour le prêcher le Samedi saint : il a dans la suite mis cet exorde dans l'état où il se trouve ici, pour l'approprier entièrement à la solennité du jour de Pâque. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Ps.* XXXIX. 6.

[redacted]

» ici, leur ont dit les anges? vous cherchez Jésus de » Nazareth crucifié : il n'y est plus; il est levé, il est » ressuscité : voyez le lieu où il étoit mis (1) ». O jour de triomphe pour notre Sauveur ! ô jour de joie pour tous les fidèles ! Je vous adore de tout mon cœur, ô Jésus victorieux de la mort : vraiment c'est aujourd'hui votre pâque, c'est-à-dire votre passage, où vous passez de la mort à la vie. Faites-nous la grâce, ô Seigneur Jésus, que nous fassions notre pâque avec vous, en passant à une sainte nouveauté de vie : ce sera le sujet de cet entretien.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : l'amertume de vos douleurs est changée en un sentiment de joie ineffable. Vous avez déjà appris la nouvelle que votre Fils bien-aimé a pris au tombeau une nouvelle naissance; et vous n'avez point porté d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il lui a servi de seconde mère : au contraire, vous n'avez pas eu moins de joie que vous en conçûtes, lorsque l'ange vous vint annoncer qu'il naîtroit de vous, en vous adressant ces paroles par lesquelles nous vous saluons. *Ave*.

Je m'étonne quelquefois, chrétiens, que nous ayons si peu de soin de considérer, et ce que nous sommes par la condition de notre naissance, et ce que nous devenons par la grâce du saint baptême. Une marque évidente que nous n'avons pas bien pénétré le mystère de notre régénération, c'est de voir les divers sentimens des auditeurs, quand on vient à discourir de cette matière. Les uns, tout charnels

(1) *Luc.* XXIV. 5. *Marc.* XVI. 6.

et grossiers, sitôt qu'ils entendent parler de nouvelle vie, et de résurrection spirituelle, et de seconde naissance, demeurent presque interdits; peu s'en faut qu'ils ne disent avec Nicodème : « Comment se » peuvent faire ces choses? quoi, un vieillard naî» tra-t-il encore une fois? faudra-t-il que nous ren» trions dans le ventre de nos mères(1) »? tels étoient les doutes que se formoit en son ame ce pauvre pharisien. Les autres, plus délicats, reconnoissent que ces vérités sont fort excellentes; mais il leur semble que cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de ces personnes, dont les ames se sont plus épurées dans la solitude : pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette mystagogie (*). N'est-il pas vrai que c'est la secrète réflexion de quantité de personnes, lorsqu'on traite de ces mystères?

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? en quelle école ont-ils été élevés? ignorent-ils qu'il n'y a quasi point de maximes que les saints docteurs de l'Église aient plus souvent inculquées; et que qui ôteroit des écrits de l'apôtre les endroits où il explique cette doctrine, non-seulement il énerveroit ses raisonnemens invincibles, mais encore qu'il effaceroit la plus grande partie de ses divines Épîtres? D'où vient donc, je vous prie, que nous avons si peu de goût pour ces vérités? d'où vient cela, sinon du dérégle-

(1) *Joan.* III. 4.

(*) Ce mot vient du grec, et signifie l'action d'initier aux choses mystérieuses de la religion, ou l'explication de ses mystères. (*Edit. de Déforis.*)

ment de nos mœurs? Sans doute nous ne permettons pas à l'Esprit de Dieu d'habiter ni assez longtemps, ni assez profondément dans nos ames, pour nous faire sentir ses divines opérations : car le Sauveur ayant dit à ses apôtres, qu'il leur enverroit « cet Esprit consolateur que le monde ne connois» soit pas : pour vous, ajoute-t-il, mes disciples, » vous le connoîtrez; parce qu'il sera en vous et ha» bitera dans vos cœurs » : *Vos autem cognoscetis eum; quia apud vos manebit et in vobis erit* (1). Par où nous voyons que si nous le laissions habiter quelque temps dans nos ames, il feroit sentir sa présence par les bonnes œuvres, esquelles sa main puissante porteroit nos affections : et comme il n'y a point de christianisme en nos mœurs, comme nous menons une vie toute séculière et toute païenne, de là vient que nous ne remarquons aucun effet de notre seconde naissance.

Ainsi, chrétiens, pour vous instruire de ces vérités, le plus court seroit de vous renvoyer à l'école du Saint-Esprit, et à une pratique soigneuse des préceptes évangéliques. Mais puisque la saine doctrine est un excellent préparatif à la bonne vie, et que les solennités pascales, que nous avons aujourd'hui commencées, nous invitent à nous entretenir de ces choses; écoutez non point mes pensées, mais trois admirables raisonnemens du grand apôtre saint Paul, dont il pose les principes dans le texte que j'ai allégué, et en tire les conséquences dans les paroles suivantes : « Jésus est mort, dit-il, et c'est » au péché qu'il est mort » : *Peccato mortuus est* (2).

(1) *Joan.* XIV. 16, 17. — (2) *Rom.* VI. 10.



» mine plus » : *Jam non*
non dominabitur (2). Si don
ter avec lui, il faut que nou
la grâce, et que la mort du
nos ames : c'est par où fini
veur est mort, mourons av
ressuscitons avec lui : il est
mortels avec lui. Tâchons de
sibles par une simple et naï
ques maximes de l'Evangile ;
de mots avant toutes choses,
de mourir avec le Sauveur.

PREMIER PO

D'ou vient que l'apôtre sai
de mort et de sépulture, quar
conversion du pécheur ; et po
à la bouche, qu'il faut mouri
Christ, et crucifier ...

quelle raison se sert-il si souvent d'une façon de parler qui semble si fort éloignée? et ce changement d'affections étant si commun dans la vie humaine, comment ne l'exprime-t-il pas en termes plus familiers? C'est ce qui me fait croire que ces sortes d'expressions ont quelque sens plus caché; et sans doute il ne les a, pour ainsi dire, affectées, qu'afin de nous inviter à en pénétrer le secret. Or pour avoir une pleine intelligence de l'intention de l'apôtre, je me sens obligé à vous représenter deux considérations importantes : par la première, je vous ferai voir avec l'assistance divine, pour quelle raison la conversion du pécheur s'appelle une mort; et elle sera tirée d'une propriété du péché : par la seconde, je tâcherai de montrer que nous sommes obligés de mourir au péché avec le Sauveur; et celle-ci sera prise de la qualité du remède. De ces deux considérations, il en naîtra une troisième pour l'instruction des pécheurs.

Tout péché doit avoir son principe dans la volonté: mais dans l'homme, il a une propriété bien étrange; c'est qu'il est tout ensemble volontaire et naturel. Les pélagiens, ne comprenant point cette vérité, ne pouvoient souffrir que l'on leur parlât de ce péché d'origine avec lequel nous naissons, et disoient que cela alloit à l'outrage de la nature, qui est l'œuvre des mains de Dieu : ils n'entendoient pas que la source du genre humain étant corrompue, ce qui avoit été volontaire seulement dans le premier père, avoit passé en nature à tous ses enfans. Qu'est-il nécessaire de vous raconter plus au long l'histoire de nos malheurs? vous savez assez que le premier homme,

séduit par les infidèles conseils de ce serpent frauduleux, voulut faire une funeste épreuve de sa liberté; et qu' « usant inconsidérément de ses biens », ce sont les propres mots du saint pontife Innocent (1), il ne sut pas reconnoître la main qui les lui donnoit : de sorte que son esprit s'étant élevé contre Dieu, il perdit l'empire naturel qu'il avoit sur ses appétits : la honte, qui jusqu'à ce temps-là lui avoit été inconnue, fut la première de ses passions qui lui décela la conspiration de toutes les autres : il s'étoit enflé d'une vaine espérance de savoir le bien et le mal; et il arriva par un juste jugement de Dieu, que « la première chose dont il s'aperçut, c'est qu'il » falloit rougir » : *Nihil primùm senserunt quàm erubescendum*, dit Tertullien (2). Cela est bien étrange. Il remarqua incontinent sa nudité, ainsi que nous apprend l'Ecriture (3) : c'est qu'il commença à sentir une révolte à laquelle il ne s'attendoit pas; et la chair s'étant soulevée inopinément contre la raison, il étoit confus de ce qu'il ne pouvoit la réduire.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête peut-être trop à des choses qui sont très-connues : il suffit présentement que vous remarquiez que nous naissons tous, pour notre malheur, de ces passions honteuses, qui, étant suscitées par le péché, s'élèvent dans la chair, à la confusion de l'esprit. Cela n'est que trop véritable; et voici le raisonnement que saint Augustin en tire après le Sauveur : « Qui naît

(1) *Epist.* XXIX. *ad Concil. Carthag. n.* 6, *col.* 892. *Epist. Rom. Pontif. Edit. D. Coustant.* — (2) *De veland. Virg. n.* 11. — (3) *Genes.* III. 7.

» de la chair, est chair », dit notre Seigneur en saint Jean (1) : *Quod natum est ex carne, caro est.* Que veut dire cela? La chair, en cet endroit, selon la phrase de l'Ecriture, signifie ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu : c'est donc comme si notre Maître avoit dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte, vous naissez par conséquent rebelles contre Dieu, et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est :* vous recevez en même temps et par les mêmes canaux, et la vie du corps et la mort de l'ame : qui vous engendre, vous tue; et la masse dont vous êtes formés, étant infectée dans sa source, le péché s'attache et s'incorpore à votre nature. De là cette profonde ignorance; de là ces chutes continuelles; de là ces cupidités effrénées qui font tout le trouble et toutes les tempêtes de la vie humaine : *Quod natum est ex carne, caro est;* et voyez, s'il vous plaît, où va cette conséquence.

Les philosophes enseignent que la naissance et la mort conviennent aux mêmes sujets. Tout ce qui meurt, prend naissance; tout ce qui prend naissance, peut mourir : c'est la mort qui nous ôte ce que la naissance nous donne. Vous êtes homme par votre naissance; vous ne cessez d'être homme que par la mort : l'union de l'ame et du corps se fait par la naissance; aussi est-ce la mort qui en fait la dissolution. Or jusqu'à ce que la nature soit guérie, être homme et être pécheur, c'est la même chose : l'ame ne tient pas plus au corps, que le péché et ses

(1) *Joan.* III. 6. *S. Aug. Serm.* CLXXIV. *n.* 9, *tom.* V, *col.* 834. *Serm.* CCXCIV. *n.* 16, *col.* 1191.

mauvaises inclinations s'attachent, pour ainsi dire, à la substance de l'ame. Que si le péché a sa naissance, il aura par conséquent sa vie et sa mort : il a sa naissance par la nature corrompue, sa vie par nos appétits déréglés. Ce n'est donc pas sans raison que nous appelons une mort, la guérison qui s'en fait par la grâce médicinale qui délivre notre nature : par où vous voyez que ce n'est pas sans raison que la conversion du pécheur s'appelle une mort. C'est pourquoi je ne m'étonne plus, grand apôtre, si vous la nommez ordinairement de la sorte : vous nous voulez faire entendre combien nos blessures sont profondes, combien le péché et l'inclination au mal nous est devenue naturelle ; et que naissant avec nous, il ne faut rien moins qu'une mort pour l'arracher de nos ames.

Voilà déjà, ce me semble, quelque éclaircissement de la pensée de saint Paul, tiré, à la vérité, non des maximes orgueilleuses de la sagesse du siècle, mais des principes soumis et respectueux de l'humilité chrétienne. Nous n'avons point de honte d'avouer les infirmités de notre nature : que ceux-là en rougissent qui ne connoissent pas le Libérateur. Pour nous, au contraire, nous osons nous glorifier de nos maladies; parce que nous savons et la miséricorde du médecin et la vertu du remède. Ce remède, comme vous le savez, c'est la mort de notre Seigneur; et puisque nous voilà tombés sur la considération du remède, il est temps désormais que nous entendions raisonner l'apôtre saint Paul. Le Fils de Dieu, dit-il, « est mort au péché » ; *Mortuus est peccato;* « ainsi estimez, » conclut-il, que vous êtes

morts au péché » : *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato* (1). Que veut-il dire que notre Seigneur est mort au péché, lui qui dès le premier moment de sa conception a toujours vécu à la grâce? Pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et de vous mettre devant les yeux quelques points remarquables de la doctrine de saint Paul, dans lesquels j'entre par cet exemple.

Si jamais vous vous êtes rencontrés dans une place publique où l'on auroit exécuté quelque criminel, n'est-il pas vrai que, par la qualité de la peine, vous avez souvent jugé de l'horreur du crime, et qu'il vous a semblé voir quelque idée de leurs forfaits dans les marques de leurs supplices et dans leurs faces défigurées? Vous êtes surpris peut-être que je vous propose un si funèbre spectacle : c'est pour vous faire avouer qu'il y a dans la peine quelque représentation de la coulpe. Oserons-nous bien maintenant, mon Sauveur, vous appliquer cet exemple? Il le faut bien, certes, puisque vous avez paru sur la terre comme un criminel. Vous avez désiré vous rendre semblable aux pécheurs; et n'ayant point de péché, vous avez voulu néanmoins en subir toutes les peines pendant votre vie : votre sainte chair a été travaillée des mêmes incommodités que le péché seul avoit attirées sur la nôtre : c'est pourquoi saint Paul ose dire, que vous vous êtes fait « semblable à » la chair du péché » : *In similitudinem carnis peccati* (2). Quelle bonté, chrétiens! Ce n'a pas été assez au Fils du Père éternel de revêtir sa divinité d'une chair humaine : cette chair plus pure que les

(1) *Rom.* VI. 10, 11. — (2) *Ibid.* VIII. 3.

rayons du soleil, qui méritoit d'être ornée d'immortalité et de gloire, il la couvre encore, pour l'amour de nous, de l'image de notre péché : n'est-ce pas de quoi nous confondre ? Que sera-ce donc si nous venons à considérer que c'est par ce moyen que nos péchés sont guéris ? C'est ici, c'est ici le trait le plus merveilleux de la miséricorde divine.

On rapporte que par fois les magiciens, possédés en leur ame d'un désir furieux de vengeance, font des images de cire de leurs ennemis, sur lesquelles ils murmurent quelques paroles d'enchantement; et après, ajoute-t-on, frappant ces statues, la blessure, par un fatal contre-coup, en retombe sur l'original. Est-ce fable, ou vérité? je vous le laisse à juger : seulement sais-je bien qu'il s'est passé quelque chose de semblable en la personne de mon Maître.

Où étoit l'image du péché? En sa chair bénite. Où étoit le péché même? En vous et en moi, chrétiens. La chair du Sauveur, cette image innocente du crime, a été livrée entre les mains des bourreaux, pour en faire à leur fantaisie : ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont crucifiée, le péché a été crucifié ; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne : et voilà justement ce que l'apôtre veut dire. Le Sauveur, selon sa doctrine, est mort au péché; parce qu'abandonnant à la mort sa chair innocente, qui en étoit l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrons-nous conclure de là qu' « il » faut que nous mourions avec lui » ; *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato?* Certainement, chrétiens, la conséquence en est bien aisée; il ne faut que lever les yeux, et regarder notre Maître pendu

pendu à la croix. O Dieu, comment a-t-on traité sa chair innocente ? Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurois remarquer aucune partie entière. Quoi, parce qu'elle portoit l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée, et nous épargnerons le péché même qui vit en nos ames ! nous ne mortifierons point nos concupiscences; au contraire nous nous y laisserons aveuglément emporter ! Gardons-nous-en bien, chrétiens; il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec le Sauveur. Innocent qu'il étoit, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort : criminels que nous sommes, imprimons en nous-mêmes la figure de sa sainte mort, afin de participer à son innocence : car lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'esprit de Dieu, sa vertu nous en est appliquée. C'est pour cela que l'apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort (1).

Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette aimable ressemblance? Ce sera l'amour, chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour saintement curieux ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture : il contemplera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froid et plus immobile que la pierre; et là se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits dans nos ames et dans nos corps. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne ren-

(1) *II. Cor.* IV. 10. *Coloss.* III. 5. *Rom.* VI. 5.

dent plus de lumières : l'amour portera la main sur les nôtres; il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondoient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphêmes et aux médisances : il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom; nos mains seront immobiles pour les rapines : il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cet aimable mort, et de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire : aussi bien l'apôtre nous apprend que « nous sommes ensevelis avec lui par le » saint baptême » : *Consepulti Christo in baptismo* (1).

La belle cérémonie qui se faisoit anciennement dans l'Eglise au baptême des chrétiens : c'étoit en ce jour qu'on les baptisoit dans l'antiquité, et vous voyez que nous en retenons quelque chose dans la bénédiction des fonts baptismaux. On avoit accoutumé de les plonger tout entiers et de les ensevelir sous les eaux : et comme les fidèles les voyoient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentoient en un moment tout changés par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étoient animées : comme si sortant de ce monde à même temps qu'ils disparoissoient de leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur. Cette cérémonie ne s'observe plus, il est vrai; mais la vertu du sacrement est toujours la même, et partant vous devez vous considérer comme étant ensevelis avec Jésus-Christ.

(1) *Coloss.* II. 12.

Encore un petit mot de réflexion sur une ancienne cérémonie. Les chrétiens autrefois avoient accoutumé de prier debout, et les mains modestement élevées en forme de croix; et vous voyez que le prêtre prie encore en cette action dans le sacrifice : quelle raison de cela ? il me semble qu'ils n'osoient se présenter à la Majesté divine, qu'au nom de Jésus crucifié : c'est pourquoi ils en prenoient la figure, et paroissoient devant Dieu comme morts avec Jésus-Christ. Ce qui a donné occasion au grave Tertullien d'adresser aux tyrans ces paroles si généreuses : *Paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis Christiani* (1) : « La seule posture du chrétien priant » affronte tous vos supplices » : tant ils étoient persuadés, dans cette première vigueur des mœurs chrétiennes, qu'étant morts avec le Sauveur, ni supplices ni voluptés ne leur étoient rien. Et c'est pour le même sujet qu'ils prenoient plaisir en toute rencontre d'imprimer le signe de la croix sur toutes les parties de leurs corps : comme s'ils eussent voulu marquer tous leurs sens de la marque du crucifié, c'est-à-dire, de la marque et du caractère de mort. Pour la cérémonie, nous l'avons tous les jours en usage : mais nous ne considérons guère le prodigieux détachement qu'elle demande de nous; et c'est à quoi néanmoins l'apôtre saint Paul nous presse. [Ces premiers chrétiens] n'avoient rien de plus présent à l'esprit, que cette pensée : il faut que tout chrétien meure avec Jésus-Christ. Il faut qu'il meure; car le péché se contractant par la naissance, il ne

(1) *Apolog. n.* 30.

se détache que par une espèce de mort. Il faut qu'il meure; car il faut qu'il s'applique et la ressemblance et la vertu de la mort de notre Sauveur, qui est l'unique guérison de ses maladies. Voilà déjà deux raisons : la première est tirée d'une propriété du péché; la seconde, de la qualité du remède. Oublierons-nous cette instruction particulière que nous avons promise : elle me semble trop nécessaire ; et ce n'est point tant une nouvelle raison, qu'une conséquence que nous tirerons des deux autres.

Ecoutez, écoutez, pécheurs, la grave et sérieuse leçon de cet admirable docteur : puisqu'il ne nous parle que de mort et de sépulture, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de nous qu'un changement médiocre. Où sont ici ceux qui mettent tout le christianisme en quelque réformation extérieure et superficielle, et dans quelques petites pratiques ? En vain vous a-t-on montré combien le péché tenoit à notre nature, si vous croyez après cela qu'il ne faut qu'un léger effort pour l'en détacher : l'apôtre vous a enseigné que vous devez traiter le péché comme Jésus-Christ en a traité la ressemblance en sa sainte chair. Voyez s'il l'a épargnée : quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque supplice exquis ? et vous ne comprenez pas encore quelle obligation vous avez de rechercher dans le plus secret de vos cœurs tout ce qu'il y peut avoir de mauvais désirs, et d'en arracher jusqu'à la plus profonde racine ! Oui, je vous le dis, chrétiens, après le Sauveur ; quand cet objet, qui vous sépare de Dieu, vous seroit plus doux que vos yeux, plus nécessaire

[redacted]

que votre main droite, plus aimable que votre vie, coupez, tranchez; *Abscide eum* (1). Ce n'est pas sans raison que l'apôtre ne nous prêche que mort : il veut nous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus naturelles, et même jusqu'à la source de la vie, s'il en est besoin.

Saint Jean-Chrysostôme fait, à mon avis, une belle réflexion sur ces beaux mots de saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (2) : « Le » monde m'est crucifié, et moi au monde » : entendez toujours par le monde, les plaisirs du siècle. « Ce ne lui étoit pas assez d'avoir dit que le monde » étoit mort pour lui, remarque ce saint évêque (3); » il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. » Certes, poursuit le merveilleux interprète, l'apôtre » considéroit que non-seulement les vivans ont » quelques sentimens les uns pour les autres; mais » qu'il leur reste encore quelque affection pour les » morts, qu'ils en conservent le souvenir, et rendent » du moins à leurs corps les honneurs de la sépul- » ture. Tellement que le saint apôtre, pour nous » faire entendre jusqu'à quel point le fidèle doit être » dégagé des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, » dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde » et le chrétien, comme il l'est entre les vivans et les » morts; parce qu'il y reste encore quelque petite » alliance : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un » mort, tels doivent être l'un à l'autre le siècle et » le chrétien ». Comprenez l'idée de ce grand homme; et voyez comme il se met en peine de nous faire voir

(1) *Matth.* v. 30. — (2) *Gal.* vi. 14. — (3) *Lib.* II, *de Compunct.* *n.* 2, *tom.* I, *p.* 142.

que, pour les délices du monde, le fidèle y doit être froid, immobile, insensible : si je savois quelque terme plus significatif, je m'en servirois.

C'est pourquoi armez-vous, fidèles, du glaive de la justice; domptez le péché en vos corps par un exercice constant de la pénitence : ne m'alléguez point ces vaines et froides excuses, que vous en avez assez fait, et que vous avez déchargé le fardeau de vos consciences entre les mains de vos confesseurs. Ruminez en vos esprits ce petit mot d'Origène : *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat : sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* (1) : « Ne croyez » pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois : il faut » renouveler la nouveauté même »; c'est-à-dire que quelque participation que vous ayez de la sainteté et de la justice, fussiez-vous aussi justes comme vous présumez de l'être, il y a toujours mille choses à renouveler par une pratique exacte de la pénitence : à plus forte raison, êtes-vous obligés de vous y adonner, n'ayant point expié vos fautes, et sentant en vos ames vos blessures toutes fraîches, et vos mauvaises habitudes encore toutes vivantes. Et Dieu veuille que vous ne le connoissiez pas sitôt par expérience !

Mais il me semble que j'entends ici des murmures. Quoi, encore la pénitence! eh! on ne nous a prêché autre chose durant ce carême : nous parlera-t-on toujours de pénitence ? Oui certes, n'en doutez pas; tout autant qu'on vous prêchera l'Evangile et la mort de notre Sauveur. Tu t'abuses, chrétien, tu t'a-

(1) *Lib.* v. *in Ep. ad Rom. n.* 8, *tom* IV, *p.* 562.

buses, si tu penses donner d'autres bornes à ta pénitence, que celles qui doivent finir le cours de ta vie. Sais-tu l'intention de l'Eglise dans l'établissement du carême ? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissemens mondains : cela fâche cette bonne mère : que fait-elle ? Tout ce qu'elle peut pour dérober six semaines à tes déréglemens. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence ; estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire, t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage : elle t'en présente donc un petit essai pendant le carême : si tu le prends, ce n'est qu'avec répugnance ; tu ne fais que te plaindre et murmurer durant tout ce temps.

Hélas ! je n'oserois dire quelle est la véritable cause de notre joie dans le temps de Pâque. Sainte piété du christianisme, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée ? On a vu le temps que Jésus en ressuscitant trouvoit ses fidèles ravis d'une allégresse toute spirituelle ; parce qu'elle n'avoit point d'autre sujet que la gloire de son triomphe : c'étoit pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenoient une face riante. A présent, les fidèles se réjouissent ; il n'est que trop vrai : mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui faites leur joie. On se réjouit de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence : plus de jeûnes, plus d'austérités ; si peu de soin que nous avons peut-être apporté durant ce carême à réprimer le désordre de nos appétits, nous nous en relâcherons tout-à-fait : le saint jour de Pâque, destiné pour nous faire commencer une nouvelle vie avec le Sau-

veur, va ramener sur la terre les folles délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trève, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence : tant la discipline est énervée parmi nous.

Ici vous m'arrêterez peut-être encore une fois, pour me dire : mais ne faut-il pas se réjouir dans le temps de Pâque? n'est-ce pas un temps de réjouissance? Certes, je l'avoue, chrétiens : mais ignorez-vous quelle doit être la joie chrétienne, et combien elle est différente de celle du siècle? Le siècle et ses sectateurs sont tellement insensés, qu'ils se réjouissent dans les biens présens; et je soutiens que toute la joie du chrétien n'est qu'en espérance : pour quelle raison? C'est que le chrétien dépend tellement du Sauveur, que ses souffrances et ses contentemens n'ont point d'autres modèles que lui. Pourquoi faut-il que le chrétien souffre? parce que le Sauveur est mort. Pourquoi faut-il qu'il ait de la joie? parce que le même Sauveur est ressuscité. Or sa mort doit opérer en nous dans la vie présente, et sa résurrection seulement dans la vie future. Grand apôtre, c'est votre doctrine; et partant notre tristesse doit être présente; notre joie ne consiste que dans des désirs et dans une généreuse espérance : et c'est pour cette raison que le saint apôtre dit ces deux beaux mots, décrivant la vie des chrétiens : *Spe gaudentes;* et incontinent après : *In tribulatione patientes* (1). Savez-vous quelles gens ce sont que les chrétiens? ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance : et en attendant que sont-ils? ils sont patiens dans les tribulations. Que ces paroles, mes Frères, soient

(1) *Rom.* XII. 12.

[redacted]

notre consolation pendant les calamités de ces temps; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours : ne nous imaginons pas que l'Eglise nous ait établi des fêtes pour nous donner le loisir de nous chercher des divertissemens profanes, comme la plupart du monde semble en être persuadé. Nos véritables plaisirs [ne sont pas] de ce monde : nous en pouvons prendre quelque avant-goût par une fidèle attente; mais la jouissance en est réservée pour la vie future. Et pour ce siècle pervers dont Dieu abandonne l'usage à ses ennemis, songeons que la pénitence est notre exercice, la mort du Sauveur notre exemple, sa croix notre partage, son sépulcre notre demeure. Ah! ce sépulcre, c'est une mère : mon maître y est entré mort, il l'a enfanté à une vie toute divine : il faut qu'après y avoir trouvé la mort du péché j'y cherche la vie de la grâce : c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin distingue deux sortes de vie en l'ame; l'une, qu' « elle communique au corps, et » l'autre, dont elle vit elle-même » : *Aliud est enim in anima unde corpus vivificatur, aliud unde ipsa vivificatur* (1) : comme « elle est la vie du corps, ce » saint évêque prétend que Dieu est sa vie » : *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est* (2). Expliquons, s'il vous plaît, sa pensée, et suivons son raisonnement. Afin que l'ame donne la vie au corps, elle doit avoir par nécessité trois conditions : il faut qu'elle

(1) *In Joan. Tract.* XIX, *n.* 12, *tom.* III, *part.* II, *col.* 442. — (2) *Serm.* CLXI, *n.* 6, *tom.* V, *col.* 777.

soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut qu'elle soit unie; car il est manifeste que notre vie ne peut être hors de nous : il faut qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car il est certain que la vie consiste principalement dans l'action. Que si nous trouvons que Dieu a excellemment ces trois qualités à l'égard de l'ame, sans doute il sera sa vie à aussi bon titre qu'elle-même est la vie du corps. Voyons en peu de mots ce qui en est.

Et premièrement, que Dieu soit, sans comparaison, au-dessus de l'ame, cela ne doit pas seulement entrer en contestation. Dieu ne seroit pas notre souverain bien, s'il n'étoit plus noble que nous, et si nous n'étions beaucoup mieux en lui qu'en nous-mêmes. Pour l'union, il n'y a non plus de sujet d'en douter à des chrétiens, après que le Sauveur a dit tant de fois « que le Saint-Esprit habiteroit dans » nos ames (1) »; et l'apôtre, que « la charité a été » répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui » nous a été donné (2) ». Et en vérité, Dieu étant tout notre bonheur, il faut par nécessité qu'il se puisse unir à nos ames; parce qu'il n'est pas concevable que notre bonheur et notre félicité ne soit point en nous. Reste donc à voir si notre ame, par cette union, est élevée à quelque action de vie dont sa nature soit incapable. Ne nous éloignons pas de saint Augustin. « Certes, dit ce grand homme, Dieu » est une vie immuable; il est toujours ce qu'il est, » toujours en soi, toujours à soi » : *Est ipse semper in se, est ita ut est, non aliter nunc, aliter postea,*

(1) *Joan.* XIV. 17. — (2) *Rom.* V. 5.

aliter antea (1). Il ne se peut faire que l'ame ne devienne meilleure, plus noble, plus excellente, s'unissant à cet Etre souverain, très-excellent, et très-bon : étant meilleure, elle agira mieux ; et vous le voyez dans les justes : « car leur ame, dit saint Augustin, s'élevant à un Etre qui est au-dessus d'elle » et duquel elle est, reçoit la justice, la piété, la » sagesse » : *Cùm se erigit ad aliquid quod ipsa non est, et quod supra ipsam est et à quo ipsa est, percipit sapientiam, justitiam, pietatem* (2) : elle croit en Dieu, elle espère en Dieu, elle aime Dieu. Parlons mieux : comme saint Paul dit que « l'Esprit de » Dieu crie, et gémit, et demande en nous » ; *Spiritus postulat pro nobis* (3); aussi faut-il dire que le même Esprit croit, espère, et aime en nos ames ; parce que c'est lui qui forme en nous cette foi, cette espérance, et ce saint amour. Par conséquent aimer Dieu, croire en Dieu, espérer en Dieu, ce sont des opérations toutes divines, que l'ame n'auroit jamais, sans l'opération, sans l'union, sans la communication de l'Esprit de Dieu ; ce sont aussi des actions de vie, et d'une vie éternelle : il est donc vrai que Dieu est notre vie.

O joie ! ô félicité ! qui ne s'estimeroit heureux de vivre d'une belle vie ? qui ne la préféreroit à toutes sortes de biens ? qui n'exposeroit plutôt mille et mille fois cette vie mortelle, que de perdre une vie si divine ? Cependant notre premier père l'avoit perdue pour lui et pour ses enfans : sans le Fils de Dieu, nous en étions privés à jamais : « mais je suis venu, dit-

(1) *In Joan. Tract.* XIX, *n.* 11, *tom.* III, *part.* II, *col.* 441. — (2) *Ibid. n.* 12, *col.* 442. — (3) *Rom.* VIII. 26.

» il, afin qu'ils vivent, et qu'ils vivent plus abon-
» damment » : *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantiùs habeant* (1). En effet, j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir, que dans tous les discours du Sauveur qui nous sont rapportés dans son Evangile, il ne parle que de vie, il ne promet que vie. D'où vient que saint Pierre, lorsqu'il lui demande s'il le veut quitter : « Maître, où irions-nous, lui dit-il,
» vous avez des paroles de vie éternelle (2) » ? et le Fils de Dieu lui-même : « Les paroles que je vous
» dis, sont esprit et vie (3) » : c'est qu'il savoit bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux, que cette espérance de vie. Ce qui a donné occasion à Clément Alexandrin de dire dans cette belle hymne qu'il adresse à Jésus le roi des enfans, c'est-à-dire, des nouveaux baptisés, que « ce divin Pêcheur, ainsi
» appelle-t-il le Sauveur, retiroit les poissons de la
» mer orageuse du siècle, et les attiroit dans ses
» filets par l'appât d'une douce vie » ; *Dulci vitâ inescans* (4).

Et c'est ici, chrétiens, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence; et le Fils de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Pour cela, il dit en saint Jean, « que comme le Père a la vie en soi,
» aussi a-t-il donné à son Fils d'avoir la vie en soi (5) ».
C'est pourquoi les anciens l'ont appelé la vie, la rai-

(1) *Joan.* x. 10. — (2) *Ibid.* vi. 69. — (3) *Ibid.* 64. — (4) *Tom.* i, *pag.* 312. *Edit. Oxoniens.* 1715. — (5) *Joan.* v. 26.

son, la lumière, et l'intelligence du Père (1); et cela est très-bien fondé dans les Ecritures. Etant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu, « qu'il en » jaillit une source inépuisable d'eau vive : quicon» que en boira aura la vie éternelle (2) ». Il seroit impossible de vous dire les belles choses que les saints Pères ont dites sur cette matière, surtout le grand saint Cyrille d'Alexandrie (3). Souvenez-vous seulement de ce que l'on vous donne à ces redoutables autels : voici le temps auquel tous les fidèles y doivent participer. Est-ce du pain commun que l'on vous présente? n'est-ce pas le pain de vie, ou plutôt n'est-ce pas un pain vivant que vous mangez pour avoir la vie? car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie, conserve celle de nos corps; de quelle vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons un pain vivant, mais qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie? il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande : il est la vie par nature; qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfans de Dieu! ô table délicate! ô manger savoureux! Jugez de l'excel-

(1) *Tertull. advers. Prax. n.* 5, 6. *S. Athanas. Orat. contr. Gent. n.* 46, *tom.* I, *p.* 46. — (2) *Joan.* IV. 14. — (3) *S. Cyril. in Joan. lib.* IV, *cap.* II, *tom.* IV, *p.* 354, *et seq.*

lence de la vie par la douceur de la nourriture : mais plutôt, afin que vous en connoissiez mieux le prix, il faut que je vous la décrive dans toute son étendue.

Elle a ses progrès, elle a ses âges divers : Dieu, qui anime les justes par sa présence, ne les renouvelle pas tout en un instant. Sans doute, si nous considérons tous les changemens admirables que Dieu opère en eux durant tout le cours de cette vie bienheureuse, il ne se pourra faire que nous ne l'aimions; et si nous l'aimons, nous serons poussés du désir de la conserver immortelle. Imitons en nous l'immortalité du Sauveur : c'est à quoi j'aurai, s'il vous en souvient, à vous exhorter, lorsque je serai venu à ma troisième partie. Et puisqu'elle a tant de connexion avec celle que nous traitons, et qu'elle n'en est, comme vous voyez, qu'une conséquence, je joindrai l'une et l'autre dans une même suite de discours. Disons en peu de mots autant qu'il sera nécessaire pour se faire entendre.

Cet aigle de l'Apocalypse, qui crie par trois fois d'une voix foudroyante au milieu des airs : « Mal» heur sur les habitans de la terre » : *Vœ, vœ, vœ habitantibus in terra* (1), semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée. L'homme, dans la sainteté d'origine, étant entièrement animé de l'Esprit de Dieu, en recevoit ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité. Le diable, par le péché, lui a ravi l'innocence; la convoitise s'étant soulevée, a troublé sa paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de

(1) *Apoc.* VIII. 13.

Dieu est venu « pour dissoudre l'œuvre du dia- » ble (1) », et réformer l'homme selon la première [institution] de son Créateur : ce sont les propres mots de saint Paul. Pour cela, il a répandu son Esprit dans l'ame des justes, afin de les faire vivre; et « cet Esprit ne cesse de les renouveler tous les jours »: cela est encore de l'apôtre; *Renovatur de die in diem* (2). Mais Dieu ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différens âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits »; *In virum perfectum* (3). Grand apôtre, ce sont vos paroles, et vous serez aujourd'hui notre conducteur. Et Dieu l'a ordonné de la sorte, afin de faire voir à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il les orne d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la » plénitude de Jésus-Christ », ainsi que parle saint Paul; *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (4). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, ressemble à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la résurrection générale. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse, parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges; au lieu que celle que nous passons sur la terre souffre la vicissitude de quatre différentes saisons.

Je dis que les saints en ce monde sont comme dans

(1) *Hebr.* II. 14. — (2) *II. Cor.* IV. 16. — (3) *Ephes.* IV. 13. — (4) *Ibid.*

leur enfance, et en voici la raison. Tout ce qui se rencontre dans la suite de la vie, se commence dans les enfans : or nous avons dit que toute l'opération du Saint-Esprit, par laquelle il anime les justes, consiste à surmonter en eux ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence, et la mort. Comment est-ce que Dieu les traite pendant cette vie ? avant toutes choses, il ruine entièrement le péché : la concupiscence y remue encore; mais elle y est combattue, et de plus elle y est surmontée : pour la mort, elle y exerce son empire sans résistance; mais aussi l'immortalité est promise. Considérez ce progrès : le péché ruiné fait leur sanctification; la concupiscence combattue, c'est leur exercice; l'immortalité promise est le fondement de leur espérance. Et ne remarquez-vous pas en ces trois choses les vrais caractères d'enfans? Comme à des enfans, l'innocence leur est rendue : si le Saint-Esprit combat en eux la concupiscence; c'est pour les fortifier doucement par cet exercice, et pour former peu à peu leurs linéamens selon l'image de notre Seigneur. Enfin y a-t-il rien de plus convenable, que de les entretenir, comme des enfans bien nés, d'une sainte et fidèle espérance? Sainte enfance des chrétiens, que tu es aimable! tu as, je l'avoue, tes gémissemens et tes pleurs; mais qui considérera à quelle hauteur doivent aller ces commencemens, et quelles magnifiques promesses y sont annexées, il s'estimera bienheureux de mener une telle vie.

Car, par exemple, dans l'âge qui suit après, que je compare avec raison à une fleurissante jeunesse, à cause

[redacted]

cause de sa vigoureuse et forte constitution, quelle paix et quelle tranquillité y vois-je régner! Ici bas, chrétiens, de quelle multitude de vains désirs l'ame des plus saints n'y est-elle point agitée? Dieu y habite, je l'avoue; mais il n'y habite pas seul : il y a pour compagnons mille objets mortels que la convoitise ne cesse de leur présenter; parce que ne pouvant séparer les justes de Dieu auquel ils s'attachent, [elle] tâche du moins de les en distraire et de les troubler. C'est pourquoi ils gémissent sans cesse, et s'écrient avec l'apôtre : « Misérable homme que je » suis, qui me délivrera de ce corps (1) »? Au lieu qu'à la vie paisible dont les saints jouissent au ciel, saint Augustin lui donne cette belle devise; *Cupiditate extinctâ, charitate completâ* (2); « La convoi» tise éteinte, la charité consommée ». Ces deux petits mots ont, à mon avis, un grand sens. Il me semble qu'il nous veut dire que l'ame ayant déposé le fardeau du corps, sent une merveilleuse conspiration de tous ses mouvemens à la même fin : il n'y a plus que Dieu en elle; parce qu'elle est tout en Dieu, et possédée uniquement de cet esprit de vie dont elle expérimente la présence : elle s'y laisse si doucement attirer, elle y jouit d'une paix si profonde, qu'à peine est-elle capable de comprendre elle-même son propre bonheur : tant s'en faut que des mortels comme nous s'en puissent former quelque idée.

Ne semble-t-il pas, chrétiens, que ce seroit un crime de souhaiter quelque chose de plus? et néan-

(1) *Rom.* VII. 24. — (2) *Epist.* CLXXVII, *n.* 17, *tom.* II, *col.* 628.



...ions, c'est-à-dire, non p
vaine curiosité, mais pou
espérances, je vous l'expos
que je prends de saint Aug
leuses; car il les a tirées de
gement qui arrive dans les
ration de l'Esprit de Dieu :
enseigné que cet Esprit a s
cause qu'il est sa vie. Si do
le corps, comment est-ce
grand homme nous en va
principe. « Celui-là, dit-i
» tient la partie dominante
principale tenet : « En toi
» qui est la plus noble, c'est-
» là qui domine » : *In te illu*
lius est : et incontinent il
quod melius est, id est anim
meliorem possidet et inferio
tuum (1) : « Dieu ...

Qu'inférerons-nous de cette doctrine de saint Augustin ? La conséquence en est évidente : Dieu habitant en nos ames, a pris possession de nos corps : par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurois enlever : tu t'imagines qu'ils sont ta proie ; ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains ; tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien : « Il n'y a rien, dit le » Fils de Dieu, qui soit si grand que mon Père : ce » qu'il tient en ses mains, personne ne le lui peut » ravir, ni lui faire lâcher sa prise » : *Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est : et nemo potest rapere de manu Patris mei* (1). Partant, ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis ; et plutôt le monde sera bouleversé, qu'un seul de nos cheveux périsse ; parce que l'Esprit qui anime le Fils de Dieu, c'est le même qui nous anime. Il exercera donc en nous les mêmes opérations, et nous rendra conformes à lui : car remarquez cette théologie. Comme le Fils de Dieu nous assure « qu'il ne fait » rien que ce qu'il voit faire à son Père (2) » ; ainsi « le Saint-Esprit qui reçoit du Fils » ; *De meo accipiet* (3), le regarde comme l'exemplaire de tous ses ouvrages. Toutes les personnes dans lesquelles il habite, il faut nécessairement qu'il les forme à sa ressemblance : c'est ce que dit l'apôtre en ces mots : « Si vous avez en vous l'Esprit de celui qui a vivifié » Jésus-Christ, il vivifiera vos corps mortels (4) ». Et de même que le germe que la nature a mis dans

(1) *Joan.* x. 29. — (2) *Joan.* v. 19. — (3) *Joan.* xvi. 15. — (4) *Rom.* viii. 11.

que vous allez faire? que de belles espérances vous allez tout à coup ruiner! conservez chèrement cette vie; peut-être que si vous la perdez cette fois, elle ne vous sera jamais rendue. Dans la première intention de Dieu, elle ne se devoit donner ni se perdre qu'une seule fois : considérez cette doctrine. Adam l'avoit perdue : c'en étoit fait pour jamais; si le Fils de Dieu ne fût intervenu, il n'y avoit plus de ressource. Enfin il nous la rend par le saint baptême. Et si même nous venons à violer l'innocence baptismale, il se laisse aller à la considération de son Fils à nous rendre encore la grâce par la pénitence: mais il ne se relâche pas tout-à-fait de son premier dessein. Plus nous la perdons de fois, et plus il se rend difficile. Dans le baptême il nous la donne aisément : à peine y pensons-nous. Venons-nous à la perdre? Il faut avoir recours aux larmes et aux travaux de la pénitence. Que s'il est vrai qu'il se rende toujours plus difficile, ô Dieu! où en sommes-nous, chrétiens, nous qui l'avons tant de fois reçue et tant de fois méprisée? combien s'en faut-il que notre santé ne soit entièrement désespérée? Tertullien dit, que ceux qui craignent d'offenser Dieu après avoir reçu la rémission de leur faute, « appréhendent » d'être à charge à la miséricorde divine » : *Nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse* (1). Donc ceux qui ne le craignent pas, sont à charge à la miséricorde divine.

Comment cela se fait-il? Un exemple familier [vous l'apprendra]. Un pauvre homme pressé de misère vous demande votre assistance : vous le soulagez se-

(1) *De Pœnit. n.* 7.

lon votre pouvoir; mais vous ne le tirez pas de nécessité : il revient à vous avec crainte; à peine ose-t-il vous parler : il ne vous demande rien; sa nécessité, sa misère, et plus que tout cela sa retenue vous demande : il ne vous importune pas, il ne vous est pas à charge : tout votre regret c'est de ne pouvoir pas le soulager davantage. Voilà le sentiment d'un bon cœur. Mais un autre vient à vous qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez honnêtement : il ne vous prie pas comme d'une grâce; mais il semble exiger comme si c'étoit une dette : sans doute il vous est à charge; vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Il en est de même à l'égard de Dieu : un chrétien a succombé à quelque tentation; la fragilité de la chair l'a emporté : incontinent il revient : Qu'ai-je fait? où me suis-je engagé? la larme à l'œil, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, il vient crier miséricorde; il en devient plus soigneux. Ah! je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine. Mais toi, pécheur endurci, qui ne rougis pas d'apporter toujours les mêmes ordures aux eaux de la pénitence; il y a tant d'années que tu charges des mêmes [récits] les oreilles d'un confesseur : si tu avois bien conçu que la grâce ne t'est point due, tu appréhenderois plus de la perdre, tu craindrois qu'à la fin Dieu ne retirât sa main : mais que tu y reviennes si souvent sans crainte, sans tremblement; il faut bien que tu t'imagines qu'elle te soit due. Tu crois que Dieu sera toujours bien aise de te recevoir : sache que tu es à charge à sa miséricorde; qu'il ne te fait, pour ainsi dire, du bien qu'à regret; et que si tu continues,

il se défera de toi, et ne te permettra pas de te jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole effroyable des Pères du concile d'Elvire : « Ceux, disent-ils, qui après la pénitence » retourneront à leur faute, qu'on ne leur rende pas » la communion même à l'extrémité de la vie; de » peur qu'ils ne semblent se jouer de nos saints mys- » tères » ; *Ne lusisse de dominica communione videantur* (1). Cette raison est bien effroyable, et encore plus si nous venons à considérer que cette communion dont ils parlent étoit une chose, en ce temps, dont on ne pouvoit abuser que deux fois. On la donnoit par le baptême : la perdoit-on par quelque crime? encore une seconde ressource dans la pénitence; après, plus : en violer la sainteté par deux fois, ils appeloient cela s'en jouer.

O Dieu, si nous avions à rendre raison de nos actions dans ce saint concile, quelles exclamations feroient-ils? comment éviterions-nous leurs censures? Ces évêques nous prendroient-ils pour des chrétiens, nous dont les pénitences sont aussi fréquentes que les rechutes, qui faisons de la communion, je n'oserois presque le dire, comme un jeu d'enfant; cent fois la quitter, cent fois la reprendre. C'est pourquoi éveillons-nous, chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grâce avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre

(1) *Can.* III, *Lab. tom.* I, *col.* 971.

[redacted]

la damnation éternelle ; mais pour cela ne vous imaginez pas être en sûreté ; « de peur qu'une fausse » sécurité ne produise en vous une funeste négli» gence » : *Ne accepta securitas indiligentiam pariat.* Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans lesquelles votre innocence a tant de fois fait naufrage : que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution ; car la pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé, elle est une précaution pour l'avenir : la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis : la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte qui est la garde de l'innocence.

Ah ! chrétiens, craignons de perdre Jésus qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras : Viens-t-en, dit-il, ici mourir avec moi : il y fait [bon] pour toi, puisque j'y suis. Jésus ressuscité nous tend les bras, et nous dit : Viens vivre avec moi, tu seras tel que tu me vois : je suis glorieux, je suis immortel ; sois immortel à la grâce, et tu le seras à la gloire.

II.e SERMON
POUR
LE JOUR DE PÂQUE.

Comment Jésus-Christ est-il mort au péché et pourquoi devons-nous y mourir avec lui. Etendue du changement qu'exige cette mort spirituelle. Combats nécessaires pour conserver le fruit de notre victoire sur le péché. Deux états particuliers du règne de la charité. Dessein de Dieu en laissant ses serviteurs sujets à tant d'infirmités. Comment nos corps deviennent-ils les temples de l'Esprit saint : de quelle manière l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité se commence dès à présent : honneur que nous devons leur porter.

Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême dans lequel nous participons à sa mort; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Rom. VI. 4.

CETTE sainte nouveauté de vie, dont nous parle si souvent le divin apôtre, mérite bien, Messieurs, que les fidèles s'en entretiennent, et particulièrement aujourd'hui que Jésus nous en a donné le modèle dans sa glorieuse résurrection. Enfin Jésus-Christ, cet homme nouveau, a dépouillé en ce jour tout ce

qui lui restoit de l'ancien ; et nous montre, par son exemple, que nous devons commencer une vie nouvelle. Pour entendre cette nouveauté à laquelle nous oblige le christianisme, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre les choses jusqu'au principe.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avoit reçu de Dieu ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il étoit juste ; régnant sur ses passions, il étoit paisible ; mangeant le fruit de vie, il étoit immortel. La raison, dit saint Augustin (1), s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance ; et l'ame ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : de là vient que la mortalité s'en est emparée incontinent. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice ; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix ; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu.

Or le Fils de Dieu est venu au monde « pour dis» soudre l'œuvre du diable (2) », comme il dit lui-même dans son Evangile : il est venu pour réformer l'homme selon le premier dessein de son Créateur, comme nous enseigne l'apôtre (3) ; et pour cela il est nécessaire que sa grâce lui restitue les premiers priviléges de la nature.

Mais ce que nous avons perdu tout à coup, ne nous est pas rendu tout à coup : Dieu procède avec

(1) *De Civit. Dei, l.* XIII, *c.* XIII, *et seq. tom.* VII, *col.* 334, 335. — (2) *I. Joan.* III. 8. — (3) *Coloss.* III. 10.

ordre. Il faut remarquer, Messieurs, que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels il les avance de jour en jour à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura trois différens âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits », comme dit saint Paul; *in virum perfectum* (1) : de sorte que, dans ce monde, il répare leur innocence; dans le ciel, il leur donne la paix; à la résurrection générale, il ornera leurs corps d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la plénitude de » Jésus-Christ », ainsi que parle l'apôtre : *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (2). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, est semblable à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin.

Vous voyez les divers degrés par lesquels le Saint-Esprit nous avance à cette parfaite nouveauté d'esprit et de corps. Mais il faut encore observer, et cette remarque, Messieurs, fera le fondement de ce discours, qu'encore que ce merveilleux renouvellement ne doive avoir sa perfection qu'au siècle futur; néanmoins ces grands changemens qui nous font des hommes nouveaux en Jésus-Christ, doivent se commencer dès cette vie : car comme je vous ai dit que la vie présente est comme l'enfance, je confesse, à la vérité, qu'elle ne peut avoir la perfection; mais néanmoins tout ce qui doit suivre y doit avoir son

(1) *Ephes.* IV. 13. — (2) *Ibid.*

commencement, doit être comme ébauché dans ce bas âge. Jésus-Christ a trois ennemis à détruire en nous successivement, le péché, la convoitise, et la mort; par trois dons divins, l'innocence, la paix, l'immortalité : encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas en cette vie, elles y doivent être du moins commencées.

Et voyez en effet, Messieurs, de quelle sorte Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans ce corps mortel. Il abolit premièrement le péché, en nous justifiant par la grâce : la convoitise y remue encore; mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité, elle y exerce son empire sans résistance; mais outre que l'immortalité nous est assurée, nos corps y sont préparés, en devenant les temples de l'Esprit de Dieu.

Ainsi, pour paroître en hommes nouveaux, il faut détruire en nous le péché; et c'est notre sanctification : non contens d'avoir détruit le péché, il en faut attaquer les restes, il faut combatre les mauvais désirs; et ce combat fait notre exercice : en mortifiant en nous les mauvais désirs; nous préparons peu à peu nos corps à l'immortalité glorieuse; et c'est ce qui entretient notre espérance. C'est par ces trois choses, mes Frères, que nous nous unissons à Jésus-Christ; afin que comme il est ressuscité, « ainsi nous » marchions devant lui dans une sainte nouveauté » de vie »; *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*



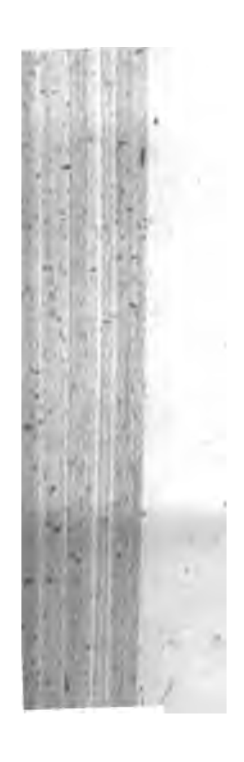
pouvons jamais être délivr
naissance. Saint Paul, dont
de vous expliquer la doctri
« à détruire en eux le pé
» péché [1] », par l'exempl
cité ; et voici de quelle sort
vez savoir, dit ce grand apôt
» citant des morts, ne meur
» une fois au péché, et mainte
puis faisant l'application aux
» devez estimer, mes Frères
» au péché, et vivans à Die
» Jésus-Christ [3] ».

Et la suite de mon discours
journée m'obligent nécessairen
quelle est la pensée de l'apôt
Jésus-Christ est mort au péch
Jésus ! quoi, étiez-vous donc
vous pas au contraire l'i...

[redacted]

Frères, en quel état nous avons vu les jours passés le sauveur Jésus dans l'horreur et l'infamie de son supplice : victime publique du genre humain, chargé de tous les crimes du monde, à peine osoit-il lever la tête ; tant il étoit accablé de ce poids honteux : il n'en étoit pas seulement chargé ; « il étoit venu, » dit l'apôtre (1), en la ressemblance de la chair du » péché » ; il a porté ce fardeau dès sa naissance. Comme les hommes naissent criminels, Jésus a commencé en naissant de porter leurs crimes ; il a reçu en son corps la marque de pécheur : durant tout le cours de sa vie mortelle, il a toujours paru, dit saint Paul, « avec la forme d'esclave » : et c'est pourquoi la forme d'esclave a caché sous ses marques serviles la forme et la dignité de Fils : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (2). Mais ce saint et cet innocent ne devoit pas éternellement paroître en pécheur ; et celui qui n'avoit jamais commis de péché n'en devoit pas toujours être revêtu. Il étoit chargé des péchés des autres ; il s'en est déchargé en portant la peine qui leur étoit due ; et ayant acquitté par sa mort ce qu'il devoit à la justice de Dieu pour nos crimes, il rentre aujourd'hui, en ressuscitant, dans les droits de son innocence. C'est pourquoi, dit le grand apôtre, « il est mort enfin au péché (3) » : Dieu ne le regarde plus comme un criminel qu'il abandonne ; il l'avoue publiquement pour son Fils, et il l'engendre encore une fois, en le ressuscitant à la gloire : *Ego hodie genui te* (4). Assez de honte, assez d'infamie, assez la forme de Dieu a été cachée :

(1) *Rom.* VIII. 3. — (2) *Philip.* II. 7. — (3) *Rom.* VI. 10. — (4) *Ps.* II. 7.



explique admirablement pa
y a, dit-il, cette différence
Christ et la mort des autre
hommes est singulière, et «
universelle : c'est-à-dire qu«
» particulier est obligé à la
» mourant que sa propre det
in singulis mortes fuerunt,
debitum suo fine persolvit (
Christ seul qui soit mort v
autres, parce qu'il ne devoit
c'est pourquoi sa mort nous r
» le seul, dit saint Léon (3), «
» sont crucifiés, en qui tous l«
» en qui tous les hommes sont
» aussi sont ressuscités » : *Cùn*
solus Dominus noster Jesus e:
crucifixi, in quo omnes mortu
nes etiam sint suscitati. C'est no

» au péché, et vivans à Dieu par Jésus-Christ notre » Seigneur » : *Ita vos existimate, vos mortuos quidem peccato, viventes autem Deo per Jesum Christum Dominum nostrum* (1).

Ce n'est pas assez, chrétiens, de vous avoir proposé cette doctrine apostolique; il faut la rendre fructueuse à votre salut; et voici l'application que l'on en doit faire. Si, selon le sentiment de l'apôtre, notre conversion est une mort, notre baptême une mort, notre pénitence une mort; il est bien aisé de comprendre que, pour nous renouveler en notre Seigneur, ce n'est pas assez qu'il se fasse en nous un changement médiocre. Le péché tient à nos entrailles : l'inclination au bien sensible est née avec nous; nous l'avons enracinée jusque dans nos moelles, si je puis parler de la sorte, par nos attachemens criminels et nos mauvaises habitudes : nous aimons les créatures du fond du cœur; et ce cœur le fait bien paroître par la violence qu'il souffre, lorsqu'on lui veut arracher ce qui lui est cher. Alors la douleur pousse des plaintes, la colère éclate en injures, l'indignation en menaces, souvent même le désespoir va jusqu'au blasphême, et je ne m'en étonne pas. Cœur humain, on t'arrache ce que tu aimois, et que tu tenois embrassé par tant de liens; tu te sens comme déchiré, le sang sort abondamment par cette plaie. Que si l'amour de la créature tient si fortement à nos cœurs, un changement superficiel ne suffit donc pas pour nous convertir. Donnez-moi ce couteau, que je le porte jusqu'à la racine, que je coupe jus-

(1) *Rom.* VI. 11.

qu'au vif, que j'aille chercher au fond jusqu'aux moindres fibres de ces inclinations corrompues. Je veux mourir au péché; et c'est pour cela que je veux éteindre jusqu'au principe de sa vie.

C'est à quoi nous oblige, mes Frères, cette mort spirituelle au péché que nous prêche l'apôtre saint Paul; et c'est pourquoi il nous adresse ces belles paroles : « Si vous êtes morts au péché, si vous êtes re» nouvelés en notre Seigneur, montrez-vous, mon» trez-vous, mes Frères, comme des hommes ressus» cités de mort à vie » : *Exhibite vos tanquam ex mortuis viventes* (1). Je ne me contente pas d'un changement léger et superficiel; il n'est pas ici question de replâtrer seulement cet édifice, je veux qu'on retouche jusqu'aux fondemens. Peut-être qu'entendant parler contre le luxe, vous réformez quelque chose dans la somptuosité de vos habits; vous croyez avoir beaucoup fait, et ce n'est qu'un foible commencement : corrigez, corrigez encore toutes ces douceurs affectées et de vos discours et de vos regards. Eh bien! votre extérieur est modeste; il faut encore aller plus avant : portez la main jusqu'au cœur; ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires, c'est ce qu'il faut arracher.

Eh quoi! ne sera-ce donc jamais fait? cet ouvrage de la conversion ne sera-t-il jamais achevé? Vous ne serez donc jamais content. Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est saint Paul qui vous dit par ma bouche : *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes* : « Pa-

(1) *Rom.* VI. 13.

[redacted]

» roissez devant Dieu comme des personnes ressus- » citées » : si votre conversion est véritable, il a dû se faire en vous-mêmes un aussi grand changement que si vous étiez ressuscités des morts. Et quel changement voyons-nous? Un changement de grimaces, un changement qui dure deux jours? est-ce là ce que l'on appelle mourir au péché? Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les prédicateurs et les confesseurs sont souvent contraints de se plaindre qu'il y a peu d'hommes renouvelés et peu de conversions véritables. Mais quand vous auriez détruit en vous le corps du péché, ce bon succès ne suffiroit pas pour vous faire un homme nouveau; il en faudroit encore attaquer les restes, en combattant vos convoitises; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La victoire que nous obtenons sur le péché par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, n'est pas de ces victoires pleines et entières qui terminent tout d'un coup la guerre, et laissent après elles un calme éternel : l'honneur et le fruit de cette victoire doivent être conservés par de longs combats; parce qu'après avoir vaincu le péché, il faut en attaquer jusqu'au principe : Jésus-Christ ressuscité nous y exhorte. Il y a ceci de remarquable dans sa glorieuse résurrection, qu'il ne ressuscite pas, comme le Lazare, pour mourir encore une fois : il ne dompte pas seulement la mort; mais il va jusqu'au principe, et il dompte encore la mortalité : il ne jouit pas seulement d'une pleine paix, en bannissant le trouble et la crainte qui l'agitoient ces jours passés si vio-

lemment; il en arrache jusqu'à la racine; et son ame non-seulement n'est plus agitée, mais encore n'est plus capable d'agitation. Ainsi nous voyons, chrétiens, que le Fils de Dieu ressuscitant a attaqué la mort jusqu'à son principe, et détruit l'infirmité jusque dans sa source : c'est l'exemple que nous devons suivre.

Après avoir dompté le péché, allons à cette source des mauvais désirs, c'est-à-dire à la convoitise; et comme nous ne pouvons pas l'abolir entièrement dans cette vie par une victoire parfaite, tâchons du moins de l'affoiblir par un combat continuel. Ce combat est notre exercice durant notre pélerinage : c'est par ce combat, chrétiens, que notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour; et afin que vous entendiez cette vérité, apprenez avant toutes choses, de saint Augustin, que le règne de la charité peut être considéré en deux manières. Il y a un règne de la charité où toute la convoitise est éteinte, où il n'y a plus de mauvais désirs : il y a un règne de la charité où elle surmonte la convoitise, mais où elle est obligée de la combattre. Ce règne de la charité où la convoitise est éteinte, c'est le partage des bienheureux : ce règne de la charité où la convoitise vaincue ne laisse pas de faire de la résistance, c'est l'exercice des hommes mortels. Là donc on jouit d'une pleine paix; parce qu'il n'y a plus de mauvais désirs : ici on a la victoire, et non pas la paix; parce que, dit saint Augustin, « la chair » qui convoite contre l'esprit, ne peut être vaincue » sans péril, ni modérée sans contrainte, ni régie » par conséquent sans inquiétude » : *Et illa quæ*

[redacted]

resistunt, periculoso debellantur prælio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio (1). De sorte qu'il y a cette différence entre les saints qui sont dans le ciel, et les saints qui sont sur la terre : les saints qui sont dans le ciel sont des hommes renouvelés : les saints qui sont sur la terre sont des hommes qui se renouvellent. Là, où les hommes sont renouvelés, ce mot de saint Augustin leur convient; « la convoitise est éteinte, et la charité consommée »; *Cupiditate extinctâ, charitate completâ* (2) : voilà comme la devise des bienheureux. Ici, où les hommes se renouvellent, « la convoitise diminue, et la charité va toujours croissant »; *Deficiente cupiditate, crescente charitate.* Là par conséquent les vertus triomphent, et ici les vertus combattent : là les vertus se reposent, et ici les vertus travaillent : nous tendons à ce repos; mais il le faut mériter par ce travail : nous aspirons à cette paix; mais on ne peut y parvenir que par cette guerre.

C'est vous, ô enfans de Dieu, qui en êtes le sujet, et vous en êtes aussi le théâtre : c'est pour l'homme, que se donnent tous ces combats; c'est en lui qu'ils se donnent, et c'est lui-même qui les donne. La charité l'élève aux biens éternels; la convoitise le repousse aux biens périssables : il n'est jamais sans mauvais désirs; toujours ou la chair l'attire, ou la vaine gloire le flatte : « quelque volonté qu'il ait de faire le bien, il trouve en lui-même un mal inhérent dont il ne peut pas se délivrer » : *Invenio*

(1) *De Civit. Dei, lib.* XIX, *cap.* XXVII, *tom.* VII, *col.* 572. — (2) *Epist.* CLXXVII, *n.* 17, *tom.* II, *col.* 628.

igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet (1). Que fait l'homme de bien dans ce combat? La convoitise l'empêche de faire tout le bien qu'il voudroit; réciproquement, dit saint Augustin, il empêche la convoitise de faire tout le mal qu'elle désire : il ne peut s'empêcher de la ressentir, il s'empêche du moins de la suivre; s'il ne peut pas encore accomplir dans sa dernière perfection ce précepte : *Non concupisces* (2) : « Tu n'auras point de convoitise »; il accomplit du moins celui-ci : « Tu n'iras pas après tes convoitises » : *Post concupiscentias tuas non eas* (3) : il y a quelques restes du péché en lui; mais il ne souffre pas qu'il y règne, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum* (4) : tellement que s'il ne possède pas tout le bien, sa consolation, dans cette peine, c'est du moins qu'il ne se plaît dans aucun mal; « de » même, dit saint Augustin, que nous pouvons ne » nous plaire pas dans les ténèbres, encore que » nous ne puissions pas arrêter la vue sur une lu» mière très-éclatante » : *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi* (5). Tel est l'état de l'homme durant l'exil de cette vie : il lutte continuellement contre sa propre infirmité; et c'est ainsi qu'il se renouvelle, tâchant d'effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Grand Dieu! sera-t-il permis à des mortels de se plaindre ici de vous à vous-même? Et pourquoi laissez-vous vos serviteurs dans cette malheureuse néces-

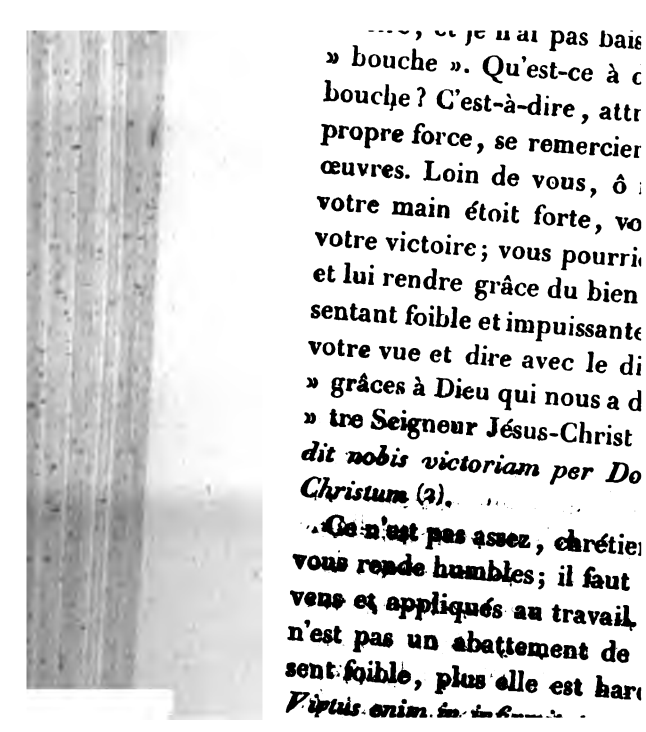
(1) *Rom.* VII. 21. — (2) *Deut.* V. 21. — (3) *Eccli.* XVIII. 30. — (4) *Rom.* VI. 12. — (5) *De Spirit. et Lit. n.* 65, *tom.* X, *col.* 123.

[redacted]

sité d'avoir toujours en eux des vices à vaincre ? que ne leur donnez-vous tout d'un coup cette paix parfaite qui calme tous les troubles de leurs passions ? Saint Paul a fait autrefois à Dieu cette plainte : il a prié long-temps, afin qu'il plût à Dieu de le délivrer d'une tentation importune : et que lui fut-il répondu ? » Ma grâce te suffit (1) » ; car telle est ma conduite avec mes élus, que leur force se perfectionne dans l'infirmité. Mais je passe encore plus loin, et je vous demande, ô mon Dieu : quel est ce dessein ? quel est ce mystère ? pourquoi avez-vous ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité ? Saint Augustin, Messieurs, va vous le dire. C'est que c'est ici un lieu d'orgueil ; c'est que, de toutes les tentations qui nous environnent, la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la foiblesse. Si nous n'avions que de la foiblesse, nous serions toujours abattus ; et si nous n'avions que de la force, nous deviendrions superbes et insupportables. Dieu a trouvé ce tempérament : pour ne pas succomber sous l'infirmité, il nous donne de la force : « mais de peur qu'elle ne » nous enfle, il veut qu'elle se perfectionne dans » l'infirmité » : *Virtus quâ hîc ubi superbiri potest, ne superbiatur, in infirmitate perficitur* (2).

Par conséquent, ô enfans de Dieu, admirez en vous la conduite de votre Père céleste. Il sait que vous êtes superbes ; c'est le vice inséparable de notre nature : contre cette enflure de l'orgueil, il fait un

(1) *II. Cor.* XII. 9. — (2) *Cont. Julian. lib.* IV, *cap.* II, *n.* 11, *tom.* X, *col.* 590.



..., et je n'ai pas bais
» bouche ». Qu'est-ce à c
bouche ? C'est-à-dire, attr
propre force, se remercier
œuvres. Loin de vous, ô
votre main étoit forte, vo
votre victoire; vous pourri
et lui rendre grâce du bien
sentant foible et impuissante
votre vue et dire avec le di
» grâces à Dieu qui nous a d
» tre Seigneur Jésus-Christ
dit nobis victoriam per Do
Christum (2).

Ce n'est pas assez, chrétie
vous rende humbles; il faut
vens et appliqués au travail,
n'est pas un abattement de
sent foible, plus elle est har
Virtus enim in infirm...

même de la vieillesse, la pressent de se renouveler de jour en jour. C'est le véritable sentiment que vous devez prendre dans la sainte fête de Pâque. Vous avez tous songé durant ces saints jours à vous renouveler par la pénitence : je ne puis avoir de vous d'autres sentimens, sans offenser votre piété. Non, le sang de Jésus-Christ n'a pas ruisselé en vain sur le Calvaire ; et ce n'est pas en vain qu'on a rouvert pour vous émouvoir toutes les blessures du Fils de Dieu. Si vous êtes renouvelés par la pénitence, donc « la vieillesse est passée, et vous devez commencer une » vie nouvelle » : *Vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova* (1). Adieu, adieu pour jamais à ces commerces infâmes, adieu à cette vie libertine, adieu à ces inimitiés invétérées. « Mais ne vous persuadez » pas que ce soit assez de se renouveler une seule » fois » : *Neque enim putes quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat ; sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* (2) : « Il faut renouveler la nouveauté même ». C'est peu de se dépouiller de ses péchés, et d'en nettoyer sa conscience ; il faut aller maintenant aux mauvais désirs : il faut porter la main à ces habitudes vicieuses que le péché a laissées en nous en se retirant, comme un germe par lequel il espère revivre bientôt, comme un reste de racine, qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Jésus ressuscité vous y exhorte : il n'a pas seulement détruit la mort, il en a ôté en lui-même jusqu'au principe. Mais encore n'est-ce pas assez de renouveler vos esprits : il

(1) *II. Cor.* v. 17. — (2) *Origen. in Epist. ad Roman. lib.* v, *n.* 8, *tom.* IV, *pag.* 562.



immortelle, dont son co
marque infaillible de ce
rer les nôtres; je vous di
été si bien enseignée par
tre (1), n'est ignorée d'a
j'ajoute à cette doctrine
vrage se commence dès
mortels, vous en serez pe
aurez peine à comprendre
corruption Dieu avance
vrage de leur bienheureus
terre et cendre, et réjou
gneur : pendant que ce co
langueurs et d'infirmités, l
principes d'une oonsistanc
qu'il vieillit, Dieu le renou
tous les jours exposé en pro
dangereuses, et à une mort
vaille par son Esprit saint

[redacted]

donne lieu à saint Augustin de nous expliquer ce mystère par cette belle comparaison. Il dit que nos corps sont renouvelés par la grâce du christianisme, à peu près comme on renouvelle un temple profane, où l'on auroit servi les idoles, pour le consacrer au Dieu vivant. On renverse premièrement les idoles; et après qu'on a aboli toutes les marques du culte profane, on dédie ce temple au vrai Dieu, et on le sanctifie par un meilleur usage. C'est en cette sorte, dit saint Augustin, que nous devons renouveler notre corps mortel qui a été autrefois un temple d'idoles, et qui devient par la grâce « un saint temple dédié au Seigneur »; *Templum sanctum Domino*, comme parle le saint apôtre. Il faut premièrement briser les idoles, c'est-à-dire, ces passions impérieuses qui étoient autrefois les divinités qui présidoient dans ce temple : *Ista in nobis*, dit saint Augustin (1), *tanquam idola frangenda sunt :* « C'est ce qu'il faut détruire comme les idoles ». « Ce qu'il ne faut pas détruire, mais changer seule» ment, dit ce grand docteur, pour le faire servir à » un usage plus saint, ce sont les membres de ce » corps; afin qu'ayant servi à l'impureté de la con» voitise, ils servent maintenant à la grâce de la » charité » : *In usus autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra ; ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ charitatis*. C'est de cette sorte, mes Frères, que nos corps, ces temples profanes, deviendront les temples de l'Esprit de Dieu, et qu'il les remplira par sa présence.

Mais de quelle sorte remplit-il nos corps? com-

(1) *Serm.* CLXIII, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 785.

ment s'en met-il en possession? Le même saint Augustin vous l'expliquera par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout qui tient la partie » dominante » : *Totum possidet qui principale tenet* : or en vous, poursuit ce grand homme, la partie la plus noble, c'est-à-dire « l'ame, est celle qui » tient la première place ; c'est à elle qu'appartient » l'empire » : *In te principatur quod melius est* (1). Et ces deux principes étant établis, il tire aussitôt cette conséquence : Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'ame et l'esprit ; par le moyen du meilleur, il se met en possession du moindre ; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet ; et dominant sur l'ame, il étend aussi la main sur le corps et s'en met en possession comme de son temple. Voilà votre corps renouvelé : il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains. Par la nature il étoit à l'ame ; par la corruption il servoit au vice ; par la religion il est à Dieu. L'ame se soumettant à Dieu, lui transporte tout son domaine : comme dans le mariage la femme épousant son mari le rend maître de tous ses biens, lui transporte aussi tous les siens ; l'ame s'unissant à Dieu, par un bienheureux mariage spirituel, le rend maître de tous ses biens, comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse : « sa chair la suit, dit » Tertullien, comme une partie de sa dot ; et au » lieu qu'elle étoit seulement servante de l'ame, elle » devient servante de l'esprit de Dieu » : *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium, et jam non animæ famula, sed spiritûs* (2).

(1) *Serm.* CLXI, *n.* 6, *tom.* V, *col.* 777. — (2) *De Anim. n.* 4.

O chair, que tu es heureuse de passer entre les mains d'un si bon maître! c'est ce qui jette en toi les principes de l'immortalité que tu espères; et la raison en est évidente, en insistant toujours aux mêmes principes. Dieu, avons-nous dit, remplissant nos ames, a pris possession de nos corps; par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurois enlever : tu penses qu'ils sont ta proie; mais ce n'est qu'un dépôt que l'on te confie, et que l'on consigne en tes mains : Dieu saura bien rentrer dans son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé « qu'on ne peut rien » ôter des mains de son Père » : *Nemo potest rapere quidquam de manu Patris mei* (1); parce que ces mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre, ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant déjà mis la main sur nos corps, son Saint-Esprit, que l'Ecriture appelle son doigt, en étant entré en possession; par conséquent, ô chair des fidèles, en quelque endroit de l'univers que la corruption t'ait jetée, ou quelque partie de tes cendres, tu demeures toujours sous sa main. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti et caché nos corps, tu les rendras un jour tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés qu'un seul de nos cheveux périsse. Pour quelle raison, chrétiens, si ce n'est pour celle que j'ai déjà dite; que Dieu se rendant maître de nos corps, il les doit posséder dans l'éternité, sans qu'aucune force puisse l'empêcher d'achever en eux son ouvrage?

Vivez dans cette espérance, Messieurs; et cepen-

(1) *Joan.* x. 29.

dant, regardant vos corps comme les temples de l'Esprit de Dieu, n'y faites plus régner les idoles que vous y avez abattues. Votre corps, en l'état que Dieu l'a mis, ne peut plus être violé sans sacrilége. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vos corps » sont les temples de l'Esprit de Dieu, et que si » quelqu'un profane son temple, Dieu qui est ja- » loux de sa gloire lui fera sentir sa vengeance; il le » perdra sans miséricorde »; *Disperdet illum Deus,* dit ce saint apôtre (1). Donc, mes Frères, ne violons pas le temple de Dieu; et puisque nous apprenons par la foi, que notre corps est un temple, « possé- » dons en honneur ce vaisseau fragile, et non pas » dans les passions d'intempérance, comme les gen- » tils qui n'ont pas de Dieu : car Dieu ne nous ap- » pelle pas à l'impureté, mais à la sanctification en » Jésus-Christ notre Seigneur (2) ». O sainte chasteté! c'est à toi de garder ce temple; c'est à toi d'en empêcher la profanation. C'est pourquoi Tertullien a dit ces beaux mots, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita pudicitia est* (3) : « Le Saint-Esprit étant descendu en nous » pour y demeurer comme dans son temple, la » gardienne de ce temple, c'est la chasteté : elle en » est, dit Tertullien, la sacristine »; c'est à elle de le tenir net; c'est à elle de l'orner dedans et dehors; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste, je veux dire des saintes prières,

(1) *I. Cor.* III. 17. — (2) *Thess.* IV. 4, 5, 7. — (3) *De Cult. fœm. lib.* II, *n.* I.

et monter comme un parfum agréable devant la face de Dieu.

Mais, ô temple! ô autel! ô corps de l'homme! ô cœur de l'homme! que je vois en vous de profanation! « Fils de l'homme, approche-toi, dit l'Esprit » de Dieu à Ezéchiel (1), et je te montrerai l'abomi» nation. Et je m'approchai, dit le prophète, et je » vis le temple et le sanctuaire : et voilà, chose abo» minable »! voilà dis-je, que de tous côtés chacun y érigeoit son idole : dans le propre temple du Dieu vivant, sur l'autel même du Dieu vivant, on y sacrifioit aux faux dieux. Là étoit l'idole de la jalousie : ambition, c'est toi qui l'élève; autant que tu vois de concurrens, ce sont autant de victimes que tu voudrois immoler à cette idole; *Idolum zeli* (2). « Là des hommes qui tournoient le dos au sanc» tuaire, et adoroient le soleil levant », la faveur naissante : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem; et adorabant ad ortum solis* (3) : ils oublioient le vrai Dieu, et ils adoroient la fortune; et des femmes au dedans du temple « pleuroient la mort d'Adonis »; *Plangentes Adonidem* (4). Ne m'obligez pas à vous dire que c'est le sacrifice de l'amour profane. Ce spectacle vous fait horreur; et ce qui vous fait horreur pour les autres ne vous fait pas horreur pour vous-même. O corps, que Dieu a choisi pour temple! ô cœur, que Dieu a consacré comme son autel, que je découvre en vous d'abominations! que de fausses divinités! que d'idoles que l'on y adore!

(1) *Ezech.* VIII. 10, 11. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Ibid.* 16. — (4) *Ibid.* 14.

Mais peut-être qu'on les aura renversées en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et que cette dévotion publique de toute l'Eglise vous aura fait nettoyer ce temple, et abattre toutes ces idoles. Ah! que j'ai sujet de craindre que vous ne soyez sortis du tombeau comme des fantômes, vains simulacres de vivans, qui n'ont que la mine et l'apparence, qui n'ont ni la vie ni le cœur, qui font des mouvemens et des actions qui sont tout artificielles, et comme appliquées par le dehors, parce qu'elles ne partent pas du principe! Si vous êtes ressuscités, toutes vos premières liaisons sont rompues. C'est en vain que vous m'appelez, vains et criminels attachemens, [devez-vous dire;] je ne vous connois plus. C'est en vain que vous m'appelez à ces anciennes familiarités; il est arrivé en moi un grand changement qui ne me permet point de vous connoître. Est-ce donc un changement si étrange que de s'être confessé à Pâque? Ce changement est une mort; ce changement m'a fait un autre homme, et vous voulez que j'agisse de la même sorte? Je ne me contente donc pas d'un changement léger. Chrétien, dans ces saintes solennités tu as bu à la fontaine de vie, dans la source des sacremens : tu as reçu la grâce, je le veux croire : tu as repris une vie nouvelle avec Jésus-Christ; cette vie nouvelle n'est que commencée ici-bas, et quand elle sera consommée, elle aura tous ces admirables effets, que je te représentois tout à l'heure. Dans un mois, dans dix jours, dans trois jours peut-être tes anciennes habitudes se reveilleront; l'ivrognerie, l'impudicité, la vengeance te rappelleront

rappelleront à leurs faux plaisirs. Tu avois pardonné une injure à ton ennemi; le venin de la haine reprendra ses forces. Arrête, misérable, considère : eh! que de belles espérances tu vas détruire! que de beaux commencemens tu vas arrêter! Si c'est une malice insupportable de déraciner la première verdure des champs, parce qu'elle est l'espérance de nos moissons; si nous tenons à très-grande injure que l'on arrache dans nos jardins une jeune plante, parce qu'elle nous promettoit d'apporter de beaux fruits; quelle est notre folie, quelle injure nous faisons-nous à nous-mêmes, à l'Eglise, à l'Esprit de Dieu, de chasser cet Esprit qui commençoit en nous un si grand ouvrage, de mépriser la grâce qui est une semence d'immortalité, de perdre la vie nouvelle, qui, croissant tous les jours, fût venue à cette perfection que je vous ai dite?

Par conséquent, mes Frères, comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi marchons en nouveauté de vie. Puisque nous sommes ici-bas en cet exil du monde parmi tant de maux, songeons qu'il n'est rien de meilleur que cette belle, cette illustre espérance que Dieu nous présente par Jésus-Christ. Après avoir confessé nos péchés dans l'humilité de la pénitence, cessons, cessons d'aimer ce que nous avons détesté solennellement devant le ministre de la sainte Eglise, en présence de Dieu et de ses saints anges. N'allons point aux eaux infectées, après nous être lavés dans le sang de Jésus : après avoir communiqué à son divin corps, qui est le gage de notre glorieuse résurrection, ne communiquons point à Satan, ni à ses

pompes, ni à ses œuvres; que la joie sainte de l'Esprit de Dieu surmonte la fausse joie de ce monde.

Je me souviens ici, chrétiens, de l'allégresse divine et spirituelle qui étoit autrefois dans l'Eglise au saint jour de Pâque. C'étoit vraiment une joie divine, une joie qui honoroit Jésus-Christ; parce qu'elle n'avoit point d'autre objet que la gloire de son triomphe. C'étoit pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenoient une face riante. Maintenant nous nous réjouissons, il n'est que trop vrai; mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui êtes la cause de notre joie. Nous nous réjouissons de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence; plus de jeûnes, plus d'austérités : si peu de soin que nous avons peut-être apporté pendant le carême à réparer les désordres de notre vie, nous nous en relâcherons tout-à-fait. Le saint jour de Pâque, destiné pour nous faire commencer une vie nouvelle avec le Sauveur, va ramener sur la terre les pernicieuses délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trève, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence; tant la discipline est énervée parmi nous. Nous croyons avoir assez fait quand nous nous sommes acquittés pour la forme d'une confession telle quelle, et d'une communion qui peut-être est un sacrilége. Mais quand même elle seroit sainte, comme je le veux présumer, vous n'avez fait que la moitié de l'ouvrage.

Fidèles, je vous en avertis de la part de Dieu; la principale partie reste à faire, qui est d'amender

votre mauvaise vie, de corriger le déréglement de vos mœurs, et de déraciner ces habitudes invétérées qui vous sont comme passées en nature. Si vous avez été justifiés, j'avoue que vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais ne vous imaginez pas pour cela être en sûreté. Craignez vos mauvaises inclinations; craignez ces objets qui vous plaisent plus qu'il n'est convenable à un chrétien qui a participé au corps du Sauveur; craignez ces dangereuses rencontres dans lesquelles votre innocence a déjà tant de fois fait naufrage : que votre expérience vous fasse prudens, et vous oblige à une précaution salutaire; car la pénitence a deux qualités qui sont toutes deux également saintes et inviolables.

Retenez ceci, s'il vous plaît; la pénitence a deux qualités : elle est le remède pour le passé; elle est une précaution pour l'avenir. La disposition pour la recevoir comme remède de nos désordres passés, c'est la douleur des péchés que nous avons commis : la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale des péchés que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Gardons-nous bien, Fidèles, de violer la sainteté de la pénitence, en l'une ou en l'autre de ses parties, de peur de faire injure à la grâce et à la libéralité du Sauveur.

Par conséquent ne perdons jamais cette crainte respectueuse qui est l'unique garde de l'innocence : craignons de perdre Jésus-Christ qui nous a gagné par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les

bras. Jésus nous tend les bras à la croix : Venez, dit-il, mourir avec moi. Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras : Venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ à la droite du Père nous tend les bras : Venez, dit-il, régner avec moi : vous serez, vous serez un jour tel que je suis en cette glorieuse demeure; vivez, consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel : soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel le dernier accomplissement de la vie nouvelle; c'est-à-dire, la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'ame et du corps. *Amen.*

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Consepulti sumus cum illo, per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Rom. VI. 4.

C'EST une doctrine excellente de saint Augustin (1), prise des Ecritures divines, que tout ce que Dieu opère dans l'homme juste, depuis sa première entrée dans l'Eglise, jusqu'à la résurrection générale, n'est que la suite et l'accomplissement du baptême : de sorte que la sainte nouveauté de vie, qui se commence dans les eaux salutaires, n'aura sa dernière perfection que dans cette journée bienheureuse, en laquelle la mort étant surmontée, nos corps seront faits semblables au corps glorieux de notre Seigneur Jésus-Christ. Pour entendre cette doctrine, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre la chose jusque dans sa source.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avoit reçu de Dieu ces trois dons, la justice, la paix, l'im-

(1) *De Nupt. et Concupisc. lib.* I, *n.* 38 *et* 39, *tom.* X, *col.* 298, 299.

mortalité : car étant formé selon Dieu, il étoit juste; régnant sur ses passions, il étoit paisible en lui-même; mangeant le fruit de vie, il étoit immortel. La raison s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance; et l'ame ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : c'est pourquoi la mortalité s'en est incontinent emparée. Ainsi pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice; la convoitise s'étant soulevée a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan, opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu, « pour dissoudre l'œuvre du diable (1) », nous dit-il lui-même dans son Evangile : il est venu « pour re- » former l'homme, selon le premier dessein de son » Créateur », comme nous enseigne l'apôtre (2); et pour cela il est nécessaire que sa grâce nous restitue les premiers priviléges de notre nature. De là vient qu'il nous appelle dans son Evangile à une bienheureuse nouveauté de vie, répandant en nos ames son Saint-Esprit, par lequel, dit l'apôtre saint Paul, « l'homme intérieur et spirituel est renouvelé de jour » en jour » : *Renovatur de die in diem* (3). Remarquez ces paroles, « de jour en jour » : elles nous font connoître manifestement que Dieu en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels ils s'avancent de plus en plus à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différens âges, par lesquels de degré en

(1) *I. Joan.* III. 8. — (2) *Coloss.* III. 10. — (3) *II. Cor.* IV. 16.

[redacted]

legré « ils deviendront hommes faits », comme dit saint Paul; *In virum perfectum* (1) : et Dieu l'a arrêté de la sorte; afin de faire goûter à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel, il leur donne la paix; à la résurrection générale, il ornera leurs corps d'immortalité : par ces trois âges « les justes arrivent à la plénitude de » Jésus-Christ », ainsi que parle l'apôtre saint Paul; *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (2). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel ressemble à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection.

Au reste cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges, au lieu que celle de notre vie corruptible souffre la vicissitude de quatre différentes saisons. Ce sont ces trois âges et ces trois dons, pour lesquels le prophète-roi chante à Dieu ces pieuses actions de grâces : « Mon » ame, dit-il (3), bénis le Seigneur, et que tout ce » qui est en moi célèbre la grandeur de son nom. » C'est lui, dit-il, qui pardonne tous tes péchés, » c'est lui qui guérit toutes tes langueurs, c'est lui » qui rachète ta vie de la mort ». Il pardonne nos iniquités, quand il nous rend la justice en ce monde : il guérit nos langueurs, quand il éteint la convoitise dans son paradis : il rachète notre vie de la mort, quand il nous ressuscite à la fin des siècles; et encore que ces opérations soient diverses, elles ne regardent toutefois que la même fin, et ne s'emploient que dans la même œuvre. Car de même que l'homme en crois-

(1) *Ephes.* IV. 13. — (2) *Ibid.* — (3) *Ps.* CII. 1, 3, 4.

sant n'acquiert point une nouvelle vie ni un nouvel être, mais s'avance à la perfection de celui qui lui a donné la naissance; ainsi, soit que nos ames soient couronnées de la gloire de Dieu dans le ciel, soit que nos corps ressuscités par son Esprit saint soient revêtus de l'immortalité du Sauveur, ce n'est pas une nouvelle vie que nous acquérons; mais nous allons, selon l'ordre établi, au dernier accomplissement de cette vie divine et surnaturelle, que nous avons commencée dans le saint baptême. C'est là, fidèles, si nous l'entendons, cette nouveauté de vie dont parle l'apôtre; c'est là la résurrection spirituelle du chrétien à l'image de la résurrection de notre Seigneur. Maintenant ces vérités étant supposées, entrons dans la proposition de notre sujet.

Si la justice des chrétiens en ce monde, aussi bien que leur paix et leur immortalité au siècle *futur*, ne font qu'une même suite de vie; si d'ailleurs l'apôtre nous a enseigné que la résurrection de nos corps est la maturité et la plénitude, il s'ensuit, comme je l'ai remarqué, que la vie présente ressemble à l'enfance : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous dit que nous sommes des « enfans nou- » vellement nés (1) »; d'où je forme ce raisonnement, qui sera la base de tout mon discours. Tout ce que la nature donne à l'homme pendant le progrès de la vie, doit avoir son commencement dans l'enfance : donc si j'apprends de l'apôtre saint Pierre, qu'à l'égard de la vie divine, qui nous est acquise par la résurrection de notre Sauveur, notre pélerinage mortel est comme l'enfance, il faut que tous ces changemens admirables, qui nous rendront con-

(1) *I. Pet.* II. 2.

[redacted]

formes au Seigneur Jésus, se commencent en nous, dès ce siècle. Or nous avons dit, et il est très-vrai que notre vie nouvelle et la réparation de notre nature consiste à vaincre ces trois furieux ennemis, que le diable nous a suscités; le péché, la concupiscence et la mort, par ces trois divins dons où la grâce nous rétablit; la justice, la paix, l'immortalité: et partant, encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas ici-bas, il est clair qu'elles y doivent être du moins ébauchées.

Et voyez en effet, chrétiens, de quelle sorte et par quel progrès Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans nos corps mortels: il ruine premièrement le péché; la concupiscence y remue encore, mais elle y est fortement combattue et même glorieusement surmontée; pour la mort, à la vérité elle y exerce son empire sans résistance, mais aussi l'immortalité nous est assurée: le péché aboli fait notre sanctification; la concupiscence combattue fait notre exercice; l'immortalité assurée fait notre espérance. C'est la vie du vrai chrétien ressuscité avec le Sauveur, que je me propose de vous représenter aujourd'hui avec l'assistance divine. Jésus ressuscité, assistez-nous de votre Esprit saint: et vous, ô fidèles, ouvrez vos cœurs à la parole de votre Maître; et apprenant l'incomparable dignité de la vie nouvelle que Dieu vous donne par son Fils Jésus-Christ, apprenez aussi de l'apôtre que comme Jésus est ressuscité, ainsi devons-nous marcher en nouveauté de vie. Commençons à montrer la ruine du péché par la grâce de la justice qui nous est donnée.

Comment nous sommes d
de ce temple. De quelle man
sant toutes les marques du c
servir à un meilleur usage ; l
à son renouvellement.

In quo omnis ædificatio
sanctum in Domino : i
habitaculum Dei in spiri

Tout édifice construit en J.
temple sacré en notre Se
Fils de Dieu, pour être i
Ephes. II. 21, 22.

IL y a cette différence ent
et celle des autres homm
hommes est singulière, et
universell

« Mais comme il est le seul, dit saint Léon, en qui » tous les hommes sont crucifiés, en qui tous les » hommes sont morts, ensevelis; il est aussi le seul » en qui tous les hommes sont ressuscités » : *Cùm inter filios hominum solus Dominus noster Jesus extiterit, in quo omnes crucifixi, omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati* (1). Si bien que si nous sommes entrés avec lui dans l'obscurité de son tombeau, nous en devons aussi sortir avec lui avec une splendeur toute céleste; et ce tombeau nous doit servir, aussi bien qu'à lui, comme d'une seconde mère, pour nous engendrer de nouveau à une vie immortelle.

C'est à cette sainte nouveauté de vie que j'ai à vous exhorter en ce jour que le Seigneur a fait: et il a même semblé à saint Grégoire de Nazianze (2), que ce n'étoit pas sans Providence que cette fête solennelle du renouvellement des chrétiens se rencontre dans une saison où tout l'univers se renouvelle; afin que non-seulement tous les mystères de la grâce, mais encore tout l'ordre même de la nature concourût à nous exciter à ce mystérieux renouvellement. Dans ce concours universel de tant de causes à prêcher la nouveauté chrétienne; pour consommer un si grand ouvrage, il ne nous reste plus, ames saintes, que de demander à Dieu son Esprit nouveau par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le Fils de Dieu toujours véritable accomplit aujourd'hui fidèlement, Messieurs, ce qu'il avoit pré-

(1) *De Passion. Domin. Serm.* XII, *cap.* III. — (2) *Orat.* XLIII. *n.* 23, *pag.* 703, 704.

dit autrefois aux Juifs infidèles en des termes mystérieux, dont ils n'avoient pas entendu le sens, et qu'ils avoient pris pour un blasphème. « Renversez » ce temple, leur avoit-il dit, et je le redresserai en » trois jours » : *In tribus diebus excitabo illud* (1). « Il vouloit parler, dit l'Evangéliste (2), du temple » sacré de son corps »; Temple vraiment saint et auguste, construit par le Saint-Esprit, consacré d'une huile céleste par la plénitude des grâces, et « dans lequel la Divinité habitoit corporellement (3) ». Les Juifs, violens et sacriléges, avoient non-seulement profané, mais abattu et ruiné ce bel édifice; et il n'étoit pas juste que l'ouvrage du Saint-Esprit fût détruit et aboli par des mains profanes. Aussi aujourd'hui ce temple sacré, qui, tout abattu qu'il étoit dans un sépulcre, portoit toujours en lui-même un principe de résurrection, se relève sur ses propres ruines, plus auguste et plus magnifique qu'il ne fut jamais; si bien que nous lui pouvons appliquer ce qui fut dit autrefois du second temple de Jérusalem : *Magna erit gloria domûs istius novissimæ plusquam primæ* (4) : « La gloire de cette se» conde maison sera plus grande que celle de la pre» mière ».

Le renouvellement de ce temple, que l'Eglise célèbre aujourd'hui par toute la terre avec tant de joie, m'a fait penser, chrétiens, que nous avions aussi un temple à renouveler. C'est nous-mêmes qui sommes les temples du Saint-Esprit; si bien que vous devant parler aujourd'hui de la nouveauté chrétienne, par laquelle nous devons nous rendre

(1) *Joan.* II. 19. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Colos.* II. 9. — (4) *Agg.* II. 10.

semblables à Jésus-Christ ressuscité, j'ai cru vous la devoir proposer comme un saint renouvellement du temple de Dieu en nous-mêmes : et c'est pourquoi j'ai choisi pour texte les paroles du saint apôtre, qui nous oblige à bâtir sur Jésus-Christ, pour faire de nous une maison sainte que Dieu consacre par sa présence : *In quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.*

Saint Augustin, mes Sœurs, nous a donné une belle idée de ce renouvellement intérieur, lorsqu'il dit (1) que nous devons nous renouveler comme un vieux temple ruineux qui auroit autrefois servi aux idoles, et que l'on voudroit consacrer au Dieu véritable. Ce que saint Augustin a dit en passant, je prétends, chrétiens, si Dieu le permet, l'approfondir aujourd'hui, et en faire tout le sujet de mon discours.

Pour le renouvellement de ce temple, il y auroit, ce me semble, trois choses à faire. Il faudroit avant toutes choses, chrétiens, non-seulement renverser toutes les idoles, mais abolir toutes les marques du culte profane : il faudroit secondement le sanctifier, et en faire la dédicace par quelque mystérieuse cérémonie, par laquelle il fût consacré à un meilleur usage : enfin, comme nous avons supposé qu'il est ruineux et caduc, il faudroit soutenir avec soin ses bâtimens ébranlés, et le visiter souvent pour y faire les réparations nécessaires; afin que le mystère de Dieu s'y célèbre décemment, et avec une religieuse révérence.

Cœur humain, vieux temple d'idoles, que nous

(1) *Serm.* CLXIII, *n.* 2, *tom.* v, *col.* 785.

voulons renouveler aujourd'hui pour le consacrer à notre Dieu, tu as été profané par le culte immonde des fausses divinités; autant de passions, autant d'idoles [que tu as adorées;] il faut effacer tous les vestiges de ce culte irréligieux : étant purgé saintement de toutes ces marques honteuses, nous consacrerons toutes tes pensées en les appliquant dorénavant à un plus beau culte, qui sera le culte de Dieu : mais comme tu es un édifice antique et imparfait, que la vieillesse du premier homme est attachée bien avant, pour ainsi parler, au comble, aux murailles; nous te visiterons avec soin pour te soutenir, et réformer tous les jours ta vieillesse caduque et ruineuse, et même t'accroître jusqu'à ce que la main de ton architecte te donne enfin dans le ciel la dernière perfection. Voilà, Messieurs, trois choses importantes à quoi nous oblige le renouvellement intérieur que je vous prêche : il faut premièrement purger notre temple, ensuite le consacrer, et enfin le garder, l'entretenir, et le réparer tous les jours; c'est ce qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Si notre cœur, chrétiens, a été un temple d'idoles, il n'avoit pas été bâti pour ce dessein par son premier fondateur : Dieu, qui nous a construits de ses propres mains, l'avoit formé pour lui-même; car ayant bâti l'univers pour être le temple de sa Majesté, il avoit mis l'homme au milieu, comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans le grand temple; et il avoit résolu d'y faire éternellement sa demeure. Mais je ne parle pas

assez dignement de la grandeur de ce temple. Il est vrai que les philosophes ont appelé l'homme le petit monde ; mais le théologien d'Orient, le grand saint Grégoire de Nazianze, corrige cette pensée comme injurieuse à la dignité de la créature raisonnable : au lieu que les philosophes ont dit que l'homme est un petit monde dans le grand monde, ce saint évêque, mieux instruit des desseins de Dieu pour celui qu'il a fait à son image, dit « qu'il est un grand » monde dans le petit monde » ; *Alterum quemdam mundum in parvo magnum* (1) ; voulant nous faire comprendre que l'esprit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le connoître et de le posséder, étoit par conséquent plus grand et plus vaste que la terre, ni que les cieux, ni que toute la nature visible. Selon cette belle idée de saint Grégoire, ne puis-je pas dire aussi, chrétiens, que l'homme étoit un grand temple dans le petit temple ; parce qu'il est bien plus capable de contenir son Dieu, que toute l'étendue de l'univers ? Si le monde le contient comme le fondement qui le soutient et comme le moteur interne qui l'anime, s'il y habite par son essence et par sa puissance, il est outre cela dans l'homme comme l'objet de sa connoissance et de son amour ; [il habite] dans l'homme par la connoissance et par la grâce ; et pour tout dire en un mot, il est en lui comme son principe, comme sa véritable félicité, non comme une chose matérielle : Dieu est contenu en nous par la communication de ce qu'il est comme créateur, comme sanctificateur ; Dieu

(1) *Orat.* XXXVIII, *n.* 17, *tom.* 1, *p.* 618.

habite en nous par la participation de ses dons, par la communication de ses attributs.

L'homme est donc dans son origine le temple de Dieu, et il mérite beaucoup mieux ce nom que le monde. Il est le temple au contraire où toutes les créatures semblent être ramassées, où toute la nature s'assemble; afin que tout l'univers loue Dieu en lui comme dans son temple. C'est pourquoi le même saint Grégoire de Nazianze l'appelle excellemment « adorateur mixte »; *Mixtum adoratorem* (1) : si bien qu'il n'est pas seulement le temple, il est l'adorateur de Dieu pour tout le reste des créatures, qui « n'étant point capables de connoître, se présen» tent à lui pour l'inviter à rendre à Dieu l'hommage » pour elle » : *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur* (2) : si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible que pour être le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Qui pourroit vous dire combien la capacité de ce temple a été accrue dans le saint baptême, où nous étions devenus le temple de Dieu par une destination plus particulière. Jésus-Christ, souverain pontife, nous avoit consacrés lui-même, et consacrés par son sang. L'huile sacrée de la confirmation [a dédié ce temple]; la croix [a été posée] sur le frontispice; l'eucharistie [a été mise] dans le tabernacle. Dieu, qui nous remplissoit comme créateur, comme sanctificateur, [nous remplit] maintenant

(1) *Orat.* XXXVIII, *n.* 17, *tom.* I, *p.* 618. — (2) *S. Aug. de Civ. Dei*, *lib.* XI, *cap.* XXVII, *tom.* VII, *col.* 293.

comme

comme sauveur [par une] union très-intime de chef et de membre.

Telle est la dignité naturelle de notre institution ; mais, ô temple du Dieu vivant, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? Prêtre et adorateur du Dieu vivant, faut-il que tu aies fléchi le genou devant Baal? ô prêtre du sang de Lévi, faut-il que tu aies sacrifié aux faux dieux des incirconcis et des philistins? O temple du Dieu du ciel, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? faut-il que ce cœur que Dieu a consacré pour être son autel, ait fumé de l'encens qui se présentoit à tant de fausses divinités, et que cette abomination de désolation se soit trouvée dans le lieu saint? et toutefois il n'y a rien de plus véritable.

Ce temple baptisé s'est encore donné aux idoles à qui nous donnions de l'encens. Cet encens, ce sont les désirs : le parfum que Dieu aime, c'est le désir. Cette idole, je ne l'ose dire; mais je dirai seulement : Partout où se tourne le mouvement de nos cœurs, c'est là la divinité que nous adorons. « Je vis, dit le » prophète, le temple et le sanctuaire, et je m'aper- » çus, chose abominable! que chacun y érigeoit son » idole » ; *Idolum zeli...... plangentes Adonidem* (1) : « Ils tournoient le dos au sanctuaire, et adoroient » le soleil levant », la fortune : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem; et adorabant ad ortum solis* (2). Ils courent au premier rayon, pour être les premiers à rendre leurs vœux à la fortune naissante. Parmi tant de profanations, on

(1) *Ezech.* VIII. 5, 14. — (2) *Ibid.* 16.



pro Domino Deo exercit
pre autel, sacrifier aux
du ciel consumer Baal;
brise encore une fois d
d'Israël (2).

Vous l'avez fait, chrét
née : quelqu'un auroit-il
n'avoir pas renversé tout
nal de la pénitence ? Je
qui m'écoutent : ils sont n
Christ, pour ressusciter à
la pénitence étoit comme
pas que vous n'êtes sortis
des spectres et des fantôn
vivans, qui n'ont que la n
qui n'ont ni la vie, ni le c
mouvemens artificiels et
[Vous êtes] sortis comme
Christ, tout pleins de la vi

ressuscitant toutes les marques de mortalité : voyez son corps lumineux, [qui n'est plus sujet à aucune des infirmités de la chair.] Le péché détruit, la loi du péché vit encore : [il est donc nécessaire de travailler chaque jour à la faire mourir en nous].

Pour achever le renouvellement de ce temple, il faut ôter toutes les marques et tous les vestiges de l'idolâtrie. J'ai souvent observé, Messieurs, en considérant en moi-même le principe et les suites des actions humaines, que dans toutes les inclinations vicieuses, outre l'attachement principal qui fait la consommation du crime, il se fait encore dans nos cœurs certaines affections qui ne sont pas, à la vérité, si déréglées; mais qu'on voit bien néanmoins être du même ordre, et dans lesquelles on ne laisse pas de reconnoître la marque de l'inclination dominante. L'effet principal de l'ambition, c'est de nous faire penser nuit et jour à notre fortune, et trouver licite et honnête tout ce qui avance notre élévation : mais ce même désir d'agrandissement, outre cet effet principal qui est l'accomplissement du crime, produit d'autres affections moins déréglées, mais qui portent néanmoins le caractère de ce principe corrompu; un certain air de mondanité qui change et le visage, et le ton de voix; un dédain fastueux, non-seulement de ce qui est bas, mais de ce qui est médiocre : et ce que je dis de l'ambition, il seroit aisé, chrétiens, de l'observer dans les autres crimes.

Deux sortes de conversions défectueuses. Quelques-uns s'imaginent s'être convertis, quand ils ont retranché cette petite partie, et comme cette écorce de leurs vices, et qu'ils ont fait dans leurs mœurs quel-



tuosité des habits, un
fectées de vos discour
pas encore la mort d
couteau, et que j'aille
l'ame ce désir crimine
plaisance secrète que v
ce triomphe caché de vo
victoires. Il faut sortir
Christ, par une résurrec
hibete vos tanquam ex
pre] les moindres fibre
pues, de ces intrigues d
de libertinage, et « vou
» vivans de morts que v
tanquam ex mortuis vive
velle naissance qui ne vou
terre; ôter jusqu'aux m
Jésus-Christ a effacé la m
toutes ses foiblesses. Si vo

sans miséricorde à tant d'injustices; prenez garde qu'elle n'ait laissé dans le cœur une certaine dureté, et des entrailles fermées sur les misères des pauvres : c'est un reste d'inclination de rapines; toutes deux viennent du principe de cette avarice impitoyable : cette même dureté qui resserre vos entrailles sur les pauvres, quand elle va jusqu'au bout, fait les injustices et les rapines. Et vous, qui avez rompu, à ce que vous dites, cet attachement vicieux : je l'ai fait, dites-vous; je ne puis exprimer avec quelle violence. Pourquoi ce reste de commerce? pourquoi cette dangereuse complaisance, restes malheureux d'une flamme mal éteinte? Que je crains que le péché soit vivant encore, et que vous n'ayez pris pour la mort un assoupissement de quelques journées! Mais quand vous auriez renoncé sincèrement et de bonne foi; vous n'avez pas achevé l'entier renouvellement de votre cœur, si vous ne détruisez pour toujours jusqu'aux moindres vestiges de l'idolâtrie.

Nous pouvons appliquer à de telles conversions ce mot du prophète : *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium* [1] : « La loi a été déchirée, » et le jugement n'est pas arrivé jusqu'à sa fin ». La loi a été déchirée; il n'y en a qu'une partie en vos mains : [elle exige] la perfection des œuvres chrétiennes, une certaine plénitude; vous la déchirez : à la sainte nouveauté de la loi, à cette nouvelle tunique qui vous est rendue, vous cousez « un vieux » lambeau » de mondanité; *Assumentum panni rudis* [2] : de là comme une suite que le jugement n'est pas consommé. Mais d'où vient que ce juge-

[1] *Habac.* I. 4. — [2] *Marc.* II. 21.

ment est si imparfait ? La conversion est un jugement contre le péché en tous ses desseins ; le jugement jusqu'à sa fin, c'est de condamner le péché jusqu'à ses dernières circonstances. Il a gagné quelque partie de sa cause ; il n'y en avoit point de plus déplorée : c'est assez pour lui donner la victoire ; parce que le penchant du cœur, qui paroît dans cette réserve, le fera bientôt revivre avec sa première autorité.

Faites donc une conversion sans réserve : ne laissez pas un germe secret qui fasse revivre cette mauvaise herbe ; ôtez à votre péché toute espérance de retour : comme Jésus-Christ a détruit sans réserve la mortalité, arrachez l'arbre avec tous ses rejetons ; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux ; renversez les idoles avec toute leur dorure et



« nous sommes les temples de Dieu » : *Nescitis quia templum Dei estis ;* ajoute aussitôt après : *et Spiritus Dei habitat in vobis* (1) : « L'Esprit de Dieu habite » en vous » ; parce que nous ne sommes les temples de Dieu, qu'en tant que cet esprit de charité règne en nous. Comme c'est un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles, ce doit être un saint amour qui rende aussi à Dieu ses autels. Entendez, ô chrétiens, quelle est la force de l'amour : c'est l'amour qui fait votre Dieu; parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur.

D'ailleurs le nom de Dieu est un nom de roi et de père tout ensemble; et un roi doit régner par inclination, comme un tyran par force et par violence. La crainte forcée nous donne un tyran : l'espérance intéressée nous donne un maître et un patron, comme on parle présentement dans le siècle : l'amour, soumis par devoir et par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. David plein de son amour : *Exaltabo te, Deus meus rex, et benedicam* (2) : « Je vous exalterai, ô mon Dieu, mon roi » ; mon amour vous élèvera un trône. En effet l'amour est le principe des inclinations.

Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures : c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets; il est comme le Dieu du cœur. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu; afin que notre grand Dieu étant lui-même le Dieu de notre amour, il soit en même temps le Dieu de nos cœurs, et que nous

(1) *I. Cor.* III. 16. — (2) *Ps.* CXLIV. 1.

lui puissions dire avec David : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum :* « Vous êtes le Dieu de » mon cœur, et mon partage à jamais » ; après lui avoir dit : *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram* (1) : « Que désiré-je dans le ciel, ou » qu'aimé-je sur la terre que vous seul » ? *A te, præter te, defecit caro mea et cor meum :* « ah ! mon cœur » languit après vous » : *Deus cordis mei, et pars mea in æternum.*

C'est le seul fruit du renouvellement : *Innovatus amet nova* (2) : « Il est renouvelé, qu'il aime des » objets tout nouveaux ». O temple renouvelé ! il faut qu'un nouvel amour te donne aujourd'hui un nouveau Dieu : il est le Dieu éternel de toutes les créatures ; mais pour ton grand malheur, il ne commence que d'aujourd'hui à être le tien. *Diliges* [redacted]

sances de notre ame. « Le cantique de la joie du » siècle, mes Sœurs, c'est un langage étranger que » nous avons appris dans notre exil » : *Canticum dilectionis sæculi hujus, lingua barbara est quam in captivitate didicimus* (1) : c'est le cantique du vieil Adam, qui, chassé de son paradis, cherche une misérable consolation. Si vous avez en vous-mêmes l'esprit de Jésus, cet esprit de résurrection et de vie nouvelle, ne chantez plus le cantique des plaisirs du monde : en l'honneur de l'homme nouveau qui ressuscite aujourd'hui des morts, et qui nous ouvre le chemin à la nouveauté spirituelle, « chantez à » Dieu un nouveau cantique » : *Cantate Domino canticum novum* (2) ; chantez à Dieu le cantique de la nouvelle alliance, chantez le nouveau cantique que l'Eglise entonne aujourd'hui, cantique d'allégresse spirituelle et de liesse divine : *Alleluia, alleluia :* « Louange à Dieu » ; louange à Dieu dans les biens, louange à Dieu dans les maux ; louange à Dieu, quand il nous frappe, louange à Dieu quand il nous console ; louange à Dieu quand il nous couronne, louange à Dieu quand il nous châtie : c'est le cantique de l'homme nouveau ; c'est celui qui doit résonner au fond de nos cœurs dans la dédicace de notre temple ; ce doit être notre cantique : *Amen, alleluia ;* dans cette consommation, dans cette réduction de toutes les lignes à leur centre, de toutes les créatures à leur principe.

J'ai appris dans l'Apocalypse (3), que ce cantique d'*Alleluia* est le cantique des bienheureux, et par

(1) *In Ps.* CXXXVI, *n.* 17, *tom.* IV, *col.* 1522. — (2) *Ps.* XCV. 1. — (3) *Apoc.* XIX. 6.

conséquent le nôtre : car la vie que nous menons doit être le commencement de la vie du ciel. Saint Paul (*), toujours admirable à expliquer le renouvellement de l'homme intérieur, nous dit que « Dieu » nous a engendrés par la vérité, afin que nous fus- » sions les prémices de ses créatures » : *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus* (1). L'accomplissement de la création, j'entends de la création nouvelle qui a été faite en Jésus-Christ, c'est la vie des bienheureux : c'est nous qui en sommes le commencement; nous devons donc commencer ce qui s'accomplira dans la vie future : nous devons chanter du fond de nos cœurs ce mystérieux *Alleluia*, que le ciel entendra résonner aux siècles des siècles.

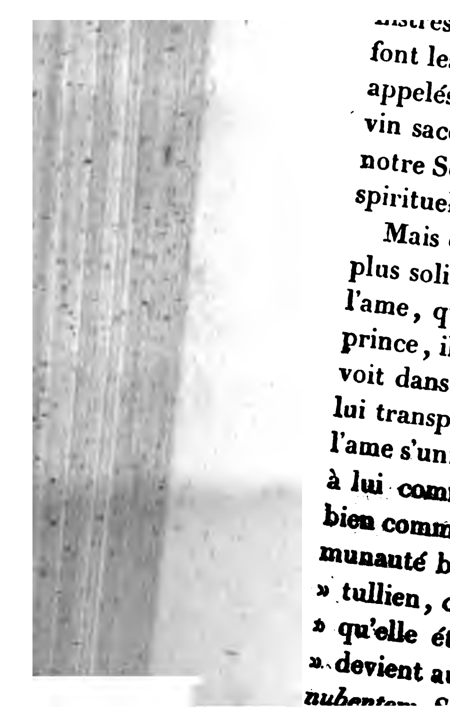
En effet, dit saint Augustin, « chacun chante ce » qu'il aime : les bienheureux chantent les louanges [redacted]

[redacted]

reux, c'est leur jouissance; l'espérance est la joie de ceux qui voyagent : mais il faut chanter le nouveau cantique parmi nos désirs, pour le chanter dans la plénitude : « Celui-là ne se réjouira jamais comme » citoyen dans la plénitude de la joie, qui ne gémira » comme voyageur dans la ferveur de ses désirs (1) ». [Notre cantique est un] cantique de joie avec un mélange de gémissemens; ce sont de ces airs mélancoliques, qui ne laissent pas de toucher beaucoup. « Nous sommes nous-mêmes sa louange dans l'as- » semblée des saints »; *Laus ejus in ecclesia sanctorum :* « Le chantre est lui-même le sujet de ses » louanges; vous êtes sa louange, si vous vivez bien » : *Laus cantandi, est ipse cantator.... Laus ipsius estis, si bene vivatis* (2).

Mais achevons de vous expliquer la consécration de ce temple. Ce n'est pas assez, chrétiens, que les puissances de l'ame soient sanctifiées : notre Seigneur a changé l'usage de son corps; le premier tenoit du péché : il faut que le corps avec tous ses membres soit aussi saintement consacré par un meilleur usage. « Je parle humainement, dit saint Paul (3), à cause » de la foiblesse de votre chair : comme vous avez » fait servir les membres de votre corps à l'impureté » et à l'injustice, pour commettre l'iniquité; de » même faites-les servir maintenant à la justice pour » votre sanctification ». « Il faut détruire en nous » les cupidités, comme autant d'idoles » : *Ista in nobis tamquam idola frangenda sunt :* et après avoir détruit ces idoles, « convertir en de meilleurs usages

(1) *S. Aug. in Ps.* CXLVIII, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1675. — (2) *Idem. Serm.* XXXIV, *n.* 6, *tom.* V, *col.* 172. — (3) *Rom.* VI. 19.



...istres intérieurs qui ...
font les fonctions moin...
appelés de cette sorte ...
vin sacerdoce, qui est ...
notre Seigneur Jésus-C...
spirituelles et agréables ...

Mais établissons ce n...
plus solide : c'est que l'a...
l'ame, qui est la partie p...
prince, il se met en poss...
voit dans les mariages, la...
lui transporte aussi ses dr...
l'ame s'unissant à l'Esprit ...
à lui comme à son épou...
bien comme étant le chef ...
munauté bienheureuse. « ...
» tullien, comme une par...
» qu'elle étoit seulement ...
» devient aussi servante de l...
nubentem. S...

de meilleures mains : par la nature, il étoit à l'ame; par la corruption, il étoit au péché; par la religion, il est à Dieu.

Viens donc, ô chair bienheureuse, accomplir maintenant ton ministère; viens servir au règne de la charité. *Humanum dico, propter infirmitatem carnis*(1): « Je parle humainement, à cause de l'infir» mité de la chair ». Voici une condition bien équitable : comme vous vous êtes fait violence [pour obéir aux désirs déréglés du péché, faites-vous aussi violence pour les mortifier, et « consacrez à Dieu » les membres de votre corps pour lui servir d'armes » de justice(2). »] Ne dites pas qu'il est impossible : on ne demande que ce que vous faites; encore la condition est-elle, sans comparaison, moins rigoureuse. Dieu exige, je l'ose dire, encore moins de vous pour les aumônes, que vous n'avez prodigué à la profusion de votre luxe : Dieu exige moins de travail pour votre salut, que vous n'en avez donné à votre ambition : il exige moins de temps pour son service, j'ai honte de le dire, que vous n'en avez donné même à votre jeu. Voyez combien est doux son empire, s'il use de moins de rigueur que le jeu même, qui est inventé pour vous relâcher.

Que nous sommes heureux, Messieurs, que notre temple soit consacré à un si bon Maître! Mettons donc un gardien fidèle à ce temple, de peur que nos ennemis ne l'usurpent : [soyons pénétrés de] la crainte, que saint Cyprien appelle si à propos « la gardienne » de l'innocence » : *Sit tantùm timor innocentiæ custos* (3) : la crainte des occasions; les précautions sa-

(1) *Rom.* VI. 19. — (2) *Ibid.* 13. — (3) *Ad Donat. Epist.* 1, *pag.* 2.



... donc toujour
gieuse ; respectez ce
en notre Seigneur : en
nous ne saurions plus
vous savez que le Sain
« Si quelqu'un viole le
» dra sans miséricorde
par la foi, que nos corp
Esprit, « possédons en
» et non pas dans les
» comme les gentils qui
comme dit l'apôtre saint
» appelle pas à l'impuret
» par Jésus-Christ notre
O sainte pudicité, vene
temple, pour en empêcher
mot de Tertullien, qui ne
cette Eglise des Vierges sac
sacrato Spiritu sancto, eju
tita pudici

l'orner dedans et dehors; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste; je veux dire des saintes prières, qui doivent sans cesse monter devant Dieu comme un parfum agréable.

Car pouvons-nous oublier l'exercice de la prière, nous qui sommes toujours dans un temple, nous qui portons toujours notre temple; ou plutôt, pour dire quelque chose de plus énergique et aussi de plus véritable, nous qui sommes nous-mêmes un temple portatif. N'allez pas chercher bien loin le lieu d'oraison : « voulez-vous prier dans un temple, » recueillez-vous en vous-mêmes, priez en vous- » mêmes » : *In templo vis orare, in te ora* (1). Loin du repos de ce temple les soins turbulens du siècle, et ses pensées tumultueuses : que le silence, que le respect, que la paix, que la religion y établissent leur domicile. O trop heureuses créatures, si nous savions comprendre notre bonheur d'être la maison de Dieu, et la demeure de sa majesté! Oui, Dieu repose en nous bien plus qu'il n'a jamais fait dans le temple de Salomon.

Immolons donc à Dieu dans ce temple toutes les affections de nos cœurs : que les idoles ne paroissent plus devant le Dieu vivant et véritable; que la mémoire en soit abolie : ou bien, si nous en conservons le souvenir, que ce soit à la manière que David et ses braves capitaines réservoient les dépouilles de leurs ennemis, pour servir comme d'un trophée éternel de la victoire que Dieu leur avoit donnée,

(1) *S. Aug. in Joan. Tract.* XV, *n.* 25, *tom.* III, *part.* II., *col.* 415.



... de Jésus-
brisés, des épées ro
tout l'attirail de la
en faire un] trophée
Mais après avoir
nous reste encore un
appliquer à son entre
ment : *Crescit in tem*

TROIS

La nouveauté chrét
jour, mais le travail de
différence entre la vie
le saint baptême, et ce
notre première naissan
en dépérissant, et celle
en se renouvelant, et l
rajeunissant jusqu'à la
une espèce de prodige,
fait que ...

prêcher « à nous renouveler » ; *Renovamini* (1). Il faut se renouveler tous les jours, parce qu'il y a toujours des vices à vaincre.

Mais il y a ici quelque raison plus profonde. Sera-t-il permis à des hommes de rechercher aujourd'hui la cause pour laquelle il a plu à Dieu de laisser ses plus fidèles serviteurs dans cette misérable nécessité de combattre toujours quelque vice ? C'est le mystère du christianisme. Saint Paul s'en est plaint autrefois, et il lui a été répondu, que tel étoit le conseil de Dieu, qu'en ce lieu de tentation « la force fût » perfectionnée dans l'infirmité » : *Virtus in infirmitate perficitur* (2).

Mais approfondissons plus avant encore, et demandons à Dieu humblement quel est ce dessein, quel est ce mystère : pourquoi a-t-il ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité ? Saint Augustin nous en dira la raison admirable, et nous expliquera le conseil de Dieu : « C'est que c'est ici un lieu » de présomption, et que cet exercice nous est né» cessaire pour nous entretenir dans l'humilité » ; c'est que parmi les tentations qui nous environnent, la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la foiblesse. Si nous n'avions que de la foiblesse, nous serions toujours abattus ; si nous n'avions que de la force, nous deviendrions bientôt superbes. Dieu a trouvé ce tempérament : de peur que nous

(1) *Eph.* IV. 23. — (2) *II. Cor.* XII. 9.

velut lineamenta extrema remanserint [1]. Mais comme dans les ruines de cet édifice, il a paru quelques restes de sa première grandeur et de sa première beauté, je ne sais quoi de noble et de grand; aussi, quand il a été rétabli, il a plu à notre Architecte qu'il y eût quelques vieilles pierres, restes de sa caducité ancienne, qui demandassent toujours la main de l'ouvrier.

Le premier a été fait afin que nous connussions de quelle beauté nous étions déchus, et l'autre aussi pour nous faire entendre de quelle ruine nous avons été relevés. Le premier sembloit donner à notre nature quelque lueur d'espérance, et laisser en nous les traces sur lesquelles il avoit dessein de nous rebâtir; mais le second assurément est laissé afin de réprimer la présomption.

Connoissons donc, ames saintes, combien l'orgueil est à craindre, et combien nous est nécessaire cet antidote souverain de notre foiblesse. Saint Paul nous en est un grand exemple; écoutez comme il parle : « De peur que la grandeur de mes révélations » ne m'enfle et ne me rende superbe [2] ». Ecoutez et tremblez; « voyez quel est celui qui parle en ces » termes : c'est celui, dit saint Augustin [3], qui nous » a laissé de si beaux préceptes, des sentences si » mémorables pour abaisser l'orgueil le plus témé» raire, pour l'arracher jusqu'à la racine ». Mais tout cela, chrétiens, étoit la nourriture dont il s'entretenoit : c'est pourquoi saint Paul reconnoît qu'il

(1) *S. Aug. lib. de Spir. et Lit. n.* 48, *tom.* x, *col.* 111. — (2) *II. Cor.* xii. 7. — (3) *Serm.* clxiii, *n.* 8, *tom.* v, *col.* 788.

gustin vous regarde. « Mais quoi, n'avez-vous pas » dit, ô Seigneur, continue admirablement saint » Augustin, qu'aussitôt que nous parlerions, vous » viendriez à notre secours » ! *Adhuc te loquente dicam, Ecce adsum* (1). Il est vrai ; il l'a dit ainsi, et il est fidèle en ses promesses : « Car il nous assiste » en différant, et le délai même est un secours » : *Et cùm differt adest, et quòd differt adest, et differendo adest* (2). Il n'abandonne pas son apôtre, lorsqu'il le laisse gémir si long-temps dans une épreuve si rude et si violente, sous la main de Satan qui le tourmente; et « il vaut mieux pour notre » salut qu'il n'accomplisse pas si précipitamment les » désirs de son malade, afin qu'il assure mieux sa » santé » : *Ne præproperam cùm impletvoluntatem, perfectam non impleat sanitatem.*

Voilà une instruction admirable, voilà une leçon d'humilité digne de saint Augustin, mais digne du saint apôtre dont il l'a tirée. Humilions-nous profondément dans les tentations; mais aussi que notre force s'y perfectionne. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : au contraire, les difficultés l'encouragent, les impossibilités l'animent et la déterminent; elle nous rend plus fervens et plus appliqués au travail. Dans l'accablement de ce corps de mort, elle ne médite que des pensées d'immortalité : elle a cela d'admirable, que plus elle est foible, plus elle est hardie et entreprenante; et les restes de sa vieillesse ne servent qu'à la presser à se renouveler de jour en jour.

(1) *Is.* LVIII. 9. — (2) *S. Aug. loco mox citato.*

votre zèle ne se ralentisse. Mes Sœurs, vous le savez, votre Epoux a des artifices secrets, incroyables, pour se faire aimer : il a des fuites mystérieuses pour nous engager davantage ; il a des éloignemens qui nous approchent ; souvent lorsqu'il se dérobe, il se donne : c'est un maître incomparable en amour ; nul n'a jamais su le pratiquer avec une libéralité plus entière ; nul ne le sait attirer avec des adresses plus délicates. Croissez donc toujours en son saint amour.

Et nous aussi, mes Frères, quoique dans une vie mêlée dans le monde, songeons à nous discerner de sa confusion et des mœurs des mondains : profitons de ces instructions et de ces exemples ; élevons toujours en nous le temple de Dieu, et ne nous lassons jamais de croître en notre Seigneur. Viendra le temps bienheureux auquel, après qu'il aura habité en nous, nous habiterons en lui, après que nous aurons été son temple, il sera aussi le nôtre : « Car » le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau est le » temple de la sainte cité » : *Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus* (1). Saint Jean n'a point vu de temple en la céleste Jérusalem ; parce que Dieu lui-même est son temple, que nous habiterons en lui éternellement, lorsqu' « il sera » tout à tous », comme dit l'apôtre (2). « Heureux » ceux qui habiteront ce temple » : *Beati qui habitant in domo tua, Domine* (3). Quel épanchement de joie ! quelle dilatation de notre [cœur] ! Etre en Dieu ! habiter en Dieu !

(1) *Apoc.* xxi. 22. — (2) *I. Cor.* xv. 28. — (3) *Ps.* lxxxiii. 5.

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.

Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours. Joan. II. 19.

Paroles du Fils de Dieu, par lesquelles le Sauveur prédit sa glorieuse résurrection.

Ille autem dicebat de templo corporis sui.

Il entendoit parler du temple de son corps. Ibid. 21.

Ce n'a pas été sans mystère que la solennité de la pâque sainte, qui devoit nous représenter en figure le renouvellement spirituel de l'homme, a été instituée sous la loi, et ensuite sous l'Evangile, dans cette belle saison où le monde se renouvelle, et où le soleil qui s'étoit éloigné de nous, semble retourner sur ses pas, et ranime, en se rapprochant, toute la nature. C'est de cet agréable renouvellement de la nature visible, que saint Grégoire de Nazianze (1) prend occasion d'exciter tous les chrétiens à faire en eux-mêmes un printemps mystique et spirituel, par le renouvellement de leurs ames; et c'est à quoi nous invite le divin sauveur Jésus,

(1) *Orat.* XLIII, *n.* 23, *tom.* I, *pag.* 703.

IV.ᴱ SERMON

POUR

LE JOUR DE PÂQUE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Caractères de la loi nouvelle. Effets du désir de l'immortalité. De quelle importance il est dans la vie chrétienne de tendre sans cesse à la perfection. Comment Jésus-Christ forme et établit son Eglise. Promesse d'immortalité qu'il lui fait : accomplissement admirable de cette promesse. Qualités et préparations nécessaires pour entrer dans les dignités ecclésiastiques. Maux causés par les pasteurs indignes : terribles jugemens qu'ils s'attirent. Etrange illusion des pécheurs sur le recours fréquent aux sacremens. Stabilité essentielle à la vertu : moyen pour parvenir à une solide conversion.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. Rom. VI. 9.

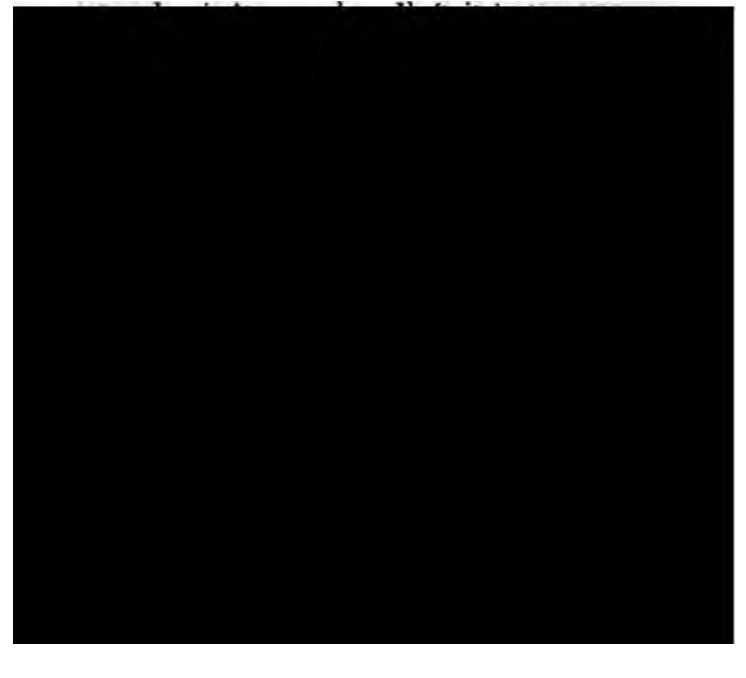
Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Eglise, devant le plus grand de tous les rois et la Cour la plus auguste de l'univers, reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis; mais qui, permettez-moi de le

n'a rien de foible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés des consciences; que de miracles nouveaux nous verrons paroître! que de morts sortiront du tombeau! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité, pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles! Pour commencer un si grand ouvrage, prosternés avec Madeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes, par les prières de celle qui les a reçues de plus près et avec le plus d'abondance. *Ave.*

« Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus », comme nous a dit saint Paul; et non-seulement il ne meurt plus, mais encore, à consulter la règle éternelle de la justice divine, il ne devoit jamais mourir. « La » mort, dit le même apôtre (1), est entrée dans le » monde par le péché »; et encore : « La mort est » le châtiment du péché (2) ». Puisque la mort est le châtiment du péché, l'immortalité devoit être la compagne inséparable de l'innocence : et si l'homme eût vécu éternellement affranchi des lois de la mort, en conservant la justice; combien plutôt Jésus-Christ, qui étoit la sainteté même, devoit-il être toujours vivant et toujours heureux? Ajoutons à cette raison, qu'en Jésus-Christ la nature humaine unie au Verbe divin, qui est la vie par essence, puisoit la vie dans

(1) *Rom.* v. 12. — (2) *Ibid.* vi. 23.

la source ; de sorte que la mort n'avoit point de lieu où la vie se trouvoit dans la plénitude : et si Jésus-Christ avoit à mourir, ce ne pouvoit pas être pour lui-même, ni pour satisfaire à une loi qui le regardât; mais pour nous, et pour expier nos crimes dont il s'étoit volontairement chargé. Il a satisfait à ce devoir; et compté parmi les méchans, comme disoit Isaïe (1), il a expiré sur la croix entre deux voleurs: « Il est mort une fois au péché », dit le saint apôtre (2); c'est-à-dire, il en a porté toute la peine : *Peccato mortuus est semel;* et maintenant « il vit à » Dieu »; *vivit Deo.* Il commence une vie toute divine; et la glorieuse immortalité lui est assurée. Vivez, Seigneur Jésus, vivez à jamais : la vie, qui ne vous a pas été arrachée par force, mais que vous avez donnée de vous-même pour le salut des pécheurs, [redacted]



premier principe, et disons encore une fois avec l'apôtre : « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus »; de quelque côté qu'on le considère, tout est vie en lui, et la mort n'y a plus de part. De là vient que la loi évangélique, qu'il envoie annoncer à tout l'univers par ses apôtres après sa glorieuse résurrection, a une éternelle nouveauté. Ce n'est pas comme la loi de Moïse, qui devoit vieillir et mourir : la loi de Jésus-Christ est toujours nouvelle; la loi nouvelle, c'est son nom, c'est son propre caractère; et fondée, comme vous verrez, sur l'autorité d'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus, elle a une éternelle vigueur. Mais à cette loi toujours vivante et toujours nouvelle, il falloit pour l'annoncer et la pratiquer, une Eglise d'une immortelle durée. La Synagogue, qui devoit mourir, a été fondée par Moïse, qui, à l'entrée de la terre sainte où elle devoit s'établir, meurt pour ne revivre qu'à la fin du monde avec le reste des hommes. Mais Jésus-Christ, au contraire, après avoir enfanté son Eglise par sa mort, ressuscite pour lui donner sa dernière forme; et cette Eglise, qu'il associe à son immortalité, ne meurt plus, non plus que lui. Voilà une double immortalité que personne ne peut ravir à Jésus-Christ; l'immortalité de la loi nouvelle, avec l'immortalité de cette Eglise répandue par toute la terre. Mais voici une troisième immortalité que Jésus-Christ ne veut recevoir que de nous. Il veut vivre en nous comme dans ses membres, et n'y perdre jamais la vie qu'il y a repris par la pénitence : nous devons comme lui une fois mourir au péché, comme lui ne plus mourir après notre résurrection; regarder le péché comme la mort, n'y retomber jamais,

et honorer par une fidèle persévérance le mystère de Jésus-Christ ressuscité. Ah! Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; auteur d'une loi toujours nouvelle, fondateur d'une Eglise toujours immuable, chef de membres toujours vivans : que de merveilleux effets de la résurrection de Jésus-Christ! Mais que de devoirs pressans pour tous les fidèles; puisque nous devons, écoutez, à cette loi toujours nouvelle, un perpétuel renouvellement de nos mœurs; à cette Eglise toujours immuable, un inviolable attachement; à ce chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivans, une horreur du péché si vive, qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort. Voilà le fruit du mystère, et les trois points de ce discours. Ecoutez, croyez, profitez : je vous romps le pain de vie, nourrissez-vous.



doctrine, qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tiroit pas de la terre, puisqu'elle nous proposoit des récompenses temporelles, et plus propres à soutenir les infirmes qu'à satisfaire les forts : comme elle étoit appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posoit pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang, lorsqu'il nous fait dire par son saint apôtre : *Quæ sursum sunt quærite :* « Cherchez les choses d'en-haut » : *Quæ sursum sunt sapite :* « Goûtez les choses d'en-haut » : c'est là que Jésus-Christ vous a précédé, et où il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. Ensuite de cette doctrine, le sacrifice très-véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels, commence par ces paroles : *Sursum corda :* « Le cœur en haut, » le cœur en haut » ; et quand nous y répondons : *Habemus ad Dominum :* « Nous élevons nos cœurs » à Dieu » ; nous reconnoissons tous ensemble que le véritable culte du nouveau Testament, c'est de nous sentir faits pour le ciel, et de n'avoir que le ciel en vue. Mais j'entends vos malheureuses réponses : Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité. Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose. Peu de chose, je le confesse, et encore moins, si vous le voulez; mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est?

A Dieu ne plaise, dites-vous; je suis chrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins; je les connois: tous les jours je les entends discourir; et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou pour parler franchement, une vanité toute pure; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversé, à force de le désirer. Je les reconnois à ces paroles; vous ne pouviez pas me peindre plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées : j'entends ce que me dit votre bouche; mais que me disent vos œuvres ? Vous les détestez, dites-vous; pourquoi donc les imitez-vous? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies? pourquoi vous vois-je aussi éblouis des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur, et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans des intérêts médiocres. Avouons la vérité; foibles chrétiens, ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

nités ; mais ils vouloient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux que vous : mon Dieu, mon partage éternellement ; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité ni de mon courage ; et puisque vous avez voulu que je connusse, foiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité toute entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet : je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous, même dans le ciel ; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me seroit rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitens, hommes comme vous, si vous pouvez dire, à leur exemple : Mon Dieu, je vous veux ; il est à vous : car ni la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, qui l'aime ; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède ; ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi, mes Frères, que de cette main bienfaisante, lui-même il arrache ses propres enfans de ce sein paternel où ils veulent vivre ! il n'y a rien qui soit moins de lui ; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire ; et que nul ne peut perdre Dieu, que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend

l'abrégé de la loi nouvelle ; voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet ; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. « Elle exclut premièrement ceux qui s'égarent » ; et qui, las d'une vie réglée, qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaie les passions et les sens. « Elle exclut, en second lieu, » ceux qui retournent en arrière, et qui, sans sortir » de la voie, abandonnent les pratiques de piété » qu'ils avoient embrassées : elle exclut enfin ceux » qui s'arrêtent ; et qui, croyant avoir assez fait, ne » songent pas à s'avancer dans la vertu (1) ». Ceux qui sortent de la voie des commandemens, après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes ; hélas ! c'est le plus grand nombre : c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours ; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs, quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre.

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu ; vous, mes Frères, qui, fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre ; apprenez-les de Jésus-Christ même : l'une, de retourner en arrière ; et l'autre, de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière, lors-

(1) *Serm. de Cantic. novo, n. 4, tom. VI, col. 592.*

» une fois ; il faut renouveler la nouveauté même [1] » : car au point où vous croyez avoir assez fait, l'orgueil, qui vous surprendra, vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne proférez donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection, tombe bientôt dans le vice : qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Ecriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si, selon l'apôtre saint Paul [2], la vie vertueuse est une course ; il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche, et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend [3]. « Si la vie vertueuse est » une milice », comme dit le saint homme Job [4], ou, comme parle saint Paul, « une lutte conti» nuelle [5] » contre un ennemi également attentif et fort ; se ralentir tant soit peu, après même l'avoir atterré, c'est lui faire reprendre ses forces ; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste, par l'événement, qu'une bataille perdue.

Dans la guerre qu'avoit David contre la maison de Saül, écoutez ce que remarque le texte sacré : « David croissoit tous les jours, et s'élevoit de plus » en plus au-dessus de lui-même : au contraire la

(1) *In Epist. ad Rom. lib.* v, *n.* 8, *tom.* iv, *pag.* 562. — (2) *I. Cor.* ix. 24. — (3) *Philip.* iii. 13. — (4) *Job.* vii. 1. — (5) *Ephès.* vi. 12.

sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime, et aux plaisirs qui vous menaçoient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée; et ce cœur ensanglanté soupire encore en secret après ses joies corrompues. Epurez vos intentions; fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes, car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu; car aussi comment peut-on être chrétien, si on n'aime, et si on ne goûte ce bien infini? Apprenez peu à peu à le goûter seul, et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux, lors même qu'il semble innocent; autrement vous éprouverez, par une chute imprévue, la vérité de cette sentence : « Qui se néglige, tombe peu à peu (1) ». Et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous; parce qu'enfin, quoi que vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément : il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vîte. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous excite à monter plus haut (2) : après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter jusqu'au plus haut des cieux, et jusqu'à la droite du Père céleste. Car si cette ambition que le monde veut appeler noble, inspire à un grand cou-

(1) *Eccli.* XIX. 1. — (2) *Coloss.* III. 1, 2.

super terram (1) : « O homme, viens voir les mer- » veilles de la main de Dieu ; et dans les prodiges » qu'il fait sur la terre », juge des ouvrages immortels qu'il entreprend pour le ciel.

Approchons-nous donc de plus près, et regardons travailler le grand architecte. Il a travaillé à son Eglise durant sa vie, à sa mort, à sa glorieuse résurrection ; mais toujours sur le même plan : et s'il nous faut assigner à chacun de ces états son ouvrage propre ; il a commencé à former son Eglise par sa doctrine durant sa vie ; il lui a donné la vie par sa mort ; et par sa résurrection il lui a donné avec sa dernière forme le caractère d'immortalité. Mais plus nous entrerons dans le détail, plus la grandeur du dessein et la merveille de l'exécution nous paroîtra surprenante. L'Esprit invincible et tout-puissant, qu'il a promis à ses apôtres étant mortel, il l'envoie ressuscité et monté aux cieux ; afin, pour ainsi parler, qu'il coule toujours d'une vive source. Mais appliquons-nous à regarder la structure de son Eglise.

Durant les jours de sa vie mortelle, il a choisi ses apôtres : il a dit à Pierre, que « sur cette pierre il » bâtiroit son Eglise, contre laquelle l'enfer seroit » toujours foible (2) ». Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtres sont appelés, et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera pas plutôt ressuscité, que nous le verrons commencer à élever l'édifice ; mais toujours sur les mêmes fondemens : car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : « Allez dire à ses disciples et à Pierre (3) ». Dieu commence à réveiller la foi des apôtres, et il ré-

(1) *Ps.* XLV. 8. — (2) *Matth.* XVI. 18. — (3) *Marc.* XVI. 7.

» Dieu vivant (1) », a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité, et le premier né d'entre les morts; et l'Eglise va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait Jésus-Christ un peu après? Pour donner la dernière forme à son Eglise, environné de ses apôtres qui ne se lassoient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous, » m'aimez-vous, encore une fois; m'aimez-vous plus » que ceux-ci »? vous, qui êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier en amour? « Paissez mes » agneaux, paissez mes brebis (2) »; paissez les petits, paissez les mères; enfin, avec le troupeau, paissez aussi les pasteurs, qui, à votre égard, seront des brebis; et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Eglise : le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Eglise est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques, qui, faute de reconnoître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion; et le mystère de l'unité, par lequel l'Eglise est inébranlable, se consomme.

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Eglise, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité de cette bouche immortelle, d'où le genre humain en suspens attendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apô-

(1) *Matth.* xvi. 16. — (2) *Joan.* xxi. 15, 16, 17.

frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencemens, attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès, dans la suite presque abandonnée par le déplorable relâchement de sa discipline; avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ; car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis : vous voyez que la doctrine de l'Evangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres; que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de « confirmer ses frères (1) », et, comme disent les six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, « qu'il est toujours vivant » dans son propre siége (2) »; que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu, ont senti leurs têtes superbes frappées par des anathêmes dont elles n'ont pu soutenir la force; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et viennent tout à la fois tomber aux pieds de l'Eglise, et de Pierre qui les foudroie par ses successeurs; que cependant cette Eglise ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Eglise d'Ephèse : *Movebo candelabrum de loco suo* (3) : « Je remuerai

(1) *Luc.* XXII. 32. — (2) *S. Leo. Serm.* II, *c.* III. — (3) *Apoc.* II. 5.

Babylone qu'elle se vantoit de quitter. Et pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus étoit infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis de tous les enfans de l'Eglise, comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite, qu'en dignité; Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone, et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Eglise, toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde, où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure, et la droite règle des mœurs également éloignée de toutes les extrémités.

« O Eglise, les forces me manquent à raconter vos » louanges » : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (1). « O vraiment, Eglise de Dieu, sainte cité de » l'Eternel, et la mère de ses enfans, vraiment on » a dit de vous des choses bien glorieuses »; et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel : déjà par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes Frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité, qui soutient l'Eglise, s'adresse

(1) *Ps.* LXXXVI. 3.

feste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Eglise, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un foible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Eglise, avant que de gouverner l'Eglise : car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du Saint-Esprit : « Qu'ils soient éprouvés, et puis qu'ils servent (1) » ; et encore : « C'est en servant bien dans les places » inférieures, qu'on peut s'élever à un plus haut » rang (2) » : et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline : instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions ; et encore après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem : « Renfermez-vous, dit-il (3) ; » ne sortez pas jusqu'à ce que vous soyez revêtus » de la vertu d'en-haut ». Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, Messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leurs places. Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints Pères et tous les conciles, après saint Paul (4), es-

(1) *I. Tim.* III. 10. — (2) *Ibid.* 13. — (3) *Luc.* XXIV. 49. — (4) *I. Tim.* I. 8.

a perdu. Et pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Eglise, par l'hérésie de ces derniers siècles. Recherchez les causes de tous ces malheurs : il s'élevera autour de vous du creux des enfers, comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme : c'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes : leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser : leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement, il est vrai; car il falloit respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Eglise; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits : ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étoient les dépositaires.

O sainte Eglise gallicane, pleine de science, pleine de vertus, pleine de force; jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras un tel malheur : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde; toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Eglise éternellement vivante, que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes Frères, voulons-nous mourir; et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel, et d'un corps, d'une Eglise qui ne doit jamais avoir de fin? c'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

tant en lui-même une vengeance cachée, triomphe secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par-là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi, nous viendrons à eux, » dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre » demeure [1] »; et encore : « Le Saint-Esprit de» meurera en vous, et il y sera [2] »; et encore : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure » en moi, et moi en lui [3] »; une demeure réciproque. En un mot l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature : il ne veut pas être en passant dans les ames, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément

(1) *Joan.* XIV. 23. — (2) *Ibid.* 17. — (3) *Ibid.* VI. 57.

la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Evangile (1), c'est-à-dire, « une conversion solide et durable »; *Pœnitentiam stabilem*, comme l'appelle saint Paul (2); que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilége, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint; *Ludere de dominica communione* (3); que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi; ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous, malgré les sacremens tant de fois reçus; c'est un prodige inoui dans l'Evangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacremens une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes, qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyons être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle;

(1) *Luc.* III. 8. — (2) *II. Cor.* VII. 10. — (3) *Concil. Eliberit. can.* XLVII. *Lab. tom.* I, *col.* 975.

sons-nous qui n'ont plus rien de chrétien, que ce faux respect pour les sacremens, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner. Le beau reste de christianisme! comme si on pouvoit faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu, et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée, que « les » morts qui seroient gisans dans les tombeaux en» tendroient la voix du Fils de l'homme, et sorti» roient des ombres de la mort (1) ». O vous, plus morts que les morts; morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, « squelettes déchar» nés, os desséchés », où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « Ecoutez la voix du Fils « de l'homme » : *Ossa arida, audite verbum Domini* (2). Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacremens « la même vertu par laquelle il » a ressuscité Jésus-Christ » : *Secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum à mortuis* (3)? par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts. Pourquoi donc voulez-vous périr?

Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous

(1) *Joan.* v. 25, 28. — (2) *Ezech.* xxxvii. 4. — (3) *Coloss.* ii. 12.

» les dieux des Amorrhéens que Dieu avoit mis en » fuite devant eux [1] ». Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servoient, furent révérés des Israélites, et devinrent l'objet de leur culte : ce fut le comble de leurs maux, et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels ; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit ; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage ; et malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever, jusqu'à l'envie de combattre ? Jamais le monde ne sera tout-à-fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit attéré de cette sorte, et qu'à force de le vaincre, nous l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais Sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés ; et cette paix tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire. Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir, il n'y a ni paix, ni trève ; puisque si le monde cesse quelquefois

(1) *III. Reg.* xxi. 26.

du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous fait assez voir que « celui qui descend, c'est celui qui monte. » Celui qui est descendu, dit saint Paul [1], jusqu'aux » profondeurs de la terre, c'est celui qui est monté » au plus haut des cieux ». Il faut donc descendre avec lui, quelque grand qu'on soit; descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir, pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur, et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu : qui descend ainsi remonte bientôt. C'est, Sire, l'élévation que je vous souhaite. Ainsi votre grandeur sera éternelle; votre Etat ne manquera jamais : nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

(1) *Ephes.* IV. 9, 10.

implevit (1) : « Mais Dieu a accompli de cette sorte » ce qu'il avoit prédit par la bouche de tous ses pro» phètes, que le Christ souffriroit la mort ». Quoi donc, encore la passion ! Oui, la passion; mais comme chemin à la gloire. Trois vérités : 1.° passer par la croix; 2.° en quoi consiste cette croix; 3.° les moyens.

La nécessité de passer par la croix. Jésus-Christ [dit] : *Si quis vult post me venire,... tollat crucem suam :* « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il » porte sa croix » : *ad omnes;* « Il parloit à tous » : *quotidie* (2); « Qu'il la porte tous les jours ». Et saint Paul, [parcourant les différentes villes où il avoit prêché l'Evangile, confirmoit les fidèles dans la foi en leur montrant que « c'est par beaucoup de » peines et d'afflictions que nous devons entrer dans » le royaume de Dieu »] : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (3). L'exemple de Jésus-Christ qui vouloit par-là, 1.° expier le péché; 2.° montrer son amour ; nous de même.

Combien important, combien difficile d'entendre cette vérité. Les apôtres [ne pouvoient] point entendre les souffrances de Jésus-Christ : il leur déclare qu' « il faut que le Fils de l'homme souffre » beaucoup, qu'il soit rejeté des sénateurs, des » princes des prêtres et des scribes, et mis à mort (4) ». Voyez-en la suite : « Il disoit aussi à tout le monde : » Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se re» nonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours,

(1) *Act.* III. 18. — (2) *Luc.* IX. 23. — (3) *Act.* XIV. 21. — (4) *Luc.* IX. 22.

glant, [en se faisant à soi-même une dure] violence; parce que « le royaume des cieux se prend par vio-» lence, et que ce ne sont que les violens qui l'em-» portent » : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (1) : [supporter patiemment] les injures, [consentir à beaucoup souffrir avec Jésus-Christ, et à se voir rejeté comme lui s'il le faut par le monde entier :] *Multa pati et reprobari à generatione hac* (2) : [réprimer] dans les maladies ces murmures [qui nous rendent coupables] d'ingratitude envers ceux qui nous soulagent; on se prend à eux de son mal.

Les moyens : l'exemple de Jésus-Christ; [consentir] avec lui, « au lieu de la vie tranquille et heu-» reuse dont on pourroit jouir, à souffrir la croix, » en méprisant la honte et l'ignominie » : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ* (3) : [se consoler et se soutenir dans cette espérance que] « Dieu essuiera toutes les larmes des » yeux de ceux qui auront ainsi souffert » : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum* (4). « Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la dou-» leur, parce que son heure est venue : mais après » qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus » de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un » homme au monde » : *Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cùm autem peperit puerum, jam non meminit præssuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum* (5).

Deux tableaux : le juste souffrant, le méchant

(1) *Matth.* XI. 12. — (2) *Luc.* XVII. 25. — (3) *Heb.* XII. 2. — (4) *Apoc.* VII. 17. — (5) *Joan.* XVI. 21.

des hommes? Et cependant on veut être plaint : trop de foiblesse, amour-propre. « Mais, ô mon » Dieu! ma miséricorde (1) »! « Vous, Seigneur, » ayez compassion de moi, et ressuscitez-moi » : *Tu autem, Domine, miserere mei, et ressuscita me* (2).

Si vous vous adressez à lui, voici sa promesse : *Ego scio cogitationes quas cogito super vos* : « Je » sais les pensées que j'ai sur vous »; vous ne les savez pas, mais je les sais. *Cogitationes pacis et non afflictionis, ut dem vobis finem* (3) : « Ce sont des pensées » de paix et non d'affliction, pour vous accorder la » fin de ces maux »; et si ce n'est pas sitôt; *et patientiam*, « la patience » : ce qui vaut mieux que la fin des maux; parce que « l'affliction produit la patience; » la patience, l'épreuve; l'épreuve, l'espérance, laquelle ne nous trompe pas (4) » : parce que « celui » qui espère en Dieu, ne sera jamais confondu (5) »; mais éternellement rendu heureux avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

(1) *Ps.* LVIII. 18. — (2) *Ps.* XL. 11. — (3) *Jerem.* XXIX. 11. — (4) *Rom.* V. 3, 4, 5. — (5) *Eccli.* II. 11.

[redacted]

« Réjouissez-vous toujours (1) ». Et de peur que vous ne croyiez que ce soit un précepte apostolique, notre Seigneur [a dit avant l'apôtre] : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (2) : « Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, » parce qu'une grande récompense vous est réservée » dans les cieux » : et il le répète souvent; et c'est le commandement de Jésus-Christ ressuscité. Tout est en joie dans l'Eglise. Je vous ai prêché la componction, qui est le sentiment qu'inspire Jésus-Christ crucifié; aujourd'hui [je vous prêcherai] la joie que Jésus-Christ ressuscité [doit produire dans nos cœurs.] Il ne faut pas toujours reprendre les vices, enseigner la perfection et les vertus : [il est bon de proposer quelquefois une] « matière haute qui passe » les sens » : *Quæ exuperat omnem sensum* (3). [C'est pourquoi je veux tâcher de vous donner] un peu de ce goût céleste, par la grâce du Saint-Esprit et l'intercession de la sainte Vierge.

Celui qui nous commande de nous réjouir, nous commande d'aimer; mais celui qui nous commande de nous réjouir toujours, nous commande d'aimer un objet toujours heureux, et d'aimer un objet toujours présent. [Et rien de plus raisonnable] : car, hélas! peut-on être en joie, [si on ne possède un objet toujours heureux pour nous procurer une solide félicité, toujours présent pour s'unir à nous?] Cet objet, c'est Jésus-Christ ressuscité : toujours heureux, il ne meurt plus; toujours présent, il demeure en nous par la foi. Mais celui qui commande deux fois de se

(1) *I. Thess.* v. 16. — (2) *Matth.* v. 12. — (3) *Philip.* iv. 7.

tram (1) : « Il est ressuscité pour notre justification ». *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra; adhuc enim estis in peccatis vestris* (2) : « Que » si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est » donc vaine; vous êtes encore engagés dans vos » péchés ». S'il n'est pas ressuscité, Dieu n'a pas agréé son sacrifice, il l'a laissé dans le tombeau mort comme les autres; mort comme les autres pécheurs, et non pas comme Sauveur, et non pas comme « libre entre les morts (3) ». Goûtons donc la joie de la rémission des péchés. *Benedic, anima mea, Domino* (4) : « Mon ame, bénis le Seigneur ». Le passage d'Isaïe : *Memento horum, Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu : formavi te; servus meus es tu, Israel, ne obliviscaris mei* (5) : « Souvenez- » vous de ceci, Jacob, et vous Israël, qui êtes mon » serviteur : je vous ai créé; Israël, vous êtes mon » serviteur, ne m'oubliez point ». *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te* (6) : « J'ai effacé » vos iniquités comme une nuée qui passe, et vos » péchés comme un nuage : revenez à moi, parce » que je vous ai racheté ». *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus; quoniam redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur* (7) : « Cieux, faites éclater vos » cantiques, parce que le Seigneur a fait miséri- » corde : soyez dans un tressaillement de joie, pro- » fondeurs de la terre; montagnes, faites retentir

(1) *Rom.* IV. 25. — (2) *I. Cor.* XV. 17. — (3) *Ps.* LXXXVII. 4. — (4) *Ps.* CII. 1. — (5) *Is.* XLIV. 21. — (6) *Ibid.* 22. — (7) *Ibid.* 23.

baise l'Evangile; aux deux côtés, [il adresse ces paroles]; *Resurrexit Dominus;* « Le Seigneur est » ressuscité » : lui, [reçoit ces paroles] de l'Evangile; eux, des apôtres : *Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis* (1): « Car c'est du Seigneur » que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné ». La parole passe de bouche en bouche; *Resurrexit Dominus;* c'est la prédication par-là venue jusqu'à nous, et qui ira jusqu'à la fin des siècles. Mais qu'ajoute-t-on ? *Credo;* « Je le crois » : et celui qui dit; « Je le crois », dit à l'autre; *Resurrexit Dominus;* par ces deux mots, par celui de la prédication et celui de la foi, [la vérité est parvenue jusqu'à nous.] Mais que veut dire ce *Credo?* Si Jésus-Christ est ressuscité; *et nos resurgemus;* nous ressusciterons aussi. Jésus-Christ est ressuscité, mais tout entier : de là la joie. Car que craindre? Quoi, pauvre, [ta misère t'effraie; et on te destine] un royaume! *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (2): « Il » a plu à votre Père de vous donner son royaume ». Ne vous réjouissez donc pas de ce que [vous êtes ici-bas riches, puissans, heureux]; mais de ce que Jésus-Christ est ressuscité, et nous tous en lui, pour aller régner avec lui.

Mais pour goûter cette joie céleste, fuyez ces joies qui nous sont laissées pour notre supplice. *Gaudio dixi : Quid frustra deciperis* (3)? « J'ai dit » à la joie : Pourquoi trompes-tu si vainement » ? Cette joie qui commence à naître [te captive]; tu

aussi; *Credo* : et ainsi successivement l'un à l'autre ils s'adressent les mêmes paroles, et se font la même réponse. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *I. Cor.* XI. 23. — (2) *Luc.* XII. 32. — (3) *Eccles.* II. 2.

courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudroit arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé; fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort [se présente;] on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux [s'égarent;] il faut marcher. [On voudroit retourner] en arrière; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non : dans ces gouffres, des feux dévorans, grincemens de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens; plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin : quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle [demeure ferme :] Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, [le soutient;] il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera; ou

plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, il est heureux; [il possède] la joie de Tobie. *Jerusalem, beati omnes qui diligunt te* (1) : « O Jérusalem, heureux sont tous ceux » qui t'aiment », qui verront tes murailles rétablies, ton sanctuaire, tes sacrifices. *Beatus ero, si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem* (2) : « Je serai heureux, s'il reste des hommes » de ma race, pour voir la lumière et la splendeur » de Jérusalem » : combien plus de la céleste Jérusalem! [Telle est la] joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent, et qui donnera la joie éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

(1) *Tob.* XIII. 18. — (2) *Ibid.* 20.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE

DU TOME TREIZIÈME.





